This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

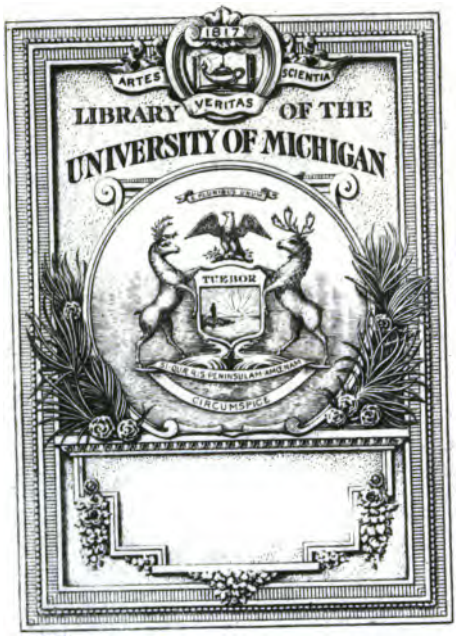
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 943,925


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

858
A39
1902

OPERE

DI

VITTORIO ALFIERI

RISTAMPATE

NEL

PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE

VOL. VI

TRAGEDIE

TOMO II

1903

DITTA G. B. PARAVIA E COMP.

TORINO-ROMA-MILANO-FIRENZE-NAPOLI

N. 852 . 64.

OPERE

DI

VITTORIO ALFIERI

RISTAMPATE

NEL

PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE

VOLUME VI.

TRAGEDIE

DI

VITTORIO ALFIERI

TOMO SECONDO

1903
DITTA G. B. PARAVIA E COMP.
TORINO-ROMA-MILANO-FIRENZE-NAPOLI

PROPRIETÀ LETTERARIA

Torino — Stamperia Reale G. B. Paravia e Comp.
1309-902 (C5M) VIII-903

MEROPE.

ALLA NOBIL DONNA

LA SIGNORA CONTESSA

MONICA TOURNON ALFIERI.

Una mia tragedia, che ha per base l'amor materno, spetta a lei, amatissima madre mia. Ella può giudicar veramente, se io ho saputo dipingere quel sublime patetico affetto, ch'ella tante volte ha provato; e principalmente in quel fatal giorno, in cui le fu da morte crudelmente involato altro figlio, fratello mio maggiore. Ancora ho presente agli occhi l'atteggiamento del vero profondo dolore, che in ogni di lei moto traspariva con tanta immensità: e benchè io in tenerissima età fossi allora, sempre ho nel core quelle sue parole, che eran poche e semplici, ma vere e terribili: « Chi mi ha tolto il mio figlio? Ah! io l'amava troppo: Non lo vedrò mai più! » e tali altre, di cui, per quanto ho saputo, ho sparso la mia MEROPE. *Felice me, se io in parte ho accennato ciò, ch'ella ha sì caldamente sentito, e che io, addolorato del suo dolore, sì vivamente conservato ho nell'anima!*

Io, benchè per fatali mie circostanze passi per lo più i miei giorni lontano da lei, conservo pur sempre per la mia dilettissima madre viva stima, rispetto ed amore infinito; di cui picciolissimo attestato le do, col dedicarle questa mia tragedia; ma grandissimo ne sarà il contraccambio, se ella mi darà segno di averla gradita.

Siena 27 agosto 1783.

VITTORIO ALFIERI.

PERSONAGGI.

POLIFONTE.	POLIDORO.
MEROPE.	SOLDATI.
EGISTO.	POPOLO.

Scena, la Reggia in Messene.

SEPTEMBER 1928
17636

ATTO PRIMO.

SCENA I.

MEROPE.

Merope, a che pur vivi? Omai più forse
Tu non sei madre. — A che tre lustri in pianto
Ho in questa reggia di dolor trascorsi?
Suddita a che d'un Polifonte infame,
Dove sovr'esso io già regnai? d'un mostro,
Che il mio consorte, e due miei figli, (oh vista!)
Mi trucidò su gli occhi... Uno men resta,
Di sventurate nozze ultimo pegno;
Quel ch'io serbava alla vendetta, e al trono;
Sola speranza mia; sola cagione
Del mio vivere... O figlio, a che mi valse
L'averti a stento dal crudel macello
Sottratto io stessa?... Ahi giovinetto incauto!...
Ecco or ben l'anno, che il segreto asilo
Ch'ei certo aveva a Polidoro appresso,
Abbandonò... Quell'infelice vecchio,
Che quasi padre gli è, d'Elide muove
Già da sei lune, e tutta Grecia scorre
Di lui cercando: e più di lui non odo,
Nè del figliuolo: oh dubbio orrendo!... Io deggio,
Per più martíre, in me tener racchiusa
Sì fera doglia... Uno, in Messene intera,
Non ho che meco pianga: in su la tomba
Del mio Cresfonte ritornar pur sempre
A lagrimar degg'io... Se non ti sieguo,
Deh! perdona, o consorte; al comun figlio
Vissi finor; s'ei più non è... Ma, viene...
Chi?... Polifonte! Sfuggasi.

SCENA II.

POLIFONTE, MEROPE.

Polifonte. T'arresta.
Perchè sfuggirmi? Io gravi cose a dirti...
Merope. Io niuna udirne da te voglio...
Polifonte. O donna,
Dunque nè tempo, nè ragion, nè modi,
Nè preghi miei, nulla bastar può dunque,
A raddolcir l'ira tua acerba? Il fero
Tuo duol, ch'io tender quasi a fin vedea,
Dimmi, perchè da ben un anno or forza
Vie più racquista; e te di te nemica
Cotanto fa? Tu mi abborrisci; e il vuole,
Più che il mio fallo, il mio destin, pur troppo. —
Tel giuro, io volli al tuo consorte il seggio,
Non mai la vita torre: ma la foga
Come affrenar de' vincitor soldati?
Ebri di sangue, i miei guerrier fin dentro
A questa reggia il perseguian; nè trarlo
Io di lor man vivo potea. Nemico
Gli fui, ma a dritto. Io pur del nobil sangue
Degli Eraclidi nato, a lui lo scettro
Abbandonar non ben potea, soltanto
Perchè l'urna gliel dava. — Ma, di madre,
E di consorte il giusto duol non ode
Ragion, nè dritti, ancor che veri. — Io bramo
Sol di saper, donde il tuo antico sdegno
Esca novella or tragge. Ognor più forse
In raddolcir tua sorte io non m'adopro?
Qual si può far d'error guerriero ammenda,
Ch'io tutto dì teco non faccia?
Merope. Or, vuoi
Ch'io grazie a te renda pur anco espresse,
Del non m'aver tu tolto altro che il regno,
E il mio consorte, e i figli?...
Polifonte. I figli? In vita
Uno ten resta...
Merope. Ella è menzogna. Oh fosse
Pur ver così!... Tutto perdei: trafitto
Io 'l vidi pur quell'innocente... Ahi crudo!
Godi tu forse il lagrimevol caso
Udir membrar da me? L'orrenda notte,

Che i satelliti tuoi scorreano in armi
Per questa reggia ove tutto era sangue,
E grida, e fiamme, e minacciar; col padre
I figli tutti, e i più valenti amici,
Tutti sossopra non andaro a un tempo?
Barbaro; e tu, sol per pigliarmi a scherno,
Il pargoletto mio fanciul, che spento
Pria col pugnal fu con tanti altri, e preda
Poscia alle fiamme andonne, in vita salvo
Da me il dicesti? Oh cor feroce! duolti
Di non avere i tuoi spietati sguardi
Pasciuti pur del lagrimoso aspetto
Del picciol corpo esangue? Assai ben gli altri
Cogli occhi tuoi vedesti; con l'iniqua
Tua man palpasti... Ahi scellerato!...

Polifonte. Donna,
S'io 'l credo in vita, è che il vorrei. Quel primo
Bollor, che seco la vittoria tragge,
Queto era appena, in cor m'increbber molto
Quegli uccisi fanciulli; ai quali io, privo
Di consorte e di prole, avrei col tempo,
Non men che re, potuto anch'esser padre.
Ben lo vedi tu stessa; a mia vecchiezza
Quale ho sostegno omai? Che giova un regno
A chi erede non ha?... Pur, poichè il figlio
Spento tu assévri, e il credo;... almen ti posso,
Se il figlio nò, render consorte, e trono...

Merope. Che ascolto! Di chi parli?

Polifonte. Di me parlo.

Merope. Oh nuovo, inaspettato, orrido oltraggio!
L'insanguinata destra ad orba madre
Ardisci offrir, tu vil, che orbata l'hai?
Del tuo signore al talamo lo sguardo
Innalzar tu, che lo svenasti? Il ferro,
Quel ferro istesso appresentar mi dei;
Nol temo, il reca... Ma, crudel, tu stimi
Maggior supplizio a me il tuo tristo aspetto:
Quindi ad ogni ora innanzi a me ti veggio;
Quindi, a mi accrescer doglia, osi spiegarmi
Tai sensi rei.

Polifonte. Sfogo di madre afflitta,
Ben giusto egli è. Meco il tuo sdegno appieno
Esala or tu. — Ma, che vuoi dirmi? eterno
È in te il dolore? alla ragion più loco
Non dai? — Dimmi: e non vivi? Or, già tre lustri

In pianto vivi, ed in mortale angoscia; —
Pur la sopporti. Ogni più cara cosa
Ti è tolta, dici; e nulla al mondo temi,
Nulla ami, nulla speri: — e in vita resti?
Dunque, in dar tregua a' tuoi sospiri, ancora
Senti che un dì per te risorger nuova
Letizia può: dunque cacciata in bando
Non hai per anco ogni speranza.

Merope. Io?... Nulla...

Polifonte. Sì, donna, tu: ben fra te stessa pensa;...
Vedrai, che forse il riavere... il... regno,
Men trista vita a te potria...

Merope. Ben veggo;
Padre non fosti mai: tutto tiranno
Tu sei; nè vedi altro che regno. I figli,
E il mio consorte oltre ogni trono amai;...
E abborro te...

Polifonte. Deh! Merope, mi ascolta. —
Sceglier compagna al mio destino io debbo.
Queta ogni cosa, omai Messenia tutta
Mi obbedisce: ma so, che in cor di molti
Viva memoria è di Cresfonte: il volgo
Sempre il signor, che più non ha, vorria.
Forse anco giusto, mansueto, umano
Nel breve regno ei si mostrò...

Merope. Tal era:
Non s'infinse ei, com'altri.

Polifonte. Ed io, vo' teco
Scendere all'arte forse? e, ciò che mai
Non crederesti, irti or dicendo, ch'io
Per te d'amor mi strugga? — Odimi. Spero
Or col mio dire esserti grato io quanto
Uom, che a te costa sì gran pianto, il possa. —
Cessò il periglio, e le crudeli voglie
Cessar con esso: ecco il mio stato. Il tuo,
È mesta vita, inutil pianto, oscura
Sorte: gli amici, se pur n'hai, si stanno
Lungi, o il terror qui muti appien li tiene.
Tutto è per te qui forza; a ciò, più ch'altri,
Mi hai tu costretto: ma d'un sol tuo motto
Tutto cangiar tu puoi. Parriami oltraggio
Inutil, crudo, e, s'anco il vuoi, fatale
A me, l'offrire ad altra donna il trono
Di Messene, già tuo. Questa è la sola
Non vile ammenda, che al fallir mio resti.

Finor buon duce infra continue guerre
Videmi il campo; e dei Messenj il nome,
Per me, terror suona ai nimici: a grado
Mi fora or molto alla città mostrarmi
Ottimo re. Tu dunque ai tempi adatta
Te stessa omai: ben lo puoi far tu vinta,
S'io vincitor nol sdegno. Orribil vita
Tu in Messene strascini: e mai peggiore
Trarla non puoi: per te far tutto io posso:
Tu in guiderdon, se perdonarmi mostri,
Puoi, tel confesso, or più gradito forse
Far mio giogo ai Messenj.

Merope. Ai buoni farti
Gradito? e chi il potrebbe? Altrui gradito,
Tu, che a te stesso obbrobrïoso sei?
Troppo il sai tu, quant'è abborrito il tuo
Giogo: nè gioja, altra che questa, or tempra
Il mio dolore. Ov'io me voglia infame
Scherno, me vil, non che ai Messenj, al mondo,
E a me stessa, ch'è peggio, far per sempre;
Di sposa allor man ti darò. — Se traggi
In me argomento di soffribil doglia
Dal viver mio; d'error trarti ben tosto
Spero, chè poco al mio vivere avanza.

SCENA III.

POLIFONTE.

— Accorta invan: sei madre: e verrà giorno
Che tradirai tu del tuo cor l'arcano,
Tu stessa. — Ah sì! quel suo figliuol respira.
Ch'altro in vita la tiene? Eppur, ch'io 'l credo
Spento, con lei finger mi giova. In piena
Fidanza forse addormentar la madre
Potrò, mentr'io pur sempre intento veglio...
Ma il vegliar, che mi valse? un sol messaggio
Mai non mi accadde intercettar finora;
Nè scoprir mai qual egli s'abbia asilo;
Se lungi ei sia, se presso: onde pensiero
Fermar non posso... Eppur, Merope vidi
Molti anni addietro, se non lieta, involta
In muto duol, qual di chi cova in petto
Speme che adulta ogni dì più si faccia
D'alta vendetta. Or, quasi l'anno parmi,

Che oppressa più, cangiò contegno; il pianto,
Che in cor premeva, or mal suo grado agli occhi
Corre in copia... Cessato il figlio fosse?...
Ma in cor tuttor vive ai Messenj il padre:
Nè altrimenti poss'io trarnelo in parte,
Che costei meco riponendo in seggio. —
Oh quanta è impresa il mantenerti, o trono!

ATTO SECONDO.

SCENA I.

POLIFONTE, SOLDATI.

Polifonte. Guardie, inoltrar solo si lasci il reo.

SCENA II.

POLIFONTE, EGISTO.

Polifonte. Vieni; ti appressa... Oh! giovinetto assai
Tu se', per uomo di corrucci e sangue.
Egisto. Pur troppo è ver, contaminato io vengo
Di sangue, e forse, d'innocente sangue:
Mira destino! ed innocente anch'io.
Polifonte. Di qual terra se' tu?
Egisto. D'Elide.
Polifonte. Il nome?
Egisto. Egisto.
Polifonte. Il padre?
Egisto. Oscuro, ma non servo.
Polifonte. A che venivi?
Egisto. Giovenil talento,
Vaghezza mi spingea.
Polifonte. Chiaro mi narra,
E narra il ver, come tu mai giungessi
A eccesso tanto. Ove a sperar ti avanzi
Più nulla omai, se ingenuo parli, spera.
Egisto. In altra guisa, io nol saprei: menzogna
Del mio libero stato non è l'arte. —
Io m'era al vecchio genitor di furto
Sottratto, incauto; e già più mesi attorno
Men giva errando per città diverse,

Quando oggi al fin qui m'avvïava. Un calle
Stretto e solingo, che ai pedon dà via
Lungo il Pamíso, con veloci piante
Venia calcando, impazïente molto
Di porre il piè nella città, che mostra
Mi fea da lungi vaga, e in un pomposa,
D'alti palagi e di superbe torri.
Quand'ecco, a me di contro altr'uom venirne,
Più frettoloso assai: son d'uom che fugge
I passi suoi; giovin l'aspetto; gli atti,
Arroganti, assoluti: ei di lontano
Con man mi accenna, ch'io gli sgombri il passo.
Angustissimo il loco, ad uno appena
Adito dà: sul fiume alto scoscende
Il mal sentier per una parte; l'altra,
Irta d'ispidi dumi, assai fa schivo
D'accostarvisi l'uomo. Il modo spiacque
A me, libero nato, uso soltanto
D'obbedire alle leggi; e a ceder solo
Ai più vecchi di me: m'inoltro io quindi.
Ei, con voce terribile; « Ritratti,
« O ch'io... » mi grida. Ardo di sdegno allora:
« Ritratti tu » gli replico. Già presso
Siam giunti: ei caccia un suo pugnal dal fianco,
E su me corre: io non avea pugnale,
Ma cor; lo aspetto di piè fermo; ei giunge;
Io sottentro, il ricingo, e in men che il dico,
L'atterro: invan dibattesi; il conficco
Con mie ginocchia al suol: sua destra afferro
Con ambe mani; ei freme indarno, io salda
Gliela rattengo, immota. Quando ei troppo
Debil si scorge al paragone, a finta
Mercede viene; io 'l credo, il lascio; ei tosto
A tradimento un colpo, qual qui il vedi,
Mi vibra; i panni squarcia; il colpo striscia:
Lieve è il dolor, ma troppa è l'ira: io cieco,
Di man gli strappo il rio pugnal;... trafitto
Nel sangue ei giace.

Polifonte. Assai tu se' valente,
Se veritiero sei.

Egisto. Troppo mi dolse,
Sfuggito appena il colpo di man m'era.
Non uso al sangue, io m'avvilii, temetti,
Che far, non mi sapea: prima il coltello
Lanciai nel fiume; indi pensier mi venne

Pur di lanciarvi il misero; di torre
Ogni indizio così, parvemi; e il feci. —
Vedi, se avvezzo era a' delitti; ahi folle!
Così com'era insanguinato, io corsi,
Senza saper dove mi andassi, al ponte.
Ivi da' tuoi, ch'io non fuggia, fui preso;
E qui m'han tratto. — Io nulla tacqui; il giuro.

Polifonte. Simile assai parmi il tuo dire al vero:
Tu ben mi fai certa pietà; ma il chiede
Giustizia pur, ch'abbi tua pena. Io voglio,
Non a malizia, ascriverti a sventura
L'aver tu il corpo, semivivo forse,
Sepolto là nei vorticosi gorghi
Di rapid'onda: ma il delitto tuo
Quindi aggravasti, anco tu stesso il vedi:
Che s'uom malvagio era colui, qual dici,
Quali pur troppo attorno van molti altri,
Torbidi figli di civili risse,
Meglio era assai per te. Forse a salvarti
Sol basterebbe or dell'ucciso il nome.

Egisto. Me misero! s'egli è destin ch'io cada
Vittima qui d'involontario errore,
Che posso io dirti, o re? qual vuoi più pena
Pronto a soffrir son io. Forte m'incresce;
Ma più, se in colpa io mi sentissi. Ignuda
Parla per me la mia sola innocenza:
Avi non vanto, oro non ho; sembiante
Ho di malvagio: e il sono, ah! il son, d'avervi,
Miseri miei genitori cadenti,
Disobbediti, abbandonati, posti
In angoscia mortale; anco anzi tempo
Tratti forse a morire. — Ah! s'ei respira
Quel mio buon padre; ei, che null'altro diemmi,
Che incorrotti costumi; ei, ch'alto esemplo
Di onesta vita, e vivo specchio m'era;
Or che dirà in udir, ch'io d'omicida
Supplizio ebbi in Messene? Ah! tal pensiero
M'è più che morte duro.

Polifonte. Odi: convinto
Di sparso sangue, il tuo dar tu dovresti
Immantinente, il sai; ma pur, più mite
A te mi fa il tuo dir semplice e franco.
Sospender vo' per or, finch'io più certi,
Sì dell'ucciso, che di te, ritragga
Indizj, e lumi...

SCENA III.

MEROPE, POLIFONTE, EGISTO.

Polifonte. Merope?... Che fia?
Tu vieni a me? Cagion qual mai?...
Merope. La nuova,
Che or ora udii, mi guida. È ver, che ucciso,
Fu dianzi un uomo, e che nell'onda ei poscia
Dall'uccisor scagliato?...
Polifonte. È ver, pur troppo:
E l'uccisor n'era costui...
Merope. Che miro?...
Questi?... Oh qual strana somiglianza io veggo!
Polifonte. Se del mio regno la quïete interna
Mi prema, il sai: pur, se il rimiri o ascolti,
Quasi innocente il credi.
Merope. È ver; l'aspetto
Di malvagio ei non ha: nobil sembianza...
Ma, ohimè! di sangue egli è grondante ancora.
Egisto. Donna, e chi 'l niega? Questo sangue a prima
Troppo mi danna; ma, se stato io fossi
Dotto in versarlo, anco in mondarmen dotto
Stato sarei: poca onda, e fermo viso,
Nelle tenebre eterne avrian sepolto
Il fallo mio. Ma, credi, assai più dura
Pena, che il re non mi apparecchia, io provo
Nel mio rimorso. Eppur, ch'altro potea?
Sol, peregrino, ignoto, armi omicide
Non io perciò meco arrecava: il ferro,
Che nel giovin superbo in mia difesa
Fui sforzato adoprar, di man gliel trassi...
Ah! credi; al sangue non son io cresciuto.
Merope. Era l'ucciso un giovinetto?
Egisto. Ei pari
M'era d'età.
Merope. Che sento?
Polifonte. E par, ch'ei fosse
Non ben dritt'uom, se dice il ver costui.
Fuggia correndo per romito calle...
Egisto. Anzi, or sovviemmi, ch'ei da pria celava
Col pallio il volto in parte...
Merope. Ei s'ascondeva?...
Fuggia?... — Ma tu, nol conoscevi?

Egisto. Affatto
Stranier qui sono; ed ei (l'ho sempre innante)
Straniero anco mi parve;... anzi, era, al certo;
Ai panni almen, che d'Elide le fogge
Mostravan più che di Messene.
Merope. Oh cielo!...
D'Elide?...
Egisto. Sì; pari alle mie; ch'io sono
Pur d'Elide...
Merope. Tu sei?
Polifonte. Ma, perchè tanto
Bramosa tu, sollecita?...
Merope. Che parli?...
Io sollecita?...
Polifonte. Parmi. — In somma, un vile
Stranier, cui svena altro straniero oscuro...
Merope. Chi sa qual fosse?... È ver... Non è ch'io prenda
Pensier di ciò...
Polifonte. Per me, s'io nol dovessi,
Tal reo per certo io non udrei. Tu, scevra
D'ogni affetto, stupore in ciò non poco
Mi arrechi: or che ti cale?...
Merope. In me,... fu.... mera
Brama d'udire. — Eppur, men caso assai,
Ch'arte mi par, l'aver così dagli occhi
D'ogni uom tolto quel corpo: e tu sì mite
Ver l'uccisor, che tanto in sè securo
Stassi... Non so...
Egisto. Timor m'indusse a trarre
Nell'onda il corpo; arte non fu: securo
Io sto, qual uom conscio a se stesso in core.
Più che nol pensi, addolorato io stava;
Ma tanto or più, che te dolente io veggio,
Dubbia, e tremante per l'ucciso...
Merope. Io dubbia?...
Io tremante?... Nol son... Ma, gl'infelici
Pietade han tosto delle altrui sventure.
Egisto. Dunque di me pietà ti prenda. Io sono
Misero assai, più che l'ucciso; e il merto
Meno assai. Temerario, ei fu che volle
Senza ragione uccider me. Che valse,
Ch'io il pur vincessi, se in più infame guisa
Io sto per perder la mia vita? E s'anco
Non mi vien tolta, a cor gentil qual puossi
Dar pena mai, che la vergogna agguagli?

Merope. Alto cor tu racchiudi in basso stato:
Quasi il tuo dir fa forza... Eppur,... se a luce
L'ucciso, o il nome almeno...
Polifonte. Or, poichè nuova
Brama d'udir tai cose oggi ti prende;
Poich'io mi avveggio, o Merope, che impone
Freno al tuo favellar l'aspetto mio,
Nè so perchè...
Merope. Freno?... Che dici?... Io teco
Il lascio.
Polifonte. No. Perchè da lui più sappi,
Se più v'avesse, io teco il lascio. A farti
Arbitra e donna d'ogni cosa, il sai,
Son presto, e il bramo; il sei tanto più dunque
D'affar sì lieve. A te costui si aspetta;
Di lui disponi a senno tuo. Sia questo
L'indizio primo, che da me non sdegni
Ogni mio dono.
Merope. E che?...
Polifonte. Di ciò ti prego.
Principio fosse al tuo regnar quest'atto!

SCENA IV.

MEROPE, EGISTO.

Egisto. E men di lui saresti a me pietosa?
Mia giovinezza per me non ti parla?
Puro non vedi in sul mio volto il cuore?
Non entri a parte del mortale affanno,
In cui miei genitori...? ohimè!... Non fosti
Madre anco tu? deh! della mia...
Merope. Pur troppo
Io 'l fui,... pur troppo!... ed or, chi sa?... — Respira
Dunque ancor la tua madre?... E il padre tuo
D'Elide è pure?
Egisto. Ei di Messene è figlio.
Merope. Di Messene? che ascolto?
Egisto. Io da bambino
Dir gliel'udiva.
Merope. È Polidoro il nome
Forse?...
Egisto. Cefiso è il nome.
Merope. E l'età?...
Egisto. Molta.
Merope. Oh ciel!... — Ma pure il nome... — E di qual grado,

Di quai parenti era in Messene? il sai?
Nobile?...

Egisto. No: di pochi campi ei donno,
Cui per diletto coltivar godea
Colle robuste libere sue mani,
Vivea felice, del suo aver contento,
Colla consorte e i figli.

Merope. E di sì dolce
Vita chi 'l trasse; e perchè mai sua stanza
Cangiava?

Egisto. Ei spesso a me narrò, che interne
Dissensïon di questo regno a fuga
L'avean costretto; e che soverchia possa
D'alto nemico il perseguia. Qui tutto
Era torbidi e sangue; onde ei tremante
Per la sua prole... Oh quante volte io 'l vidi,
Ciò rammentando, piangere!

Merope. Tu nato
Dunque in Messene sei? Tuo padre seco
Ti trafugava in Elide?

Egisto. No: gli altri
Miei maggiori fratelli ei seco trasse,
Cui morte cruda gli furò poi tutti.
Io sol bevvi le prime aure di vita
In Elide; a lui figlio ultimo nacqui; —
Misero padre! ed ultimo ti resto:
Se pur ti resto! — In cor, già fin dai primi
Giovenili anni miei, desio m'entrava
Di Messene veder, quasi mia culla,
Poichè il padre vi nacque.

Merope. O ciel!... Che parli?... —
Giovine egli è, di quella etade appunto...
E quel contegno,... e quei sembianti... Ei pare,
Eppur non è. — Ma dianzi anco dicevi,
Che l'ucciso era d'Elide.

Egisto. Mel parve.

Merope. Ei s'ascondeva?

Egisto. Sì.

Merope. Di cor?...

Egisto. Superbo.

Merope. Di vesti?...

Egisto. Abbiette.

Merope. Fuggitivo?...

Egisto. Ratto,
Quasi inseguito, e di sospetto pieno

Venia ver me.
Merope. Barbaro, e tu l'hai morto?
Egisto. Uccider me volea.
Merope. Ti disse ei nulla
Morendo?
Egisto. Io stetti un cotal po' sovr'esso,
P'angendo... Ei fra i singulti era di morte...
Merope. Ahi misero!...
Egisto. Sovviemmi... or... sì;... che avrebbe
Ogni ferocia impietosito; in voce
Di pianto, singhiozzando, ei domandava
La madre sua.
Merope. La madre? E tu fellone,
Perfidò, e tu pur l'uccidevi? e il corpo
Ne scagliavi nell'onda? Ohimè!... Perduto...
Egisto. Me misero! che feci? Il mio delitto
Te in alcun modo offende? — Or, tu n'avesti
Balía dal re, di me disponi; e n'abbi
Alta vendetta. — Oh ciel! come potea
Offender io te, Merope, cui sempre
Nel mio cor venerai? — Sapea dal padre
Le tue dure vicende: al pianger suo
Piansi più volte anch'io: la brama ardente
Di pur vederti anco pungeami. Spesso
Col padre antico io porsi per te voti
Al ciel; con man, ch'era innocente allora,
Spesso per te fiamma di puro incenso
Arsi davanti ai piccioli miei Lari. —
Ed io ti offesi? Ah! mi punisci: il merto,
Il chieggo, il vo'. — Ma, come mai spettarti
Potea colui, che a truce aspetto univa
Cor malnato?... Ma forse, ei tal non era:
Necessità 'l fea tristo... Ohimè! che dissi?
Se tu il compiangi, egli è innocente; il tristo
Io solo il son; deh! fanne in me vendetta.
Merope. — Ma, qual parlar! qual piangere!... Che fia?
Mal mio grado ei mi tragge a pianger seco. —
Di me il tuo padre ti parlava?
Egisto. Oh quante
Volte di te, del tuo trafitto sposo,
De' figli tuoi narrommi!
Merope. Oh ciel! de' figli?...
Egisto. Sì; dei tre figli tuoi, svenati tutti
Da rio tiranno, il cui feroce aspetto
Fremer mi fea qui dianzi. Assai più grato

M'è in te il rigor, qual sia, che in lui pietade.

Merope. — Più non reggo al suo dire. Inchino appena
L'alma a pietà, che un dubbio orribil tosto
A furor mi sospinge: appena io lascio
Tacer pietade, ecco, s'io 'l miro, o l'odo,
A lagrimar son risospinta.

Egisto. In core
Quale hai battaglia? Infra te stessa parli?
Pietà ti fo? che non l'ascolti?

Merope. Ahi lassa!
Che mai farò? — Nè condannar ti posso,
Giovinetto, nè assolverti. Rimani
Entro la reggia intanto: io vo' fra poco
Rivederti. Ben pensa; in te ripensa
Ogni più picciol caso di tua vita:
E in un rimembra ogni atto, e motto, e segno
Dell'ucciso. Tornarti anco in pensiero
Dei del tuo padre ogni più lieve detto. —
Ma, sei tu certo che il buon vecchio il nome
Mai non cangiasse? di'.

Egisto. Certo ne sono.
Io, balbettando, a dir Cefiso appresi.
Quando ei poi mi dicea, che di Messene
Fuggito s'era, e m'imponea ch'a ogni uomo
Il tacessi, del nome anco mi avria
Detto il ver, se ciò fosse: era ei ben certo,
Ch'io 'l tacerei pur di mia vita a costo.
Ch'egli è Messenio a te svelai; ma nulla
Poteva io mai nasconderti?

Merope. Deh! basta;
Cessa per ora. — Alle mie stanze è forza
Ch'io mi ritragga a sfogar lungamente
Il rattenuto pianto. — A te la reggia
Sola assegno per carcere. Di nuovo
Udrotti or ora; e il tutto ridirai:
A parte a parte, a tutto appieno, e a lungo,
Risponderai: ch'io veritier ti trovi...
Ma, tu non hai di mentitor l'aspetto.

SCENA V.

EGISTO.

...Che mai sarà! Dentro il suo cor qual prova
Martíro al mio parlare? Or, più che tigre,
Mi si avventa adirata: or, più che madre,

Dolce mi parla; e tenera e pietosa
Mi guarda, e piange. A lei qual può mai doglia
Quell'ucciso arrecare? Ov'ella affatto
Orba madre non fosse, e da gran tempo,
Parria che a lei svenato avessi un figlio.
Ma pur, chi sa?... forse alcun altro avea,
Che caro l'era: o a' suoi disegni forse
Stava aspettando alcuno; e quei... Ma invano
Io vo dicendo; io nulla so. – Ben vedi,
Egisto; or vedi, se diceati vero
Il tuo vecchio buon padre: « I grandi mai
» Non abbassarti a invidïar; son essi
» Più infelici di noi. » Vero è, pur troppo:
Nè posso omai del mio destin dolermi,
Qual ch'io me l'abbia, ove pur tragger veggo
Sì dolorosa vita da tanto alta
Donna, or deserta. — Ma, già già si annotta:
Poichè l'uscir di qui m'è tolto, il piede
Nel regal tetto inoltrerò: di questo
Sangue mondarmi voglio. Ah! così tormi
Potessi il fallo mio! — Ma, giusto è il cielo;
E tutto sa: puniscami, s'io il merto.

ATTO TERZO.

SCENA I.

POLIDORO.

Coll'alba io giungo: assai ventura io m'ebbi,
Che non fui visto entrare. — O fera reggia,
Dopo tre lustri, io ti riveggo al fine.
Pien di terrore io ti lasciava, il giorno
Che fra mie braccia in securtà traeva
Del mio buon re l'unico figlio, il sacro
Avanzo del suo sangue: ma, compreso
Di ben altro terrore or torno... Ah! questo,
Pur troppo è questo di Cresfonte il cinto!
Questo è il fermaglio suo; sculta d'Alcide
Evvi l'impresa: in man l'ebb'io per anni
Ben sette e sette. Or venti lune appunto

Compiono, al fianco io gliel cingeva, io stesso.
Ahi sconsigliato giovinetto! udirmi
Tu non volesti; a' miei canuti avvisi
Sordo... Ecco il frutto!... Oh mal vissuti giorni
Per me! Da un anno io ti perdei; già indarno
Di te vo in traccia da sei lunghi mesi;
Ed or, qui presso alla natal tua terra,
Del fiume in riva, per sentier romito,
Trovo tue spoglie in un lago di sangue?
Oh me infelice!... Or, che farò?... Ma pria
Veder Merope spero. Ah, voglia il cielo,
Pria che al tiranno, appresentarmi a lei!
Null'altro io bramo. Omai per me che temo?
Che perder ho, se il mio picciol Cresfonte
Mi è tolto?... Eppur, chi sa?... Fors'io m'inganno...
Forse... Ma come esser può mai?... La madre
Ne saprà forse... E se nol sa?... Deh! come
Potrò mai darle io nuova orribil tanto?...
Come tacerla? Oh ciel!... Ma, alcun qui giunge;
Ascondiamci... Ma no; donna è che viene;...
E sola viene;... e parmi,... ed è pur dessa...
Incontriamla.

SCENA II.

MEROPE, POLIDORO.

Polidoro. Regina.
Merope. Oh! Chi m'appella
Qui di tal nome omai?... Chi sei, buon vecchio?...
Ma che veggio? se' tu?... non m'inganno io?...
Polidoro?
Polidoro. Sì...
Merope. Parla: il figlio... Arrechi
A me tu vita,... o morte?
Polidoro. ...Al fin... pur... dunque
Io ti riveggo... Al fine un bacio imprimo
Sulla sacra tua destra.
Merope. Il figlio, dimmi...
Polidoro. Oh ciel!... — Parlar qui posso?
Merope. Il puoi per ora;
Non v'ha persona; e sola andarne io soglio,
Pria del sole, ogni giorno, a lagrimare
Là, di Cresfonte in su la tomba.
Polidoro. Oh tomba

Del miglior re, che fosse mai! Deh, possa
Io là spirar sovr'essa!

Merope. Or via, mi narra...
Tremar mi fai... Perchè indugiar? sì mesto
Perchè ritorni? i passi suoi spïasti?
Rintracciato non l'hai? Parla: or sei lune
Son, che partisti d'Elide; ed or l'anno,
Che ogni giorno io mi moro.

Polidoro. Ahi me infelice!
Pensa qual pianto è il mio... Tu non ne udisti
Mai dunque?...

Merope. No... Ma tu?...

Polidoro. Trascorsa ho mezza
Grecia; all'antico fianco lena porse
L'amor, la speme, il gran desio: Cillene,
Olimpia, Pilo, Argo, Corinto, Sparta
Io visitai, con altre città molte;
Nè indizio pure ebbi di lui: l'ardente
Sua giovinezza, e i generosi spirti,
Chi sa fin dove lo spingeano! — Ah figlio!...
Troppa in te di vedere era la brama,
D'apprendere, d'andare: o degna prole
Del grande Alcide, il mio tugurio vile
Non ti capea. Benchè del tutto ignoto
Fossi a te stesso, ogni tuo senso, ogni atto,
Pur ti svelava...

Merope. Oh quai diversi affetti
Al tuo parlar provo ad un tempo! Ah! dove,
Dove sei, figlio?... E il ver mi narri? ei degno
Crescea degli avi?

Polidoro. Degno? Oh ciel! più ardita
Indòle mai, più nobil, più sincera,
Più modesta io non vidi: e di persona
Sì ben formato; e sì robusta tempra;
E così maschio aspetto; e cor sì umano: —
E che non era in te? Di mia vecchiezza
Sollievo solo; in te vivea l'antica
Mia consorte; in te solo anch'io viveva:
Ben altro a noi, che figlio... Ah! se tu visto
Fra noi lo avessi!... Quasi in cor sentisse
Gli alti natali suoi, con dolce impero
Ei ci reggeva a voglia sua: ma sempre
Eran sue voglie e generose, e giuste. —
Ah! mio figliuol, rimembrar non ti posso,
Senza che il pianto dagli occhi trabocchi.

Merope. ...E me pur fai tu lagrimare a un tempo
Di gioja e di dolore. Oh cielo!... e quando
Il rivedrò? deh, quando?... O figliuol mio,
Degg'io saper tuoi pregj tanti, or mentre
Saper non posso ove ti aggiri?

Polidoro. Oh! quanta,
Qual pena m'era il non poterti mai,
Fuorchè ei vivea, far nulla intender d'esso!
Ma periglioso era il fidarsi: appena
Il convenuto segno osai mandarti,
Per farti udir ch'ei me lasciato avea,
E ch'io poscia il cercava.

Merope. Ahi segno infausto!
Ah, giunto mai tu non mi fossi!... Io pace
Mai più non ebbi da quel dì... Che dico?
Pace?... Ah! non sai... Dubbj e terrori orrendi
A mille a mille, e false larve, o vere,
M'agitan sempre. Al sonno io più non chiudo
Palpébra mai: ma se natura, vinta
Pur da stanchezza, un cotal po' richiama
A quïete i miei sensi, orridi sogni
Più mi travaglian, che le lunghe veglie.
Or lo vegg'io mendico andarsen solo,
Inesperto, in balía di cieca sorte,
Sotto misere spoglie, a scherno preso
Dai grandi alteri, e di repulse infami
Avvilito... Ohimè misera!... Or lo veggio
Di mar fremente infra l'onde mugghianti
Presso a morire; or di servil catena
Carco le mani e i piè; da rei sicarj
Ora assalito, e strazïato, e ucciso...
Oh ciel!... mi balza ad ogni istante il core;
A ogni uomo ignoto, che di ria fortuna
Provato ha stral, penso ch'è il figlio; e tremo
E il credo, e agghiaccio: e d'un martír non esco,
Se in un peggior non entro. — Il crederesti?
Un giovinetto, che del fiume in riva
Jeri in privata rissa ucciso cadde,
Poi fu nell'onda per timor scagliato
Dall'uccisor, turbò miei spirti; e ancora
Li turba. Era straniero...

Polidoro. Ucciso?... Jeri?...
Straniero?... in riva?... Oh ciel!...

Merope. Ma che! tu tremi?
Dimmi,... forse il mio dubbio?... Ohimè!... tu piangi?...

Impallidisci?... in piè ti reggi appena?

Polidoro. — Misero me! che far degg'io? che dirle?...

Merope. Fra te che parli? A me parla. — Che pensi?
Che sai? che temi? Udir vogl'io: deh! trammi
Di dubbio; su...

Polidoro. Parlar non posso;... e voce...
Mi manca,... e lena...

Merope. Inorridisco... Ardire
Già più non ho di chiederti... Ma, il voglio;
Sapere il vo'. Che più rimango in vita,
Se madre omai non sono? Or di'; tu il sai,
L'ucciso...

Polidoro. Io nulla so.

Merope. Parla; l'impongo.

Polidoro. ...Donna,... conosci... questo... cinto?

Merope. Oh vista!
Di fresco sangue egli è stillante?... Oh cielo!
È di Cresfonte il cinto... Intendo... Io... manco...

Polidoro. ...In riva al fiume, al raggiornare, or dianzi
Io 'l ritrovava sepolto nel sangue:
Uom fuvvi ucciso; ah! non v'ha dubbio; egli era
Il figlio tuo.

Merope. ...Qual morte!... Oh rio destino!...
Ed io vivo? — Ma tu, così guardasti
Un tanto pegno? Ahi folle! in chi riposi
Mie speranze, mia vita? al di lui fianco
Forse tu starti non dovevi sempre?
Qual ferro lui potea svenar, che pria
Tua lunga inutil vita non troncasse?
Me servivi così? così l'amavi?... —
Ma, ohimè! tu piangi? e non rispondi? Ah! colpa
Del fato è sol; deh! mi perdona: io sono
Madre... Ah no! più nol son... Morire...

Polidoro. Io merto,
Misero me! tutto il tuo sdegno... Eppure
Sa il ciel, s'io colpa...

Merope. Ah! mel diceva il core...
In quella notte orribile, che in braccio
Io tel ponea:... Mai più tu nol vedrai...
Con sue picciole mani ei mi avvinghiava
Sì strettamente il collo; oh ciel! parea
Quasi il sapesse, che per sempre ei m'era
Tolto. — Tre lustri in rio timor vissuti,
In pianto, in vana speme, ove son iti?
Di Polifonte l'odïoso aspetto,

Da me sofferto; e tanti affanni e tanti;
Perch'io tutto perdessi a un tratto poscia?
Ed in qual modo!... E agli occhi miei!... Per mano
D'un vile... Ohimè! di sepoltura privo...
Figlio, deh! figlio, almen tuo corpo esangue
Dato mi fosse! Infra gli amplessi, e il pianto,
Potessi almen... sul tuo corpo morire!...

Polidoro. Ed io,... tre lustri di paterna cura
Vedermi tor così? Misero! io vengo
A trafiggerti il core... Eppur,... tacerlo
Tel poteva io?

Merope. Morire; altro non resta...

SCENA III.

POLIFONTE, MEROPE, POLIDORO.

Polifonte. Di nuovo pianto, e inusitate strida
Io vengo al suon: che fia? — Chi sei tu, vecchio?
Che mai recasti?

Merope. Or via, vieni, o tiranno,
Di pianto al suon; di pianto, qual già udivi
In questa reggia stessa, il dì che morte
Seguia tuoi passi. O tu, che il cor ti pasci
Dell'altrui pianto, or godi: al fin del tutto
Orba mi vedi.

Polifonte. Ah! — Rimaneati dunque
Quel figlio, che negavi?

Merope. Oh mal accorto
Tiranno tu! creder potevi spento
Il mio figliuol, poich'io vivea? Qual vita
Traessi, il sai; sempre a vederti astretta...
Sì; vivo egli era; io tel celava; e in petto
Unica speme io racchiudea, che un giorno
Qui il rivedrei terrore alto degli empj,
Fulmin del ciel, vendicator del padre,
Dei fratelli, di me, del soglio avito. —
Se ciò non era, un solo istante io mai
Udito avria tuoi detti, a me più crudi,
Quando offri pace ed esecrande nozze,
Che in minacciarmi aspro servaggio, e morte?

Polifonte. Tal dai mercede a chi del trono a parte
Voleati? O donna, io che tiranno m'odo
Nomar da te, men di te crudo io sono.
Sapeva io, sì, vivo sapea il tuo figlio;
Nè m'ingannasti... Ma, per ora io scuso

Il duol tuo giusto: un dì verrà poi forse... —
Ma, certa sei di tal novella? Ov'era
Questo tuo figlio? e donde vien costui,
Che messaggero?... Oh! non m'è nuovo affatto
Il tuo volto; mi pare...

Polidoro. A te son noto:
Mirami fiso; del tuo re Cresfonte
Spesso m'hai visto al fianco. Polidoro
Son io: Messene abbandonai, quand'altri
La serva fronte a usurpator piegava.
Ravvisami: più bianco è ver ch'io reco
Dagli anni il crine; e più curvato il tergo;
E tinto in morte dagli stenti e angosce
Il volto: ma pur sono ognor lo stesso;
Ognor nemico a te più fero. Ho salvo
L'unico figlio del mio re: nudrito,
Educato l'ebb'io; per lui lasciata
Ho la natal mia terra: e le perdute
Ricchezze, e onori, e la per lui perduta
Dolce patria, più a grado eranmi assai
Che ogni alto stato, e l'obbedir tiranno. —
Ahi lasso me, che con lui non spirava!...
Se del passato aver vendetta brami,
Di me la prendi: in libertà dolersi
Merope lascia; e di mia trista vita,
Che spenta è omai, me sciogli. Altro non duolmi,
Che il non poter dar oggi i più verdi anni
Al sangue de' miei re; ma, tal ch'io l'offro,
Questo mio tremolante capo, il prendi.

Polifonte. Pietà mi fai, non ira: assai ben festi
D'importi esiglio. A suddito ribelle
Pena non altra io do. Non del sottratto
Fanciul, che pur fu generosa l'opra,
Ma del fin scellerato a che il serbavi,
Colpevol sei. T'era mestier quel giorno,
Ch'io sconfissi in battaglia il signor tuo,
Tormi, quel dì, la vita in campo; o allora
Morir per lui. — Pure il passato io voglio
Or del tutto obbliar... Ma, finta nuova
Non rechi ad arte forse? Or narra, quando,
Dove, come ei moria...

Merope. Saperlo estinto,
A te non basta? anco vederlo forse
Vorresti? e il vile tuo tremante core
Rassicurar con tal feroce vista?

E una madre veder sul morto figlio
Sparger pianto di sangue? Or va; dal fiume,
Ove onorata no, ma queta tomba
Egli ha, ritrallo, e in Messene strascinalo;
Strazj, cui dar non gli potesti vivo,
Estinto gli abbia; va. Quei, che trafitto
Fu dianzi, era il mio figlio.

Polifonte. E fia ch'io 'l creda?
Eri tu seco? di'. Come?...

Polidoro. Pur troppo
Giungeva io tardi! Ah! me con esso ucciso
Avria colui. Più nol vid'io...

Polifonte. Ma come
Il sai tu dunque?

Polidoro. Ecco; il suo cinto è questo,
Spoglia già di Cresfonte; ancor grondante
È del suo sangue; chè in un mar di sangue
Colà il trovai: mira; il ravvisa; il crudo
Tuo sguardo pasci. — Un giovinetto, ignoto,
Stranier, d'Elide... Oh ciel!... così non fosse,
Com'è pur desso!

Merope. Il mio morir tra poco
Fe' ten farà. — Ma tu, che qui t'infingi,
Forse tu il festi ivi svenar... Che forse?
Dubbio non v'ha. Coll'uccisor tu dianzi
Tranquillamente favellavi: or donde
Pietade in te, che pur di lui sentivi,
Se di crudel desio figlia non era?
Ah! sì; tuo messo era colui...

Polifonte. Ti accechi,
Merope, tanto? Io mai nol vidi; il giuro.
Se qui celato il tuo figliuol venia
Solo, fuggiasco, in menzognere vesti,
Come saperlo io mai potea? Colui
Che il trucidò, come il potea (deh! dimmi)
Ravvisar egli mai, se a lui non meno
Era ignoto, che a me? Vuoi più? tu stessa
Dell'uccisor pietade non mostrasti?
Nol lasciai forse io teco? a piacer tuo
Non l'hai tu stessa interrogato? donna
Del suo destin non ti fec'io?

Merope. Se reo
Dunque non sei del colpo, in questa reggia
Sta fra tue man quell'uccisore infame:
Può sol vendetta alcuno istante ancora

Me rattenere in vita. Or fa, ch'io il vegga
Vittima tosto cader sulla tomba
Dell'inulto Cresfonte; ivi l'infida
Alma spirar fra mille strazj e mille
Fa ch'io 'l vegga: ed allora...

Polifonte. Io dare a dritto
Potrei mercede a chi svenava un vile,
Che a tradimento a uccider me veniva:
Ma pur (s'io son qual tu mi tacci, or mira)
Del mio nemico vendicar la morte
Io stesso voglio: e ten prometto intera
Giustizia in breve...

Merope. Aspra la voglio, e pronta,
E inaudita, e terribile: null'altro
Mai ti chiedei: favore ultimo, e primo,
Questo mi fia da te... Ma, vero parli?...
Non ben mi affido... Sbramar gli occhi miei
Del sangue tutto di quell'uom feroce...
Che dico, gli occhi? io voglio a prova, io stessa,
Ferirlo; immerger mille volte io voglio
Entro quel cor lo stile... Atroce core,
Che udia il mio figlio, in voce moribonda
Di pianto e di pietà, chiamar la madre...
L'udiva; eppur nell'onde lo scagliava,
Forse ancor semivivo; ancora forse
Tal da potersi trarre dalle orrende
Fauci di lunga morte... Ed egli, or dianzi
A me il narrava; io l'ascoltava; e quasi
Innocente il credea; quasi pietade,
Più che l'ucciso, l'uccisor mi fea. —
Pietà? scontarla or or saprò: vendetta
Io ne farò, qual non s'intese mai;
Io stessa, or or: tu il promettesti; dimmi
L'atterrai tu?

Polifonte. Qual più ti piace, in breve,
Vendetta qui ne avrai tu stessa. Ah! possa
Così il suo sangue entro il tuo cor far scemo
L'odio che in sen mi serbi! in lui, deh, tutto
Possa il tuo sdegno sazïarsi! Io volo
A disporre ogni cosa: il giusto pianto
Non vo' per ora io più sturbarti, o donna:
Ma tosto in parte a rasciugarlo io riedo. —
Tu, non lasciarla intanto: in te non biasmo
Pietade omai: ma della madre or l'abbi,
Se già ne avesti del figliuol cotanta.

SCENA IV.

POLIDORO, MEROPE.

Polidoro. Per or, deh! vieni alle tue stanze; soffri,
Che del tiranno l'oltraggiosa e tarda
Pietà mi valga; che a' tuoi piedi io spiri,
Teco piangendo, e parlando del figlio...
Ch'io vendicar lo veggia, e poi mi muoja. —
Vieni; ben senti; dal dolor, dall'ira
Sei travagliata, e in piè ti reggi appena.
Se alcun sollievo al corpo egro non presti,
Nè la vendetta, che pur tanto brami,
A veder giungerai.
Merope. — Pur ch'io la vegga!

ATTO QUARTO.

SCENA I.

EGISTO.

Imposto ha il re, ch'io qui l'attenda? È fermo
Dunque il destino mio: qual ch'egli sia,
Intrepido lo aspetto. Emmi sollievo
Solo, il saper ch'io non son reo. Ma, sempre
(Se il viver pur mi vien concesso) amaro
A ogni modo ei sarammi: ognor su gli occhi
Quell'ucciso mi sta. — S'io in core accolgo
Dolce lusinga di perdono, il cielo
Sa perchè omai l'accolgo. O amato padre,
Per te soltanto io viver bramo ancora,
Per rivederti; per tornarti a pace
Ch'io ti tolsi; per chiuderti gli antichi
Occhi morenti: che ai tuoi giorni estremi
Ti avvicini pur troppo!... Ahi figlio ingrato!
Forse affrettasti il suo morir tu stesso!...

SCENA II.

POLIDORO, EGISTO.

Polidoro. Par che Merope alquanto or si racqueti,
Aspettando il tiranno: a quella tomba
Frattanto andrò...
Egisto. Qual voce!...
Polidoro. Ivi i miei voti...
Egisto. Oh ciel! fia ver? Quel vecchio...
Polidoro. Ivi mi giova
Versare il pianto...
Egisto. Ah! non m'inganno; è il bianco
Suo crin; suoi passi; i panni suoi... Deh, volgi
Ver me, buon vecchio!...
Polidoro. Oh! chi mi chiama?
Egisto. Ah padre!...
Polidoro. Che veggio? Oh ciel! tu qui? tu vivo? Ahi dove
Ti trovo io mai! deh! ti nascondi. Io tremo...
Misero te!... Perduto sei.
Egisto. Deh! lascia,
Ch'io mille volte pria ti stringa al seno.
Padre, al certo per me portasti il piede
Entro Messene, ove hai nemici tanti;
Osi per me porti a tal rischio... Oh cielo!
Un figlio empio son io; tanto non merto:
Troppo in lasciarti errai.
Polidoro. ...Per lo gran pianto...
Parlar... quasi... non posso... Ohimè! t'ascondi...
Fuggi... Tu sei... — Grave periglio è il tuo...
Come in Messene, in questa reggia?...
Egisto. O padre,
Tu in mal punto mi trovi: entro la reggia
Sto custodito... Ahi! che mi scoppia il core,
Padre, in doverti confessar, ch'io forse
Alla condanna di supplizio infame,
Come omicida, assai sto presso. Andronne
Fors'anco assolto, che innocente a un tempo,
Benchè omicida, io sono... Ohimè! qual figlio
In me ritrovi!
Polidoro. Oh inaspettato evento!
Tu forse ucciso hai lo stranier, che in riva?...
Egisto. L'uccisi io, sì; ma in mia difesa, il giuro.
Polidoro. Oh fatal sorte!... Oh mie cure paterne!...

Deh, dimmi;... osserva se nessun qui c'ode.

Egisto. Per quanto io miri, alma non veggo: il passo,
Onde là s'esce della reggia, è ingombro
Di guardie; ma son lungi; udir non ponno. —
Ma, e che vuoi dirmi, ch'io nol sappia, o padre?
Ecco, ai piè mi t'atterro: ah! già pria d'ora,
Pentito in core e ripentito, io piansi
D'averti dato sì mortale angoscia.
Tutto già so: che non mert'io? Sì dolce
Padre amoroso abbandonare!... Ah! s'io
Teco un dì torno a riveder miei Larí,
Mai più, mai più, nè d'un sol passo, io voglio
Scostarmene; tel giuro... Oh ciel! l'amata
Madre, che fa?... piange di me;... ben l'odo;...
La veggio;... e piango...

Polidoro. Oh figlio!... Or non sforzarmi
A lagrimar... Tempo non è... Vorrei...

Egisto. Or penso: e s'uom qui ti vedesse? a molti
Noto esser dei;... se ravvisato?... Io tremo
Per te soltanto... A che ti esposi?... Ah! meco
Ritratti or dove questa lunga notte
In pianto trapassai; ch'io vi t'asconda,
Infino a sera almeno. Ah! se il tiranno
Mai ti scoprisse!... e s'ei sapesse a un tempo,
Ch'io ti son figlio?... Vieni: assai mi resta
Di speme ancora: Polifonte acceso
Non è d'ira soverchia; e a me la stessa
Merope or dianzi ebbi pietosa molto:
Quindi sperar mi lice ancor perdono
Del mio delitto involontario.

Polidoro. Oh cielo!...
Merope stessa?... a te?... — Breve, ma pieno,
Saria mestier ch'io gli parlassi... Ahi lasso!...
Che fo?... che dirgli?... e che tacergli? — Ascondi
Te stesso almeno per brev'ora...

Egisto. Invano
Il tenterei; cercato io fora; imposto
M'è l'aspettare. Ma, perchè celarmi?...

Polidoro. Tu mai non fosti in più mortal periglio;
Nè in più mortale angoscia stetti io mai.
Merope stessa ha il tuo morir giurato:
E Polifonte or ora infra i suoi fidi,
Qui con Merope viene. Ella vuol darti
Morte; uccisor dell'unico suo figlio
Crede Merope te.

Egisto. Che feci? Un figlio
Le rimaneva? un figlio? Ed io gliel tolsi? —
Ah! vieni, o madre sconsolata; in questo
Perfido cor l'ira tua giusta appaga.
Qual morte, e strazio, e infamia a me non dessi?
Polidoro. Ma,... del suo figlio... l'uccisor... non sei.
Egisto. Dunque?
Polidoro. Nol sei...
Egisto. Che più? Tal mi crede ella:
Priva è del figlio: al suo dolor sollievo
Fia l'uccidermi; e venga...
Polidoro. Ah no!... Del figlio
Priva non è.
Egisto. Ma quel ch'io uccisi... — Io voglio
A ogni costo vederla; udirla...
Polidoro. Ah!... Fuggi...
Egisto. Nè il vo'; nè il posso.
Polidoro. O almen...
Egisto. Ma s'io non sono...
Polidoro. Tu sei... quel figlio, ch'ella estinto piange.
Egisto. Io? che mi narri? io son?... Non mi sei padre?
Sangue son io d'Alcide?
Polidoro. Oh ciel!... Deh! taci.
Benchè non figlio, a me sei più che figlio.
Io di qui ti sottrassi; io ti crescea
Sotto il nome d'Egisto; io ti serbava,
Misero me! forse a peggior destino.
Egisto. Oh a me finora impenetrabil sempre
Profondo arcano! In me non so qual misto,
Incognito, indistinto amor sentiva
Per Merope, in vederla; e in un sentiva
Per Polifonte assai più sdegno e orrore,
Che avessi mai per rio tiranno. Or veggo,
Or rammento, or comprendo. Il nome tuo
Non è Cefiso.
Polidoro. È Polidoro. Il nome,
E in un mio stato a te celai: temetti
La giovenil franchezza tua: ma come,
Chi preveder potea?... Ma, oh cielo! intanto
L'ora passa, e fra poco... Ah! s'io potessi
Dire a Merope in tempo...
Egisto. Il ciel, che parve
Presieder solo al viver mio finora;
Ei, che bambino dalla vigil rabbia
D'assetato tiranno mi sottrasse;

Ei, che a tua vecchia età di cor, d'ardire,
Di forza e lena giovenil soccorse;
Fia ch'or per man della mia madre istessa
Perir mi lasci? — Ed io, prole d'Alcide,
Io, se v'ha chi la man d'un brando m'armi,
Forse atterrir mi lascierò da un vile
Tiranno?...

Polidoro. Ah giovinetto! altro non vedi
Che il tuo valor; ma il tuo periglio, io il veggo.
Per lusingar più Merope, e scemarsi
L'odio di tutti, or Polifonte astuto
Pietade finge del figliuol, che ucciso
Le avria, potendo. Ma, se il crudo in vita
Tornato il vede, in sua feral natura
Di sangue ei torna; e tu sei morto. Ah! lascia;
Ad incontrar Merope volo: io forse
Ancor potrò... Deh! s'io giungessi!...

Egisto. Io veggio
Venir ver noi soldati...

Polidoro. Ohimè! che miro?
Merope vien con Polifonte... Ahi lasso!...

Egisto. E a lor vien dopo un numeroso stuolo...

Polidoro. Che mai farò?... Statti al mio fianco, o figlio;...
Morire almeno in tua difesa io giuro. —

SCENA III.

POLIFONTE, MEROPE, EGISTO, POLIDORO, POPOLO, SOLDATI.

Polifonte. Merope, in mano ecco a te do l'infame
Uccisor del tuo figlio. Avvinto ei sia
D'aspre catene; e a un sol tuo cenno, ei cada.

Merope. Ahi scellerato, barbaro, fellone!
Assassin vile, la tua mano impura
Bagnata hai tu del mio figliuol nel sangue?
Che mi val tutto il tuo? sola una stilla
Scontar mi può di quello? — Io, che già tanto
Era infelice! e tu, sovra ogni donna,
Sovra ogni madre, misera mi festi. —
Stringete voi que' ferrei lacci; orrendi
Strazj inauditi apprestategli: ei spiri
Infra tormenti l'alma. Io vo' mirarlo
Piangere a calde lagrime: non ch'una,
Mille vo' dargli io stessa orride morti. —
Ahi lassa! e ciò ti renderà il tuo figlio?

Egisto. A te mi arrendo, o Merope: a una madre
Sì giustamente disperata io cedo
Di spontaneo volere: e, s'anco in ceppi
Costor non mi stringessero, tu sola
A far di me qual più vuoi strazio basti.
Giusto è il tuo sdegno... Eppur, sai ch'io non reo,
E degno or dianzi di pietà, ti parvi.

Merope. Io?... di pietà?... per te?... — Ma pur, que' detti
Sovra il mio cor d'ignota forza... — Or via;
Che pietade? che detti? A che più tardo?
Andiam; su quella tomba strascinatelo:
L'ombre del padre e dei figliuoli uccisi
Del suo sangue si appaghino;... e la mia;
Ch'io seguirolli in breve.

Polifonte. Un solo istante
Ti piaccia ancor sospendere. — Soldati,
E voi, Messenj, testimon vi volli
A questo giusto atto solenne. — A danno
Di me serbava occultamente un figlio
Questa adirata madre: eppur pietade
Io del suo duol sento or non poca; e attesto
Il ciel, che s'ella in generoso modo
Vivo svelato a me l'avesse, io cura
Preso ne avrei, qual d'un mio figlio, forse:
Morto, mia cura è il vendicarlo. — Udiste? —
Merope or tosto si obbedisca: è poco
Una vittima sola a dolor tanto.

Egisto. Ah! di Cresfonte all'ombra altra si debbe
Vittima omai.

Merope. Che parli? Andiam...

Polidoro. Deh!... Prego;
Indugia alquanto... Io vorrei dirti... Ah! m'odi...

Merope. Che parli or tu sommesso? Eri già fido
Tu di Cresfonte; al suo rimasto figlio
Eri custode: or la tua fede forse
T'incresce? E che? dell'uccisor ti duole?...
Pietà ne senti?... Osi pregar, che il colpo?...

Polidoro. Io?... pietà?... no... Ma, tu sei madre... Arresta...
Udir più a lungo or da lui stesso dei
Cose assai del tuo figlio.

Polifonte. Costui dunque
Il conoscea?...

Merope. Che udir? — Che ardisci? E speri
Scemar mio sdegno? Ei non svenommi il figlio?
Non mel dicesti? e nol confessa ei stesso?

E non mel dice, grondante di sangue,
Questo suo cinto, che tu in man m'hai posto?
Egisto. Quel cinto è mio, tel giuro. Dal mio fianco
Cadea sfibbiato...
Polidoro. Un altro esser potrebbe
Simile a quello... E quell'ucciso... forse
Non era il figlio tuo...
Merope. Qual nuova ascolto
Iniqua fraude!... Ahi rio tiranno! or tutti
Dunque hai corrotti? anche costui, già tanto
Fedele a noi? Quasi a trionfo, in vita
Vuoi l'assassin del mio figliuolo, e fingi
Volerlo spento? e mezzi tali?...
Polifonte. O donna,
Tu pel dolor vaneggi. Or, chi non vede?...
Merope. Dunque, se spento il vuoi davver, null'altro
Più mi riman da udire. A fren non tengo
Già più mia rabbia omai: già già mi adira
Contro me stessa ogni indugiar. Che vale
Il più inoltrarci? in queste soglie ovunque
Del par si aggira il trucidato sposo:
Tosto ei si appaghi. — A me quel ferro: io stessa,...
Io sì, svenarlo or di mia mano...
Egisto. Il petto
Eccoti ignudo. Ahi madre!...
Polidoro. Arresta...
Merope. Muori.
Polidoro. Deh! ferma...
Polifonte. Osi tu tanto?
Merope. Iniquo... Oh vista!
Tu piangi, e tremi?... Ed io, ferir nol posso!...
Polifonte. Qual havvi arcano? Or via, vecchio, favella.
Polidoro. Deh! per pietà...
Polifonte. Parla.
Merope. Ch'io 'l fera...
Polidoro. È questi...
Merope. Chi mai?
Polifonte. Su, svela...
Polidoro. È... il figlio mio.
Merope. Deh! come?...
Polifonte. Costui tuo figlio?
Egisto. Ei mi fu padre.
Merope. Ei mente: —
Ma, s'anco il fosse, il mio figliuol mi ha spento.
Muori.

Polidoro. Ah! ferma... È il tuo figlio.
Egisto. O madre...
Merope. Oh cielo!
Polifonte. Costui?...
Polidoro. Sei madre; salvalo.
Merope. Il mio figlio!...
Polifonte. Qual tradimento è questo? Olà, soldati...
Merope. Io ti son scudo, o figlio... Ah! il cor mel dice;
Son madre ancor...
Polifonte. Soldati...
Merope. A lui non giunge
Ferro, che me pria non trafigga...
Egisto. O madre,
Fra mie braccia ti stringo!...
Polifonte. Or, qual menzogna
Ne arrechi tu, testor di fole antico?
Un infame assassin, ch'esser nol niega,
Sarà suo figlio? e il crederò? Soldati,
Si uccida tosto.
Merope. Infame tu... Ma salvo,
Finch' io respiro, è il figlio.
Polidoro. Il ciel ne attesto,
Cresfonte egli è. Quel cinto, è il suo: sol nacque
L'error da ciò. Messenj, a voi son noto;
Io spergiuro non sono...
Egisto. E niun fra voi
Me ravvisa dal volto? Unico avanzo
Del vostro re son io. Tra voi non havvi
Guerrier de' suoi?...
Polifonte. Mente costui. Si uccida...
Merope. Me pria... No, mai...
Egisto. Deh! mi si sciolga il braccio;
Un brando, un brando a me si porga: ai colpi
Riconoscer farommi.
Merope. Oh detti! Oh vero
Germe d'Alcide! Agli alti sensi, agli atti
Nol ravvisate or tutti? E nol ravvisi
Tu, Polifonte, al tuo terrore? Or trema...
Ah no! ch'io tremo; io le ginocchia al suolo
Piego... Deh! tu l'alma a pietade inchina.
Questo mio regno, onde ripormi a parte
Volevi, (o almen pareva) intero il serba:
Sia tuo per sempre. Io, l'usurpato seggio,
E il trucidato mio consorte, e i figli,
Tutto omai ti perdono; unico al mondo

Questo figlio mi avanza; altro non chieggo;
Deh! tu mel dona; deh!...

Polidoro. Pensa, che hai molti
Nemici ancor nel tuo mal fermo regno;
Che uccider lui, senza tuo rischio grave,
Non puoi. S'io mento, ecco il mio capo. Or dianzi
A vendicarle il figlio ti accingevi
Con pompa tanta, sperandolo estinto;
Ei vive, e ucciso il vuoi?

Polifonte. — Costui potrei
Punir, qual ch'ei pur sia, di giusta morte.
Ma, vie più sempre di Messene agli occhi,
Donna, smentirti io voglio. Ei non t'è figlio;
Chè il tuo tu stessa infra le fiamme hai visto
Perire; e udillo di tua bocca spesso
Messene tutta: ognun qui meco estima
Di sì importante fatto e stolta e vana
Risibil prova, l'asserir d'un vecchio
Solo, ramingo, e da te compro: eppure,
Altre prove aspettandone, supporlo
Io tal vo' intanto. — Olà, si sciolga. — Illeso
Il rendo a te: quindi piegarti io spero
Alle da me proposte nozze...

Egisto. Oh rabbia!
Del genitor, che trucidato m'hai,
Contaminar tu il talamo?... Su, fammi
Tosto svenar; minor fia 'l danno...

Merope. Ah! figlio,
Non l'irritare omai. Chi sa, qual volge
Crudo pensier?... Deh! Polifonte...

Polifonte. Adrasto,
Co' più de' tuoi quest'atrio sgombra; e sole
Restin le usate guardie. Il popol anco
Per or dia loco;... ei tornerà... — Mi udisti... —

SCENA IV.

POLIFONTE, MEROPE, POLIDORO, EGISTO, GUARDIE.

Merope. Che mai gli disse?... Io tremo... Oh cielo!...

Polifonte. Donna,
Costui salvar null'altro puote al mondo,
Che tu, col farti mia. S'anco in Messene
Suddito alcuno a me rubello io conto,
Son nella reggia appien signore io solo.

Del tuo figliuol la favola si avveri;
Spento ch'io l'abbia, ogni mio danno poscia
Rivivere nol fa. Brev'ora io lascio
A' tuoi pensieri. – Anzi che il sol tramonti,
O qui, fra i Lari miei, dato hai di sposa
A me la mano; o qui, su gli occhi tuoi,
Ucciso io stesso avrò costui.

Merope. Deh!... m'odi...

Polifonte. Scegli. — Ti lascio. A posta vostra ordite
Vane menzogne; in mio poter vi ho tutti. —
Guardie, qual di costoro uscir tentasse
Or della reggia, trucidato ei cada.

SCENA V.

MEROPE, POLIDORO, EGISTO, GUARDIE NEL FONDO DELLA SCENA.

Merope. Oh figlio amato!... unico figlio!... Appena
Credere il posso... E uccider io ti volli?
Io?... Ma nel cor ben mi sentía possente
Un ritegno inspiegabile... Ma quali
Duri patti a me il rendono?... Che dico?
Dolce ogni patto, che il figliuol mi rende.

Egisto. Misero me! Deh, quanto meglio egli era
Ch'io perissi bambino! O madre, or dove,
Dove ti traggo!...

Polidoro. Odi, o regina: il vuole
Necessità fatale. Il fero colpo
Sospeso è solo or dalla speme iniqua,
Che nel tiranno entrò d'acquistar tempo,
E non si accrescer l'odio. Ove ottenerti
Sposa ei pur possa, i suoi feroci patti
Ei ti atterrà per ora: ove tu il nieghi,
Come a più corto mezzo, al sangue ei torna.
Or sì t'è d'uopo, or, se il fu mai, mostrarti
Madre, e non altro. Di te stessa orrendo
Sagrificio tu fai; ma il fai pel figlio...

Merope. Che non farei per lui? Qual dubbio?...

Egisto. Ah madre!...

Polidoro. Ma, compiuto ch'ei sia, risorgon molte
Speranze allor. Finga il tiranno; io spero
Che il preverremo. I nostri amici antichi
Vivo appena sapran del lor Cresfonte
L'ultimo figlio, che sottrarlo tosto
S'ingegneran dal perfido tiranno.

E se il vedran, che fia! Nulla lor manca,
Che un capo...

Egisto. Ed io 'l sarò.

Polidoro. Sì figlio... Ardisco
Nomarti ancora dell'usato nome...
Tu capo a lor sarai: felice io sento
Presagio al core; poichè il ciel sottrarti
Del tiranno al feroce impeto primo
Dianzi volea. Ma intanto, egli è per ora
Forza il finger; tu, madre, al patto infame
Parer venirne di buon grado; il dei:
Tu, prode, umili modi assumer, tali
Da trargli, o almen nell'empio re far scema,
La diffidenza alquanto; onde con l'armi
Sue sen trionfi: il dei, se i duri lacci
Dalla misera madre per te presi
Romper ti cale.

Egisto. Ah!... d'obbedirti io giuro;
Ma, fin che inerme sto. Guai, se al mio sdegno
Occorre un ferro. Altro più allor non odo,
Che il padre estinto, e il valor mio.

Polidoro. Deh! taci. —
Donna, concedi, che in tuo nome io tosto
Vada al tiranno; arte è mestier con esso
Non poca, e indugio niuno. Io finger meglio
Saprò di te. Ch'io la tua man prometta,
Deh! mel concedi: in me ti affida; un qualche
Tempo otterrò, se il posso: ove ei persista
In voler oggi l'empie nozze, io spero
Gran cose in breve dai Messenj. Intanto
Tu il valor troppo, e tu il grave odio ascondi.
Tutto per te l'amor di madre io sento;
Ma inoltre n'ho di padre il senno, e lunga
Esperïenza: in me si creda.

Egisto. Oh padre!...

Merope. Va dunque tosto, o mio fedel: disponi
Di me: col figlio io ritrarrommi un poco.

SCENA VI.

MEROPE, EGISTO.

Merope. Ch'io d'abbracciarti almeno, e di baciarti
Mi sazj!...

Egisto. O madre, a orribil costo il fai.

ATTO QUINTO.

SCENA I.

POLIFONTE, SOLDATI.

Polifonte. Cede Merope al fine. — Adrasto, vanne;
Sappia ognun le mie nozze; e or or, per quanto
Di questo regio limitar l'ampiezza
Il soffre, ingresso libero ai migliori
De' Messenj concedi. Avviso a un tempo
Fa che si rechi a Merope, ch'io, presto
Ad eseguire il suo voler, l'attendo.

SCENA II.

POLIFONTE.

Fortuna a me destra finor, comincia
A mostrarmisi or dunque in torvo aspetto?
E fia ver? quel Cresfonte, a mie sagaci
Lunghe ricerche ognor sfuggito, or, quando
Io men mi avviso, innanzi a me si para?
E quando a morte giustamente io 'l traggo,
Un nodo inestricabile di casi,
Pietà mia stessa e malaccorta, e finta,
A un tempo il danna, il manifesta, e il salva? —
Ma, se con arte io cominciai, con arte
Proseguirò; fin che di forza il tempo
Torni. Messene mormora: mostrarmi
Tanto più a lei franco e securo io deggio.
Merope viene alle abborrite nozze
Sol perch'è madre; e quindi aspetta forse
La mia rovina poi... Ma, preverrolla.
Sgradite a me son quanto a lei tai nozze:
Ma più vantaggio, e pria di lei, trarronne.
Fra securtà di nuziali letti,
Di comun mensa, e di ospitale albergo,
Si apprestan mezzi, ad ogni istante mille,
Di compier ciò, ch'or trar non posso a fine,
Nè lasciar poi, senza periglio, a mezzo. —

SCENA III.

MEROPE, EGISTO, POLIDORO, POLIFONTE,
SOLDATI, POPOLO, SACERDOTI, VITTIMA.

Polifonte. Vieni, o regina; che il tuo prisco nome
Ti renda io primo. Al fin tu cedi: oh! lieto
Sia il giorno a noi! Da me festosa pompa,
Per quanto il soffre brevità di tempo,
Apprestata al solenne atto rimiri.
E grandi, e plebe, e sacerdoti, e Numi,
Testimonj vogl'io, ch'ogni rancore
Spento è tra noi; restituito a ognuno
Suo prisco stato; e che sublime ammenda
Io fo in tal guisa d'ogni antico oltraggio.
Merope. — Ma, quei che stanno a noi dintorno, udito
Forse han da te, che sono io madre ancora?
E a qual prezzo la vita del mio figlio
Mi vendi?...
Polifonte. Or dianzi, in nome tuo, costui
Altro parlommi. E che? già ti cangiasti? —
Ma, se pur vuoi de' tuoi pensieri a parte
Questo augusto consesso, io 'l vo' de' miei.
Ragion di me render non temo. Or m'oda
Messene dunque. — Io vincitor qui venni:
Io, col mio brando, a questo trono, ov'anco
Gli avi miei m'appellavano, mi seppi
La via sgombrare. Al vincitor soggiacque
Il vostro re sconfitto. Io, troppo forse
Fero in quel punto, la innocente vita
Tor lasciava a' suoi figli: atroce frutto,
Ma di vittoria usato frutto. Il regno
Presi, ed il tengo: ma, qual fossi io poscia
Duce, giudice, re, padre a voi tutti,
Voi tutti il dite. Entro mia reggia appieno
Stette Merope stessa indi secura;
E (libertà sen tragga) anco vi stette
Sempre onorata, qual di re consorte.
Eppur, ben io sapea, ch'ella un figliuolo
In mio danno a vendetta empia serbava.
Ecco or colui, ch'ella suo figlio noma;
Eccolo: udite in quale aspetto ei viene.
Merope. Eccolo, sì: questi è d'Alcide il sangue,
A tal ridotto... Ahi traditor! chi 'l trasse

A così infame stato?

Polidoro. O figlio, affrena
Il tuo furor...

Polifonte. Certo, son io che il traggo
Qui in sembianza di perfido assassino;
Io d'innocente sangue l'empia destra
Lordar gli fea. Mirate alto campione,
Eroe novello! Egli è d'Alcide, al certo,
Degno germe costui, ch'or me venia
A trucidar di furto: e dotta intanto
Fea nel ferir la mal sua esperta mano,
Con altra infame uccisïone: e stava
Travestito, in aguato generoso,
L'ora aspettando ove al mio petto strada
Far si potesse. Ecco qual venne; e tale
Lo scopre a voi menzogna, od arte, o caso.
Dovuta pena io dar poteagli; e il posso:
Ma brama troppa è in me di pace: ha chiesto
Merope a me la vita sua; gliel dono;
Sol ch'ella omai la destra a me non nieghi,
E al fin taccian fra noi così gli sdegni.
Nè basta ciò: s'egli è sua prole, io 'l voglio
Far del mio regno erede, poichè figli
Altri non ho. — Che far più deggio? — E tanto
Degg'io pur fare? — E voi, Messenj, or dianzi
Usi all'impero di guerrier canuto,
Signor vorreste un giovinetto imberbe,
Cresciuto oscuro, a se medesmo ignoto;
Che nullo, o tristo saggio ha di sè dato;
Che ignaro appieno d'ogni pubblic'arte?...

Egisto. Ignaro? io 'l son dell'arti tue; nol sono,
No, dell'arti d'Alcide: e prova farne
Saprei...

Polidoro. Deh! taci: a che innasprirlo? Il vedi;
I satelliti suoi son troppi: ogni uomo,
Vedi, qui muto è dal terrore.

Polifonte. — Il vostro
Tacer, Messenj, alto stupore acchiude
Di mia troppa dolcezza. Appien convinti
Havvi il mio dir, ben veggo: anzi, non saggio
Parvi il mio oprare, or che a costoro affido
Me stesso tutto; e di costoro il core
Noto esser demmi. È ver; ma, ad ogni costo
Alta far voglio e memoranda ammenda
Della vittoria mia. — Merope, omai

Da te soltanto io pendo: ebbi il tuo assenso
Pur dianzi già; ritormel forse or vuoi?

Merope. — L'universal silenzio orrendo annunzia
Chiaro pur troppo il mio destino. — Il figlio,
Col mio morir, dunque or si salvi: io 'l debbo. —
O di Cresfonte inulta ombra dolente,
Perdona, deh! l'involontario oltraggio:
Per te fui madre; e pel tuo figlio io vengo
Alle nozze di morte. A fero passo
Mi traggi, o figlio... Ma, se in vita resti,
Assai son paga... E fia pur ver, che a forza?...
O voi, già un dì, sudditi fidi al padre,
A tal ridotti or ci vedreste?...

Polifonte. Or via...

Merope. Deh! non sdegnarti: al mio parlar do fine
In brevi detti. — Odi tu dunque, o figlio,
Gli ultimi miei consigli. Al vincitore
Piega tu omai la invan superba fronte:
Fuor che a servir, nulla insegnarti io posso.
Soltanto omai, col prevenir sue voglie,
Coll'eseguirle tacito, col farti
Umil quanto più puoi, nè mai del padre
Pur rammentando il nome; con quest'arti
Forse il suo cor tu svolgerai dal sangue.
Chiusa per sempre la tua madre in tomba
Vedrai tra breve: in mente accogli intanto,
Duri a serbar, questi suoi detti estremi.

Egisto. Misera madre!... Oh rio dolor!... Ma, trarre
Vogl'io tal vita, a sì gran costo? Ah! vita
Non m'è il servir. Tu vivi, o madre; e lascia
Che degno almen dell'alto padre io pera.

Polifonte. Merope, omai questo indugiar soverchio
M'irrita. Il regno, e intera pace, e il figlio
Ti rendo a un tempo. A che quel pianto? Or, speri
Forse i miei ribellarmi? Appieno in loro
Securo io vivo: e ognun di lor ben vede,
Ch'io far per te, s'anco il volessi, or nulla
Di più potrei. — Su dunque; in alto penda
Sul collo al tauro la bipenne sacra.
Ecco la destra mia; Merope, aspetto
La tua, per cenno d'immolare ai Numi
La vittima.

Merope. ...Che fo?... Misera!... Oh giorno!...
Oh terribil momento!... La mia destra
Dunque... Ma, oh vista! insanguinato, fero,

Minaccioso Cresfonte ecco interporsi!...
Ahi!... dove fuggo?... Ove son io?... Pietade,
Messenj...

Egisto. Oh rabbia! E soffrirò?...

Polidoro. Deh! taci.
Già già il tiranno l'efferato sguardo
Su te...

Polifonte. Non più. Donna, una volta ancora
Te l'offro: ecco mia destra.

Merope. Oh ciel!... La mia...

Egisto. Muori.[1] La destra a te dovuta, è questa.

Polidoro. Oh ardir!

Merope. Che veggio?

Egisto. Muori.[2]

Polifonte. Oh tradimento!
Soldati... Io moro...

Soldati. È un traditor; si uccida.

Popolo. Ah! no; si salvi; è il nostro re.[3]

Merope. Il mio figlio
Egli è, vel giuro; è il vostro re...

Egisto. Ben altra
Prova darovvi io stesso: e brandi, ed aste,
Sparir farà questa mia sola scure.[4]

Merope. Messenj, ah! difendetelo...

Polidoro. Respiro...
Ecco già in rotta del fellon gli sgherri...

Merope. Deh! riedi, o figlio... Ahi lassa me!...

Polidoro. Fra il sangue
Io il seguo: avessi il giovenil mio braccio!
Ma, per lui pur morrò. — Deh! figlio, m'odi:
Riedi: sì addentro or non scagliarti; ah! lascia,
Che per te mora io solo...

Egisto. Al fin vincemmo.
Madre, ti allegra; in fuga intera andarne
Vedi gli empj soldati: Adrasto giace
Da me svenato; i cittadini in folla
Crescon vie più...

Merope. Messenj; egli è il mio figlio;
Cresfonte egli è: nol ravvisate al volto,

[1] Strappata di mano al sacerdote la scure, si avventa a Polifonte, e lo atterra d'un colpo.
[2] Raddoppia il colpo.
[3] Il popolo si azzuffa co' soldati.
[4] Si slancia fra i combattenti.

Alla voce, agli sguardi, alle inaudite
Alte sue prove, ed al mio immenso amore?...

Polidoro. Ed al mio dir con giuramento? O voi,
Deh! vi scongiuro pel mio bianco crine,
Per gli a voi noti integri miei costumi,
Per la memoria di quel gran Cresfonte,
Padre a noi più che re; prestate intera
Fede al mio dire. Io lo sottrassi, io stesso;
Io l'educai...

Egisto. Messenj, a terra spento
(Vedetel voi?) qui Polifonte giace:
Io 'l trucidai; del padre, dei fratelli,
Della madre, di me, di voi vendetta
Compiuta a un tempo ebbi sol io: se reo
Perciò vi sembro, a voi soli mi arrendo. —
Ecco; la scure che bastommi a tanto,
A terra io scaglio: eccomi inerme appieno,
E in man di voi: se ingiustamente il sangue
Io versai di costoro, il mio si versi.

Popolo. Oh generoso! Oh bello! È in tutto il padre.

Merope. Cresfonte in lui rivive...

Popolo. Oh lieta speme!
Re nostro vero...

Polidoro. E degno re. Ch'io primo
Prostrato ai piedi, alto a lui renda omaggio!
E meco tutti or vi atterrate.

Popolo. Eterna
Fe ti giuriam noi tutti: al par che prode
Giusto sarai: mentir non può il tuo aspetto.

Egisto. D'esserlo giuro. Ma, s'io pur nol fossi,
Ch'io pur svenato, come costui, cada.

Polidoro. Deh! che non muojo in questo dì! più lieto
Mai non morrei.

Merope. Vieni al mio seno, o figlio...
Ma oimè!... mi sento... dalla troppa... gioja...
Mancare...

Egisto. Oh madre!... Ella or vien meno quasi,
Per gli eccessivi affetti. Andiam; si tragga
A più tranquilla stanza. — In breve io riedo,
Messenj, a darvi di me conto intero. —
Tu, mio buon padre, sieguimi: deh! m'abbi
Per figlio ognor, più che per re; ten prego.

MARIA STUARDA.

PERSONAGGI.

MARIA.
ARRIGO.
BOTUELLO.
ORMONDO.
LAMORRE.

Scena, la Reggia in Edimborgo.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

MARIA, LAMORRE.

Lamorre. Se udire il vero osi, o regina, io l'oso
A te recar, poichè il tuo popol fido
Mi tien da tanto; e poichè al soglio intorno
Non è chi voglia o ardisca dirlo. In seno
Fiamma, cui non son esca umani affetti,
Ma che tutta arde in Dio, libera io nutro.
Maria. Non lieve impulso è la licenza vostra
(O sia da me concessa, o da voi tolta)
Alla licenza popolare. All'ombra
Santa de' templi, in securtà le mire
Vostre non sante crescono: svelati
Voi siete omai. Ma, perchè aperto sia
Che udir non temo io 'l ver, più che tu dirlo,
Io t'ascolto; favella.
Lamorre. A te sgradito,
Duolmene assai, son io; ma forse or posso
Giovarti; e laude fia più che il piacerti.
Queste lagrime mie, finte non sono;
Non di timor fallaci figlie: il pianto
Questo è di tutti; e queste voci mie,
Son del tuo popol voce. — Or dimmi; a nome
Di Scozia tutta il chieggio; or dimmi: sei
Vedova, o sposa tu? Colui, che hai posto
Tu stessa in trono al fianco tuo, che ha nome
Di re, ti è sposo? ovver nemico, o schiavo?
Maria. Schiavo Arrigo, o nemico, a me? Che parli?
Amante e sposo ei nel mio core è sempre;
Ma nel suo, chi 'l può dire?
Lamorre. Ei, da te lungi,
Tuoi veri sensi interpretar mal puote;
E men tu i suoi.
Maria. Lungi da me chi 'l tiene?
S'impon da corte ei volontario il bando.

Quante fïate al ritornarvi invito
Non gli fec'io? Pur dianzi, ove ridotta
Morbo crudel mi avea di vita in fine,
Non che vedermi, intender del mio stato
Volea pur ei? Dell'amor mio quest'era
Premio, il miglior; taccio degli altri; e taccio,
Che di vassallo mio re vostro il feci,
E per gran tempo mio; che ai più possenti
Re di Europa negai per lui mia destra. —
Non rimembrar, far beneficj io soglio;
Ed obliar saprei fors'anche i tanti
Non giusti oltraggi a me da Arrigo fatti,
Se in lui duol ne vedessi, almen pur finto.

Lamorre. Da te in bando lo tien fredda accoglienza,
E susurrar di corte, e vili audaci
Sguardi de' grandi, e lo accennarsi, e il riso,
E l'esplorare, e l'auliche arti a mille,
Atte a scacciar, non ch'uom che re si nomi,
Ma qual più umíle e sofferente fora.

Maria. E allor che a lui tutta ridea dintorno
Questa mia corte, altro il vid'io? Le faci
Ardeano ancor qui d'imeneo per noi,
E mi avvedeva io già, che in cor gli stava
Non io, ma il trono. Ahi lassa me! deh, quante
Volte il regal tiepido letto io poscia
Bagnai di pianto! e quante al ciel mi dolsi
D'altezza troppa, ove per essa tolto
Era a me d'ogni ben l'unico, il sommo,
L'essere amando riamata! Eppure
Io, benchè lungi da soverchia e falsa
Opinïon di me, pur mi vedea
Di giovinezza e di beltade in fiore
Quanto altra il fosse; e d'amor vero accesa,
Che pregio era ben altro. Or, che n'ebb'io?
D'ogni oltraggio il più fero in cambio n'ebbi:
Largo al par del mio onore ei, che del suo,
Con empia man traea quel Rizio a morte;
Macchia eterna ad entrambi...

Lamorre. E che? nol desti
Or per anco all'oblio? Straniero vile,
In soverchio poter salito, ei spiacque
Al tuo consorte, e al popol tuo...

Maria. Ma farsi
Ei l'assassin dovea di un vil straniero?
Fare, o lasciar, che sel credesse il mondo,

Ch'io per colui d'iniqua fiamma ardessi?
Giusto Dio, ben tu il sai! — Fedel consiglio,
Conoscitor degli uomini sagace,
Ministro esperto erami Rizio: in mezzo
Al parteggiar secura, per lui, stetti:
Vani, per lui, della instancabil mia
Aspra nemica Elisabetta i tanti
Perfidi aguati: Arrigo in fin, per lui,
La mia destra ottenea con il mio scettro.
Nè disdegnava ei lo straniero vile,
Fin che per mezzo suo vedea da lungi
La corona, il superbo. Ei l'ebbe: e quale
Mercè ne diede a Rizio? Infra le quete
Ombre di notte, entro il regal mio tetto,
Fra securtà di sacre mense, in mezzo
A inermi donne, a me davanti, grave
Portando io il fianco del primiero pegno
D'amor già dolce, al tradimento ei viene:
E di quel vil, quanto innocente, sangue
La mensa, il suolo, e le mie vesti, e il volto
Contaminarmi, e in un mia fama, egli osa.

Lamorre. Troppo era Rizio in alto. A un re qual puossi
Più oltraggio far, che averlo posto in seggio?
Tor può il regno chi 'l diede; e chi il può torre,
S'odia e spegne dai re. Ma pure, Arrigo
A tua vendetta abbandonava poscia
Di tale impresa i complici: col sangue,
Parmi, il sangue lavasti. — Io qui non vengo
D'Arrigo a tesser laudi: egli è minore
Del trono; or chi nol sa? Ch'ei t'è consorte,
Vengo a membrarti; e che di lui pur nasce
L'unico erede del tuo soglio. Un grave
Scandalo insorge dai privati vostri
Sdegni; a noi tutti alto periglio è presso.
Fama è ch'oggi ei ritorna: altre fiate
Tornò; ma quindi ei ripartía più mesto,
E assai più fosca rimaneane l'aura
Della tua reggia poi. Deh! fa che invano
Oggi ei non venga: assai discordie, troppe,
Nutre in sè questo regno. In mille opposte
Sette straziar, non professare, io veggo
Religïon, che giace. Ultimo danno
Fia la regal dissensïon; deh! il togli.
Senza velen di menzognera lingua,
Di cor verace, arditamente io parlo.

Maria. Io tel credo: ma basta. Or deggio in breve
Dare all'anglo orator prima udïenza.
Lasciami: e sappi, e al popol di', se il vuoi,
Ch'io di me stessa immemore non vivo
Sì, ch'altri or debba il mio dover membrarmi.
Ciò che à dirmi ti sforza amor del vero,
Dillo ad Arrigo, a cui più assai si aspetta.
Oda ei (se il può) senza timor nè sdegno,
Questo parlar tuo libero, ch'io in prova
Di non colpevol coscïenza udiva.

SCENA II.

MARIA.

Del volgo cieco instigator mendaci,
D'empia setta ministri, udrò sempr'io
Il favellar vostro arrogante? — Ah! questo,
Di quanti affanni seggon meco in trono,
È il più grave a soffrirsi: eppur mi è forza
Soffrirlo, infin che al prisco alto splendore
Per me non torna il mio depresso soglio.

SCENA III.

MARIA, ORMONDO.

Ormondo. Regina, a te raffermator di pace
E d'eterna amistà nunzio m'invia
Elisabetta; il cui possente ajuto
Ad ogni impresa tua t'offro in suo nome.
Maria. A prova io già l'amistà sua conobbi;
La mia per essa argomentar puoi quindi.
Ormondo. Perciò fidanza, e di pregarti ardire
Prendo io...
Maria. Di che?
Ormondo. Sai, ch'Imeneo finora
Stretta non l'ha de' lacci suoi; che il solo
Successor del suo regno è il figliuol tuo:
Per questo unico tuo sì dolce pegno,
Speme d'entrambi i regni, a noi non meno
Caro, che a te; dare all'oblio ti piaccia
Ogni rancor che in cor ti rimanesse
Contro il padre di lui. Tu stessa a forza

Sposo il volesti; ed or, fia ver che in breve
Ten diparta il divorzio?...

Maria. E chi tal grido
Spandea di me? stolto, o maligno ei sia,
Se al soglio pur di Elisabetta or giunge,
Trovar de' fede in lei? Nè un sol pensiero
Del divorzio ebbi mai; ma, se pur fosse,
Che mi di' tu? spiacer potrebbe a quella,
Ch'ebbi già un dì sì caldamente avversa
Alle mie nozze?

Ormondo. Del tuo onor gelosa,
Non di tua contentezza invida mai,
Fu Elisabetta allora. Al tuo regale
Libero senno ella porgea consiglio
Amichevole, e franco. Ella ti stolse
Da nozze alquanto meno illustri forse,
Che doveano spettarsi a par tua donna;
Ma nulla più. Convinta appieno poscia
Del tuo saldo voler, tacque; nè, credo,
Resta or per lei, che appien non sii tu lieta.

Maria. È ver: non ella in duri ceppi avvinto
Tenne Arrigo, ch'io scelto aveami sposo;
Sì che al regal mio talamo ei veniva
Fuggitivo dal carcere; e sua destra,
Livida ancor de' mal portati ferri,
Alla mia destra ei congiungea: non ella,
Entro il suo regno, in ben guardata torre,
Or, tùttavia, ritien del mio consorte
La madre a forza. Ella ben è, che sente
Oggi pietà di quello stesso Arrigo. —
Trarla or tu dunque di sì fatta angoscia
Dei, col dirle, che Arrigo, a suo talento,
Sta in corte, o lungi, in libertà sua piena;
Ch'io dal mio cor nol tolsi; e ch'io le altrui
Private cure investigar non seppi
Giammai; nè il so.

Ormondo. Nè l'indiscreto sguardo
Entro tua reggia Elisabetta inoltra
Più che non lice. Ad ogni re son sacri,
Benchè palesi sian, dei re gli arcani.
Dirti m'è imposto in rispettoso modo,
Che un successor, sol uno, a doppio regno
Poco è, pur troppo; e ch'ella è incerta cosa,
E di temenza piena ognor, la vita
Di un sol fanciullo...

Maria. I generosi sensi
Del suo gran cor, già nel mio core han desto
Emuli sensi. In me la speme è viva
D'esser pur anco madre; e lei far lieta,
Lei che gioisce d'ogni gioja mia,
Di numerosa mia prole novella.
Ma, se larga d'ajuto a me non manco
Che di consiglio ell'è, questo mio regno,
Non che mia reggia, in tutta pace io spero
Veder fra breve.
Ormondo. Ad ottener tal pace,
Primo mezzo in suo nome oso proporti...
Maria. Ed è?
Ormondo. Non dubbio mezzo. Ella ti brama
Più mite alquanto inver color, che il giogo
Di Roma sì, ma non il tuo s'han tolto.
Sudditi fidi al par degli altri tuoi,
E assai di forza e numero maggiori;
Uomini anch'essi, e figli tuoi non empj;
A cui sol reca oppressïon sì fera
Il lor creder diverso.

SCENA IV.

MARIA, ORMONDO, BOTUELLO.

Maria. Oh! vieni; inoltra,
Botuello, il passo; odi incredibil cosa,
Che arreca a me, d'Elisabetta in nome,
Il britanno oratore. Ella mi vuole
Più mite ai nuovi settatori; Arrigo
Sempre indiviso dal mio fianco brama;
E che fra noi segua il divorzio, teme.
Botuello. Or chi sì falsa impressïon le diede
Della corona tua? qual perseguisti
Religïoso culto? e chi pur osa
Profferir oggi di divorzio il nome?
Oggi, nel dì, che a te ritorna Arrigo...
Ormondo. Oggi ei ritorna?
Maria. Sì. Ben vedi; io prima
Di Elisabetta ogni desir prevengo.
Ormondo. Mendace fama nè ai re pur perdona:
Di romor falso apportatrice giunse
Alla regina mia; come già venne
A te di lei non men fallace il grido,

Che tua nemica te la pinse. Io nutro
(O men lusingo) alta speranza in core,
D'esser fra voi de' vostri sensi veri
Non odïoso interprete verace,
Finchè a te presso, col piacer d'entrambe,
Grata m'avrò quanto onorata stanza.

Maria. Malignamente spesso a mal ritorte
L'opre son di chi troppo in alto siede:
Finor palesi, e d'innocenza figlie,
Le mie non sdegnan testimon nessuno.
Per te sian note a Elisabetta: e intanto
Sì per lei che t'invia, che per te stesso,
Sarai tu sempre entro mia corte accetto.

SCENA V.

MARIA, BOTUELLO.

Maria. Duro a soffrir! so di colei qual sia
L'animo, e l'odio; e ammetter pur mi è forza,
Ed onorarne il delatore. Or ella
Mi assal con arte nuova. A me consiglia
Il ben, perch'io nol faccia. Ella mi chiede
Che ai settatori io tolleranza accordi;
Brama dunque in suo cor ch'io li persegua.
Dal divorzio mi stoglie; ah! dunque spera
Ella affrettarlo. Il so, vorria ch'io errassi
Quanto da un re più puossi errar sul trono.
Coll'arti stesse sue schermir saprommi.
Sue finte brame or compiacendo, io voglio
Crucciar più sempre il suo maligno core.

Botuello. Ciò pur ti dissi, il sai, quando degnasti
Tua mente aprirmi. Omai da te lontano,
Per più ragioni, Arrigo esser non debbe.
Sia vero o finto il minacciar suo lungo
Di uscir del regno tuo, toglierne i mezzi
Parmi sen deggia, col vegliar sovr'esso.

Maria. Certo in me ricadrebbe una tal fuga.
La patria, il trono, il figlio, la consorte
Lasciar, per girne mendicando asilo;
Chi fia che il veggia, e me non rea ne stimi?
Favola al mondo io non sarò; pria scelgo
Ogni mio danno.

Botuello. E tu ben pensi. Oh! fosse
Pur oggi il dì, che piena pace interna

Qui risorgesse! Al fin, poich'ei pur cede
Alle tue istanze, a cui finor fu sordo,
Sperar tu puoi.

Maria. Sì, men lusingo. Al fine,
Di sua passata ingratitudin vero,
Benchè tardo, il rimorso oggi gli è scorta.
Ei mi ritrova ognor per lui la stessa:
Io perdono a lui tutto, pur ch'io il vegga.

Botuello. Deh, pentito ei pur fosse! Il sai per prova
S'io felice ti vo'.

Maria. Quant'io ti deggia,
Di mente mai non mi uscirà. Tu il soglio,
Che i nemici di Rizio empj oltraggiaro,
Con la lor morte hai vendicato. In campo
Contro i ribelli aperti io t'ebbi scudo;
Contro gli occulti, assai più vili, io t'ebbi
Fido consiglio in corte. In un sapesti
Schernir d'Arrigo le imprudenti trame,
E rimembrar ch'era mio sposo Arrigo.

Botuello. Fatal maneggio! Omai, deh più non sia
Qui d'uopo usarlo!

Maria. Ah! se mi ascolta, e crede
Arrigo all'amor mio, (ch'ei sol nol crede)
Sperar mi lice ogni ventura. Il trono,
Men che il cor del mio sposo, a me fia caro.
Ma udiamlo; io spero: assai può il ciel; la sorte
Può assai... Ma dove arte o consiglio or vaglia,
Tu più d'ogni altri a mio favor potrai.

Botuello. Il mio braccio, il mio avere, il sangue, il senno,
(Se pur n'è in me) tutto, o regina, è tuo.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

ARRIGO, LAMORRE.

Arrigo. Sì, tel ridico; ad ottener vendetta
De' miei nemici io vengo, o a queste mura
Io vengo a dar l'eterno addio.

Lamorre. Ben fai.
Ma lusingarti di felice evento,

O re, non dei, finchè ai rimorsi interni,
Ai manifesti replicati segni
Del cielo, hai sordo il core. Appien convinto
Dell'error che professi in cor tu sei:
Di tua crudel persecutrice setta,
A mille a mille, ad ogni passo, innanzi
Le dolenti vestigia a te si fanno:
E il rio servaggio pur di Roma imbelle
Scuoter non osi; onde tu in faccia al mondo
Vile ti rendi, ed empio in faccia a Dio.
La prima è questa, pur troppo! e la sola
Cagion terribil d'ogni tua sventura.

Arrigo. Più che convinto io son, ch'io non dovea
Mai ricercar regie fatali nozze:
Non, che atterrito dall'altezza io sia
Del grado, no; chè questo scettro istesso
Ignoto peso agli avi miei non era:
Ma ben mi duol, ch'io non pensai qual vana
Instabil cosa ell'è di donna il core;
E un benefizio, quanto è grave incarco,
Se da chi far nol sappia ei si riceve.

Lamorre. Uom non son io del volgo: odimi, Arrigo.
Grazia in corte non cerco: amor di pace
Parlar mi fa. Tutti ammendare ancora
Gli error tuoi scorsi, e a sentier dritto puoi
Teco tornar tua traviata donna;
Puoi far tuo popol lieto; i figli eletti,
Non del terribil Dio d'ira e di sangue,
(Cui Roma pinge e rappresenta al vivo)
Ma del Dio di pietade i veri figli,
Che oppressi son, puoi sollevarli; e impura
Nebbia sgombrar, che pestilente sorge
Dal servo Tebro, ove ogni inganno ha seggio.

Arrigo. E che? vuoi tu, che in disputar di vani
Riti e di vane opinïoni io spenda
Il tempo, allor che del mio grado io debbo
Contender?...

Lamorre. Vane osi appellar tai cose?
Pur mille volte e mille han dato e tolto
E regno, e vita. In cor se Roma abborri,
Perchè tacerlo? Alto il vessillo spiega;
Sostegni avrai quanti qui abborron Roma.

Arrigo. Di civil sangue io non mi pasco: altrove
Pace trovar, ch'io qui non ho...

Lamorre. Che speri?

Per la patria vedere arder da lungi,
Pace ne avrai? Fuggirtene, e la fiamma
Destar di civil guerra, ei fia tutt'uno.
Io non ti spingo all'armi; io no, ministro
Non son di sangue. A prevenir più atroci
Scandali, a trar d'oppressïon tuoi fidi,
Pria che sforzati a ribellarsi sieno,
A null'altro, ti esorto. Usar la forza,
Tu non dei; ma vietare altrui la forza.
Maria, che bevve a inesauribil fonte
Con il latte stranier stranieri errori;
Maria, che a danno della Scozia accoppia
Nel suo cor giovenil di Roma i duri
Persecutor pensieri, e i molli modi
Delle corrotte Gallie; a te non dico
D'obliar mai, ch'ella ti è sposa, e donna:
Ella a sua posta pensi; opri a sua posta:
Già non siam noi persecutori: pace
Noi sol vogliamo, e libertà: deh! s'abbia
Per te. Tu puoi mercare in un la nostra,
E la tua pace. Oscuro un turbin veggio,
Che noi minaccia, e che piombar potria
Anco sul capo tuo, se me non odi.
Pessima gente or qui si alberga, e molta,
Che perder vuolti, e ti calunnia e abborre.
Franchezza e onore invan fra lor tu cerchi:
Se ancor v'ha Scotti, il siam pur noi; di Roma,
Di rie straniere effeminate fogge
Nemici al par, che di stranier sorgente
Dispotico potere. Ai buoni farti
Vuoi moderato re? tu il puoi pur anco:
Farti a' rei vuoi tiranno? havvi chi 'l brama
Più assai di te. V'ha chi di ferro scettro
Ha fatto già: troppo intricato è il nodo;
Non è da sciorsi, è da tagliarsi. Il cielo
Sa perch'io parli; e s'altro io vo', che pace. —
Opra dunque a tuo senno: io già non spero,
Che il ver creduto mai da un re mi sia.

SCENA II.

ARRIGO.

Schietto è forse costui; ma il mio destino
Mi trasse a tal, che dell'error la scelta

Sola mi avanza. — Or, ch'io ritorno invano,
Tutto mel dice già: muto ogni volto;
E la regina ad incontrarmi lenta;
E gli altri... oh rabbia! Ma, ella vien: si ascolti;
Risolverò con miglior senno io poscia.

SCENA III.

ARRIGO, MARIA.

Maria. Ben giungi, o tu, che alle mie gioje e affanni
Indivisibil mio compagno io scelsi.
Tu cedi al fine, e ai preghi miei ti arrendi:
Ecco, al fin nella tua reggia tu riedi;
Sai ch'ella è sempre tua, benchè ti piaccia
Starne sì a lungo in volontario bando.
Arrigo. Regina...
Maria. Ahi nome! Or, che non di' consorte?
Arrigo. Pari è fra noi la sorte?
Maria. Ah! no; chè in pianto
Viver mi fai miei lunghi giorni...
Arrigo. Il pianto
Mio, tu nol vedi...
Maria. Io già bagnar ti vidi
La guancia, è ver, di lagrime di sdegno,
Ma d'amor no.
Arrigo. Sia che si voglia, io piansi;
E tuttor piango.
Maria. E chi cessar può il duolo,
Chi rasciugar può il ciglio mio, chi all'alma
Render mi può pura e verace gioja,
Chi, se non tu?
Arrigo. Di noi chi 'l voglia, e il possa,
Chiaro or tosto sarà. Ti dico intanto,
Ch'oggi io non vengo a nuovi oltraggi...
Maria. Oh cielo!
Perchè aspreggiarmi anzi che udirmi vuoi?
Se oltraggio chiami il non veder piegarsi
Ad ogni tuo pensier l'altrui pensiero,
Certo, qui spesso, e mal mio grado sempre,
Oltraggiato tu fosti. Hanno, tu il sai,
I re lor modi, e le lor leggi i regni,
Cui nuoce a tutti oltrepassar: nè ardiva
Io vietarti il varcarle in altra guisa,
Che come a me tolto lo avrei, se a possa

Illimitata un mio voler non saggio
Spinta mi avesse. Ma, consorte amato,
Se pur di me, se del mio cor tu parli,
E del mio amore, e dei privati affetti,
Di me qual parte non ti diedi io tutta?
Tu mio signor, tu mio sostegno, e prima,
E sola cura mia, dimmi, nol fosti? —
E il sei tuttor, sol che deposto il truce
Sdegno non giusto, esser pur anco or vogli
Del regno, in quanto uso di legge il soffre,
Di me, senza alcun limite, signore.

Arrigo. Oltraggio chiamo io l'alterigia, i modi
Superbi, usati a me dagli insolenti
Ministri, o amici, o consiglieri, o schiavi;
Ch'io ben non so come a nomar me gli abbia,
Quei che intorno ti stanno. E oltraggi chiamo
Quanti ogni giorno a me si fan; del nome
Appellarmi di re, mentre mi è tolto,
Non che il poter, perfin la inutil pompa
Apparente di re; vedermi sempre
Più a servitù che a libertà vicino;
E i miei passi, e i miei detti opre e pensieri,
Tutto esplorarsi, e riferirsi tutto;
E ogni dolcezza togliermi di padre;
E il mio figliuol, non che a mio senno io 'l possa
Educar, nè il vederlo essermi dato;
E a me solo vietarsi. — Or, che più dico? —
Ad uno ad uno annoverar gli oltraggi
Che vale? Il sai, quanto infelice, e oppresso,
Ed avvilito, e abbandonato, e forse
Tradito è quei, che mal tu scelto hai sposo;
Ma, che pur scelto, aver nol puoi tu a vile.

Maria. Io replicarti forse anco potrei,
Che l'opre tue non caute a tal ridotto
T'han sole; e dirti io pur potrei, quant'era
Mal guiderdon, quel che al mio amor da prima
Rendevi tu; che a soggiogar più intento,
Che a guadagnarti con benigni modi
Gli animi altrui di freno impazïenti,
Tu li perdevi affatto; e nei mentiti
Amici tuoi troppo affidando, in pria
Consigli rei, poi tradimenti e danni
Da lor traevi. Anco direi... Ma posso
Io proseguire?... ah! no... Fia lieve amore
Quel che d'amato oggetto osserva, o biasma,

O giudica gli errori. — Or tutto vada
In oblio sempiterno. Se a te piace
Ch'io m'abbia il torto, avrommelo: deh, solo
Che a niun di noi ne tocchi il danno! in calma
Te stesso torna, e gli altri tutti a un tempo:
Riapri il petto alla fidanza; e omai
Di novità desio non ti lusinghi.
Di regnar l'arte entro tua reggia apprendi,
Regnando. Io di tant'arte a te per norma
Me non addito; che più volte anch'io
Errai, non molto esperta: il giovenile
Mio senno, il debil sesso, anco la poca
Capacità natía, mi han tratta forse
In molti errori. Altro non so, che scerre,
Per quanto è in me, destro consiglio e fido:
Quindi tentar con piè timido il vasto
Regale aringo. Ah! così pure io fossi,
Come in amarti il sono, in regnar dotta!

Arrigo. Ma in corte ogni uom destro consiglio e fido
Appare a te, tranne il tuo sposo: ed egli
È pure il solo, in cui private mire
Non si ponno albergare...

Maria. O almen, nol denno. —
Ma, cessa omai: tu nel mio cor la piaga
Del diffidare apristi; e tu la sana.
Non che il rancor, nè la memoria pure
Io ne serbo, tel giuro: or, deh! mel credi.
Ma lo star lungi non accresce affetto,
Nè il sospettar minora. Al fianco stammi;
Ognor beato io stimerò quel giorno,
Ov'io prove d'amor, per una, mille
Contraccambiare a te potrò. Maligna
Gente non manca, il so, cui fra noi giova
Il mantener la ria discordia; e forse
Fomentarla si attenta. Ma, se appresso
Mi stai tu sempre, in chi altri mai poss'io
Più affidarmi, che in te?

Arrigo. Dolci parole
Odo, ma fatti ognor più duri io provo.

Maria. Ma, che vuoi? parla: io farò tutto...

Arrigo. Io voglio
Re, padre, sposo, essere in fatti; o i nomi
Spogliarmen vo'...

Maria. Meno il mio cor, vuoi tutto.
Più che la chiesta tua duro è il rifiuto;

Pur voglia il ciel, che almen di ciò ti appaghi!
Sì, tutto avrai, quanto in me sta; sol chieggio
Da te, che alcun contegno, al mondo in faccia,
Meco almen serbi; e che all'antica mostra
Di spregiarmi non torni. Altrui, deh! lascia
Creder, che almen mi estimi, se non m'ami.
Tel chieggo a nome del comune pegno,
Non del tuo amor, del mio. L'amato nostro
Unico figlio, il rivedrai; fia reso
Agli amplessi paterni: ei ti rammenti
Che re, consorte, e genitor tu sei.

Arrigo. So quale incarco è il mio: se me da tanto
Io finor non mostrai, ne sia la colpa
Di chi mel tolse. Io voglio oggi, più ch'altri,
Contraccambiare con l'amor l'amore;
Ma, col disprezzo l'arte. — A chiarir tutto,
Bastante è il dì. Vedrò de' tuoi nel volto,
Alta norma di corte, il pensar tuo.

SCENA IV.

MARIA, BOTUELLO.

Botuello. Poss'io venir della tua nuova gioja
Testimon lieto? Il ricovrato sposo,
Di', qual ti par? migliore assai...

Maria. Lo stesso.
Che dico? ei mesce ora allo sdegno antico
Un derisor sorriso: a scherno or prende
I detti miei. Misera me! Qual mezzo
Più omai mi resta a raddolcirlo? Io parlo
D'amore; ei parla di possanza: io sono
L'oltraggiata, ei si duole. Invaso e guasto
D'ambizïon, ma non sublime, ha il core.

Botuello. Ma pur, che chiede?

Maria. Illimitata possa.

Botuello. L'hai tu, per darla?

Maria. Ei chiamerebbe or poca,
Quanta glien diedi pria ch'ei mi astringesse
A ripigliarla. Appien dato all'oblio
Ha i perigli, ond'io 'l trassi.

Botuello. Eppur non puoi,
Senza tuo biasmo, al tuo consorte or nulla
Negar di quanto è in te. Ciò ch'ebbe dianzi,
Ciò che a lui dan le leggi, anco a tuo costo,

Tutto render gli dei.

Maria. S'io men lo amassi,
Più d'un consiglio avria; da sè lasciarlo
Precipitarsi a forza in mille e mille
Palesi danni: chè a buon fin (pur troppo!)
Uscir non ponno i mal tessuti suoi
Disegni omai. Ma, combattuta io vivo
In feroce tempesta. Ogni suo danno,
Per una parte, più che a lui, mi duole;...
Ma s'egli, ei sol, vuole il suo peggio... Eppure
Colpa mia grave ogni suo danno or fora.
E il figlio... Oh ciel! se il figlio in mente io volgo,
In cui forse gli error potrian del padre
Cadere un dì!... più allor non so...

Botuello. Regina,
Tu non m'imponi d'adularti: ed io
Di servirti m'impongo. In te sol pugni
L'amor di madre coll'amor di sposa.
Tranne il figlio, dar tutto a Arrigo dei.

Maria. E il figlio appunto, oltre ogni cosa, ei chiede.

Botuello. Ma ne sei donna tu? Pubblico nostro
Pegno ei forse non è? Qual maraviglia,
Se reo marito, peggior padre or fosse?

Maria. Pure, a placar la sempre torbid'alma,
Io gli promisi...

Botuello. Il figlio? Egli disporne?
Bada.

Maria. Ei disporne? non l'ardisco io stessa;
Pensa, se il lascio altrui.

Botuello. Dunque antivedi,
Ch'altri nol tolga a te.

Maria. — Ma, dove or vanno
I tuoi detti a ferir? sai forse?...

Botuello. Io?... Nullà...
Ma penso pur, ch'oggi qui forse a caso
Non torna Arrigo. Ai delator, che molti
Sariano in corte, io primo tutte ho tronche
Le vie finora, onde (o supposte, o vere)
Mai non giungesser le minacce vane
Di Arrigo a te. Ma, se a più rei disegni
Ei mai volgesse il suo pensier, mio incarco
Ad ogni rischio allor fia di svelarti,
Non ciò ch'ei dice, ciò che oprar si attenta.

Maria. Certo, ei finora i replicati inviti
Miei non curò... Chi può saper?... Ma, dimmi;

Qualche doppia sua mira oggi il potrebbe
Ritrarre in corte?

Botuello. Nol cred'io; ma stolto
Consigliero sarei, se a te non fessi
Antiveder quanto or possibil fora.
Soverchio amor mai nol pungea del figlio:
Or, perchè il chiede? Ormondo, anch'ei bramoso,
Veder pretende il regal germe: ei reca
L'arti con se della britanna donna:
Tutto esser può: nulla sarà; ma in trono
Cieca fidanza, è inescusabil fallo.

Maria. Precipitar d'una in un'altra angoscia
Ognor dovrò? Fatal destino!... Eppure,
Che far poss'io?

Botuello. Vegliar, mentr'io pur veglio;
Altro non dei. Sia falso il temer mio;
Purchè dannoso altrui non sia, non nuoce.
Sotto qual vuoi più verisimil velo,
Fa soltanto che Arrigo abbia or diversa
Stanza da questa, ove il regal tuo pegno
Si alberga; e qui de' tuoi più fidi il lascia
A guardia sempre. Ad abitar tu quindi,
Quasi a più lieto o più salubre ostello,
Con Arrigo ne andrai la rocca antica,
Che la città torreggia; ivi ben tosto
Vedrai qual possa abbia il tuo amor sovr'esso.
Così al ben far gli apri ogni strada; e togli
Sol ch'ei non possa, nè a sè pur, far danno.

Maria. Saggio consiglio; io mi v'attengo. Intanto
Tu, per mia gloria sicurezza e pace,
Trova efficaci e dolci mezzi, ond'io
Prevenga il mal, che irrimediabil fora.

ATTO TERZO.

SCENA I.

ARRIGO.

No, l'indugiar non vale; e omai non deggio
Più rispetti adoprare. Onor fallace
Mi si fa, mal mio grado: a che assegnarmi

Quella insolita stanza?... È ver, che un tetto
Mal coll'inganno l'innocenza alberga;
E me non cape scellerata reggia:
Ma soverchio è l'oltraggio; aperto è troppo
Il diffidare. Al fin si scelga, al fine,
Un partito qualunque. — Ormondo chiede
Di favellarmi; ei s'oda. Or forse scampo
(Chi sa?) mi s'apre, donde io men lo attendo.

SCENA II.

ARRIGO, ORMONDO.

Arrigo. Ben venga Ormondo alla novella corte,
Cui niuna havvi simíle.
Ormondo. A noi son note
Tue vicende, pur troppo; e me non manda
Qui Elisabetta spettator soltanto:
Ma, piena il cor per te di doglia, vuolmi
Fra voi stromento d'una intera pace.
Arrigo. Pace? ove appien non è uguaglianza, pace?
Men lusingai più volte anch'io, ma sempre
Deluso fui.
Ormondo. Pur, questo giorno a pace
Sacro parmi...
Arrigo. T'inganni. È questo il giorno
Scelto a varcar meco ogni meta: e questo
A un tempo è il dì, ch'oltre soffrir più niego.
Ormondo. Ma che? non credi che sincera in core
Sia ver te la regina?
Arrigo. Il cor? chi 'l vede?
Ma, nè pur detti, onde affidar mi deggia,
Odo da lei.
Ormondo. S'ella t'inganna, è giusto
Lo sdegno in te. Benchè di pace io venga
Medïator, pur oso (e a me l'impone
Elisabetta, ove fia d'uopo) offrirti
Qual più brami, o consiglio, o ajuto, o scorta.
Arrigo. Ben io, per me, strada a vendetta aprirmi
Potrei, se in cor basso desio chiudessi:
Ma, pur troppo, nè scorta havvi, nè ajuto,
Che a disserrarmi omai le vie bastasse
Della pace, ch'io bramo. Oh duro stato,
Quello in cui vivo! Se alla forza io volgo
Il mio pensier, tosto, se pur non reo,

Rassembro ingrato almeno: eppur, se dolce
Mi mostro alquanto, oltre ogni modo accresco
Baldanza e ardir di questi schiavi in core,
Che d'ogni mal son fonte. A nulla io quindi,
Fra quanto imprender pur potrei, mi appiglio:
E spontaneo prescelgo irmene in bando.

Ormondo. Che vuoi tu fare, o re? S'io dir tel debbo,
Peggio del mal questo rimedio parmi.

Arrigo. Tal non mi pare: e spero abbia a tornarne
Più danno altrui, che non a me vergogna.

Ormondo. Ma, non sai tu, che un re fuor di suo seggio,
Più che a pietà, vien preso a scherno? E ov'egli
Pietà pur desti, può appagarsen mai?

Arrigo. Che val superbia, ove di possa è vuota?
Non obbedito re, minor d'ogni uomo
Io son qui omai.

Ormondo. Ma, di privato i dritti
Forse racquisti in mutar cielo? o il nome
Di re ti togli? Ah! poichè ardir men porgi
Col tuo parlar, ch'io ten convinca or soffri. —
Dove indrizzar tuoi passi? in Gallia? pensa,
Ch'ivi e di sangue e d'amistà congiunta
La regia stirpe è con Maria; che tutti
Fan plauso a lei colà, dove de' molli
Costumi loro ella da pria s'imbevve.
Colà di Roma un messaggier, munito
Di perdonanze e di veleni, stassi
Presto ad invader, se glien dai tu il campo,
Questo infelice regno. A' tuoi nemici
Datti preso tu stesso: e reo sapranno
Farti essi tosto...

Arrigo. Ed agli amici in mezzo
Fors'io qui sto?

Ormondo. Stai nel tuo regno. — Indarno
Ti aggiungerei, come l'Ispano infido,
L'Italo imbelle, asil mal certo l'uno,
Infame l'altro, a te sarian: più dico;
(E vedrai quindi se verace io parli)
Dal ricovrarti a Elisabetta appresso,
Io primier ti sconsiglio.

Arrigo. E asil mi fora,
Terra ov'io fui da libertà diviso?
Ciò non mi cade in mente: ivi rattiensi
A forza ancor la madre mia...

Ormondo. Nol vedi

Chiaro or per te? la madre tua sarebbe
Qui men secura e libera, d'assai.
Nol niego; avversa Elisabetta avesti:
Ma si cangian coi tempi anco i consigli.
Vide appena di voi nascer l'erede
Del suo non men, che del materno regno,
Ch'ella, appieno placata, ogni sua mira
Rivolse in lui, quasi a sua prole; e schiva
Quindi ognor più di sottoporsi ell'era
Al maritale giogo. Udendo poscia,
Che da Maria tenuto eri in non cale;
Che i non schiavi di Roma erano oppressi,
E che col latte il regio pargoletto
Superstiziosi error bevendo andava,
Forte glien dolse. Or quindi ella m'impone,
Che se Maria ver te modi non cangia,
Io mi volga a te solo; e mezzi io t'offra,
(Di sangue no, che al par di te lo abborre)
Ma tali, onde tu stesso al chiaror prisco
T'abbi a tornare. — In un, libero farti;
La mia sovrana compiacere; il figlio
Più in alto porre, ed in più stabil sorte;
Trar d'inganno Maria; tuoi rei nemici
Annichilar: ciò tutto, ove tu il vogli,
Tosto il potrai.

Arrigo. Che parli?

Ormondo. Il ver: tu solo
Puoi far ciò ch'altri nè tentar pur puote. —
Il regio erede, il tuo figliuol fia 'l mezzo
Di tua grandezza, e in un di pace...

Arrigo. Or, come?...

Ormondo. Servo ei s'educa a Roma in queste soglie;
Ei, che seder sovra il britanno trono
Pur debbe un dì. Ciò di mal occhio han visto
Elisabetta, e il regno suo: recenti
Son nella patria mia le piaghe ancora,
Onde, instigata dall'ispan Filippo,
Altra Maria lo afflisse. Odio profondo,
Eterno, e tale in noi lasciò la ispana
Devota rabbia, che morir vuol pria
Ciascun di noi, che all'abborrita cruda
Religïon di sangue obbedir mai.
Forza fia pur, che il tuo figliuol si stacchi
Dal roman culto, il dì che al soglio nostro
Ei salirà: non fia 'l miglior per tutti

Ch'egli in error, cui dee lasciar, non cresca?
Arrigo. Chi 'l niega? E tu, credi me forse in core
Ligio a Roma più ch'altri? Ma il mio figlio,
Cui pur anco il vedere a me si vieta,
Come educarlo a senno mio?...
Ormondo. Ma tutto,
Tutto otterresti, se in poter tuo pieno
Lo avessi tu.
Arrigo. Quindi ei m'è tolto.
Ormondo. E quindi
Ritor tu il dei.
Arrigo. Veglian custodi.
Ormondo. E' puonsi
Deludere, comprare...
Arrigo. E pon, ch'io l'abbia;
Poscia il serbarlo...
Ormondo. Io te lo serbo. Al fianco
D'Elisabetta ei crescerà: gli fia
Ella più assai che madre. Ivi altamente
Nudrirassi a regnar; sol ch'io pervenga
A trafugarlo, e ti vedrai tu tosto
Signor del tutto. Reggitor sovrano
Di questo regno pel crescente figlio
Elisabetta proclamar faratti;
Potrai tu quindi alla tua sposa parte
Dare qual più vorrai; quella che appunto
Mertar parratti.
Arrigo. — Assai gran trama è questa...
Ormondo. Spiaceti?
Arrigo. No; ma scabra parmi.
Ormondo. Ardisci;
Lieve si fa.
Arrigo. Troppo parlammo. Or vanne:
Vo' meditarvi a posta mia.
Ormondo. Fra poco
Dunque a te riedo: il tempo stringe...
Arrigo. A notte
Già ben oltre avanzata, a me ritorna,
Quanto più 'l puoi, non osservato.
Ormondo. Ai cenni
Tuoi ne verrò. Pensa frattanto, o Arrigo,
Che il colpo, allor ch'egli aspettato è meno,
Più certo è sempre; e che ragion di stato
Il vuole; e ch'util sei per trarne, e laude.

SCENA III.

ARRIGO.

Laude trarronne, ov'io 'l vantaggio n'abbia. —
Gran trama è questa, e può gran danno uscirne...
Ma pur, qual danno? Ove a me nulla giovi,
A tal son io, che nulla omai mi nuoce...
Chi vien? Che cerca or qui da me costui?

SCENA IV.

ARRIGO, BOTUELLO.

Arrigo. Che vuoi da me? Forse gli usati omaggi
Rechi al non tuo signore?
Botuello. Io pur ti sono,
Benchè mi sdegni, suddito ognor fido.
A te mi manda la regina: ell'ode
Che tu, quasi d'oltraggio, alta querela
Fai risuonar dell'assegnato ostello.
Or sappi, ch'ella ivi albergar pur anco
Teco in breve disegna: a un tempo dirti
Deggio...
Arrigo. Assai più che la diversa stanza,
Duolmi il veder, che riferita venga
Ogni parola mia: pur non m'è nuova
Tal cosa. Or va; dille, che s'io tenermi
Di ciò non debbo offeso, a me ne fia
Se non creduta più, più almen gradita,
Dalla sua propria bocca la discolpa;
E non per via di nunzio...
Botuello. Ove più alquanto
Benigno a lei l'orecchio tu porgessi,
Signor, ben altro di sua bocca udresti:
Nè scelto io fora messaggier: ma, teme
Ella, che a te i suoi detti...
Arrigo. Ella co' detti
Spiacermi teme; e in un, coll'opre, il brama.
Botuello. T'inganni. Io so quant'ella t'ami; e in prova,
Io, benchè a te sgradito, io, benchè a torto
A te sospetto, or mi addossai di farti
Tale un messaggio, che affidarlo ad altri
Non vorria la regina: e tal, che udirlo

Tu pure il dei; nè di sua bocca il puote
Maria spiegar: cosa, che a dirsi è dura,
Ma che pur segno ella è d'amor non lieve,
Se detta vien, qual me l'impone, in guisa
Di amichevol rampogna.

Arrigo. Arbitro vieni
D'ascosi arcani tu? — Ma tu, chi sei?

Botuello. ... Poichè obliar vuoi di Dumbár la fuga,
Donde, spenti i ribelli, entrambi voi
Qui ricondussi in vostro seggio; io sono
Tal, ch'or favella, perchè il dir gli è imposto.

Arrigo. Non mi è l'udirti imposto.

Botuello. Altri pur odi.

Arrigo. Che parli? Altri?... Che ardire?...

Botuello. In queste soglie
Tradito sei; ma non da chi tu il pensi.
Più che a noi tutti, a te dovria sospetto
Un uom parer, cui d'oratore il nome
A perfidia impunita è invito e sprone.
Messo di pace a noi non viene Ormondo;
E a lungo pur tu l'odi; e a lui...

Arrigo. Felloni!
Questo già mi si ascrive anco a delitto?
Vili voi, vili, al par che iniqui; a male,
Voi tutto a male ite torcendo. Ormondo
Chiesta udïenza ottenne: io nol cercai;
Messo ei non viene a me...

Botuello. Perfido ei viene
Contro di te bensì: nè fosse egli altro
Che traditor! ma non discreto, e meno
Destro, ei già si mostrò: troppo affrettossi
A disvelar le ascose sue speranze,
E i rei disegni: onde ei tradia se stesso
Anzi tempo di tanto, che già il tutto
Sa la regina, pria che teco ei parli.
Nè sdegno in lei, quanto pietà, ne nasce
Dell'ingannato. In nome suo, ten prego,
Esci d'errore, o re; nè con tuo biasmo
Arrecar vogli ai traditor vantaggio,
Danno a chi t'ama.

Arrigo. — O chiaro parla, o taci:
Misterïosi accenti io non intendo:
Soltanto io so, che dove al par voi tutti
Traditor siete, io mal fra voi ravviso
Qual mi tradisca.

Botuello. Egli è il vederlo lieve:
Cui più il tradirti giova. Elisabetta,
Invida ognora aspra nemica vostra,
Pace teme fra voi. Da lei che speri?
Arrigo. Che spero?... Nulla: e nulla chieggio; e nulla...
Ma tu, che sai? che mi si appon? che crede
Maria? che dice?...
Botuello. A generoso core,
Chi può rimorder fallo, altri ch'ei stesso?
Che degg'io dir? fuor che un iniquo è Ormondo;
Che a te si tendon lacci; e che pel figlio,
Per l'innocente figlio, or ti scongiura
Maria, piangendo...
Arrigo. Oh! di che piange?... Lacci,
Tendi a me tu...
Botuello. Signor, te stesso inganni;
Io non t'inganno. Eran d'Ormondo note
Le fraudi già: già da' suoi detti incauti
Pria traspirò quell'empio tradimento,
Ch'egli a propor ti venne...
Arrigo. A me?... Che dirmi
Osi, ribaldo?... Or, se prosiegui, io farti...
Botuello. Signor, compiuto ho il dover mio.
Arrigo. Compiuto
Ho il mio soffrir.
Botuello. Parlai, perch'io 'l dovea...
Arrigo. Più del dover parlasti. Esci.
Botuello. Che deggio
Alla regina dire?
Arrigo. Esci; va; dille,...
Che un temerario sei.
Botuello. Signor...
Arrigo. Non esci?

SCENA V.

ARRIGO.

Iniqui tutti; ed io pur anco. — Oh fero
Baratro atroce d'ogni infamia e fraude!
Stolto! che volli a messaggier britanno
Prestar io fede?...

SCENA VI.

ARRIGO, ORMONDO.

Arrigo. Oh! già ritorni?
Ormondo. Un solo
Dubbio ancor mi rimane: onde a te riedo...
Arrigo. Traditor malaccorto; osi tu, vile,
Venirmi innanzi?
Ormondo. Or, che mai fu?...
Arrigo. Sperasti,
Ch'io nol sapessi, onde l'offerte inique
Moveano? e speri che impunita ell'abbia
A rimaner tua fraude?
Ormondo. Onde improvviso
Ti cangi? Or dianzi favellavi...
Arrigo. Or dianzi
Veder voll'io, fin dove insidïose
Arti nemiche, sotto vel di pace,
Giungeriano. — Ma tu, credestil mai,
Ch'io mendicar nel vostro infido regno
A me soccorso, alla mia prole asilo,
Volessi io mai?
Ormondo. ... Se fabro io fui d'inganni
Teco, or di me colpa tu il credi?
Arrigo. Colpa
Di te, di chi t'invia, dell'abborrito
Tuo ministero...
Ormondo. Della orribil corte,
Ov'io mi sto, di' meglio: di quest'atra
Gente infame, è la colpa. Ardito avrei
Tentarti io mai, sol per me stesso? a tanto
Maria fe' trarmi; a' cui comandi appieno
Elisabetta di obbedir m'impone.
Ciò ch'ella volle, io dissi: ed or mi accusa,
Di ciò a te stesso un doppio tradimento? —
Deluso omai, no, non sarò: fra voi,
Cessi il ciel, ch'io mi adopri in nulla omai.
Io, d'ogni cosa che accader qui debba,
Innocente son io; tale or mi grido;
Tal griderommi ad alta voce ognora.

SCENA VII.

ARRIGO.

Ben di' tu il ver; presso a colei chi è reo? —
Io son preso a dileggio? oh rabbia! — Udrammi
L'iniqua, ancor sola una volta udrammi.
Di brevi detti ultimo sfogo è forza
Ch'io doni al furor mio: ma tempo è poscia
Di tentar più efficaci arditi colpi.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

ARRIGO, MARIA.

Arrigo. Donna, il fingere abborro; a me non giova;
E, giovasse pur anco, io nol potrei.
Ma tu, perchè di menzognero affetto
Perfide voglie vesti? Io già t'offesi,
È ver; ma apertamente ognor ti offesi.
Norma imparar da me dovevi almeno,
Come un tuo pari offendere si debba.
Maria. Qual favellar? Che fu? già, pria che salda
Fra noi concordia si rinnovi, ascolto...
Arrigo. Fra noi concordia? Sempiterna io giuro
Inimistà fra noi: schiudi i tuoi sensi;
M'imita: io voglio a te insegnar la via,
Onde trabocchi il rattenuto a lungo
Rancor tuo cupo: io risparmiarti voglio
Più finzioni, e più lusinghe omai;
E più delitti.
Maria. Oh cielo! e tal rampogna
Merto io da te?
Arrigo. Ben dici. A tal sei giunta,
Che il rampognarti è vano. Assai fia meglio
Disdegnoso silenzio; altro non merti: —
Ma pur, mi è dolce un breve sfogo; e il farti
Or, per l'ultima volta, udir mia dura,

Al reo tuo cor non comportabil voce. —
Mezzi appo me, più forti assai de' tuoi,
E meno infami, stanno. In guise mille
A te far fronte entro al tuo regno io posso:
Nè il tuo poter mel toglie: a me nol vieta
Altri, ch'io stesso: avviluppar non voglio
Nelle private rie nostre contese
Quest'innocente popolo. — Ma, udrai
Al nuovo dì, ciò che di me n'avvenne:
Pur che a te presso io mai non rieda. Ai fidi
Tuoi consiglieri, e a' tuoi rimorsi in mezzo,
(Se pur ten resta) omai ti lascio.

Maria. Ingrato,...
Per più non dirti: e il guiderdon fia questo
Dell'immenso amor mio? del soffrir lungo?
Del soverchio soffrir?... Così mi parli?...
Così ti scolpi? — In te il dispregio, or donde?
Chi son io non rimembri, e chi tu fosti?...
Deh! perdona; or mi sforzi a dirti cosa,
Che a me più il dir, che a te l'udirla, incresce.
Ma, in che t'offesi io mai? Nell'invitarti
A tornar, forse? in raccettarti troppo
Più caldamente ch'io mai nol dovessi?
Nel concederti troppo? o nel supporti
Di pentimento, e di consiglio ancora
Capace, o almen di gratitudin lieve,
Il duro petto?

Arrigo. In trono siedi: e il trono
Alta efficace ell'è ragion pur sempre.
Ma, stupor nullo è in me: quanto ora avviemmi,
Tutto aspettai. Pure, il saper ti giovi,
Ch'io nè di furto oprerò mai, nè a caso;
Che sconsigliato, debile, atterrito
Non son, qual pensi; e che vostre arti vili...

Maria. Opra a tuo senno omai: sol io ti priego,
Che non s'intessa il tuo parlar di motti
Per me oltraggiosi, indi egualmente indegni
Di chi gli ascolta, e di chi gli usa.

Arrigo. In detti
T'offendo io sempre; e me tu in fatti offendi.
Fuor di memoria già?...

Maria. Profondamente
Memoria in cor dei tanti avvisi io serbo,
Ch'io non curai; saggi, veraci avvisi;
Che i tuoi modi, il tuo cor, te, qual ti sei,

Pingeanmi appien, pria che la man ti dessi.
Creder non volli, e non veder, pur troppo
Cieca d'amor... Chi s'infingeva allora?...
Rispondi, ingrato... Ahi lassa me! — Ma tardo
È il pentirmene, e vano... Oh cielo!... E fia,
Fia dunque ver, che ad ogni costo or vogli
Nemica avermi?... Ah! nol potrai. Ben vedi;
Di sdegno appena passeggera fiamma
Tu accendi in me: solo un tuo detto basta
A cancellare ogni passata offesa:
Pur che tu l'oda, è l'amor mio già presto
A riparlarmi. Or, deh! perchè non vuoi,
Qual ch'ella sia, narrarmi or la cagione
Del novello tuo sdegno? Io tosto...

Arrigo. Udirla
Vuoi dal mio labbro dunque; ancor che nota,
Non men che a me, ti sia? ten farò paga.
Non del finto amor tuo, non delle finte
Tue parolette; e non dell'assegnata
Diversa stanza; e non del tolto figlio;
E non di regia autorità promessa,
Già omai tornata in più insolenti oltraggi;
Di tanto io no, non mi querelo: i modi
Usati tuoi, son questi; è mia la colpa,
S'io a te credea. Ma il sol, ch'io non comporto,
È l'oltraggio che a me novello or fai.
E che? di tante tue stolte vendette,
Che ordisci ognora a danno mio, tu chiami
Anco la iniqua Elisabetta a parte?

Maria. Che mai mi apponi? Oh ciel! qual prova?...

Arrigo. Ormondo
Perfido è, sì, ma non quant'altri; invano
A tentare, a promettere, a sedurre,
E a lusingar, me l'inviasti. Udissi
Trama simíl giammai? Volermi a forza
Far traditore? onde ritrar pretesti
Poi di velata iniquità...

Maria. Che ascolto?
M'incenerisca il ciel, s'io mai...

Arrigo. Non vale,
No, spergiurare. Intera io ben conobbi
La fraude tosto, e acconsentirvi io finsi,
Per ingannar l'ingannator: ma stanco
Già son d'arte sì vile: ebbe già piena
Da me risposta Ormondo. Or sprezzeratti

Elisabetta, che ti odiava pria;
Ella a biasmarti, ella a gridar fia prima
Que' tuoi stessi delitti, a cui t'ha spinto.

Maria. Vile impostura ell'è. Chi spender osa
Così il mio nome?...

Arrigo. Atroce appieno han l'alma
I tuoi; non ten doler: solo, in dar tempo
Ai loro inganni, ancor non son ben dotti.
Botuello e Ormondo in nobile vicenda
Spïar volendo nel mio cor tropp'entro,
Troppo hanno il loro, e troppo aperto il tuo.

Maria. — Se in te ragion nulla potesse, o almeno
Se tal tu fossi da ascoltarla, è lieve
Chiarir qui tosto il tutto: entrambi insieme
Chiamarli; udire...

Arrigo. A paragon venirne
Io di costoro?...

Maria. E come in altra guisa
Poss'io del ver convincerti? la benda
Come dagli occhi trarti?

Arrigo. È tolta omai:
Troppo veggo... — Ma pur, convinto e pago
Vuoi farmi a un tempo tu? sol ten rimane
Non dubbio un mezzo. Io di Botuello chieggo
A te l'altera ed esecrabil testa;
D'Ormondo il bando immantinente. — A tanto,
Di', sei tu presta?

Maria. Io veggo al fin (pur troppo!)
Veggo ove tendi. Ogni uom, che il vero dirmi
Possa, a te spiace: ogni uomo in cui mi affidi,
Nemico t'è. Su via, dunque la strage
Or di Rizio rinnova: uso tu sei
A far le ingiuste tue vili vendette
Di propria mano tua. Botuello puoi
Nel modo stesso generosamente
Trucidar tu, da forte; a te non posso
Vietar delitti: a me ragion ben vieta
Le ingiustizie di sangue. Ov'ei sia reo,
Botuél si danni; ma si ascolti pria.
Or, mentr'io sottopor me stessa a schietto
E solenne giudizio non disdegno,
A dispotica voglia anco il più vile
Sottoporre ardirò del popol mio?

Arrigo. Giustizia a' rei mai non si vieta, e muta
Pe' buoni stessi: ecco il regnar, che giova. —

Ti lascio; addio.

Maria. Deh! m'odi...

Arrigo. Ultima notte,
Ch'io non al sonno, ma all'angoscie dono,
Passarla io vo' nell'assegnata rocca.
L'invito accetto; e, infin che l'alba lungi
Dall'abborrita tua città mi scorga,
Stanza ove teco io non mi stia, m'è grata.
Confusïon recarti, ancor che lieve,
Credea pur anco; ma il credea da stolto. —
Securo il viso hai quanto doppio il core.

SCENA II.

MARIA.

— Misera me!... Dove son io?... Che debbo,
Che far poss'io?... Qual furia oggi l'inspira?...
Onde i sospetti infami?... In che si affida?
Nel mio spregiato amor?... Ma, s'egli imprende?...
Ah! pur ch'ei resti... Ah! s'egli parte, in tutti
Odio di me, più che di se pietade,
Ne andrà destando: e sallo il ciel s'io sono
D'altro rea, che d'averlo amato troppo,
E non ben conosciuto. Or, che diranno
Gli empj settarj, a calunniarmi avvezzi
Da sì gran tempo già? Possenti assai
Fansi ogni dì... Forse a cóstor si appoggia
L'indegno Arrigo... Ah, d'ogni parte io scorgo
Timore, e dubbj, e perigli, ed errori!
Mal fia il risolver; dubitar fia il peggio...

SCENA III.

MARIA, BOTUELLO.

Maria. Botuél, deh! vieni: se al mio fero stato
Tu di consiglio or non soccorri, io forse
Di precipizio orribile sto all'orlo.

Botuello. Da gran tempo vi stai; ma or più che pria...

Maria. E che? tu pur d'Arrigo i sensi?...

Botuello. Io l'opre
Di Arrigo so. Mi udisti mai, regina,
Non che del tuo consorte, a te d'altr'uomo
Accusatore io mai venirne? Eppure

Necessitade oggi a ciò far mi astringe.

Maria. Dunque trama si ordisce?...

Botuello. Ordirsi? a fine
Tratta già fora, se Botuél non era.
Quanto importasse il vigilar noi sempre
Sovra Arrigo, e il saper del suo ritorno
La cagion vera, il sai, ch'io tel dicea:
Ma poco andò, ch'io la scopriva appieno.
Introdotto appo lui, tentollo Ormondo;
Pria lusinghe gli diè, promesse poscia:
Quindi attentossi ei di proporgli, e ottenne,
Che a lui si desse il figliuol tuo...

Maria. Che sento?
A Ormondo?...

Botuello. Sì; perchè il trafughi in corte
D'Elisabetta.

Maria. Ahi traditor!... Mio figlio
Tormi?... Ed in man darlo a colei?...

Botuello. Mercede
Del tradimento pattuisce Arrigo,
Ch'ei reggerà qui solo. A te dar legge,
Di Roma il culto conculcar più sempre,
Il proprio figlio in perdizion mandarne,
(Vedi padre!) ei disegna...

Maria. Oh ciel! Deh! taci.
Inorridir mi sento... E avea poc'anzi
Ei tanto ardir, che a me imputava, ei stesso,
Artificio sì stolto? ei da me disse
Indotto Ormondo a ordir la trama; e tesi
Da me tai lacci: iniquo!...

Botuello. Ei teco all'arte
Or ricorrea, temendo a te palese
Già il tradimento. Io dianzi, in nome tuo,
Di sconsigliarlo io m'attentava: ei scusa
Cerca, e non trova, a tanto error; nè il puote,
Nè il sa negare: in gravi accenti d'ira
Quindi ei prorompe sì, che in me diviene
Certezza omai ciò ch'era pria sospetto.
Corro ad Ormondo; e il debil cor d'Arrigo,
La dubbia fe, la poca sua fermezza
Gli espongo; e fingo che la trama, incauto,
Scoperta in parte hammi lo stesso Arrigo.
Scaltro nell'arti delle corti Ormondo,
Pur tradito si crede; e altrove tosto
Volte sue mire, ei non mel niega; assévra

Bensì, che primo Arrigo era a proporgli
Di rapire il fanciullo; e ch'ei fea tosto
In se pensiero di svelarti il tutto:
E che a tal fin con lui fingea soltanto
D'acconsentirvi. Allora, io pur fingea
Di fede appien prestargli; e a tal lo indussi,
Ch'ei stesso a te palesator sincero
D'ogni cosa or ne viene. Udirlo vuoi?
Egli attende...

Maria. Venga egli, e tosto ei venga.

SCENA IV.

MARIA.

Il mio figlio!... Che intesi?... il figliuol mio
In man di quella invidiosa, cruda,
Nemica donna? E chi gliel dona? il padre;
Il proprio padre il sangue suo tradisce,
Il suo onore, se stesso? Insania tanta,
Quando mai, dove mai, fu in uomo aggiunta
A tanta iniquità?

SCENA V.

MARIA, BOTUELLO, ORMONDO.

Maria. Parla; e di' vero;
Che favellotti Arrigo?

Ormondo. Ei... sì... dolea...
Del lieve conto, in che ciascun qui il tiene.

Maria. Tempo or non è di menomar suoi detti:
Togli ogni vel; sue temerarie inchieste,
E tue promesse temerarie, narra.

Ormondo. ...È vero,... ei... mi chiedea... d'Elisabetta,
In suo favor, l'aita.

Maria. Omai scusarti
Sol puoi col vero. Il tutto io so. Che vale?
Taciuto invan l'avresti. Arrigo, ei stesso,
All'eseguir come all'imprender cauto,
Ei primo avrebbe Elisabetta, e Ormondo,
E se tradito: ma di propria tua
Bocca udir voglio...

Ormondo. A me doleasi Arrigo,
Che mal si nutre a doppio regno in queste

Mura il suo figlio: a Elisabetta quindi
Darlo in ostaggio, di sua fede in pegno,
Sceglieva ei stesso...

Maria. Oh non mai visto padre!
E v'assentivi tu?

Ormondo. ...Con un rifiuto
Nol volli a prima io disperar del tutto...
Perch'ei null'altro disegnasse, io finsi...

Maria. Basta; non più. Macchinator d'inganni
Elisabetta, il credo, a me t'invia;
Ma più sottili almeno. Or vanne; al grado,
Ciò che non merti per te stesso, io dono.
Ella intanto saprà, che a me si debbe,
Se non più fido, messaggier più destro.

SCENA VI.

MARIA, BOTUELLO.

Botuello. Arte, ma tarda, è ne' suoi detti. Oh come
Passa ei tra 'l vero e la menzogna! In tempo
Conoscerlo giovò.

Maria. — Consiglio, ahi lassa!
Non trovo in me, nè forza: il cor mi sento
Squarciare a un tempo e dal dubbio, e dall'ira,
E dal timore; e, il crederai? pur anco
Da non so qual speranza...

Botuello. Ed io pur spero,
Ch'ora, ita a vuoto la scoperta trama,
Null'altro mal sia per seguirne.

Maria. Oh cielo!
Arrigo è tal, ch'or che scoperta ei vede
Sua folle impresa...

Botuello. E che può far?

Maria. Può andarne
Fuor del mio regno. Il duro ultimo addio
Ei già...

Botuello. Fuor del tuo regno? — Anzi che noto
Questo suo nuovo tradimento fosse,
Tu giustamente gliel vietavi: or fora
Più giusto ancora; or, che in ammenda e forse
De' già mal tesi aguati, altri ne andrebbe
A ritentar con più felice ardire.

Maria. Ciò penso anch'io; ma pure...

Botuello. E chi sa dove
Volgere or voglia i suoi maligni passi?
Chi sa qual farsi osi sostegno?... Avrallo;
Ah! sì, pur troppo, nel rancore altrui
Fido appoggio egli avrà. — Scegliere or dessi
Il mal minor...
Maria. Ma il minor mal qual fia?
Botuello. Tu ben lo sai, meglio di me: ma al tuo
Ottimo cor ripugna altrui far forza.
Eppur, che vuoi? d'Elisabetta in corte
Vuoi che Arrigo ricovri? E se in persona
Con essa ei tratta, allor, trame ben altre...
Maria. Oh fatal giorno! e d'altri assai più tristi
Foriero forse! e fia pur vero, al fine
Giunto mi sei?... temuto, orribil giorno!...
Misera me! Contro chi stato è pria
L'amor mio, la mia prima unica cura,
Or io la forza adoprerei?... Nol posso...
E, sia che vuol, mai nol farò.
Botuello. Ma, pensa,
Ch'ei nuocer molto...
Maria. E qual può danno ei farmi,
Che il non amarmi agguagli?
Botuello. Ove ei partisse,
Certo, mai più nol rivedresti...
Maria. Oh cielo!...
Pur ch'io nol perda affatto...
Botuello. O madre, il figlio
Non ami, almen quanto il consorte? In grave
Periglio ei sta; morte dell'alma vera,
Empio eretico error sovrasta, il sai,
Alla innocenza sua...
Maria. Pur troppo io deggio...
Ma,... come mai?...
Botuello. Se libertà fia sola
Scema ad Arrigo; e nessun menom'atto
Di forza usato alla real sua sacra
Persona fosse?...
Maria. Insofferente è troppo:
L'onta, il rimorso, e il disperato duolo
Più temerario potrian farlo ancora.
Fautori avrà, quanti ho nemici e infidi
Sudditi rei.
Botuello. ...Pur, di accertar l'impresa,
Senza destar tumulto, io veggo un mezzo;

Uno, e non più. — Scende or la notte; il colle,
Ove il suo regio ostel solo torreggia,
D'armi, fra l'ombre, cingi. Ivi ritratto
Ei s'è pur dianzi ad aspettarvi il giorno,
Per poi partirsi: e v'ha con se non molti
Oscuri amici. Ivi guardato ei resti
Cortesemente: in lui così por mano
Nessun si attenta; e così nullo a un colpo
Il suo furor tu fai. Null'uom penétri,
Per questa notte, a lui: doman poi campo
Aperto lascia alle ragion tue giuste;
E a lui, se il può, campo a impugnarle lascia.

Maria. Parmi il men reo partito; eppure...

Botuello. Ah! credi,
Ch'altro non n'hai.

Maria. Ma, in eseguirlo...

Botuello. Io cura
Ne prenderò, se il brami...

Maria. E se i comandi
Si oltrepassasser mai?... Bada...

Botuello. Che temi?
Ch'io nol sappia eseguir? Ma, breve è il tempo;
Pria che ne manchi, io corro...

Maria. Ah no;... t'arresta...

Botuello. Farti or vo' forza: io ti salvai, rimembra,
Già un'altra volta...

Maria. Il so; ma...

Botuello. In me t'affida.

SCENA VII.

MARIA.

Ah! no... Sospendi... Ei vola. — Oh fatal punto!
Pende or da un filo la mia pace e fama.

ATTO QUINTO.

SCENA I.

MARIA, LAMORRE.

Lamorre. Posto in disparte ogni rispetto, io vengo
Ansio, anelante, alle tue stanze, in ora
Strana. Oh qual notte!...
Maria. Or, che vuoi tu?
Lamorre. Che fai?
Chi ti consiglia? Entro i recessi starti
Puoi di tua reggia omai secura tanto,
Mentre il consorte tuo di grida e d'armi
Cinto?...
Maria. Ma in te, donde l'ardir?... Vedrassi
Al nuovo dì, ch'io nulla a lui togliea,
Che di nuocere a se.
Lamorre. Qual sia il disegno,
Egli è crudo, terribile, inaudito:
E la plebe furor più assai ne tragge,
Che non terrore. Or, ben rifletti: forse
V'ha chi t'inganna: a rischiararti in tempo
Forse ch'io giungo. Uscirne sol può danno
Dai satelliti rei, che inondan tutte
Della città le vie, lugubri tede
Recando in mano, e minacciosi brandi.
Che fan costor del regio colle al piede
Schierati in cerchio, ogni uom lontano a forza
Feri tenendo?
Maria. Oh! del mio oprar ragione
A te degg'io? Son dritti i miei disegni:
E li saprà chi pur saper li debbe.
Ti affidi tu nella insolente plebe?
Lamorre. In me mi affido, ed in quel Dio verace,
Onde ministro io sono. A me la vita
Toglier tu puoi, non la franchezza e l'alto
Libero dire... Al tuo marito accanto,
Se il vuoi, mi uccidi; ma mi ascolta pria.
Maria. Che parli? Oh cielo!... e bramo io forse il sangue
Del mio consorte? e chi 'l può dire?...

Lamorre. Oh vista! —
Il cervo imbelle infra i feroci artigli
Sta di arrabbiata tigre... Ohimè! già il fianco
Ella gli squarcia... Ei palpitante cade,
E spira;... e fu... Deh! chi non piange? — Oh lampo!
Qual raggio eterno agli occhi miei traluce?
Mortal son io? — Le dense orride nubi,
Ch'entro nera caligine profonda
Tengon sepolto l'avvenire, in fumo,
Ecco, si sciolgon rapide... Che veggo?
Io veggio, ahi! sì, quel traditor, che tutto
Gronda di sangue ancora. Empio! fumante
Di sangue sacro e tremendo, tu giaci
Entro il vedovo ancor tiepido letto?
Ahi donna iniqua! e il soffri tu?...
Maria. Qual voce?
Quali accenti son questi? Oh ciel! che parli?...
Presagj orrendi... Ei non mi ascolta; in volto
Gli arde una fiamma inusitata...
Lamorre. Oh nuova
Figlia d'Acáb! già l'urla orride sento,
Già di rabidi cani ecco ampie canne,
Cui tuoi visceri impuri esser den pasto. —
Ma tu, che in trono usurpator ti assidi,
Figlio d'iniquità, tu regni, e vivi?
Maria. Fero un Nume lo invade!... Oh ciel!... Deh! m'odi...
Lamorre. Ma no, non vivi: ecco la orribil falce,
Che l'empia messe abbatte. Morte, morte...
Sue strida io sento, e già venir la miro.
Oh vendetta di Dio, deh, come sconti
Ogni delitto!... Il ciel trionfa: è tolta,
Ecco, è strappata la perfida donna
Dalle braccia d'adultero marito...
Ecco traditi i traditori... Oh gioia!
Disgiunti sono,... e straziati,... e morti.
Maria. Tremar mi fai... Deh!... di chi parli?... Io manco...
Lamorre. Ma qual vista novella?... Oh tetra scena!
Negri addobbi sanguigni intorno intorno
A fero palco?... E chi sovr'esso ascende?
Oh! sei tu dessa? O già superba tanto,
Or pure inchini la cervice altera
Alla tagliente scure? Altra scettrata
Donna il gran colpo vibra. Ecco l'infido
Sangue in alto zampilla; e un'ombra accorre
Sitibonda, che tutto lo tracanna. —

Deh, pago in ciò fosse il celeste sdegno!
Ma lunga striscia la trista cometa
Dietro a se trae. Del fianco alla morente
Donna, ecco uscir molti superbi e inetti
Miseri re. Già in un col sangue in loro
Del re dei re la giusta orribil ira
Scorre trasfusa...

Maria. ...Ahi lassa me!... Ministro
Del ciel, qual luce or ti rischiara? Ah! taci...
Deh! taci... Io moro...

Lamorre. Oh! chi mi appella?... Invano
Tor mi si vuol questa tremenda vista...
Già già tornar nell'aere cieco in folla
Veggio gli spettri. — Oh! chi se' tu, che quasi
Desti a pietade?... Ahi! sovra te la cruda
Bipenne piomba!... Io miro entro a vil polve
Rotolar tronco il coronato capo!...
E invendicato sei?... Pur troppo, il sei:
Chè a vendetta più antica era dovuta
L'alta tua testa già. — Pugnar,... ritrarsi,...
Spaventare,... tremar;... quante a vicenda
Regali scorgo ombre minori! Oh schiatta
Funesta altrui, come a te stessa! i fiumi
Fansi per te di sangue... E il merti?... Ah! fuggi,
Per non più mai contaminar col tuo
Piè questa terra: va; fuggi; ricovra
Là, di viltade in grembo; agli idolatri
Tuoi pari appresso: obbrobrïosi giorni,
Quivi favola al mondo, onta del trono,
Scherno di tutti, orribilmente vivi...

Maria. Che sento?... Ohimè!... Quale incognita possa
Han sul mio cor quei detti!...

Lamorre. — Oh, d'agitata
Mente, di accesa fantasia, di pieno
Invaso petto alti trasporti! or dove
Me traeste?... Che dissi?... Ove mi aggiro?...
Che vidi?.... A chi parlai?... La reggia è questa?
La reggia?... O stanza di dolore e morte,
Io per sempre ti lascio.

Maria. Arresta...

Lamorre. O donna,
Di'; consiglio cangiasti?

Maria. Ahi me infelice!...
Omai... respiro... appena... Io dunque deggio
Dar di nuocermi il campo?...

Lamorre. Anzi, dei torre
Campo al nuocer; ma pria, veder chi nuoce.
Che a te Botuello non sia noto appieno,
Il crederò, per tua discolpa: è tale
Quel rio fellon, da stupir quanti iniqui
Abbíavi al mondo.

Maria. Oh ciel! s'ei mi tradisse?...
Ma il diffidarne è il meglio. — Or tosto vanne
Ad Arrigo tu stesso: a lui saratti
Scorta Argallo in mio nome. Ove ei mi giuri
Di non uscir di Scozia, anzi che tutto
Non sia fra noi chiaro e quïeto, io giuro
Sgombrar d'ogni arme, pria che aggiorni, il piano.
Va, corri, vola; ottien sol questo, e riedi.

SCENA II.

MARIA.

Maria. ...Oh! qual tremor mi scuote! Ohimè!... se mai?...
Ma, son io rea? Tu il sai, che il tutto scorgi. —
Pur presagj più orribili non ebbi
Nel core io mai... Che fia? Dal costui labro,
Quai feri tuoni usciano! — A me non scese
Notte più infausta mai...

SCENA III.

MARIA, BOTUELLO.

Maria. Che festi? ahi lassa!
Ove mi hai tratta? Ancor d'ammenda è tempo:
Vanne, e gli armati tuoi...

Botuello. Ma che? tu cangi
Or consiglio altra volta?

Maria. Io mai non dissi...
Tu primo osasti...

Botuello. Osai, sì, porti innanzi
Più dolce un mezzo ad ottener tuo fine,
Di quanti in te ne disegnavi: e cura
A me ne desti; ed io l'impresi. Or, viste
Ha le mie squadre Arrigo; udito ha il nome
Ei di Botuello; e per gli spaldi in arme
Corre, e provvede a disperata pugna.

Andar, venire, infurïar, mostrarsi
Là di fiaccole ardenti al lampo il vidi;
E scende al pian di sue minacce il suono.
Lieve è l'armi ritrar; ma Arrigo poscia
Chi raffrenar potrà? Di me non parlo:
Vittima poca (ov'io pur basti) a sdegno
Sì giusto, io sono: ma di te, che fora?
Arrigo offeso...

Maria. Ah! dimmi: or or Lamorre
Non ne andava ad Arrigo?...

Botuello. Io nol vedea. —
Di quel ministro di menzogna hai forse
Udito i detti ancora?

Maria. Ah sì, pur troppo!...
Benchè ministro di nemica setta,
Che non svelommi? oh ciel! presagj orrendi
Ascoltai di sua bocca! All'ostinato
Mio consorte in messaggio il mando io stessa:
Deh! possa in lui quel suo parlar, non meno
Che in me potea! Chi sa? spesso ha tai mezzi
L'invisibil celeste arbitro eletti:
Forse è Lamor stromento suo. Va, corri;
Fa ch'ei parli col re.

Botuello. Lamor, nemico
Di nostro culto, a suo talento ei spera
Il debil senno governar di Arrigo;
Quindi a lui finge essere amico. Iniquo!
Capo ei farsi di parte, altro non brama.
Già in arme sta dei più rubelli il nerbo;
Manca il vessillo; e l'alzerà Lamorre.
Quai sien costoro, il sai; tu, che in lor mani
Caduta un dì, dure dettar ti udisti
Ingiurïose leggi: ed io il rimembro,
Io, che ten trassi. — Or, finchè l'aure io spiro,
Giuro, a tal non verrai: fia lealtade
Ora il non obbedirti. Il passo a ogni uomo
È strettamente chiuso: a chi il tentasse,
Ne va la vita. Invano, anco il più fido
De' tuoi, vi si appresenta; invan ci andava
In tuo nome Lamorre...

Maria. E che? tant'osi?...

Botuello. Oso, e voglio, salvarti: or, quel ch'io faccia,
Appieno io 'l so. Se apertamente reo
Tu non convinci Arrigo, or che a lui festi
Aperto oltraggio, a mal partito sei.

Maria. E sia che può: pria vo' morir, che macchia
Porre alla fama mia... Dunque, obbedisci;
Zelo soverchio in te mi nuoce: or tosto,
Va; sgombra il passo... Ma che veggio? Oh cielo!...
Qual lampo orrendo!... Ah!... quale scoppio! Trema,
S'apre la terra...
Botuello. Oh!... di squarciata nube...
...Scende dal ciel... divoratrice... fiamma?...
Maria. ...Si spalancan le porte!...
Botuello. Oh! qual rimugge
L'aura infuocata!...
Maria. ...Ahi! dove fuggo?...

SCENA IV.

LAMORRE, MARIA, BOTUELLO.

Lamorre. E dove,
Dove fuggir potrai?
Maria. Lamor!... che fia?...
Tu... già ritorni?...
Lamorre. E tu qui stai? Va, corri;
Vedi ucciso il marito...
Maria. Ohimè!... che sento?...
Botuello. Ucciso il re? come? da chi?...
Lamorre. Fellone,
Da te.
Botuello. Ch'osi tu dirmi?...
Maria. Ucciso Arrigo!...
Ma, come?... Oh cielo!... Il rio fragor?...
Lamorre. Secura
Statti. D'Arrigo è la magion disvelta
Fin da radice, dalla incesa polve:
Ei fra l'alte rovine ha orribil tomba.
Maria. Che ascolto!...
Botuello. Ah! certo; l'adunata polve,
Che serbavasi chiusa a mezzo il colle,
Arrigo, ei stesso, disperato incese.
Lamorre. Te grida ognun, te traditor, Botuello.
Maria. Malvagio, avresti?...
Botuello. Ecco il mio capo: ei spetta
A chi tal mi chiarisca. A te non chieggo
Grazia, o regina: alta, spedita, e intera
Giustizia chieggo.

Lamorre. Ei non si uccise. Infame
Gente lo uccise...
Maria. Ahi reo sospetto! Oh pena
Peggio assai d'ogni morte!... Oh macchia eterna!...
Oh dolor crudo!... — Or via, ciascun si tragga
Dagli occhi miei. Saprassi il vero; e tremi,
Qual ch'egli sia, l'autor perfido atroce
Di un tal misfatto. Alla vendetta io vivo,
Ed a null'altro.
Botuello. Il tuo dolor, regina,
Rispetto io sì; ma per me pur non tremo.
Lamorre. Tremar dei tu? — Finchè dal ciel non piomba
Il fulmin qui, chi non è reo sol tremi.

LA CONGIURA DE' PAZZI.

ALL' AMICO DEL CUORE,

FRANCESCO GORI GANDELLINI,

CITTADINO SANESE,

morto.

Ombra diletta e adorata del migliore, del solo verace e caldo amico ch'io avessi, e sia per avere giammai; a te dedico questa tragedia, meno assai mia, che tua; poichè null'altro contiene, che la quintessenza (debolmente forse espressa, ma vera) del tuo forte e sublime pensare. Destinata a te vivo, non osai pur dedicartela, perchè a delitto ti potea essere apposto il riceverla. Alla felice ombra tua, che me nel pianto lasciando, di tutti i lievi mondani sdegni si ride, securamente or dunque la intitolo.

Parigi, a dì 20 Decembre 1787.

VITTORIO ALFIERI.

PERSONAGGI.

LORENZO.
GIULIANO.
BIANCA.
GUGLIELMO.
RAIMONDO.
SALVIATI.
UOMINI D'ARME.

Scena, il palazzo della Signoria in Firenze.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

GUGLIELMO, RAIMONDO.

Raimondo. Soffrire, ognor soffrire? altro consiglio
Darmi, o padre, non sai? Ti sei tu fatto
Schiavo or così, che del medìceo giogo
Non senti il peso, e i gravi oltraggi, e il danno?
Guglielmo. Tutto appien sento, o figlio; e assai più sento
Il comun danno, che i privati oltraggi.
Ma pur, che far degg'io? ridotti a tale
Ha il parteggiare i cittadin di Flora,
Ch'ogni moto il più lieve, a noi funesto,
Fia propizio ai tiranni. Infermo stato,
Cangiar nol puoi (pur troppo è ver!) che in peggio.
Raimondo. Dimmi, deh! dove ora è lo stato? o se havvi,
Come peggior si fa? Viviam noi forse?
Vivon costor, che di paura pieni,
E di sospetto e di viltà, lor giorni
Stentati e infami traggono? Qual danno
Nascere omai ne può? che in vece forse
Del vergognoso inefficace pianto,
Ora il sangue si spanda? E che? tu chiami
Un tal danno il peggior? tu, che gli antichi
Tempi, ben mille volte, a me fanciullo
Con nobil gioja rimembravi, e i nostri
Deplorando, piangevi; al giogo, al pari
D'ogni uom del volgo, or la cervice inchini?
Guglielmo. Tempo già fu, nol niego, ov'io pien d'ira,
D'insofferenza e d'alti spirti, avrei
Posto in non cal ricchezze, onori e vita
Per abbassar nuovi tiranni insorti
Su la comun rovina: al giovenile
Bollor tutto par lieve; e tale io m'era.
Ma, il trovar pochi, o mal fedeli amici
Ai gran disegni; e il vie più sempre salda
D'uno in altr'anno veder radicarsi
La tirannide fera; e l'esser padre;

Tutto volger mi fea pensiero ad arti,
Men grandi, ma più certe. Io de' tiranni
Stato sarei debol nemico, e invano:
Quindi men fea congiunto. Allor ti diedi
La lor sorella in sposa. Omai securi
Di libertà più non viveasi all'ombra;
Quindi te volli, e i tuoi venturi figli,
Sotto le audaci spazïose penne
Delle tiranniche ali in salvo porre.

Raimondo. Schermo infame, e mal certo. A me non duole
Bianca, abbenchè sia dei tiranni suora;
Cara la tengo, e i figli ch'ella diemmi,
Benchè nipoti dei tiranni, ho cari.
Non dei fratelli la consorte incolpo;
Te solo incolpo, o padre, di aver misto
Al loro sangue il nostro. Io non ti volli
Disobbedire in ciò: ma, vedi or frutto
Di tal viltà: possanza e onor sperasti
Cor da tal nodo; e infamia e oltraggi e scherno
Ne abbiam noi colto. Il cittadin ci abborre,
E a dritto il fa; siamo al tiranno affini:
Non ci odian più, ci sprezzano i tiranni;
E il mertiam noi, che cittadin non fummo.

Guglielmo. Sprone ad eccelso oprar, non fren mi avresti,
In altra terra, o figlio. Or, quanto costi
Al mio non basso cor premer lo sdegno,
E colorirlo d'amistà mendace,
Tu per te stesso il pensa. È ver, ch'io scorsi
D'impazïente libertade i semi
Fin dall'infanzia in te: talor, nol niego,
Io men compiacqui; ma più spesso assai
Piansi fra me, nel poi vederti un'alma
Libera ed alta troppo. Indi mi parve,
Che a rattemprare il tuo bollor, non poco
Atta sarebbe la somma dolcezza
Di Bianca: al fin padre tu fosti; e il sei,
Come il son io pur troppo... Ah! così stato
Nol fossi io mai! visto per lei mi avrebbe
La mia patria morire, o in un con essa.

Raimondo. E, dove l'esser padre esser fa servo,
Farmi padre tu osavi?

Guglielmo. Era per anco
Dubbio allora il servaggio...

Raimondo. Era men dubbia
La viltà nostra allora...

Guglielmo. È ver; sperai,
Che tardo essendo ogni rimedio e vano
Al comun danno omai, tu fra gli affetti
Di marito e di padre, il viver queto...
Raimondo. Ma, se pur nato da null'altro io fossi,
Marito qui securamente e padre,
Uomo esser può? Non nacqui io certo a queste
Vane insegne d'inutil magistrato,
Che fan parer, chi l'ultim'è, primiero.
Oggi han perciò forse i tiranni impreso
Di torle a me: tanto più vili insegne,
Che a simulata libertà son manto.
Fu il vestirmele infamia; e infamia al pari
Lo spogliarmele or fia: mira destino!
Guglielmo. Fama ne corre, anch'io l'udii; ma pure
Nol credo io, no...
Raimondo. Perchè nol credi? Oltraggi
Non ci fero più gravi? I tolti averi
Più non rammenti, e le mutate leggi,
Sol per ferirne? Ingiurïati fummo
Noi vie più sempre, da che a lor congiunti
Noi vilmente ci femmo.
Guglielmo. Odimi, o figlio:
Ed al bianco mio crine, ed alla lunga
Esperïenza or credi. Il giusto fiele,
Che serbo forse anch'io nel cor profondo,
Non lo sparger tu invano: ancor ben puossi
Soffrire: e mai non credo abbianti a torre
Donato onor, qual sia. — Ma, se ogni meta
Essi pur varcan, taci: all'opre è tolto
Dalle minacce il loco. Alta vendetta,
D'alto silenzio è figlia. A te dan norma
Come odïar si debba, i blandi aspetti
De' tiranni con noi. Per ora, o figlio,
Io soltanto a soffrir ti esorto e insegno...
Non sdegnerò, se poi fia d'uopo un giorno,
Da te imparar, come ferir si debba.

SCENA II.

RAIMONDO.

... Non oso in lui fidarmi... A queste rive
Torni Salviati pria. — De' miei disegni
Nulla il padre penétra: ei non sa ch'oggi,

Più che placarli, inacerbir mi giova
Questi oppressori. — Ahi padre! a me tu mastro
Or del soffrir ti fai? Se' tu quel desso,
Di cui non ebbe il difensor più ardente
La patria un dì? Quanto in servir fa dotto
La gelida vecchiezza! — Ah! se null'altro,
Che tremare, obbedir, soffrir, tacersi,
Col più viver s'impara; acerba morte,
Pria che apparar arte sì infame, io scelgo.

SCENA III.

BIANCA, RAIMONDO.

Bianca. Sposo, al fin ti ritrovo. Ah! con chi stai,
S'anco me sfuggi?
Raimondo. Io favellai qui a lungo
Dianzi col padre: ma non ho pur quindi
Tratto sollievo a' mali miei.
Bianca. Buon padre,
Sovra ogni cosa, egli è: per sè non trema;
Sol pe' suoi figli ei trema. In petto l'ira,
Per noi, raffrena il generoso vecchio:
Non creder, no, spento il valor, nè doma
La sua fierezza in lui: ch'io tel ridica,
Deh! soffri; egli è buon padre.
Raimondo. Oh! dirmi forse
Vuoi tu, ch'io tal non sono? Il sai, se nulla
Valse a frenar mio sdegno, ognor tuoi prieghi
Valsero, o Bianca, a ciò; tuoi soli prieghi,
L'amor tuo casto, e il tuo materno pianto.
Dolce compagna io t'estimai, non suora
De' miei nemici... Ma, ti par fors'oggi,
Ch'io tacer debba ancora? oggi, che tolta,
Senza ragion, stammi per esser questa
Mia popolare dignità? che in bando
Irne dovrem da questo ostel, già sacro
Di libertade pubblica ricetto?
Bianca. Possenti sono; a che inasprir co' detti
Chi non risponde, ed opra? Assai può meglio,
Che tue minacce, il tuo tacer placarli.
Raimondo. E placarli vogl'io?... — Ma, nulla vale
A placarli oramai...
Bianca. Nulla? d'un sangue
Non io con loro?...

Raimondo. Il so; duolmene; taci;
Nol rimembrare.
Bianca. E che? men caro forse
Mi fosti, o sei, perciò? Non sono io presta,
Ove soffrir gl'imperj lor non vogli,
A seguirti dovunque? o, se l'altera
Alma tua non disdegna aver di pace
Stromento in me, son io per te men presta
A favellar, pianger, pregare, ed anco
A far, se il deggio, a' miei fratelli forza?
Raimondo. Per me pregare? e chi pregar? tiranni? —
Tu il pensi, o donna? e ch'io il consenta, speri?
Bianca. Possanza hai tu, ricchezze, armi, seguaci,
Onde a lor far tu apertamente fronte?...
Raimondo. Pari al lor odio, in petto io l'odio nutro;
Maggior d'assai l'ardire.
Bianca. Ohimè! che parli?
Tenteresti tu forse?... Ah! perder puoi
E padre, e moglie, e figli, e onore, e vita...
E che acquistar puoi tu? Lusinga in core
Non accogliere omai: desio verace
Di prisca intera libertà non entra
In questo popol vile: a me tu il credi.
Credi a me; nata, ed allevata io in grembo
Di nascente tirannide, i sostegni
Io ne so tutti. A mille a mille i servi
Tu troverai, nel lor parlar feroci,
Vili all'oprar, nulli al periglio; od atti
Solo a tradirti. Io snaturata e cruda
Tanto non son, che i miei fratelli abborra;
Ma gli ho men cari assai, da che li veggo
A te sì duri; e i lor superbi modi
Spiaccionmi assai. Se alla funesta scelta
Fra loro e te mi sforzi; a te son moglie,
Per te son madre, oppresso sei; non posso,
Nè vacillar degg'io. Ma tu, per ora,
Deh! non risolver nulla: a me la impresa
Di farti almen, se lieto no, securo,
Lasciala a me; ch'io 'l tenti almeno. Io forse
Appien non so, come a tiranno debba
Di un cittadino favellar la sposa?
Fors'io non so, fin dove alle non lievi
Ragioni unir non bassi preghi io possa?
Son madre, e moglie, e suora; in chi ti affidi,
Se in me non fidi?

Raimondo. Oh cielo! il parlar tuo
Mi accora, o donna. Anch'io pace vorrei;
Ma, con infamia, no. Che dir potresti
Per me ai fratelli? ch'io non merto oltraggi?
Ben essi il san; quindi mi oltraggian essi:
Ch'io non soffro le ingiurie? a che far noto
Ciò che dal sol mio labro saper denno?
Bianca. Ah!... Se a loro tu parli,... ohimè!...
Raimondo. Che temi?
Cangiarmi, è vero, io l'alma omai non posso;
Ma so tacer, se il voglio. In mente ho sempre
Te, Bianca amata, e i figli miei: s'io nacqui
Impetuoso, intollerante, audace,
Non perciò mai motto, nè cenno a caso
Io fo: ti acqueta; anch'io vo' pace.
Bianca. Eppure
Ti leggo in volto da fera tempesta
Sbattuto il core... Ah! non vegg'io forieri
Di pace in te.
Raimondo. Lieto non son; ma crudi
Disegni in me non sospettare.
Bianca. Io tremo;
Nè so perchè...
Raimondo. Perchè tu m'ami.
Bianca. Oh cielo!
E di che amore!... A vera gloria il campo,
Deh, concesso or ti fosse!... Ma corrotta
Età viviam: gloria è il servir; virtude,
L'amar se stesso. Or, che vuoi tu? cangiarci
Uom sol non puote; e altr'uom che te, non conti.
Raimondo. Perciò mi rodo, e perciò... taccio.
Bianca. Or vieni;
Volgiamo altrove il piede: in queste stanze
Porre tal volta il seggio lor son usi
I miei fratelli...
Raimondo. Il so: quest'è il recesso,
Ove l'orecchio a menzognere lodi
S'apre, ed il core alla pietà si serra.
Bianca. Vieni or dunque; al velen, ch'ogni tua vena
Infesto scorre, alcun dolce pur mesci.
Oggi abbracciati i nostri figli ancora
Non hai. Deh! vieni: a te il diranno anch'essi
Con gl'innocenti taciti lor baci,
Meglio ch'io col parlar, che pur sei padre.
Raimondo. Deh, potessi così, com'io rammento

Di padre il nome, oggi obbliar quel d'uomo! —
Ma, andianne omai. — Se a me sien cari i figli,
Tu il vedrai poscia. — Ah! tu non sai (deh, fia
Che mai nol sappi!) a qual funesta stretta
Traggano i figli un vero padre; e come
Il troppo amarli a perderli lo tragga.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

GIULIANO, LORENZO.

Lorenzo. Fratel, che giova? in me finor credesti:
A te par forse, che possanza in noi
Scemi or per me? Tu di tener favelli
Uomini a freno: e il son costor? se tali
Fossero, di': ciò che siam noi, saremmo?
Giuliano. Lorenzo, è ver, benigna stella splende
Finor su noi. Fortuna al crescer nostro
Ebbe gran parte; ma più assai degli avi
Gli alti consigli. Cosmo ebbe lo stato,
Ma sotto aspetto di privato il tenne.
Non è pur tanto ancor perfetto il giogo,
Che noi tenerlo in principesco aspetto
Possiam securi. Ai più, che son gli stolti,
Di lor perduta libertà le vane
Apparenze lasciamo. Il poter sommo
Più si rafferma, quanto men lo mostri.
Lorenzo. Giunti all'apice ancor, Giulian, non siamo:
Tempo è d'ardir, non di pesare. Acchiuse
Già Cosmo in sè la patria tutta, e funne
Gridato padre ad una. O nulla, o poco,
Pier nostro padre alla tessuta tela
Aggiunse: avverso fato i pochi ed egri
Suoi dì, che al padre ei sopravvisse, tosto
Troncò: poco v'aggiunse, è ver; ma intanto
Ei succedendo a Cosmo, e a Piero noi,
Si ottenne assai nell'avvezzar gli sguardi
Dei cittadini a ereditario dritto.
Dispersi poscia, affievoliti, o spenti

I nemici ogni dì; sforzati, e avvezzi
Ad obbedir gli amici; or, che omai tutto
Di Cosmo a compier la magnanim'opra
C'invita, inciampo or ne faria viltade?

Giuliano. Saggi a fin trarla, il dobbiam noi; ma in vista
Moderati ed umani. Ove dolcezza
Basti al bisogno, lentamente dolci;
E all'uopo ancor, ma parcamente, crudi.
Fratello, il credi; ad estirpar que' semi
Di libertà, che in cor d'ogni uomo ha posto
Natura, oltre i molti anni, arte e maneggio
Vuolsi adoprar, non poco: il sangue sparso
Non gli estingue, li preme; e assai più feri
Rigermoglian talor dal sangue...

Lorenzo. E il sangue
Di costoro vogl'io? La scure in Roma
Silla adoprò; ma qui, la verga è troppo:
A far tremarli, della voce io basto.

Giuliano. Cieca fiducia! Or non sai tu, ch'uom servo
Temer si dee più ch'altro? Inerme Silla
Si fea, nè spento era perciò; ma cinti
Di satelliti e d'armi e di sospetto,
Cajo, e Nerone, e Domiziano, e tanti
Altri assoluti imperator di schiavi,
Da lor svenati caddero vilmente. —
Perchè irritar chi già obbedisce? Ottieni
Altrimenti il tuo fine. È ver, del tutto
Liberi mai non fur costor; ma servi
Neppur di un solo. — Intorpidir dei pria
Gli animi loro; il cor snervare affatto;
Ogni dritto pensier svolger con arte;
Spegner virtude (ove pur n'abbia), o farla
Scherno alle genti; i men feroci averti
Tra' famigliari; e i falsamente alteri
Avvilire, onorandoli. Clemenza,
E patria, e gloria, e leggi, e cittadini
Alto suonar; più d'ogni cosa, uguale
Fingerti a' tuoi minori. — Ecco i gran mezzi,
Onde in ciascun si cangi a poco a poco
Prima il pensar, poi gli usi, indi le leggi;
Il modo poscia di chi regna; e in fine,
Quel che riman solo a cangiarsi, il nome.

Lorenzo. Ciò tutto già felicemente in opra
Posero gli avi nostri: alla catena
Se anello manca, or denno esserne il fabro

Dei cittadin le stolte gare istesse.
Apertamente, in somma, un sol si attenta
Di resisterci, un solo; e temer dessi?

Giuliano. Feroce figlio di mal fido padre,
Da temersi è Raimondo...

Lorenzo. Ambo si denno
Schernire, e a ciò mi appresto: è dolce anch'ella
Cotal vendetta...

Giuliano. E mal sicura.

Lorenzo. In mente,
Tant'è, fermo ho così. Quel giovin fero
Vo' tor di grado; e a suo piacer lasciarlo
Spargere invan sediziosi detti:
Così vedrassi in che vil conto io 'l tenga.

Giuliano. Nemico offeso, e non ucciso? oh! quale,
Qual di triplice ferro armato petto
Può non tremarne? Ingiurïar debb'egli
Chi spegner puote? A intorbidar lo stato,
Perchè così dargli tu stesso, incauto,
Pretesti tanti? instigatore e capo
Farlo così dei mal contenti? e sono
Molti; più assai che tu non pensi. Aperta
Forza non han? credere il vo': ma il tergo
Dal tradimento, or chi cel guarda? basta
A ciò il sospetto? a tor quïete ei basta,
Non a dar sicurezza.

Lorenzo. Ardir cel guarda:
Ardir, che ai forti è brando, e mente, e scudo.
Farei, tacendo, a nuove offese invito
Al baldanzoso giovine rubello.
Ma ingiurïato, e, da chi 'l può, non spento,
Fia ludibrio dei molti a chi il fai capo.

SCENA II.

LORENZO, GIULIANO, GUGLIELMO, RAIMONDO.

Guglielmo. Sieguimi, o figlio; e ch'io qui sol favelli
Lascia, ten prego. — O voi, (che ancor ben noto
Non m'è qual nome vi si deggia e onore)
Me già implacabil vostro aspro nemico,
Or supplichevol voi mirate in atto.
Meglio, il so, meglio a mia cadente etade
Liberi detti, e liberissime opre
Si converriano, è ver; nè le servili,

Bench'io le adopri, piaccionmi. Ma solo
Non son io del mio sangue; onde, è gran tempo,
Alla fortuna vostra e a ria crudele
Necessità soggiacqui. In voi me poscia,
La mia vita, il mio aver, l'onore, e i figli,
Tutto affidai; nè ad obbedir restío,
Più ch'altri fui. Ciò che si sparge or dunque,
Creder nol posso; che a oltraggiar Raimondo,
E in lui me pur d'immeritato oltraggio,
Voi vi apprestiate. Ma, se ciò fia vero,
Chiederne lice a voi ragion pur anco?

Giuliano. Perchè al tuo figlio pria ragion non chiedi
Del suo parlar, dell'opre sue?...

Raimondo. Non niego
Io di renderla a lui: nè più graditi
Testimoni poss'io mai de' miei sensi
Trovar di voi...

Lorenzo. Son noti a me i tuoi sensi. —
Ma, vo' insegnarti, che ad urtar coi forti
Pari vuolsi all'invidia aver l'ardire;
E, non men pari all'alto ardir, la forza.
Di': tal sei tu?

Guglielmo. Di nostra stirpe il capo
Finora pur son io; nè muover passo
Fia chi s'attenti, ov'io nol muova. Io parlo
Dell'opre. E che? giudici voi già forse
De' pensieri anco siete? o i vani detti
Son capital delitto? oltre siam tanto? —
Ma se tal dritto è in voi, perch'uomo impari
Meglio a temer; che siete or voi? vel chieggio.

Raimondo. Che son essi? e tu il chiedi? In suon tremendo
Tacitamente imperïosi e crudi
Non tel dicon lor volti? — Essi son tutto:
E nulla noi.

Giuliano. Siam delle sacre leggi
Noi l'impavido scudo; a' rei tuoi pari
Fuoco del ciel distruggitor siam noi;
Sole ai buoni benefico ridente.

Lorenzo. Tali siam noi, da te sprezzare in somma.
Già un voler nostro il gonfalon ti dava;
Altro nostro voler, più giusto, il toglie.
D'immeritato onor per noi vestito,
Dimmi, a qual dritto ei ti si diè, chiedesti?

Raimondo. Chi nol sapea? mel dava il timor vostro;
Mel toglie il timor vostro: a voi regale

Norma e Nume, il timore. A voi qual manca
Pregio di re? voi l'arti crude, e i fieri
Vizj, e i raggiri infami, e il pubblic'odio,
Tutto ne avete già. Le generose
Vie degli avi calcate: a piene vele,
Fin che l'aura è seconda, itene, o prodi.
Non che gli averi, a chi vi spiace tolta
Sia la vita e l'onor: lo sparso sangue
Dritto è sublime al principato, e solo.
Ardite omai: fatevi pari ai tanti
Tiranni, ond'è la serva Italia infetta...

Guglielmo. Figlio, tu il modo eccedi. È ver, che lice,
Finchè costor di cittadini il nome
Tratto non s'hanno, a ciascun uomo esporre
Il suo pensier; ma noi...

Lorenzo. Tardi sei cauto:
Di frenarlo, in mal punto ora ti avvisi.
Non ten doler; suoi detti, opra son tua.
Lascia or ch'ei dica: ognor sta in noi l'udirlo.

Giuliano. Giovine audace, or l'innasprir che giova
Gli animi già non ben disposti? Il meglio
Per te sarà, se tu spontaneo lasci
Il gonfalon, che ad onta nostra invano
Serbar vorresti; il vedi...

Raimondo. Io vil, d'oltraggi
Degno farmi in tal guisa? Odi: queste arti,
Per comandar, ponno adoprarsi forse;
Ma per servir non mai. S'io ceder debbo,
Ceder voglio alla forza. Onor si acquista
Anco tal volta in soggiacer, se a nulla
Si cede pur, che all'assoluta e cruda
Necessità. — Mi piacque i sensi vostri
Udito aver, come a voi detto i miei.
Or, nuovi mezzi a vïolenza nuova
Vedere attendo, e sia che vuole; io 'l giuro:
Esser vo' di tirannide crescente
Vittima sì, ma non stromento io mai.

SCENA III.

LORENZO, GIULIANO, GUGLIELMO.

Lorenzo. Va; se il figlio ti cal, seguilo: ai tempi
Fa ch'ei meglio si adatti; e a ciò gli giova
Coll'esemplo tuo stesso. Al par di lui

Tu pur ci abborri, e a noi cedesti, e cedi:
Dotto il fa del tuo senno. Io non pretendo
Amor da voi; mal fingereste; e nulla
Io 'l curo: odiate, ma obbedite; ed anco
Obbedendo, tremate. Or vanne, e narra
A codesto tuo finto picciol Bruto,
Che il vero Bruto invan con Roma ei cadde.

Guglielmo. Incauto è il figlio, il veggio. Eppur di padre
Ognor con lui le sagge parti adopro;
Soffrir gl'insegno; ei non l'impara. Antica
Non è fra noi molto quest'arte ancora:
Degno è di scusa il giovenil fallire;
Si ammenderà. — Ma tu, Giulian, che alquanto
Sei di fortuna e di poter men ebro,
Tu il fratello rattempra: e a lui pur narra,
Che se un Bruto non fea riviver Roma,
Pria di Roma e di Bruto altri pur cadde.

SCENA IV.

LORENZO, GIULIANO.

Giuliano. Odi tu come a noi favellan?...
Lorenzo. Odo.
Favellan molto, indi ognor men li temo.
Giuliano. Tramar può ognun...
Lorenzo. Pochi eseguir...
Giuliano. Quell'uno
Esser potria Raimondo.
Lorenzo. Anzi, ch'ei sia
Quell'uno, io spero. Io ne conosco appieno
L'ardir, le forze, i mezzi: ei tentar puote,
Ma riuscir non mai: ch'altro chiegg'io?
Da lui ne aspetto ad inoltrarmi il cenno.
Ei tenti; oprerem noi. Poter ne accresce,
E largo ci apre alla vendetta il campo,
Ogni ardir de' nemici. In tranquilla onda
Poco innante si va: di nostra altezza
Fia il periglio primier l'ultima meta.

Giuliano. Il voler tutto a un tempo, a un tempo spesso
Fea perder tutto. Ogni periglio è dubbio;
Nè mai, chi ha regno, de' suoi schiavi in mente
Lasciar cader pur dee, ch'altri il potrebbe
Assalir mai. L'opinion del volgo
Che il nostro petto invulnerabil crede,

Il nostro petto invulnerabil rende.
Guai, se alla punta del ribelle acciaro
La via del core anco tralucer lasci!
Giorno vien poscia, ove ei penétra, e strada
Infino all'elsa fassi. Oggi, deh! credi,
Fratello, a me; deh! no, non porre a prova
Nè il poter nostro, nè l'altrui vendetta.
A me ti arrendi.

Lorenzo. Alla ragion mi soglio
Arrender sempre; e di provartel spero. —
Ma lagrimosa a noi vien Bianca: oh quanto
Mi è duro udir suoi pianti!... e udirli è forza.

SCENA V.

BIANCA, LORENZO, GIULIANO.

Bianca. E fia vero, o fratelli? a me pur anco,
Essere a me signori aspri vi piace,
Pria che fratelli? Eppur, sì cara io v'era
Già un dì; sorella ognor vi sono; e voi
A Raimondo mi deste: ed or voi primi
L'oltraggiate così?

Lorenzo. Nemica tanto,
Bianca, or sei tu del sangue tuo, che il dritto
Più non discerni? Hai con Raimondo appreso
Ad abborrirci tanto, che omai noto
Il nostro cor più non ti sia? Null'altro
Far vogliam noi, che prevenir gli effetti
Del suo livore. Ad ovviar più danno,
Benigni assai, più ch'ei nol merta, i mezzi
Da noi si adopran; credilo.

Bianca. Fratelli,
Cari a me siete; ed ei mi è caro: io tutto
Per la pace farei. Ma, perchè darmi
In moglie a lui, se v'era ei già nemico;
Perchè oltraggiarlo, se a lui poi mi deste?

Giuliano. Che alla baldanza sua freno saresti
Sperammo noi...

Lorenzo. Ma invan: tale è Raimondo,
Da potersi pria spegner che cangiarlo.

Bianca. Ma voi, que' modi onde si cangia un core
Libero, invitto, usaste voi mai seco?
Se il non essere amati a voi pur duole,
Chi vel contende, altri che voi?

Lorenzo. Deh! come
Quel traditore ha in te trasfuso intero
Il suo veleno! Egli da noi ribella
Te nostra suora; or, se opreran suoi detti
In cor d'altrui, tu il pensa.

Bianca. A grado io forse
Il regnar vostro avrei, se un uom vedessi
Dalla feroce oppressïon di tutti
Esente, un solo; e l'un, Raimondo fosse:
Raimondo, a cui d'indissolubil nodo
Voi mi allacciaste; in cui già da molti anni
Inseparabil vivo, e ingiurie mille
Seco divido e soffro; a cui d'eterna
Fede e d'amor (misera madre!) io diedi
Cara pur troppo e numerosa prole: —
Raimondo, a cui tutto a donar son presta.

Giuliano. Torgli il suo ufficio, altro non è che il torgli
Di perder sè, più che di offender noi.
Anzi, tu prima indurlo ora dovresti
A rinunziarlo...

Bianca. Ah! ben mi avveggio or come
Per vie diverse ad un sol fin si corra.
Vittima fui di vostre mire; io il mezzo
Fui, non di pace, d'indugio a vendetta.
Oh! ben sapeste in un la possa e l'alma
Assumer voi di re. Fra i pari vostri,
Ogni vincol di sangue è tolto a giuoco...
Ahi lassa me, ch'or me n'avveggo io tardi!
Perchè nol seppi (ohimè!) pria d'esser madre?...
Ma in somma il sono; e sposa, e amante io sono...

Lorenzo. Biasmar non posso il tuo dolor;... ma udirlo
Più non possiamo. — Ove il dover ci appella,
Fratello, andianne. — E tu, che in cor tiranni
Reputi noi, non ciò che a lui vien tolto,
Mira ciò ch'ei, nulla mertando, or serba.

SCENA VI.

BIANCA.

... Ecco i doni di principe; il non torre. —
Presso a costor vano è il mio pianto: usbergo
Han di adamante al core. Al piè si rieda
Di Raimondo infelice: ei non si sdegna
Almen del pianger mio. Chi sa? più lieve

Forse da lui... Che forse? esser può dubbio?
Sagrificar pe' figli suoi se stesso
Ogni padre vedrem, pria ch'un sol prence
Sagrificar, non che di suora al pianto,
Di tutti al pianto una sua scarsa voglia.

ATTO TERZO.

SCENA I.

RAIMONDO, SALVIATI.

Salviati. Eccomi: è questo il dì prefisso: io riedo;
E meco vien quant' io promisi. In armi
Già d'Etruria al confin gente si appressa;
Re Fernando l'assolda, il roman Sisto
La benedice; a più inoltrarsi, aspetta
Da noi di sangue il cenno. Or dimmi, hai presta
Fra queste mura ogni promessa cosa?
Raimondo. Presto il mio braccio è da gran tempo: ed altri
Nè ho presti, assai: ma, chi ferir, nè dove,
Come, o quando, non san; nè saper denno.
Manca a tant'opra il più: l'antico padre,
Guglielmo, quei che avvalorar l' impresa
Sol può, la ignora: alla vendetta chiuso
Tiene ei l'orecchio; e ancor parlar l'udresti
Di sofferenza. Il mio pensier gli è noto;
Che mal lo ascondo; altro ei non sa: non volli
Della congiura a lui rivelar nulla,
Se tu pria non giungevi.
Salviati. Oh! che mi narri?
Nulla Guglielmo sa? Ciò ch'ei pur debbe
Compiere al nuovo sol, ti par ch'ei l'abbia
Ad ignorare al sol cadente?
Raimondo. E pensi,
Che un tanto arcano avventurar si deggia?
Che ad uom nato feroce, è ver, ma fatto
Debol per gli anni, ad accordar pur s'abbia
Una notte ai pensieri? Oltre a poche ore
Bollor non dura entro alle vuote vene;
Tosto riede prudenza; indi incertezza,
E lo indugiare, e il vacillare, e il trarre

Gli altri in temenza; e fra i timori e i dubbi,
L' impresa, il tempo si consuma, e l'ira,
Per poi restar con ria vergogna oppressi.

Salviati. Ma che? non odia ei pur l'orribil giogo?
Non entra a parte dei comuni oltraggi?...

Raimondo. Egli odia assai, ma assai più teme; indi erra
Infra sdegno e temenza incerto sempre.
Or l' ira ei preme, e miglior sorte ei prega,
E attende, e spera; or, da funesto lampo
All'alma sua smarrita il ver traluce,
E il fero incarco de' suoi lacci ei sente;
Ma scuoterlo non osa. Assai pur mosso
L'ebbe or dianzi l'oltraggio ultimo, ch'io
Volli a ogni costo procacciarmi. Ottenga
Altri l'inutil gonfalon, che tolto
A me vien oggi. A mel ritorre, io stesso,
Con molti oltraggi replicati, ho spinto
I tiranni. Suonarne alte querele
Pur fea; dolor della cercata offesa
Grave fingendo. — Or, tempi e luoghi mira,
Ove a virtù mescer lo inganno è forza! —
Già, con quest'arti, al mio volere alquanto
Piegai tacitamente il cor del padre.
Tu giungi al fin: tu il pontificio sdegno,
Del re la possa, e i concertati mezzi,
Tutto esporrai. Qui lo aspettiam; ch'io soglio
Qui favellargli.

Salviati. E dei tiranni stanza
Anco talvolta non è questa?

Raimondo. Omai
Starvi securo puoi: già pria di terza
Han mal compiuto qui lor pubblic'opra.
Del dì l'avanzo, essi in bagordi e in sozza
Gioja il trarran, mentre piangiam noi volgo.
Perciò venire io qui ti feci; e il padre
Pur v' invitai. Stupore avrà da pria
Nel vederti: l'ardir, la rabbia poscia,
E l'immutabil fero alto proposto,
O di dar morte o di morir, ch'è in noi;
Io ciò tutto dirogli: a me si aspetta
D'infiammarlo. Ma intanto, egli oda a un punto,
Che può farsi, e che fatta è la congiura.

Salviati. Ben ti avvisi: più t'odo, e più ti stimo
Degno stromento a libertà. Tu nato
Sei difensor, come oppressor son essi.

Fia di gran peso a indur Guglielmo il sacro
Voler di Roma: in cor senil possenti
Que' pensier primi, che col latte ei bevve,
Son vie più sempre. Ognor dagli avi nostri
Roma creduta, a suo piacer nefande
Nomò le imprese a lei dannose; e sante,
Quai che si fosser, l'utili. Ci giovi,
Se saggi siam, l'antico error: poich'oggi,
Non com'ei suole, il successor di Piero
Dei tiranni è nemico, oggi ne vaglia,
Pria d'ogni altr'arme, il successor di Piero.

Raimondo. Duolmi, e il dico a te sol; non poco duolmi,
Mezzo usar vile a generosa impresa:
La via sgombrar di libertà, col nome
Di Roma, or stanza del più rio servaggio:
Eppur, colpa non mia, de' tempi colpa!
Duolmi altresì, che alla comun vendetta
Far velo io deggio di private offese.
Di basso sdegno il volgo crederammi
Acceso; ed anco, invidïoso forse
Del poter dei tiranni. — O ciel, tu il sai...

Salviati. Nulla il braccio ti arresti; in breve poscia
Dalle nostr'opre tratto fia d'inganno
Il volgo stolto.

Raimondo. Ah! mi spaventa, ed empie
Di fera doglia or l'avvenire! Al giogo
Han fatto il callo: il natural lor dritto
Posto in oblio, non san d'esser fra ceppi;
Non che bramar di uscirne. Ai servi pare
Da natura il servir; più forza è d'uopo,
Più che a stringerli, a sciorli.

Salviati. Indi più degna
Fia l'impresa di te. Liberi spirti
Tornare in Grecia a libertade, o in Roma,
Laudevol era, e non difficil opra:
Ma vili morti schiavi, a vita a un tempo
E a libertà tornar, ben fia codesto,
Ben altro ardire.

Raimondo. È vero: anco il tentarlo,
Fama promette. Ah! così fossi io certo,
Come del braccio e del cor mio, del core
De' cittadini miei! ma il sol tiranno
S'odia, e non la tirannide, dai servi.

SCENA II.

GUGLIELMO, SALVIATI, RAIMONDO.

Guglielmo. Tu qui, Salviati? Io ti credea sul Tebro
Tuttor mercando onori.
Salviati. Al suol natìo
Cura maggior mi torna.
Guglielmo. E tu mal giungi
In suol, cui meglio è l'obliar. Qual folle
Pensiero a noi ti guida? In salvo, lunge
Dai tiranni ti stavi, e al carcer torni?
Or, qual estranea mai lontana terra
(E selvaggia ed inospita pur sia)
Increscer puote, a chi la propria vede
Schiava di crude ed assolute voglie?
Ti sia esemplo il mio figlio, se omai dessi
Da medìcei signori attender altro,
Che oltraggi e scorni. Invano, invan ti veste
Roma del sacro ministero: il solo
Lor supremo volere è omai qui sacro.
Raimondo. Padre, e il sai tu, s'egli or qui venga armato
Di sofferenza, o di men vile usbergo?
Salviati. Vengo di fera e d'implacabil ira
Aspro ministro: apportator di certa
Vendetta intera, ancor che tarda, io vengo.
Dall'infame letargo, in cui sepolti
Tutti giacete, o neghittosi schiavi,
Spero destarvi, or che con me, col mio
Furor, di Sisto il furor santo io reco.
Guglielmo. Arme inutile appieno: in noi non manca
Il furor no; forza ne manca; e forza
Or ci abbisogna, o sofferenza.
Salviati. E forza
Ora abbiam noi, quanta più mai se n'ebbe.
Io parole non reco. — Odi, che esporti
Mi tocca in brevi e forti detti il tutto.
V'ha chi m'impon di ritornarti in mente,
Ove tu possa rimembrarla ancora,
La tua prisca fierezza e i tempi antichi:
Ove no; mi fia d'uopo addurti innanzi
L'altrui presente e in un la tua viltade.
S'entro alle vene tue sangue hai che basti
Contr'essa, da noi lungi or non son l'armi:

Già d'Etruria alle porte ondeggia al vento
Roman vessillo; e, assai più saldo ajuto,
Di Ferdinando la regal bandiera,
Cui le migliaja di affilati brandi
Sieguon di pugna impazïenti, e presti
A imprender tutto a un lieve sol tuo cenno.
Ormai sta in te degli oppressor la vita,
Il tuo onor, quel del figlio, e di noi tutti
La libertà. Ciò che ottener dal brando,
Ciò che viltà toglier ti puote; i dubbi,
Le speranze, i timori, e l'onte, e i danni,
Tutto ben libra; e al fin risolvi.

Guglielmo. Oh! quali
Cose a me narri? Or fe poss'io prestarti?
Chi tanto ottenne a nostro pro? Finora
Larghi soltanto di promesse vuote,
Lenti amici ne fur Fernando e Sisto:
Or chi li muove? chi?...

Raimondo. Tu il chiedi? Hai posto
Dunque in oblio tu già, che al Tebro, e al lito
Di Partenope fui? ch'io v'ebbi stanza
Ben sette lune e sette? Ove poss'io
Portare il piè, che sdegno e rabbia sempre
Meco non venga? Infra qual gente io trarre
Posso i miei dì, ch'io non le infonda in petto
L'ira mia tutta; e in un di me, de' miei
Non le inspiri pietade? Omai, chi sordo
Resta ai lamenti miei? — Per onta nostra,
Tu sol rimani, o padre; ove dovresti
Più d'ogni altro sentir s'ei pesa il giogo:
Tu, che a me padre, al par di me nimico
Sei de' tiranni; e da lor vilipeso
Più assai di me: tu cittadin fra' buoni
Ottimo già; per lo tuo troppo e stolto
Soffrire, omai tu pessimo fra' rei.
Col tuo vile rifiuto, a noi perenni
Fa i ceppi, e a te l'infamia; ognun ci scorga
Ben di servir, ma non di viver, degni:
Finchè non sia più tempo, aspetta tempo:
Quei crin canuti a nuove ingiurie serba;
E di falsa pietà per me, ch'io abborro,
La obbrobrïosa tua temenza adombra.

Guglielmo. ...Figlio mio; tal ben sei; di te non meno
Fervido d'ira e giovinezza, io pure
Così tuonai; ma passò tempo; ed ora

Non io son vil, nè tu che il dici, il credi;
Ma, più non opro a caso.

Raimondo. Ogni tuo giorno
Tu vivi a caso; e tu non opri a caso?
Che sei? che siamo? Ogni più dubbia spene
Di vendetta, non fia cosa più certa,
Che il dubbio stato irrequïeto, in cui
Viviam tremanti?

Guglielmo. Il sai, per me non tremo...

Raimondo. Per me, vuoi dir? d'ogni paterna cura
Per me ti assolvo. Or cittadini entrambi,
Null'altro siamo: e a me più a perder resta,
Più assai che a te. Di mia giornata appena
Giungo al meriggio, e tu se' giunto a sera:
Hai figli, ed io son padre; e numerosa
Prole ho pur troppo, e in quella etade appunto
Atta a nulla per sè, fuorchè a pietate
Destar nel core. Altri, ben altri or sono,
Che i tuoi legami, i miei. Dolce consorte,
Parte di me miglior, sempre piangente
Trovomi al fianco: a me più figli intorno
Piangon, veggendo lagrimar la madre,
E il lor destin non sanno. Il pianger loro
Il cor mi squarcia; e piango anch'io di furto... —
Ma, d'ogni dolce affetto il cor mi sgombra
Tosto il pensar, che disconviensi a schiavo
L'amar cose non sue. Non mia la sposa,
Non mia la prole, infin che l'aure io lascio
Spirar di vita a qual ch'ei sia tiranno.
Legame altro per me non resta al mondo,
Tranne il solenne inesorabil giuro,
Di estirpar la tirannide, e i tiranni.

Guglielmo. Due ne torrai: mancan tiranni a schiavi?

Raimondo. Manca ai liberi il ferro? Insorgan mille,
Mille cadranno; od io cadrò.

Guglielmo. Tuo forte
Volere al mio fa forza. Io, non indegno
D'esserti padre, affiderei non poco
Nel tuo nobile sdegno, ove di nostre,
Non d'armi altrui ti avvalorassi. Io veggio
Non per noi, no, Roma e Fernando armarsi;
Ma de' Medici a danno. In queste mura
Li porrem noi; ma, e chi cacciarli poscia
Di qui potrà? Di libertà non parmi
Nunzia, d'un re la mercenaria gente.

Salviati. Io ti rispondo a ciò. Del re la fede,
Nè di Roma la fede, io non ti adduco:
Darla e sciorla a vicenda, è di chi regna
Solito ufficio. Il lor comun sospetto,
Lor reciproca invidia, e ciò che suolsi
Ragion nomar di stato, oggi ti affidi.
Signoreggiar ben ne vorriano entrambi;
Ma l'uno all'altro il vieta. In lor non entra
Pietà di noi; nè ciò diss'io: ma lunga
Esperïenza, ad onta nostra, dotti
Li fea, che il vario popolar governo,
E l'indiscreto parteggiar, ci fanno
Più fiacchi e lenti e inefficaci all'opre.
Teme ciascun di lor, che insorga un solo
Tosco signor sulle rovine tosche,
Che all'un di loro a contrastar poi basti,
S'ei fassi all'altro amico. Eccoti sciolto
Il regio intrico: in lor vantaggio, amici
Si fan di noi. S'altro motor v'avesse,
Dirti oserei giammai, che in re ti affidi?

Raimondo. E s'altro fosse, al mio furor che in petto
Serrai tanti anni, or credi tu, ch'io il freno
Allenterei sconsideratamente?
Infiammate parole a te pur dianzi
Non mossi a caso; e a caso non mi udisti
Vie più inasprir co' miei pungenti detti
Contro di me i tiranni. A lungo io tacqui;
Fin che giovò; ma l'imprudente altero
Mio dir, che loro a ingiurïarmi ha spinto,
Prudenza ell'era. Ai vili miei conservi
Addotto invan comuni offese avrei;
Sol le private, infra corrotti schiavi,
Dritto all'offender danno. A mia vendetta
Compagni io trovo, se di me sol parlo;
Se della patria parlo, un sol non trovo:
Quindi, (ahi silenzio obbrobrïoso e duro,
Ma necessario pure!) io non mi attento
Nomarla mai. Ma, a te, che non sei volgo,
Poss'io tacerla? Ah! no. — Metà dell'opra
Sta in trucidare i due tiranni: incerta,
E maggior l'altra, nel rifar possente,
Libera, intera, e di virtù capace
La oppressa città nostra. Or, ti par questa
Alta congiura? Io ne son capo, io solo;
N'è parte ei solo; e tu, se il vuoi. Gran mezzi

Abbiam, tu il vedi; e ancor più ardir che mezzi:
Sublime il fin, degno è di noi. Tu, padre,
Di cotant'opra or tu minor saresti?
Dammi, dammi il tuo assenso; altro non manca.
Già in alto stan gli ignudi ferri: accenna,
Accenna sol: già nei devoti petti
Piombar li vedi, e a libertà dar via.

Guglielmo. ... Grande hai l'animo tu. — Nobil vergogna,
Maraviglia, furor, vendetta, speme,
Tutto hai ridesto in me. Canuto senno,
Viril virtude, giovenil bollore,
E che non hai? Tu a me maestro, e duce,
E Nume or sei. — L'onor di tanta impresa
Tutto fia tuo; con te divider soli
Ne vo' i perigli. A compierla non manca,
Che il mio nome, tu di'? tu il nome mio
Spendi a tua posta omai: disponi, eleggi,
Togli chi vuoi dai congiurati. Un ferro
Serba al padre, e non più: qual posto io deggia
Tener, qual ferir colpo, il tutto poscia
M'insegnerai, quando fia presto il tutto.
In te, nell'ira tua dotta mi affido.

Raimondo. Ma, il punto,... assai, più che nol credi,... è presso.
Già tu pensier non cangi?

Guglielmo. A te son padre:
Il cangi tu?

Raimondo. Dunque il tuo stile arruota,
Che al nuovo dì... Ma chi mai viene? Oh! Bianca!
Sfuggiamla, amico. A ordir l'ultime fila
Della gran tela andiamo. A te fra poco,
Io riedo, padre, e il tutto allor saprai.

SCENA III.

GUGLIELMO, BIANCA.

Bianca. Raimondo io cerco; ed ei mi sfugge? O padre,
Dimmi, e perchè? con chi sen va? - Che veggio?
Tu fuor di te sei quasi? Or, qual t'ingombra
Alto pensiero? ohimè! parla: sovrasta
Sventura forse?... A qual di noi?...

Guglielmo. Se angoscia
Grave mi siede sul pallido volto,
Qual maraviglia? io tremo, e n'ho l'aspetto:
E chi non trema? Il mio squallore istesso,
Se intorno miri, in ciascun volto è pinto.

Bianca. Ma, di tremar qual cagion nuova?...
Guglielmo. O figlia,
Nuova non è.
Bianca. Ma imperturbabil sempre
Io finora ti vidi: or temi? e il dici?...
E il tuo figliuol, che impetuoso turbo
Di vïolenti discordanti affetti
Era finor, sembianza or d'uom tranquillo
Vestir gli veggio? Ei mi movea parole
Poc'anzi, tutte pace: ei, per natura,
D'ogni indugiar nemico, egli dal tempo
Dice aspettar sollievo: ed or mi sfugge
Con uno ignoto? e tu, commosso resti?...
Ah! sì; pur troppo havvi un arcano:... e il celi,
A me tu il celi? Il padre mio, lo sposo
Mi deludono a prova? Il ciel, deh! voglia...
Guglielmo. Dal pianto or cessa, e dai sospetti: è vano,
Ch'io, paventando, a non temer ti esorti.
Temi, ma non di noi. — Ben disse il figlio,
Che sol recarne può sollievo il tempo.
Torna ai figli frattanto: a noi più grata
Cosa non fai, che il custodir tuoi figli,
E ben amarli, e alla virtù nutrirli. —
Util consiglio, se da me nol sdegni,
Fia, che tu sempre alto silenzio serbi,
Ove il parlar non giovi... O Bianca, avrai
Tu il cor così di tutti noi: dei crudi
Fratelli, a un tempo, schiverai tu l'ira.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

GIULIANO, UN UOMO D'ARME.

Giuliano. Olà; qui tosto a me Guglielmo adduci. —

SCENA II.

GIULIANO.

Riede all'Arno Salviati? Or perchè muove
Costui di Roma? e in queste soglie il piede

Come osa porre? Egli in non cale or dunque
Tiene il nostr'odio, e il poter nostro, e noi? —
Ma pur, s'ei torna, in lui l'audacia nasce
Certo da forza;... e da accattata forza. —
Or sì, che ogni arte al prevenir fia d'uopo
Ciò, ch'emendare invan vorriasi. In prima
Guglielmo udiam, s'ei per età men forte,
Coglier di detti lusinghieri all'esca
Da me potrassi. Or, che si aggiunge ad essi,
Apportator della romana fraude,
Salviati, or vuolsi invigilare; or larghe
Parole dar, mezzi acquistando e tempo.

SCENA III.

GUGLIELMO, GIULIANO.

Giuliano. Guglielmo, o tu, che esperïenza, ed anni,
E senno hai più che altr'uom; tu, che i presenti
Dritti, e i passati, della patria nostra
Conosci, intendi, e scerni; or deh! mi ascolta. —
Già, per poter ch'io m'abbia, io non son cieco,
Nè dato a iniqua oblivïone ho il nome
Di cittadino: io so quanto sien brevi,
E dubbj i doni della instabil sorte:
So...

Guglielmo. Qual tu sii, chi 'l sa? Vero è, ti mostri
Più mite assai che il fratel tuo; ma tanto
Del volgo schiavo è il giudicar corrotto,
Ch'ei men non t'odia, ancor ch'ei men ti tema.
Forse a popol ben servo è assai più a grado
Chi lo sforza a obbedir, che chi nel prega.

Giuliano. Cauto non è, quale il vorrei, Lorenzo;
Ma, nè quanto sel tien, Raimondo è invitto:
Parliam, più umani, noi. — Tu sai, che istrutto
Il cittadin dalla licenza antica,
E sbigottito, in nostra man depose
Di libertà il soverchio; onde poi fosse
La miglior parte eternamente intatta...

Guglielmo. Quai tessi ad arte parolette accorte,
Di senso vuote? Ha servitù il suo nome.
Chiama il servir, servaggio.

Giuliano. E la licenza,
Tu libertade appella: io qui non venni
A disputar tai cose...

Guglielmo. È ver, che sempre
Mal sen contende in detti.
Giuliano. Odimi or dunque,
Pria che co' fatti io il mostri. Alta ira bolle
Nel tuo Raimondo: assai Lorenzo è caldo
Di giovinezza e di possanza: uscirne
Di te, del figlio, e di tua stirpe intera
Può la rovina: ma può uscirne ancora,
A tradimento, la rovina nostra.
Non di Lorenzo, qual fratello, io parlo;
Nè tu, qual padre, del figliuol favella:
Siam cittadini, e tu il migliore. Or dimmi;
Forte adoprarci in risparmiar tumulti,
Scandali, e sangue, or nol dobbiamo a prova?
Tu tanto or più, che in vie maggior periglio
Ti stai? — Tu, ch'osi nominar servaggio
Il serbar leggi, il vedi; infra novelli
Torbidi, a voi si puote accrescer carco
Più che scemarsi, assai. Padre ad un tempo
E cittadin sii tu: piega il tuo figlio
Alquanto; e sol che a noi minor si dica,
Ne fia pago Lorenzo. Ogni alto danno
Con un tuo detto antivenir t'è dato.
Guglielmo. Chi può piegar Raimondo? e degg'io farlo,
S'anco il potessi?
Giuliano. Or via, tu stesso dimmi:
Se ti trovassi in seggio, e il poter tuo
Tolto a scherno da noi, com'egli ha il nostro,
Vedessi tu; che allor di noi faresti?
Guglielmo. Io stimerei di tanto altrui pur sempre
Far maggior scherno in occupar lo stato,
Che ogni scherno a me fatto avrei per lieve.
Di libertà qual minor parte puossi
Lasciar, che il dire, a chi del far vien tolta?
Ogni uom parlare a senno suo potrebbe,
S'io fossi in voi; ma oprar, soltanto al mio.
Da temersi è chi tace: al sir non nuoce
Dischiuso tosco. — Io schietto ora ti parlo:
D'audace impresa il mio figliuol non stimo
Capace mai: così il foss'ei! vilmente
Me non udreste or favellar; nè visto
Tremar mi avreste, ed obbedire. — Incontro
A nemici quai siamo, (è ver pur troppo!)
Arme bastante è il ben usato sprezzo. —
Ecco, ch'io non tiranno, assai ben, parmi,

Di tirannide a te l'arti, le leggi
Prescrivo, e l'opre e la ragion sublime.

Giuliano. Che vuoi tu dirmi? e nol conosco io forse
Al par di te, questo tuo figlio?

Guglielmo. E il temi?

Giuliano. Temuto, io temo. — Il simular fia vano.
Fra noi si taccia ogni fallace nome;
Non patria omai, non libertà, non leggi:
Dal solo amor di sè, dall'util certo,
Dalla temenza dei futuri danni,
Più vera prenda ognun di noi sua norma.
Lorenzo in sè tutti rinserra i pregi,
Onde stato novel si accresce e tiene,
Men l'indugio e il timore: a me natura
Diede altra tempra; e ciò che manca in lui,
In me soverchio è forse: mà, tremante
Non stai tu più di me? non veggo io sculta
La tua temenza in tuoi più menomi atti?
So, che non è più saldo in onda scoglio,
Di quel che sieno in lor proposto immoti
E Lorenzo e Raimondo: han pari l'alma;
La forza no: ma pari è il temer nostro.
Qual io mi adopro or col fratel, ti adopra
Col figlio tu: forse vedremo ancora
Altri tempi. Pochi anni hai tu di vita;
Ma questa (il sai) benchè affannosa, e grave,
Pur viver brami; e sopportata l'hai...
Vuoi tu serbarla? di'.

Guglielmo. Timor di padre,
E timor di tiranno in lance porre,
Altri nol puote che un tiranno e padre.
Il mio timore, io il sento; il tuo, tu solo
Sentirlo puoi. — Ma, vinca oggi il paterno,
Che più scusabil è. Per quanto io valga,
Mi adoprerò, perchè spontaneo esiglio
Scelga Raimondo; e fia il miglior; chè in queste
Mura abborrite a nuovi oltraggi io 'l veggo,
Non a vendetta, rimaner; pur troppo!

SCENA IV.

LORENZO, GIULIANO, GUGLIEMO.

Lorenzo. Giulian, che fai? Spendi in parole il tempo,
Quando altri in opre?...

Giuliano. Alla evidente forza
Del mio parlare omai costui si arrende:
Duolti la pace, anzi che ferma io l'abbia?
Lorenzo. Che pace omai? D'ogni discordia il seme,
D'ogni raggiro il rio motor, Salviati
Giunge...
Giuliano. Il so; ma frattanto...
Lorenzo. E sai, che muove
Ver noi dall'austro armata gente? in vero,
Non belligera gente; a cui mostrarci
Noi dovrem pure, e sol mostrarci. Al primo
Folgoreggiar de' nostri scudi, sciolta
Fia lor nebbia palustre. Ardir qual altro
Può Roma aver, fuor che l'altrui temenza?
Guglielmo. Signor, ma che? può insospettirti il solo
Ripatrïar di un cittadino inerme,
Ch'or dal Tebro ritorna? e a danno vostro
Or si armerebbe Roma, che sì rado
L'armi, e sì mal, solo a difesa, impugna?
Lorenzo. La schiatta infida dei roman pastori
Fea tremar più d'un prode. Il tosco, il ferro
Celan fra gigli e rose. È ver, che nulla
Fia il ferro lor, se antiveduto viene. —
Voi, di Roma satelliti, qui lascio:
Tramate voi, finch'io ritorni. Andiamo,
Fratello, andiam: ripiglierem noi poscia
Con costoro a trattar; ma pria dispersi,
O presi, od arsi, o nel vil fango avvolti
Cadan per noi que' pavidi vessilli,
Che all'aura spiegan le mentite chiavi.
Pria dobbiam noi crollare alquanto il tronco
Putrido, annoso, a cui si appoggia fraude;
Poichè del tutto svellerlo si aspetta
A più rimota etade. — Andiam. — Di gioja
Mi balza il cor nell'impugnarti, o brando,
Contro aperto nemico. A me sol duole,
Che, se a fuggiasca gente il tergo sdegni
Ferir, di sangue or tornerai digiuno.

SCENA V.

GUGLIELMO.

D'alti sensi è costui; non degno quasi
D'esser tiranno. Ei regnerà, se ai nostri

Colpi non cade; ei regnerà. — Ma regna,
Regna a tua posta; al rio fratel simìle
Tosto sarai: timido, astuto, crudo:
Quale in somma esser debbe, ed è, chi regna. —
Or, già si annotta; e a me non torna il figlio;
Nè Salviati. — Ma, come udìa Lorenzo
Delle romane ancor non mosse schiere?
Non lieve al certo è la tramata impresa;
E dubbia è assai; ma pur, l'odio e la rabbia
E il senno in un del mio figliuol mi affida.
Di lui si cerchi... Eccolo appunto.

SCENA VI.

RAIMONDO, SALVIATI, GUGLIELMO.

Guglielmo. Oh! dimmi,
A che ne siamo?
Raimondo. Al compier, quasi.
Salviati. A noi
Arride il ciel: mai non sperava io tanto.
Guglielmo. Presto, più ch'io non l'era, e a più vendetta,
Voi mi trovate. Udite ardir: qui meco
Finor Giuliano a patteggiar togliea
Dell'onta nostra; e vi si aggiunse poscia
Fero Lorenzo, e minaccioso. Io diedi
Parole, or dubbie, or risentite, or finte;
Le più, ravvolte entro a servile scorza,
Grata ai tiranni tanto: ogni delitto
Stiman minor del non temerli. In essi
Di me sospetto generar non volli;
Pien di timor mi credono. — Ma, dimmi:
Come già in parte or traspirò l'arcano
Dell'armi estrane? È ver che a scherno mostra
Lorenzo averle, e inefficace frutto
Par riputarle dei maneggi nostri.
Tal securtà ne giova; e benchè accenni
Giulian ch'ei teme anco i privati sdegni,
Già non cred'ei certa e vicina, e tanta
La vendetta, quant'è. Ditemi, certa
Fia dunque appien? qual feritor, qual'armi,
Quai mezzi, dove, quando?...
Raimondo. Odine il tutto.
Ma, frattanto, stupore a te non rechi
Ciò che or Lorenzo sa. Noi primi, ad arte,

Per divertir lor forze, il grido demmo
Che il nemico venía. Ma in armi Roma
Suona or nel volgo sola: « A trarre i Toschi
« Dal servaggio novel, manda il buon Sisto
« Poca sua gente. » — Ecco la voce, ond'io
Sperai, che scarsa, ma palese forza
I tiranni aspettando, ogni pensiero
Rivolgerian contr'essa; e ben mi apposi.
Al nuovo dì corre Lorenzo al campo;
Ma, sorgerà pur troppo a lui quel sole,
Ch'esser gli debbe estremo. Entrambi spenti
Fian domani. All'impresa io pochi ho scelti,
Ma d'ira alti e di core. Alberto, Anselmo,
Napoléon, Bandini, e il figliuol tuo.
Rinato vil, di nostra stirpe ad onta,
D'esser niegommi del bel numer uno.

Guglielmo. Codardo! E s'egli or ci tradisse?

Raimondo. Oh, fosse
Pur ei da tanto! ma, di vizj scevro,
Virtù non ha: più non sen parli. — Anselmo
Preste a ogni cenno tien sue genti d'arme;
Ma il perchè, nol sann'essi: a un punto vuolsi
Da noi ferire, ed occupar da lui
Il maggior foro, ed il palagio, e quante
Vie là fan capo; indi appellar la plebe
A libertà: noi giungeremo intanto...

Guglielmo. Ma, in un sol loco, e ad una morte trarli,
Pensastel voi? Guai se l'un colpo all'altro
Tardo succede, anco d'un punto!

Raimondo. All'alba,
Pria che di queste mura escano in campo,
Al tempio entrambi ad implorare ajuto
All'armi lor tiranniche ne andranno:
Là fien morti.

Guglielmo. Che ascolto? Ohimè! nel sacro?...

Salviati. Nel tempio, sì. Qual più gradita al cielo
Vittima offrir, che il rio tiranno estinto?
Primo ei forse non è, che a scherno iniquo
L'uom, le leggi, e natura, e Iddio si prende?

Guglielmo. Vero parli; ma pur,... di umano sangue
Contaminar gli altari...

Salviati. Umano sangue
Quel de' tiranni? Essi di sangue umano
Si pascon, essi. E a cotai mostri asilo
Santo v'avrà? l'iniquità secura

Starsi, ove ha seggio la giustizia eterna?
Non io l'acciaro tratterrei, se avvinti
Fosser del Nume al simulacro entrambi.

Guglielmo. Noi scellerati irriverenti mostri,
Ad alta voce griderà la plebe,
Che ciò mira d'altr'occhio. O torne il frutto,
O rovinar l'impresa or può quest'una
Universale opinïon...

Raimondo. Quest'una
Giovarne può: non è soverchio il tempo:
O doman gli uccidiamo, o non più mai.
Ciò che rileva, è lo accertare i colpi;
Nè loco v'ha più ad accertargli adatto. —
Del popol pensi? ei dalle nuove cose
Stupor, più ch'ira, tragge. Ordine demmo,
Che al punto stesso in cui trarremo il ferro,
Di Roma eccheggi entro il gran tempio il nome.

Guglielmo. Può molto, è ver, fra noi di Roma il nome. —
Ma, qual di voi l'onor del ferir primo
Ottiene? a me qual si riserba incarco?
Impeto, sdegno, ardir, non bastan soli;
Anzi, può assai, la voglia ardente troppo,
Nuocere a ciò. — Freddo valor feroce,
Man pronta e ferma, imperturbabil volto,
Tacito labro, e cor nel sangue avvezzo;
Tale esser vuolsi a trucidar tiranni.
Inopportuno un moto, un cenno, un guardo,
Anco un pensier, può torre al sir fidanza,
Tempo all'impresa, e al feritor coraggio.

Raimondo. I primi colpi abbiam noi scelto: il mio
Fia il primo primo: a disbramar lor sete
I men forti verran co' ferri poscia,
Tosto che a terra nel sangue stramazzino,
Pregando vita, i codardi tiranni. —
Padre, udito il segnal, se in armi corri
Dove fia Anselmo, gioverai non poco,
Più che nel tempio assai; da cui scagliarci
Fuori vogliam, vibrato il colpo appena.
Duolmi ch'io solo a un tempo trucidarli
Ambi non posso. — Oh! che dicesti, o padre?
Man pronta e ferma? Il ferro pria verranne
Manco doman, che a me la destra e il core.

Guglielmo. Teco a gara ferir che non poss'io?
Vero è, pur troppo, che per molta etade
Potria tremulo il braccio il non tremante

Mio cor smentire. — A dileguar mie' dubbi
Raggio del ciel mi sei: ben tu pensasti,
Ben provvedesti a tutto; e invano io parlo.
Piacemi assai, che a voi soltanto abbiate
Fidato i primi colpi. Oh quanta io porto
Invidia a voi! — Sol dubitai, che in queste
Vittime impure insanguinar tua destra
Sacerdotal tu negheresti...

Salviati. Oh quanto
Mal mi conosci! Ecco il mio stile; il vedi?
Sacro è non men che la mia man che il tratta:
Mel diè il gran Sisto, e il benedisse pria. —
La mano stessa il pastorale e il brando
Strinse più volte: e, ad annullar tiranni
O popoli empj, ai sacerdoti santi
Il gran Dio degli eserciti la destra
Terribil sempre, e non fallevol mai,
Armava ei stesso. Appenderassi in voto
Questa, ch'io stringo, arme omicida e santa
A questi altari un dì. Furor m'incende,
Più assai che umano: e, ancor ch'io nuovo al sangue
Il braccio arrechi, oggi dal ciel fia scorto
Dentro al cor empio, che a trafigger scelsi.

Guglielmo. E scelto hai tu?...

Salviati. Lorenzo.

Guglielmo. Il più feroce?

Raimondo. Io 'l volli in ciò pur compiacer, bench'io
Prescelto avrei d'uccidere il più forte.
Ma pur pensai, che al certo il vil Giuliano
Di ascosa maglia il suo timor vestiva;
Onde accettai, come più scabra impresa,
Io di svenarlo. Avrai Lorenzo; avrommi
Io 'l reo Giulian: già il tengo: entro quel petto,
Nido di fraude e tradimento, il ferro
Già tutto ascondo. — A sguainar fia cenno,
Ed al ferire, il sacro punto, in cui,
Tratto dal ciel misterïosamente
Dai susurrati carmi, il figliuol Dio
Fra le sacerdotali dita scende. —
Or, tutto sai: del sacro bronzo al primo
Squillo uscirai repente; e allora pensa
Ch'ella è perfetta, o che fallita è l'opra.

Guglielmo. Tutto farò. — Sciogliamci; omai n'è tempo.
Notte, o tu, che la estrema esser ne dei
Di servaggio o di vita, il corso affretta! —

Tu intanto, o figlio, assai, ma assai diffida
Di Bianca: in cor di donna è scaltro amore.
E tu, bada, o Salviati, che se a vuoto
Cade il colpo tuo primo, è tal Lorenzo,
Da non lasciar che tu il secondo vibri.

ATTO QUINTO.

SCENA I.

RAIMONDO, BIANCA.

Raimondo. Or via, che vuoi? Torna a tue stanze, torna:
Lasciami; tosto io riedo.
Bianca. Ed io non posso
Teco venirne?
Raimondo. No.
Bianca. Perchè?...
Raimondo. Nol puoi.
Bianca. Di poco amor, me così tratti? O dolci
Passati tempi, ove ne andaste? Al fianco
Non mi sdegnavi allora; nè mai passo
Movevi allor, ch'io nol movessi accanto! —
Perchè ti spiaccio? in che ti offendo? Or sfuggi,
Ed or (che è peggio) anco mi scacci. Il suono
Dunque di questa mia voce non giunge,
Più non penétra entro il tuo core? Ahi lassa!...
Pur ti vogl'io seguir, da lungi almeno...
Raimondo. Ma, di che temi? o che supponi?...
Bianca. Il sai.
Raimondo. So che tu m'ami, e ch'io pur t'amo: e t'amo
Più che nol credi, assai. Tel tace il labro;
Ma il cor tel dice, e il volto, e il guardo, e ogni atto
In me tel dice. Or, s'io ti scaccio o sfuggo,
Il fo perchè d'ogni mio affanno a parte
Men ti vorrei:... qual puoi sollievo darmi?
Bianca. Pianger non posso io teco?
Raimondo. Il duol mi addoppia
Vederti in pianto consumar tua vita;
E in pianto vano. Ogni uomo io sfuggo, il vedi;
Ed a me stesso incresco.
Bianca. Altro ben veggio;

Pur troppo io veggio, che di me diffidi.
Raimondo. Ogni mio male io non ti narro?...
Bianca. Ah! tutti
I mali, sì; non i rimedj. In core
Tu covi alto disegno. A me non stimi,
Che a dir tu l'abbi? e tacilo. Ti chieggo
Sol di seguirti; e il nieghi? Io forse posso
A te giovar; ma nuocerti, non mai.
Raimondo. ...Che vai dicendo?... In cor, nulla rinserro,...
Tranne l'antica al par che inutil rabbia.
Bianca. Ma pur la lunga e intera notte, questa
Cui non ben fuga ancor l'alba sorgente,
Diversa, oh quanto, da tutt'altre notti
Era per te! Sovra il tuo ciglio il sonno
Nè un sol momento scese. Ad ingannarmi
Chiudevi i lumi; ma il frequente e grave
Alitar del tuo petto, i tuoi repressi
Sospiri a forza, ed a vicenda il volto
Tinto or di fuoco, ora di morte;... ah! tutto,
Tutto osservai, chè meco amor vegliava:
E non m'inganno, e invan ti ascondi...
Raimondo. E invano
Vaneggi tu. — Pieno e quïeto il sonno
Non stese, è ver, sovra il mio capo l'ali;
Ma spesso avviemmi. E chi placide notti
Sotto a' tiranni dorme? Ognor dall'alto
Su le schiave cervici ignudo pende
Da lieve filo un ferro. Altr'uom non dorme
Qui, che lo stolto.
Bianca. Or, che dirai del tuo
Sorger sì ratto dalle piume? è questa
Forse tua solit'ora? Ancor del tutto
Dense eran l'ombre, e tu già in piè balzavi,
Com'uom cui stringe inusitata cura.
E ver me poscia, sospirando, gli occhi
Non ti vedea rivolgere pietosi?
E ad uno ad un non ti vid'io i tuoi figli,
Sorto appena, abbracciar? che dico? al seno
Ben mille volte stringerli, e di caldi
Baci empiendoli, in atto doloroso
Inondar loro i tenerelli petti
Di un largo fiume di pianto paterno...
Tu, sì feroce già? tu, quel dal ciglio
Asciutto ognora?... E crederò, che cosa
Or d'altissimo affare in cor non serri?

Raimondo. ...Io piansi?...
Bianca. E il nieghi?
Raimondo. ...Io piansi?...
Bianca. E pregne ancora
Di pianto hai le pupille. Ah! se nol versi
In questo sen, dove?...
Raimondo. Sul ciglio mio
Lagrima no, non siede:... e, s'io pur piansi,...
Piansi il destin degli infelici figli
Di un oltraggiato padre. Il nascer loro,
E il viver lor poss'io non pianger sempre? —
O pargoletti miseri, qual fato
In questa morte, che nomiam noi vita,
A voi sovrasta! de' tiranni a un tempo
Schiavi e nipoti, per più infamia, voi...
Mai non vi abbraccio, ch'io di ciò non pianga...
Sposa, deh! tu, dell'amor nostro i pegni,
Amali tu; perch'io d'amore gli amo
Diverso troppo dal tuo amore, e omai
Troppo lontan da' miei corrotti tempi.
Piangi tu pure il lor destino;... e al padre
Fa che non sien simìli, se a te giova,
Più che a virtude, a servitù serbarli.
Bianca. Oh ciel!... quai detti!... I figli... ohimè!... in periglio?...
Raimondo. Ove periglio sorga, a te gli affido.
S'uopo mai fosse, dei tiranni all'ira
Pensa a sottrarli tu.
Bianca. Me lassa! Or veggio,
Ora intendo, or son certa. O giorno infausto,
Giunto pur sei; maturo è il gran disegno:
Tu vuoi cangiar lo stato.
Raimondo. ...E s'io il volessi,
Ho in me forza da tanto? Il vorrei forse;
Ma, sogni son d'infermo...
Bianca. Ah! mal tu fingi:
Uso a mentir meco non è il tuo labro.
Grand'opra imprendi, il mio terror mel dice;
E quei che al volto alternamente in folla
Ti si affaccian tremendi e varj affetti;
Disperato dolor, furor, pietade,
Odio, vendetta, amore. Ah! per quei figli
Che tu mal grado tuo pur cotanto ami,
Non per me, no; nulla son io; pel tuo
Maggior fanciul, dolce crescente nostra
Comune speme, io ti scongiuro; almeno

Schiudimi in parte il tuo pensier; te scevro
Fa ch'io sol veggia da mortal periglio,
E in ciò mi acqueto: o, se in periglio vivi,
Lasciami al fianco tuo. Deh! come deggio
Salvar tuoi figli, s'io del tutto ignoro
Qual danno a lor sovrasti? A' piedi tuoi
Prostrata io cado; e me non vedrai sorta,
Finchè non parli. Se di me diffidi,
Svenami; se in me credi, ah! perchè taci?
Son moglie a te; null'altro io son: deh! parla.

Raimondo. ...Donna,... deh! sorgi. Il tuo timor ti pinge
Entro all'accesa fantasia perigli
Per or lontani assai. Sorgi; ritorna,
E statti ai figli appresso: a lor tra breve
Anch'io verrò: lasciami.

Bianca. Ah! no...

Raimondo. Mi lascia;
Io tel comando.

Bianca. Abbandonarti? Ah! pria
Svenami tu: da me in null'altra guisa
Sciolto ne andrai...

Raimondo. Cessa.

Bianca. Deh!...

Raimondo. Cessa; o ch'io...

Bianca. Ti seguirò.

Raimondo. Me misero! ecco il padre;
Ecco il padre.

SCENA II.

GUGLIELMO, RAIMONDO, BIANCA.

Guglielmo. Che fai? v'ha chi t'aspetta
Al tempio; e intanto inutil qui?...

Raimondo. L'udisti?
Al tempio vo; che havvi a temer? deh! resta.
Padre, trattienla: io volo, e tosto riedo. —
Bianca, se m'ami, io t'accomando i figli.

SCENA III.

GUGLIELMO, BIANCA.

Bianca. Oh parole! Ahi me misera, che a morte
Ei corre! E a me tu di seguirlo vieti?
Crudo...

Guglielmo. Arrestati; placati; fra breve
Ei tornerà.
Bianca. Crudel; così ti prende
Pietà del figlio tuo? Solo tu il lasci
Incontro a morte andarne, e tu sei padre?
Se tu il puoi, l'abbandona; ma i miei passi
Non rattener; mi lascia, irne vogl'io...
Guglielmo. Fora il tuo andare intempestivo, e tardo.
Bianca. Tardo? ohimè! Dunque è ver, ch'ei tenta... Ah! narra...
O parla, o andar mi lascia... Ove corre egli?
A dubbia impresa, il so; ma udir non debbo
Ciò che a sì viva parte di me spetta?
Ah! voi pur troppo di qual sangue io nasca,
Più di me il rimembrate. Ah! parla: io sono
Fatta or del sangue vostro: i miei fratelli
Non odio, è ver; ma solo amo Raimondo;
L'amo quant'oltre puossi; e per lui tremo,
Che pria ch'a lor non tolga egli lo stato,
Non tolgan essi a lui la vita.
Guglielmo. Or, s'altro
Non temi; e poichè pur tant'oltre sai;
Men dubbia, or sappi, è dell'altrui, sua vita.
Bianca. O ciel! di vita anco in periglio stanno
I fratelli?...
Guglielmo. I tiranni ognor vi stanno.
Bianca. Che ascolto? ohimè!...
Guglielmo. Ti par che tor lo stato
Altrui si possa, e non la vita?
Bianca. Il mio
Consorte or dunque,... a tradimento,... i miei?...
Guglielmo. A tradimento, sì, versar lor sangue
Dobbiam noi pria, che il nostro a tradimento
Si bevan essi: e al duro passo, a forza,
Essi ci han tratti. A te il marito e i figli
Tolti eran; sì, tolti a momenti: ah! d'uopo
N'era pur prevenir lor crudi sdegni.
Io stesso, il vedi, a secondar la impresa,
Oggi all'antico fianco il ferro io cingo
Da tanti anni deposto.
Bianca. Alme feroci!
Cor simulati! io non credea che a tale...
Guglielmo. Figlia, che vuoi? necessità ne sprona.
Più non è tempo or di ritrarci. Al cielo
Porgi quai voti a te più piace: intanto
Lo uscir di qui non ti si dà: custodi

Hai molt'uomini d'arme. — Or, se pur madre
Più ch'altro sei, torna a' tuoi figli, ah! torna...
Ma il sacro squillo del bronzo lugúbre
Udir già parmi... ah! non m'inganno. Oh figlio!...
Io corro, io volo a libertade, o a morte.

SCENA IV.

BIANCA, UOMINI D'ARME.

Bianca. Odimi... Oh come ei fugge! Ed io qui deggio
Starmi? Deh! per pietà, schiudete il passo:
Questo fia il petto, che colà frapposto
Può il sangue risparmiar... Barbari; in voi
Nulla può la pietà? — Nefande, infami,
Esecrabili nozze! io ben dovea
Antiveder, che sol potean col sangue
Finir questi odj smisurati. Or veggo
Perchè tacea Raimondo: in ver, ben festi
Di a me celar sì abbominevol opra:
D'alta vendetta io ti credea capace;
Non mai di un vile tradimento, mai...
Ma, qual odo tumulto?... O ciel!... quai grida?...
Par che tremi la terra!... Oh di quale alto
Fremito l'aria rimbomba!... distinto,
Di libertà, di libertade il nome
Suonami...[1] Ohimè! già i miei fratelli a morte
Forse... Or chi veggio? Oh ciel! Raimondo?...

SCENA V.

RAIMONDO, BIANCA.

Bianca. Iniquo,
Che festi? parla. A me, perfido, torni
Col reo pugnal grondante del mio sangue?
Chi mai ti avrebbe traditor creduto?
Che miro? ohimè! dallo stesso tuo fianco
Spiccia il sangue a gran gorghi?... Ah! sposo...
Raimondo. ...Appena...
Mi reggo... O donna mia,... sostiemmi... Vedi?
Quello, che gronda dal mio ferro, è il sangue
Del tiranno; ma...

[1] Gli uomini d'arme si ritirano.

Bianca. Ohimè!...
Raimondo. Questo è mio sangue;...
Io... nel mio fianco...
Bianca. Oh! piaga immensa...
Raimondo. Immensa,
Sì; di mia man me la feci io, per troppa
Gran rabbia cieco... Su Giuliano io caddi:
Lo empiei di tante e di tante ferite,
Che d'una... io stesso... il mio fianco... trafissi.
Bianca. Oh rio furore!... Oh mortal colpo!... Oh quanti
Ne uccidi a un tratto!
Raimondo. A te nol dissi, o sposa...
Deh! mel perdona: io dir non tel dovea;
Nè udirlo tu pria che il compiessi:... e farlo
Ad ogni costo era pur forza... Duolmi,
Che a compier l'opra ogni mia lena or manca...
S'ei fu delitto, ad espïarlo io vengo
Agli occhi tuoi, col sangue mio... Ma, sento
Libertade eccheggiar vieppiù dintorno?
E oprar non posso!...
Bianca. Oh cielo! E... cadde... anch'egli...
Lorenzo?...
Raimondo. Almeno al feritore io norma
Certa ne diedi... Assai felice io moro,
Se in libertà lascio, e securi,... il padre,...
La sposa,... i figli,... i cittadini miei...
Bianca. Me lasci al pianto... Ma, restar vogl'io?
Dammi il tuo ferro...
Raimondo. O Bianca... O dolce sposa...
Parte di me;... rimembra, che sei madre...
Viver tu dei pe' nostri figli; ai nostri
Figli or ti serba,... se mi amasti...
Bianca. Oh figli!...
Ma il fragor cresce?...
Raimondo. E più si appressa;... e parmi
Udir le grida varïare... Ah! corri
Ai pargoletti, e non lasciarli: ah! vola
Al fianco loro. — Omai,... per me... non resta...
Speme. — Tu il vedi,... che... a momenti... io passo.
Bianca. Che mai farò?... Presso a chi star?... Che ascolto?
« Al traditore, al traditor; si uccida. »
Qual traditore?...
Raimondo. Il traditor,... fia... il vinto.

SCENA VI.

LORENZO, GUGLIELMO, BIANCA, RAIMONDO,
ALTRI UOMINI D'ARME.

Lorenzo. Si uccida.
Raimondo. Oh vista!
Bianca. O fratel mio, tu vivi?
Abbi pietà...
Lorenzo. Qui ricovrò l'infame;
Infra le braccia di sua donna ei fugge;
Ma invan. Svelgasi a forza...
Bianca. Il mio consorte!...
I figli miei...
Raimondo. Tu in ferrei lacci, o padre?...
Guglielmo. E tu piagato?
Lorenzo. Oh! che veggi'io? dal fianco
Versi il tuo sangue infido? Or, chi 'l mio braccio
Prevenne?
Raimondo. Il mio; ma errò: quest'era un colpo
Vibrato al cor del fratel tuo. Ma, ei n'ebbe
Da me molti altri.
Lorenzo. Il mio fratello è spento:
Ma vivo io, vivo; e, a uccider me, ben altra
Alma era d'uopo, che un cordardo e rio
Sacerdote inesperto. Estinto cadde
Salviati; e seco estinti gli altri: il padre
Sol ti serbai, perchè in veder tua morte,
Pria d'ottener la sua, doppia abbia pena.
Bianca. L'incrudelir che vale? a morte presso
Ei langue...
Lorenzo. E semivivo, anco mi giova...
Bianca. Pena ha con sè del fallir suo.
Lorenzo. Che veggio!
Lo abbracci tinto del fraterno sangue?
Bianca. Ei m'è consorte;... ei muore...
Raimondo. Or,... di che il preghi? —
Se a me commessa era tua morte, mira,
Se tu vivresti. [1]
Bianca. Oh ciel! che fai?...
Raimondo. Non fero
Invano... io... mai.

Si pianta nel cuore lo stile, che avea nascoso al giunger di Lorenzo.

Guglielmo. Figlio!...
Raimondo. M'imita, o padre.
Ecco il ferro.
Bianca. A me il dona...
Lorenzo. Io 'l voglio.[1] — O ferro,
Trucidator del fratel mio, quant'altre
Morti darai!
Raimondo. Sposa,... per sempre... addio.
Bianca. Ed io vivrò?...
Guglielmo. Terribil vista! — Or tosto,
Fammi svenar: che più m'indugi?
Lorenzo. Al tuo
Supplizio infame or or n'andrai. — Ma intanto,
Si stacchi a forza la dolente donna
Dal collo indegno. Allevïar suo duolo
Può solo il tempo. — E avverar sol può il tempo
Me non tiranno, e traditor costoro.

[1] Strappa il ferro di mano a Guglielmo, che l'avea raccolto, appena gittatogli da Raimondo.

DON GARZIA.

PERSONAGGI.

COSIMO.	PIERO.
ELEONORA.	GARZIA.
DIEGO.	GUARDIE.

Scena, il palazzo di Cosimo in Pisa.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

COSIMO, DIEGO, PIERO, GARZIA.

Cosimo. Lieve cagion qui non vi aduna, o figli:
Veder mi giova quanto in voi sia il senno,
Or, che a prova vi udrò. Ma, pria ch'io v'apra
Il mio pensier, ciascun di voi mi giuri
Dir vero, e asconder sempre nel profondo
Del cor l'arcano che a svelarvi imprendo.
Diego. Per questa spada io 'l giuro.
Piero. Ed io pel padre.
Garzia. Sovra il mio onore io 'l giuro.
Cosimo. Udite or dunque. —
La mia causa, è la vostra: in voi non entra
Odio, nè amor, nè affetti, altri che i miei.
V'estimo io tali; onde consiglio nullo
Miglior mi fia del vostro. Or non vi narro
Perchè i leggieri abitator di Flora
Increscìuti mi sien; perchè a più queta
Stanza in queste di Pisa amate mura
Mi ritraessi; a ognun di voi già è noto.
Con man più certa e non men duro morso,
Io di qui stringo al par l'instabil, fello
Popol maligno, che obbedir mal vuole,
E che imperar mal sa; nè dubbio è omai
Il servir suo: ma appien securo in trono
Non io mi sto per tanto. Alti perigli
Spesso incontrar già gli avi nostri; e tutto
Gridami in cor, che a passeggera calma,
A fallace sereno io non mi affidi.
Domi i più de' nemici, o spersi, o spenti,
Fero ne veggio or rimanermi un solo:
M'è di sangue congiunto, in vista amico;
Mi segue ognora (ancor ch'io mai nol curi)
Modesto ai detti, ossequïoso in atto;

Ma, nell'intimo cor, di rabbia pieno,
Di rei disegni...

Diego. Ed è?

Cosimo. L'empio Salviati. —
Benchè congiunto, ei sì; bench'ei pur nasca
Dal fratel di mia madre, egli è non meno
Nemico a noi, che già il suo padre il fosse.
Quel fero vecchio, (ricordarlo udiste)
Che libertà fingea, perch'era troppo
Da lui lontan, benchè il bramasse, il seggio:
Quei, che attentossi, il dì che al soglio assunto
Io dal senato e in un dal popol era,
Sconsigliarmi dal regno. I suoi molti anni
E di mia madre il pianto, a lui perdono
Di sua stolta baldanza ottenner poscia:
Ma non così questo impugnato scettro
Perdonava egli a me. Che pur potea
Un vecchio imbelle? udía di morte i messi,
E già presso alla tomba, il velen rio
Che invano in core ei racchiudea, nel core
Tutto versò dell'empio figlio. Or, certo
Io son, che figlio di sprezzato padre,
Feroce ei m'odia; e, quel ch'è peggio, ei tace:
Quindi è d'uopo ch'io vegli. Era a sue mire
Ostacol forse la mia madre in vita;
Or che cessò, più da indugiar non parmi:
Tutte occupar densi a costui le vie,
Non che di nuocer, di tentare. Il mezzo,
E il migliore e il più ratto a un tanto effetto,
Liberamente ognun di voi mi mostri.

Diego. Padre, e signor, non che di noi, di tutti;
Che poss'io dirti di ragion di regno,
Che tu nol sappi? Assai de' reo chiamarsi,
Parmi, colui che al suo signor non piace:
Che fia quei che, abborrito, anco lo abborre?
Ha congiunti chi regna? Or, poichè al prence
La sorte amici non concede mai,
Che falsi, od empj; almen non dee nemici
Ei tollerar, nè aperti mai, nè occulti.
Tranne esempio da lui che il tosco scettro
Tenne anzi te; quell'Alessandro, quello,
Che a tradimento trafitto cadea;
Ei de' congiunti a diffidar t'insegni,
Più che d'ogni altro. Amistà finta, e lunga
Servitù finta, e affinitade, apriro

Infame strada al traditor Lorenzo
D'immerger entro al regio petto il ferro.
Ben sapea di costui l'animo iniquo
Il prence in parte, e diffidar non volle:
Anzi lo accolse, e il fea de' suoi, sì ch'egli
Al fin lo uccise. — Ah! gli odj altrui previeni:
Dolcezza, in chi può non usarla, apponsi
A timor solo; e assai velar chi regna
De' il suo timor; che il più geloso arcano
Di stato egli è: guai, se si scopre: tace
Tosto l'altrui terrore: e allor, che avviene? —
Pera Salviati; è il parer mio: ma pera
Apertamente. Egli ti offende, e a giusta
Morte tu il danni: ma, non far che oscura
Timida nube i maestosi raggi
Del tuo potere illimitato adombri.

Garzia. Se a prence in soglio nato, e all'ombra queta
Di propizia fortuna indi cresciuto
Infra gli ozj di corte, io qui parlassi,
Padre, tu a lungo or non mi udresti. Dura,
Difficil, vana, e perigliosa impresa
Fia 'l rattemprar signor che mai d'avversa
Sorte non vide il minaccioso aspetto.
Ma, Cosmo, tu, che i tuoi giovenili anni
Lungi dal trono, e dalle sue speranze,
Fra i sospetti vivesti; or trafugato
Dalla madre sul Tebro, or d'Adria in riva,
Or del Ligure alpestre agli ermi scogli;
Tu, che dell'odio poderoso altrui
Provasti il peso, ora benigno orecchio
Prestami, prego. — Alla medícea stirpe,
Da più lustri, a vicenda, arte, fortuna,
Forza, e favor, dier signoril possanza;
Cui più splendor, nerbo, e certezza poscia
Tu aggiungesti ogni dì. Tu sai, che invano
L'uccisor d'Alessandro asilo e scampo
Sperò trovare in libera contrada.
Tuo brando il giunse entro Vinegia: ei giacque
Inulto là, dove il poter si vanta
Sol di libere leggi: il Leon fero
Uccider vide infra gli artigli suoi
Chi troppo stava in suo ruggir securo:
Videlo, e tacque: e il tuo terribil nome
Fea d'Italia tremar l'un mare e l'altro.
Che brami or più? senza nemici regno?

Ciò non fu mai: spegnerli tutti? e ferro
Havvi da tanto? Agli avi tuoi pon mente:
Qual finor d'essi sen moria tranquillo,
Possente, e amato? il solo Cosmo; quegli
Ch'ebbe poter, quanto glien diero; e a cui
Più assai ne aggiunse, il men volerne. Or, mira
Gli altri: Giulian trafitto; a stento salvo
Il pro Lorenzo: espulso Piero: ucciso
Alessandro. Eppur, mai non fur costoro
Di sangue avari. Ah! ben tel dicon essi,
Quanto è lubrica al trono infida base
Lo sparso sangue. — Ucciderai Salviati,
Forse non reo: nemici altri verranno:
Fian spenti? ed altri insorgeranno. — Il brando
Del diffidar, la insazïabil punta
Ritorce al fin contro chi l'elsa impugna.
Deh! pria che or scenda, il tieni in alto alquanto:
Ferito ch'abbia, ei più non resta. A un tempo,
E a chi ti spiace, e alla tua fama, o padre,
Deh! tu perdona.

Diego. Ei da me ognor dissente.

Piero. Io, minor d'anni, e di consiglio quindi,
Parlerò pur, poichè il comanda il padre.
Prode qual è, Diego parlò; nè biasmo
Già di Garzía gli accenti, ancorch'io spieghi
Parer tutt'altro. Io, di Salviati al solo
Nome, che a me suona delitto, io fremo.
Altro Salviati a tradimento ardiva
Il ferro alzar sovra Lorenzo nostro.
Padre, sol duolmi che nemico troppo
Apertamente di costui mostrato
Finor ti sei: non, perchè a lui più umano
Mostrandoti, cangiar quel doppio core
Tu mai potessi; ma, talor men biasmo
Acquista al prence il trucidar gli amici,
Che il punire i nemici. — Una, fra tante
Stragi, onde mai di Tiberio la rabbia
Sazia non fu, sol una a Roma piacque.
Vero o mentito di Sejan foss'egli
Il congiurar; pubblica gioja, e risa,
E canti, e scherni, le sue esequie furo.
Amico al prence, a ogni altro in odio: ei cadde
Quindi abborrito, invendicato, e vile. —
Vuoi tu spento Salviati, e salvo a un tratto
Da invidia te? ciò che non festi, imprendi.

Fingi d'amarlo; ogni pietà ne hai tolta:
Promovil; campo a largo errar gli dai:
Premialo; ingrato e traditor fia tosto.
Così vendetta colorir si puote
Di giusta pena; in un così s'ottiene
Di prence il frutto, e d'uman sire il nome.

Cosimo. Col tuo consiglio anco si regna, o Piero;
Ma, più regale io quel di Diego estimo.
Senza atterrire od ingannar, tenersi
Soggetto l'uom, ben chi sel crede è stolto.
Poco bensì di un figlio, e men di un prence
Ravviso i sensi in te, Garzía: tu parli
A Cosmo re del cittadino Cosmo?
Tu vuoi ch'io in trono il reo destin rimembri? —
Ed io 'l vo' far, col prevenir d'avversa
Fortuna i colpi. — Or, qual linguaggio è il tuo?
Nomi il timor, prudenza? umano chiami,
L'esser debole e vile? e allor ch'io chieggio
Come il mortal nemico mio si spenga,
Com'io deggia salvarlo a me tu insegni?

Diego. Garzía minore, e ad obbedirmi nato,
Maraviglia non fia se al trono pari
L'animo in sè non serra; e s'ei private
Virtù professa, o finge...

Garzia. Una pur sempre
Fia la virtude; e in trono, e fuor, sola una.
Richiesto, io dissi il pensier mio: se un' alma
Qual mostri, è d'uopo ad aver regno, io godo
Di non attender regno: e, s'io pur nacqui,
Come tu il dici, all'obbedire, io voglio
Pur obbedir, ma a tal che imperar sappia...

Cosimo. E son quell'io, finora: e tu, rimembra,
Ch'io so farmi obbedire: ama e rispetta,
Quanto me, Diego. — In voi, gli animi vostri,
Non consiglio, cercai. Vidi, conobbi,
Udii: mi basta. — A voi, nei detti ed opre,
E nei pensieri, io solo omai son norma.

SCENA II.

DIEGO, PIERO, GARZIA.

Garzia. Ben più che ai detti, ei ne potea dall'opre
Scerner tra noi. — Ma pur, non duolmi al padre
L'aver schiuso i miei sensi: un po' men ratto

Al labro forse, ciò che in cor si serra,
Correr dovrebbe; ma finor quest'arte
La mia non è; nè più l'apprendo omai.

Diego. Ch'altro manca più a Cosmo? entro sua reggia,
Tra i proprj figli alto un censore ei trova,
Che a regnare gl'insegna.

Garzia. Or, che paventi?
Più di me sempre gli sarai tu accetto.
Il più gradito al re fia quei che porre
Suo consiglio e ragion più sa nel brando.

Piero. Sdegno fra voi trascorrer dee tant'oltre,
Perchè dispari è la sentenza? Io pure
Da voi dissento; e non, per ciò, men v'amo.
Fratelli, figli e sudditi d'un padre
Noi siam pur tutti: or via...

Garzia. Pensi a sua posta
Ciascun di noi: non cerco io lode; e biasmo
Non reco altrui. Dico bensì, che tutto
Porterem noi del pubblic'odio il grave
Terribil peso, o sia che Cosmo elegga
Forza adoprare, o finzïon: da questa
Lo sprezzo altrui, l'ira dall'altra nasce;
La vendetta da entrambe.

Diego. Oh! saggio e grande
Certo sei tu: moderator ti piaccia
Seder di nostra giovinezza. — Or, quando
Tacerai tu? Ben noto eri già al padre,
Da lui già in pregio, e, qual tel merti, avuto.
Va; se in tenebre godi, oscuro vivi:
Ma, poichè nulla al chiaror nostro aggiungi,
Non ci far di te almen spiacevol ombra.

Garzia. Ciò che splendor tu chiami, infamia il chiamo. —
Ma, a voi non toglie il mio parlar la pace,
Che in voi non è: pace assai mal si merca
Colle pubbliche grida, e mal col sangue
Dell'innocente cittadino. Io nasco
Stranier fra voi; ma, poi ch'io pur vi nasco,
Non mai sperate ch'io a voi taccia il vero.

Piero. No, tu non sei, Garzía, nemico al padre
Dunque, perchè di chi l'offende amico?

Garzia. Del giusto, amico; e di null'altro. Io parlo
A voi così; ma, con gli estranei, taccio.
Io creder vo', che un sol signor più giovi,
Dove ei stia pur del natural diritto
Entro il confin; ma tirannia?... l'abborro:

E assai l'adopra il padre mio, pur troppo!
Più del suo onor, che di sua possa, io sempre
Tenero fui: di vero amore io l'amo.
Se nulla in lui giammai varran miei preghi,
Tutti a scemar la tirannia fien volti.

Diego. Ed io, (se valgo) a vie più accrescer sempre
Sacro poter, che un temerario ardisce
Tacciar d'ingiusto, io volgerò pur tutti
Gli sforzi miei.

Garzia. Degna è di te la impresa.

Diego. Mi oltraggi tu? Ben ti farò...

Piero. T'arresta:
Oh ciel! riponi il brando...

Garzia. Il brando trarre
Lasciagli, o Piero. Ei vuol di sè dar saggio
Degno di lui. Contro il german la spada,
Sublime indizio è di futuro regno.

Piero. Deh! ti raffrena... E tu, deh taci!...

Diego. O cangia
Tuo stile, o ch'io...

Garzia. Ben veggo: in te le veci
Fa di ragion lo sdegno. Io non mi adiro,
Io, cui ragion sol muove.

Diego. All'opre tardo,
Più che al parlar, forse ti senti alquanto;
Quindi sdegno non hai.

Garzia. Più assai che all'opre,
Tardo al temer son io.

Diego. Chi 'l sa?

Garzia. Il mio brando; —
Saprestil tu,... s'io tuo fratel non fossi.

SCENA III.

DIEGO, PIERO.

Diego. A me fratello, tu? Diversi troppo
Noi fummo ognora...

Piero. Placati; ei non merta
L'ira tua generosa. Udisti ardire?
Non che arrossirne, udisti, come altero
Nel tradimento ei gode?

Diego. Un dì vedrai,
Se il suo stolido orgoglio a lui fia tolto:
Lascia ch'io regni, e tosto...

Piero. A te, per dritto,
Si aspetta il trono, è ver; ma, non a caso
Parla Garzía così. Ben so, che il padre
Ogni suo affetto, ogni sua speme ha posto
In te; di te men care ha le pupille;
Ma, ver l'occaso ei già degli anni inchina.
Sai, come langue in senil cor l'amore;
E quanto mal dalle donnesche fraudi
Canuta età si schermi. Egli è Garzía
Della madre il diletto: ella n'è cieca;
E noi poco ama, il sai...

Diego. Che temo? Il trono
Si debbe a me; nè tor mel puote il padre.
Anco mel tolga, a ripigliarlo io basto.
Ben ci conosce il padre.

Piero. È ver; ma l'arte...

Diego. Ai vili dono io l'arte. Il so, che troppo
Egli è caro alla madre. Al par vorrei
Che a Cosmo il fosse; e che men cal? non temo,
Non invidio, non odio il fratel mio.

Piero. Ma, tu non sai, qual reo disegno asconda
Entro il suo cor Garzía...

Diego. Gli altrui disegni
Indago io mai?

Piero. Ma ignoti al padre...

Diego. E voglio
Riferirglieli forse? In me ciò fora
Più assai vile, che in altri: or che fra noi
Torte parole corsero, parrebbe
Astio, o vendetta, ogni mio detto. Il padre
Conosco; e so quanto abbia forza in esso
D'ira l'impeto primo: a trista prova
Meglio è nol porre. Ove Garzía diventi
Peggior per sè, tutto n'abbia egli il danno.
Ma, s'egli offender me più omai si attenta,
Spero che dir non ei potrà, ch'io chiesto
Di lui ragione ad altri abbia, che a lui.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

COSIMO, ELEONORA.

Cosimo. No, non m'inganno io, no: più degno figlio
Non abbiam noi di Diego: a lui del soglio
Preme l'onor, la securtà del padre,
E la quïete universale. Io n'ebbi
Dal suo parlar non dubbie prove or dianzi.
Eleonora. Non senno dunque, e non amor, nè mite
Indole trovi, nè pieghevol core
Nel mio Garzía?
Cosimo. Che parli? or qual mi nomi
Rubello spirto? Ei tra i miei figli è il solo,
Ch'esser nol merti. Or, che dich'io tra i figli?
Assai più mi ama e reverisce ogni altri,
Ch'egli nol fa. Nutro un serpente in seno,
Che in me sua rabbia e il rio velen rivolge.
Oh, come a stento il furor mio rattenni
Dianzi in udirlo! I miei sospetti fansi
Omai certezza: e quel Garzía...
Eleonora. Che fece?
Che disse? in che ti spiacque? Ohimè!
Cosimo. Che disse? —
Mentr'io disegno di un mortal nemico
L'eccidio, ei consigliarmi osa il perdono.
Ei non abborre il reo Salviati adunque,
Quant'io l'abborro? I miei nemici adunque
Suoi nemici non sono?
Eleonora. Ogni uom non conti
Fra' tuoi sudditi qui? Se questo, o quello,
Spegner ti piace, or nol fai tu? Delitto
Lieve è d'un figlio, il supplicare il padre
D'esser men crudo. È ver, Diego, nè Piero,
Te sconsigliar non ardirian dal sangue:
Garzía l'osò: ch'altro vuol dir, fuor ch'egli
Benigno è più, nè l'altrui sangue anela?
Cosimo. Troppo più che non lice, omai ti acceca
Questo soverchio, e mal locato, affetto.
Idol Garzía ti festi; e, oltr'esso, nulla

Tu non ami, nè vedi. In lui virtude
Osi nomar, ciò che delitto io nomo?
Lite questa non è fra noi novella;
Ma ogni dì più mi spiace. A me non poco
Opra grata farai, se in cor ben dentro
Sì parzïale ingiusto amor rinserri.

Eleonora. Ingiusto amore? ah! se pur v'ha chi tale
Provar mel possa, io cangerommi. All'opre
Finor mi attenni, e non de' figli ai detti.

Cosimo. Tant'è; se il vuoi malgrado mio, te l'abbi
Caro per te; pur ch'io più mai non l'oda
Scusar da te. Prima virtude, e sola,
In mia reggia, è il piacermi: in lui non veggio
Tal virtute finora: a te si aspetta
L'insegnargliela; a te;... se davver l'ami.

Eleonora. E a' cenni tuoi non inchinò pur sempre
Garzía la fronte?

Cosimo. E l'obbedirmi è vanto?
E ciò, basta egli? e di nol far, chi ardito
Sarebbe omai? — Parlar, com'io favello,
Non pur si de'; ma, com'io penso, dessi
Pensar: chi a me natura non ha pari,
La dee cangiar; non simular, cangiarla.
Son di mia stirpe, e di mio impero, io 'l capo;
Io l'alma son, donde s'informi ogni altra
Viva persona qui. — Nè al reo Garzìa
Un cenno pur, pria di punirlo, io dava,
S'ei figlio a me non era. In lui più grave,
Certo, è l'error; ma voglio, anzi al gastigo,
Sola una volta ancor fargli udir voce,
Che da tristo sentiero indietro il tragga.

SCENA II.

COSIMO, ELEONORA, PIERO.

Piero. Padre, altissimo affare a te mi mena:
Teco esser deggio a lungo.

Cosimo. Oh! qual ti leggo
Sul volto afflitto strano turbamento?
Parla; che avvenne? di'.

Piero. Narrar nol posso,
Se non a te.

Eleonora. Qual sì novella cosa
Narrar può un figlio al genitor, che udirla
Una madre non possa?

Cosimo. È ver, son padre,
Ma prence a un tempo: nè il gravoso incarco
Delle pubbliche cure assunto hai meco,
Donna, finor; nè il vuoi tu assumer, s'io
Ben scerno...

Eleonora. Il ver tu scerni. Ebbi le rive
Lasciate appena del natio Sebéto,
Ch'io, compagna a te fatta, ogni pensiero,
Ogni mio amore, ogni mio fine acchiusi
Fra queste regie mura. In me trovasti
Sposa ed ancella, e nulla più. Ben vidi,
Che il mio signor tutte credea raccolte
Entro al cieco obbedir d'amor le prove:
Quind'io sempre obbedía; tu il sai; più volte
Men laudasti tu stesso in suon di gioja. —
Solo or vuoi rimaner? ti lascio: e induco
Già da chi 'l narra, qual sia questo arcano:
E so perchè nol debba udire io sola.
Ma udir non vo' di Pier la lingua, ognora
Al nuocer presta: ah! degli estrani a danno
La usasse ei pur soltanto! almen tremarne
Io non dovrei, come tuttor ne tremo.
Io mal gradito testimon, per certo,
Son dell'arti sue note.

Piero. In un sol figlio
Tutto hai riposto il tuo materno affetto:
Colpa è degli altri; ed io ne soffro intanto
Dura la pena; e in me pur solo cada!
Presta è mia lingua a nuocer sempre? il dica
Quel tuo figlio diletto, a cui non porto
Odio, ma invidia sì; dica, s'io mai
Gli nocqui, o in detti, o in opre. — Orrida taccia
Madre, or mi dai: pur mi dorría più forte,
S'altri, che madre, a me la desse; o s'altri,
Che il mio padre e signor, darmela udisse.
Ma il mio dovere io so; soffrir, tacermi
Deggio; e soffro, e mi taccio.

Cosimo. Or, vuoi tu, donna,
Con questi modi in iscompiglio porre
La reggia nostra?

Eleonora. In iscompiglio porla,
Deh, non voglia altri! abbominevol peste,
Deh, già fra noi posto non abbia il seggio!
Il loco io cedo: di costui gli arcani
Ch'io mai non sappia, e tu non mai li creda!

SCENA III.

COSIMO, PIERO.

Cosimo. Or parla, Piero.
Piero. I vaticinj in parte
Son della madre veri. Infra noi sorge
Abbominevol peste.
Cosimo. Ov'io pur regno,
Peste non v'ha che allignar possa: svelta
Fin da radice fia: parla.
Piero. Sta il tutto
In te, ben so: tu sanator sovrano
Sei d'ogni piaga; indi rimedio pronto
Cerco in te solo. — Or dianzi, ad aspri detti
Venner Diego e il fratello: io l'ire loro
A gran pena quetai; ma non estinte
Sonò, al certo. Cruccioso e torvo usciva
Garzía: con preghi a vïolenza misti
Diego rattenni: ei l'aggressor non fia,
No, mai; ma, se uno sguardo, un motto, un cenno
Esce dell'altro a provocarlo; oh cielo!
Tremo in pensar ciò che seguir ne puote.
Cosimo. Discordi sempre; io già 'l sapea: ma quale
Nuova cagion tant'oltre ora gli spinse?
Piero. Qui ne lasciasti dianzi; e ancor s'andava
Ragionando fra noi. Diego, a cui sempre,
Come all'opre, al parlar virtude è scorta,
Con quella propria sua nobil franchezza,
Garzía biasmava apertamente (e parmi,
Nol fesse a torto) dell'ardir solo egli
Al tuo cospetto la colpevol causa
Difender di Salviati. Entro il più vivo
Del cor Garzía trafitto, (era pur troppo
La rampogna verace) ei trascorreva
Contra il fratello ai vituperj: e Diego
Solo avesse oltraggiato!... Ma, ridirti
Ciò non degg'io, che a lui fervido d'ira
Sfuggia dal petto: e nol pensava ei forse;
L'ira fa dir ciò che non è, talvolta.
E a me pur, mentr'io pace iva fra loro
Ricomponendo, assai pungenti e duri
Detti lanciò: ma, non rileva. — Or preme
Che tuonar s'oda la paterna voce

Sì, che più non trascorra oltre tal rissa.

Cosimo. Dubbio non v'ha; tutto mel dice omai:
Garzía, quell'empio, il suo signore, il padre,
E se stesso, e il suo onor, tradisce a un tempo.
Obliquamente ei nell'offender Diego
Punger vuol me: cieca fidanza ei prende
Nel cieco amor materno; e al colmo in lui
L'audacia è giunta. Or dianzi, udir voll'io,
S'egli ardirebbe appalesar securo
Al mio cospetto i vili affetti iniqui,
Ch'ei nutre in cor già da gran tempo: e ascosi
Non mi son, no, quant'ei, stolto, sel crede.

Piero. Tu dunque pure il sai, ch'ei di Salviati
Celatamente?...

Cosimo. Il so; convinto appieno...

Piero. S'è mal suo grado, ei stesso...

Cosimo. E voi finora
Perchè il taceste?

Piero. Ei c'è fratello...

Cosimo. E il padre
Non son io di voi tutti?

Piero. Io pur sperava,
Che al sentier dritto ei tornerebbe; ed oso
Sperarlo ancora. In quella età primiera
Noi siam, ben vedi, in cui più l'uom vaneggia.
Ciascun di noi potria, colto a tai lacci,
Reo divenir di un simil fallo.

Cosimo. Ah! farvi
Nulla potrebbe traditori mai:
Che Diego, e tu...

Piero. Certo ne son, di Diego;
Di me, lo spero; e ogni uom di sè lo accerta,
Finch'ei rimane in sè. Ma poi, che fia,
Se di ragion nemico amor lo sforza?

Cosimo. Amor! Che parli?

Piero. Il suo fallir men grave,
Se pensi a ciò, parratti.

Cosimo. Amor, dicesti?
Amor di chi?

Piero. Padre, tu il sai.

Cosimo. So, ch'egli
È un traditor; ch'ei con Salviati spesso,
Qui nella reggia mia, di notte, ascoso,
Osa abboccarsi: ma, che amor l'induca,
Nol seppi io mai. Qual fia l'amor? favella.

Piero. Ahi lasso me!... Scusare il volli; ed io,
Io l'accusai.
Cosimo. Parla: l'impongo; e nulla
Mi taci, o ch'io...
Piero. Deh! padre, or gli perdona
Il giovenil trascorso, e nulla in lui
A mal talento ascrivi. Amor soltanto
Il fa parere un traditore. Egli ama
Del reo Salviati la innocente figlia:
Giulia gentil, che tu, in ostaggio forse
Della paterna fede, infra le illustri
Donzelle in corte collocasti, e serbi;
Giulia è il suo amor: videla appena, e n'arse.
Celato l'ama, e riamato ei vive
In dolce e vana speme. Or, qual ti prende
Poi maraviglia, che d'amata donna
Il genitor, non reo paja all'amante?
Cosimo. Ogni uom gli errori de' miei figli or dunque
Sa più di me? gli scusa ogni uom? li cela?
A parte anch'essa la pietosa madre
Certo sarà di un tale iniquo arcano;
E lo seconda forse...
Piero. In ver, nol credo...
Ma pur, nol so.
Cosimo. Ch'altro esser può codesto
Mentito amor, che a tradimento nuovo
Un velo infame? A Giulia esser può caro
Garzía per sè? figlia non è fors'ella
Del mio nemico? e non succhiò col latte
L'odio di me, del sangue mio? Si asconde
Gran tradimento in questo amor: la figlia
Fatta è stromento dall'accorto padre
Di sue vendette; io non m'inganno. E il mio
Proprio figlio?...
Piero. Tu forse entro lor alme
Ben leggi; ma, nol creder di Garzía:
Fervido amor davver lo sprona; e sempre
Il cieco duce a buon sentier non tragge:
Quindi ei fors'erra. Or che a te piano è il tutto,
Deh! tu il rattempra, ma con dolce freno:
Deh! non far no, ch'oggi ad increscer m'abbia
D'aver tradito, ancor che a caso io 'l fessi,
Quell'amoroso suo fido segreto.
Vero è, ch'a me non lo diss'egli; in corte
A tutti ei chiuso, e più a' fratelli suoi:

Ma pure, io 'l seppi. — Or, poichè il dissi, fanne
Almen suo pro. Dal vergognoso affetto,
Padre, lo svolgi; e la sua rabbia ingiusta
Contro i proprj fratelli a un tempo acqueta.

Cosimo. Ben festi di parlar: suddito figlio,
Dover ciò t'era; a me il di più si aspetta.
Ma, Diego viene.

SCENA IV.

DIEGO, COSIMO, PIERO.

Cosimo. O figlio mio, che brami?
Ragion? l'avrai.

Diego. Padre, che fia? ti scorgo
Forte accigliato. A te disturbo arreca
Forse il contender nostro? Era pur meglio
Il tacerglielo, o Piero: e che? temesti,
Che l'ira in me per un fraterno oltraggio
Oltre il dover durasse? Ah! non ne prenda
Pensiero omai, nè se ne sdegni il padre.
Me non reputo offeso; io sol compiango
L'offenditor: la mia vendetta è questa.

Cosimo. Oh degno in vero di un miglior fratello,
Che quel Garzía non è! Tu le fraterne
Ingiurie soffri; e ben ti sta: ma, prima,
Sola cagion dell'ira mia profonda
Non è, l'aver egli mie leggi infrante,
Non, l'aver teco ei contrastato or dianzi.
L'impeto in lui, pur troppo, esser non veggio
Di giovinezza figlio; è di mal seme
Frutto peggiore: andar mi è forza al fonte
Del mortifero tosco; udire io tutto,
Tutto indagare io deggio. In regal figlio,
Che può nuocer più ch'altri, e temer meno,
L'opre, gli affetti, le parole, i passi,
Anco i pensier, tutto il saperne importa.

Diego. Pure, a delitto or non gli appor, ten prego,
Ciò ch'egli or dianzi irato a me dicea.

Piero. Ben vedi, o padre, che se pari avesse
L'alma Garzía, tra lor ferma la pace
Già fora; e Diego non s'infinge...

Diego. E finto
Neppur finor credo Garzía, nè iniquo.
No, padre; in lui, benchè da me diverso,

Semi pur veggo io di virtù; dal dritto
Sentier sol parmi traviato: ei nutre
Privati affetti in principesche spoglie;
Quindi è il suo dir, che a noi sì strano appare;
I disparer quindi fra noi sì spessi;
E l'alta pompa ingiurïosa, ond'egli
Spiega fra noi le sue virtù romite.
Caldo di sdegno io primo, al tuo cospetto,
Pungerlo osai, chiamandolo mendace,
E simulato: a un alto cor l'oltraggio
Insopportabil era; e queta appena
Fu l'ira in me, che assai men dolse. Io vengo
Primo a disdirmi espressamente; e, ov'abbia
Te indisposto contr'esso il parlar mio,
A tor tal falsa impressïon sinistra.

Cosimo. Certo, assai meno è traditor Garzía,
Di quel che tu sii grande.

Diego. A te siam figli...

Cosimo. Tu il sei, davver: Piero, e tu pure il sei.

Piero. Men pregio, almeno.

Diego. Ah! non perduto ancora
Stima l'altro tuo figlio: a te il racquista,
E a noi, ten prego; ma con dolci modi.
Al tenace suo cor, più che d'impero
Forza si faccia or di consiglio; e mai
Non gli mostrar che tu di noi men l'ami.

Cosimo. Basta or, miei figli, basta. Itene: a voi
Compiacer vo'. Tu, Piero, a me tra breve
Garzía qui manda: io parlerogli. — Laudo
La sollecita cura in te non meno,
Che in Diego il cor magnanimo sublime.

SCENA V.

COSIMO.

Degna coppia di figli! — Or, qual mia stella
Terzo simíl vi aggiunge? Io nol credea,
Benchè fellon Garzía, fellon mai tanto. —
Ma, di qual occhio rimirar degg'io
Diego, che nato ad imperar, sol parla
Di perdonare i ricevuti oltraggi?...
Doleami forte di dover con lingua
Laudare in lui ciò che in mio core io biasmo...
Ma ben esperto ei non è ancor di regno;

Apprenderà: tutti di prence io veggo
Entro il suo petto i semi. Io coll'esemplo
Gl'insegnerò, che a ben regnar, men vuolsi,
Men perdonar, quanto è più stretto il sangue;
Quanto all'offeso è l'offensor più presso.

ATTO TERZO.

SCENA I.

COSIMO, GARZIA.

Garzia. Eccomi, o padre, a' cenni tuoi. — Se lice,
Con pronta umíle filial risposta,
Prevenire i tuoi detti, or posso, io primo
Il mio fallo accusando, in te far scema
L'ira tua giusta, e l'onta in me. Potessi
Men di perdono indegno agli occhi tuoi
Così pur farmi! altro non bramo al mondo.
Provocato da Diego, io l'oltraggiava;
Troppo men duol; nè darmen puoi gastigo,
Che il mio pentir pareggi. A te più caro,
Di me maggiore, e già, per lunga usanza,
Diego censor d'ogni opra mia, null'altro
Dovea trovare in me, che ossequïoso
Silenzio pieno, e pazïenza, e pace.

Cosimo. Quant'io vo' dirti antivedesti in parte;
Ma il tutto, no. L'udir da te mi giova,
Che dal tuo petto ogni rancor sia lunge;
Qual ch'ella fosse, ira non v'ha di un padre,
Che al tuo parlar non caggia. Io mai non ebbi
Dubbio neppur, che intiepidito appena
Quel calor primo, che ai pungenti motti
Vi spinse, ambo a mercede ripentiti
Non ne veniste a me. Nobil fra voi
Contesa or sorge a cancellar la prima,
Nell'accusar ciascun se stesso; ond'io
Vi assolvo entrambi, e nullo reo ne tengo. —
Altro or dirotti. — Entro al pensier tornommi
Quel tuo consiglio, ch'io biasmai stamane,
Come non dritto e inopportuno. Or vedi,
Sempre il miglior non è il parer primiero:

Quanto più in mente or rivolgendo io vado,
Fra gli altri avvisi, il tuo, meno a me spiace.
Non già ch'io creda, che affidar mi debba
Ciecamente in Salviati; ei m'odia troppo:
Ma teme anch'egli, e teme assai. Se dunque
All'odio alterno un tale ostacol pure
Frappor potessi; o tale ordire un nodo,
Che a reciproca fede ci astringesse;
Un mezzo in somma, onde securi entrambi
Vivessimo; ritrar dal sangue il core
Non niegherei fors'io: forse anco aprirlo
Alla pietà potrei...

Garzia. Padre, e fia vero?
O qual m'inonda alta letizia il petto!
Non, ch'io superbia dal parer mio tragga,
Chè nulla insegno al mio signor; ma gioja
Verace sento, in rimirar che il padre
Ad ottener l'intento suo pur sceglie
Dolcezza usar, pria che minacce e sangue.
In chi regna sta il tutto; egli a sua posta
L'odio e il timor scemare o accrescer puote
In chi obbedisce. Ah! potess'egli entrambi
Svellergli appien dall'altrui core, e a un tempo
Dal suo! ma, il niega ai regnatori il fato.

Cosimo. Ma, che fora, se un dì dolcezza troppa
Ad increscer mi avesse?

Garzia. A cor gentile
Increbbe mai? Nè temer dei, che danno
Or ten possa tornare. In se non chiude
Salviati l'odio, che racchiuder suole
Uom cui sdegno di re persegua e prema.
Ei ben lo sa, che la tua grazia tolta
Per sempre gli è: nè fia che a freno il tenga
Speme omai, nè timor: per se non teme;
Tutto perdè nel dispiacerti. Eppure,
D'ogni suo oprar perpetua norma ei fassi
Sol di quanto a te piace: e tu, se ingiuste
Vie per servire al tuo rancor non tieni,
Perder nol puoi mai per diritta via.

Cosimo. V'ha chi m'inganna dunque?... Oh trista sorte
Di chi più puote! Or, quanto a me feroce
Altri nol pinse? Ognun qui mente a prova;
E si fa ognun di mia possanza velo
A sue private mire...

Garzia. A tutti è noto

Che in odio t'era di Salviati il padre;
Quindi a gara ciascun ten pinge il figlio,
Rubello, infame, scellerato.

Cosimo. Ah! vero
Parli, pur troppo! Un prence, il cor d'altrui
Mal può saper, s'altri penétra il suo. —
Ma dimmi pure: or donde sai sì espresso
Qual sia l'animo in lui? Bench'ei seguíto
M'abbia in Pisa, nol vedi in corte mai:
Che dico, in corte? ogni consorzio umano
Ei fugge, e mena sì selvaggia vita,
Che diresti che in petto alti ei rinserra
Gravi pensieri; e ch'ei d'ogni uom diffida.

Garzia. Direi, se il dir lecito fosse...

Cosimo. Or, parla:
Mi piace il ver; godo in udirti.

Garzia. Ei venne
Su l'orme tue, ma sol per torti ei venne
Ogni sospetto di sua fe; che in mezzo
Ai torbi spirti onde Fiorenza è piena,
Dubbia avuta l'avresti in lui pur sempre.
Seco talvolta io m'abboccai, nè il niego:
Deh, tu, lo udissi! il cor d'angoscia pieno
E d'amarezza, e con temenza, ahi quanta!
E con rispetto, moderatamente
Del tuo errore si duole; e, te non mai,
Soli ne incolpa i tuoi fallaci amici,
Veri a virtù nemici; e in te i sospetti
Non crede tuoi...

Cosimo. Ma pure, ei sa, che figlio
A me tu sei; come narrarti?...

Garzia. Ei forse
Me di pietà crede capace...

Cosimo. Intendo:
In suo favor, tu presso me...

Garzia. I miei detti
Appo te vani ei troppo sa...

Cosimo. Gli avrai
Forse tu pur gli arcani tuoi dischiuso: —
Tu, mesto sempre, e al par di lui, solingo: —
Stringeavi forse parità di affetti.
Quanto a' suoi mali tu, pietoso ei dunque
A' tuoi, non odia il sangue mio del tutto?
Egli ti ascolta, e parla? assai diverso...

Garzia. Diverso, ah! sì, da quel che fama il suona.

Mi porgi ardir, ch'io non m'avria mai tolto.
Sappi, che il tuo più caro (e qual vuoi scegli,
Tra quanti hai carchi, io non dirò satolli,
D'onori e d'oro) ei t'è men fido, il giuro;
E t'ama meno; e men per te darebbe,
Di quel Salviati, vilipeso, oscuro,
E certo in cor della innocenza sua,
Cui provar, per più pena, non gli è dato.
S'ei tal pur è nel suo squallore, or pensa
Qual ei fora, se in pregio.

Cosimo. ...In cor ben dentro
Ti sta costui: forte è il tuo dir, nè il biasmo.
Poichè tu 'l di', virtude alcuna in esso
Aver pur dee: ma, parla; e il ver mi narra;
Già tu mentir non sai: t'incende or sola
Sua virtude a laudarlo?

Garzia. Ah! poichè credi
Ch'io non sappia mentir, neppur tacerti
In parte alcuna il ver vogl'io. Mi punge
Anco l'amore: ardo per Giulia; e quindi
Doppia ho pietà del genitore.

Cosimo. Ed egli
Il sa?

Garzia. Gliel dissi.

Cosimo. E, ti seconda?

Garzia. E il danna;
E il danno io pur. Deh! qual mi credi?

Cosimo. Accorto;
Ma, non a tempo.

Garzia. Amor, no, non m'accieca,
Nè onor mi spoglia. A te Salviati io laudo,
Perch'egli tutto a sua virtù pospone:
Altro il direi, s'altro il sapessi; e fosse,
Com'egli è avverso, anco al mio amor secondo.
Tradire il ver non so: d'alcuna speme
Non pasco io, no, quel fuoco che mi strugge;
Cui nè nudrire in cor vorrei, nè posso
Spegnerlo pure. Il non cangiabil mai
Severo tuo voler, so che per sempre
Me da Giulia disgiunge. A te non chieggio
Pietà: pur troppo, alla insanabil piaga
So che non ho rimedio, altro che morte!
Te supplicai pel suo innocente padre,
Che tale il so; ma, s'ei nol fosse, amore
Mai traditor non mi faria del mio.

Cosimo. Perfido, udir dalla tua propria bocca
Tutto volli: — ma, il tutto a me non narri.
Giulia è il minor de' tradimenti tuoi.
Garzia. Che ascolto? Oh ciel! creder dovea verace
Mai la bontade in te?
Cosimo. Mai nol dovevi,
Di te pensando; mai. L'animo tuo
Ben sai tu appien; tu, traditore. — Io 'l modo
Dianzi cercava, onde quell'empio torre
Dagli occhi miei: fortuna, ecco, mel reca;
E il feritor mi accenna. A me scolparti
Di fellonia vuoi tu? vuoi tu ch'io creda
Tuo sol delitto amor? poco ne avanza
Di questo dì cadente: al sorger primo
Dell'ombre amiche, entro mia reggia venga,
Qual già più volte ei venne, il rio Salviati,
Sconosciuto, di furto; e tu lo invita;
E tu lo scorgi entro all'usata grotta,
In cui sì spesso ei si abboccò già teco:
E tu, (guai se a me 'l nieghi) entro il suo petto,
Là, questo ferro immergi.
Garzia. Oh cielo!...
Cosimo. Taci.
Tradisti il padre, il tuo signor, te stesso:
L'ammenda è questa. E che? quand'io comando,
Resister osi?
Garzia. Ed altra man più infame
Ti manca a ciò?
Cosimo. Scelta ho la tua: ciò basta.
Garzia. Perir vo' pria.
Cosimo. Nol dire: il certo pegno
Io tengo in man dell'obbedir tuo pronto. —

SCENA II.

GARZIA.

Che sguardi!... ohimè!... Padre, deh! m'odi... Oh detti!...
Ma, di qual pegno parla? entro ogni vena
Scorrer mi sento inusitato un gelo:
Di Giulia intende ei forse? Ah! sì: qual pegno
A lei si agguaglia? Oh ciel!... Che fo?... Si corra...

SCENA III.

ELEONORA, GARZIA.

Eleonora. Figlio; ove vai? t'arresta; i detti oscuri,
Deh! mi spiega di Cosmo. Ei mi t'invia,
In soccorso; perchè? qual caso?...
Garzia. Oh madre!...
Che ti diss'egli?
Eleonora. « Va; reca consigli
« Al tuo Garzia; sovvienlo; or gli fai d'uopo ».
Nè più vi aggiunse; e passava oltre, in volto
Turbato, qual mai non lo vidi. Or parla;
Non m'indugiar; che fu?
Garzia. Madre, conosci
Tu questo ferro?
Eleonora. Del tuo padre al fianco
Io sempre il veggo: e che per ciò?...
Garzia. Stromento
Di regno è questo: e al solo Cosmo il fosse!
Contaminar la mia innocente destra
Non ne dovessi io mai! ma il crudo padre
In man mel reca ei stesso; e vuol che in petto
Io di Salviati a tradimento il vibri.
Eleonora. Che ascolto? Oh ciel!... Ma, perchè a te commessa
Vien sì atroce vendetta?
Garzia. Egli me sceglie,
Sol perchè di Salviati pietà sento;
Perch'io lordo non son di sangue ancora;
Perch'io la figlia, la infelice figlia
Di quel padre infelice, amo...
Eleonora. Che ascolto?
Giulia!
Garzia. Sì, l'amo; e malaccorto il dissi
A Cosmo io stesso: e in lui si accese quindi
Snaturata, e di lui sol degna voglia,
Di fare il padre dell'amata donna
Dall'amante svenare. Or non è il tempo
Di narrarti com'io fui preso ai lacci
Di virtù tanta a tal beltade aggiunta;
Nè, s'io 'l narrassi, il biasmeresti, o madre;
Sol ti dico, ch'io n' ardo, e che me stesso,
Pria che il suo padre, io svenerò.
Eleonora. Deh... figlio!...

Ohimè!... Che dici?... E che farò?... Funesto
Amor!... Per quanto oltre ogni cosa io t'ami,
Lodar nol posso.

Garzia. O madre, al fianco tuo
Giulia tuttor si sta: sue rare doti
Tu ben conosci e apprezzi; e tu l'hai cara
Sovra ogni altra donzella: indi ben sai,
Che scusa almen, se pur non lode, io merto.
Ma, se il vuoi pur, mi biasma: a te non spiacqui,
Madre, giammai: m'è legge ogni tuo cenno.
Amor, se trarmel non poss'io dal core,
Tenerlo a fren poss'io. Sol che di Cosmo
Nei feri artigli tu cader non lasci
Quell'innocente angelico costume.
Salvarla vo', non farla mia. Feroce
Cosmo uscía minacciandomi: un delitto
Solo, al crudo suo cor forse or non basta;
Giulia fors'anco... Oh ciel!... Deh! madre, accorri;
Deh! s'io mai ti fui caro, or vanne, veglia
Su l'amor mio. Chi sa?...

Eleonora. Temer soverchio
L'amor ti fa.

Garzia. Tutto temer dall'atra
Ira di Cosmo vuolsi: ancor n'hai tempo;
Sta in te il rimedio; il suo furor t'è forza
Deluder; vano il raddolcirlo fora.
Come or più vuoi, Giulia si scampi; e intanto
Fingi me quasi ad obbedir già pronto:
Tempo, non altro, io chieggio. Al fin, sei madre;
Amor di madre inspireratti. A un figlio
Dei risparmiare un delitto sì orrendo;
E innocente donzella dei sottrarre
Da ingiusta forza. Or, tu mi vedi umíle
Pianger, pregar, finchè riman pur speme:
Guai! se a vendetta il genitor mi spinge;
Guai! se sua rabbia in quella, in cui sol vivo,
Rivolger osa. Ad inondar la reggia
Trascorreran rivi di sangue; e questo
Mio braccio il verserà. Più non conosco
Ragione allor; più non m'estimo io figlio...

Eleonora. Deh! t'acqueta; che di'? Tropp'oltre vedi:
Lunge da te di sì fatale eccesso
Anco il pensier...

Garzia. Dunque previeni, o madre,
Ciò che impedir poi non potresti. Al duro

Passo, a cui tratto il padre m'ha, deh! cerca
Scampo a me tal, ch'io traditor non sia.

Eleonora. Sì, figlio, sì; ma i tuoi bollenti spirti
Rattempra; io volo a lui. Cangiar potessi
Il suo fiero comando! In salvo almeno
Giulia porrò, per darti pace. Intanto
Nulla imprender, tel vieto, anzi ch'io rieda.

SCENA IV.

GARZIA.

Nulla farò, se non è Giulia in salvo. —
Ma oimè! che spero? che a deluder Cosmo
Vaglia or la madre, che scolpito in volto
Porta il terrore?... Oh! di qual padre io nasco!
Sagace al par che crudo, ingannar puossi,
Come a pietà piegarlo... Eppur, sua rabbia
Non avrà nella timida donzella
Rivolta ei, no, pria di saper s'io niego
Vibrar l'atroce colpo... Ed io, il consento?...

SCENA V.

PIERO, GARZIA.

Piero. Fratel, che festi? Ohimè!...
Garzia. Che fu?
Piero. Ben ora
Ti compiango davvero.
Garzia. Ora?... che avvenne?
Piero. Misero te! Minaccia Cosmo, e freme,
E traditor ti appella.
Garzia. Io tal non sono.
Piero. Ma pure, il padre è fuor di sè. D'infami
Aspre catene carca innanzi trarre
Si fea la figlia di Salviati...
Garzia. Oh cielo!
Tiranno vile... Io corro.
Piero. Ahi!... dove?
Garzia. A trarla
D'indegni ceppi.
Piero. A orribil morte trarla
Tu puoi, col tuo furore. A guardia ei diella,
Sotto pena del core, al crudel Geri.

Se in suo favore un menom'atto ei vede
Da chi che sia tentar, di propria mano
Geri tosto svenarla...

Garzia. Or or vedrassi...

Piero. Deh! t'arresta; che fai?

Garzia. ... Svenarla? Oh rabbia!...
Ma, non giungea la madre a lui?...

Piero. Pur dianzi
Venne; ma corso era già l'ordin fero.
Parlar volea; ma dir non la lasciava
L'irato sire: ella piangea; ma il pianto
Non bisognare, ei le diceva: « Il mezzo
« Di scolparsi del tutto, io stesso il diedi
« Al tuo Garzía. »

Garzia. Di che, di che scolparmi?
D'esserti figlio? è incancellabil macchia.
Mezzo ei mi diè? vedi qual mezzo: il ferro,
Ch'io immerger debbo a tradimento in petto
Del misero Salviati. — Ah! perchè figlio,
Cosmo, a te sono? ah, nol foss'io! ben fora
Mezzo, e il migliore a discolparmi, il ferro.
Ma in te nol posso; oh rabbia!... In me...

Piero. Che fai?
Che tenti! Ah! cessa...

Garzia. Anzi che a morte io veggia
Trar l'amata donzella; anzi che lordo
Farmi del sangue del suo padre, io voglio
Svenarmi, io qui...

Piero. Deh! ferma;... odimi;... pensa
Ch'è immutabile Cosmo. Ei vuol Salviati
Morto, a ogni costo: e se da te lo vuole,
Col tuo morir nol salvi; anzi a più duri
Strazj il riserbi: ah! ben sai tu; se l'ira
Delusa in Cosmo scemi. E l'innocente
Sua figlia, anch'essa forse...

Garzia. Oh ciel!...

Piero. Che forse?
Certo è, pur troppo! Ove obbedir tu nieghi,
E padre e figlia ei svenerà.

Garzia. D'orrore
Gelar mi fai. Ma come uccider io,
E a tradimento, un innocente, un giusto?
L'amico, il padre dell'amata donna
Trar qui, di notte, e sotto infame velo
D'amistà finta?...

Piero. Ah! non s'udia più atroce
Caso giammai; nè mente havvi sì salda,
Che non vaneggi a tanto. — Eppur, che vuoi?
Ch'altro puoi far? tutto fia peggio. Un solo
Pera; fia 'l meglio...
Garzia. Ed io vivrommi?...
Piero. Ah!... m'odi.
Chi te costringe a tal delitto è il reo,
Non tu. — Ma, in parte anco l'orror scemarti
Del tradimento io posso, ove in tuo nome
Da me inviar lasci a Salviati il messo. —
Risolvi; omai risolvi: ah! pensa in quanta
Mortale angoscia or la tua Giulia vive...
Garzia. Giulia!... E svenarti il padre?... Ah! no, nol posso...
Eppur, te sveno se lui non uccido...
Ch'io, nè morir, nè vendicarti, e appena
Salvarti io possa? — Ma, la madre io deggio
Udire ancor, pria di risolver: forse
Il duol, la rabbia, il disperato amore,
Altra via m'apriranno.
Piero. Ah! no...
Garzia. Ma pure,
S'egli è destin ch'io l'orrido delitto... —
Odi: se a te fra un'ora io qui non riedo,
Pur troppo è ver, che sceglier mi fu forza
Di trucidar di Giulia il padre. — Allora
Lascio a te, poichè il vuoi, l'orrido incarco
Di spedir l'empio messagger di morte.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

PIERO, DIEGO.

Diego. Dimmi; che volge in suo pensier Garzía,
Che andar, correr, tornar, com'uom che l'orme
Perduto ha di ragion, poc'anzi io 'l vidi?
Piero. Oh! non sai ch'egli?...
Diego. E che di lui saprei?
Stanco, tu il vedi, ed anelante io torno
Dalle usate mie selve. Io so, che ricca

Preda riporto: altro non so. Ma biechi
Accesi sguardi in me volgea Garzía,
Oltrepassando tacito, e veloce
Come saetta. Or di', qual nuova rabbia
Il cor gl'invade?

Piero. Ah! non è nuova: ei sempre
Te biasma, invidia, sfugge, anco schernisce,
Quand'egli il può. Forse il vederti or ora,
Così qual sei, d'ogni regale insegna
Spogliato; e inerme della spada il fianco,
E, nell'aspetto, abitator di boschi,
Più che figlio di re; ciò forse il trasse
A sogguardarti con dileggio. Ei danna
Tutto in altrui ciò ch'ei non fa.

Diego. Pur, parmi
Più regia opra stancar le belve in caccia,
Che in ozio molle, entro a volumi immensi,
Imparare a temer. Pietà mi prende
Del suo dileggio. — Ma, quel tanto a fretta
Muoversi, or donde?...

Piero. Assai gran cose ei volge.
Or corre al padre, indi alla madre ei riede,
E in ciò si affretta, anzi che manchi il tempo
A' suoi raggiri. Assente Diego, escluso
Io dall'udir; vedi, propizio è il punto,
Per farsi innante. Altro non so: ma dianzi
Tradimento nomar l'amistà rea
Di Garzía con Salviati udimmo; or lieve
Imprudenza si noma: e quel sì spesso
Teco garrir, che tracotanza ell'era,
Con altra voce or giovenil bollore
Si appella: e l'odio del poter d'un solo,
Che apertamente egli professa, or l'odo
Frivol pensier nomare. — In Cosmo l'ira
Giusta rinascer ogni giorno io veggo:
Ma in breve spegner suole arte donnesca
Il senil fuoco. In fin, Garzía stamane
Chiamar s'udía fellone: oggi (ed appena
Tramonta il dì) scolpar del tutto ei s'ode,
Difendere, innalzare; e fia, fors'anco,
Che premiato ei si veggia.

Diego. E che rileva
A noi pur ciò? duolmi che in grazia al padre
Torni il fratello? A ravvedersi, forse
Ciò sol può trarlo.

Piero. E più di te fors'io
Invido son del bene altrui? ma, duolmi
L'inganno, e più l'alta feral rovina,
Che a nostra stirpe, al padre, e a te sovrasta.
Diego. Al padre? a me? Che vuol Garzía? che puote?
Piero. Regnar vuol egli; e il potrà pur, se taci.
Diego. Regnar?... Ma, un brando io non ho forse?
Piero. Altr'armi
Ei tratta. Or dianzi, un passeggero sdegno
Contro di lui ti accese; odiar non sai,
Nè rimembrar le ingiurie tu: ma, s'altri
Giù nel profondo del cor le rinserra;
Se fervid'atra ira nascosa bolle
Sì, che a scoppiar lunge non sia...
Diego. Ma il padre
In alto oblio non ha l'empia contesa
Sepolta?...
Piero. Il crede; ma Garzía nol crede.
Diego. — Ma tu, mi par, che eccitator di risse
Ne venghi a me. — Che mi può far costui?
Piero. Sì, di discordia esca son io: securo
In tuo valor, senza alcun senno, statti;
S'io men t'amassi, anch'io 'l sarei. — Ben prenda
Al tuo destin, che i suoi disegni in tempo
Io penetrava. Or la salvezza tua
A svelarteli trammi, e in un la nostra:
Che s'io volessi eccitar risse, al solo
Padre ne andrei: ma ben v'andrò, se nieghi
Di udirmi tu.
Diego. Che dunque fia? favella.
Piero. Già già la notte tacita s'inoltra,
E tenebrosa molto. Entro la grotta,
Che del cupo viale in fondo giace
D'alti cipressi sepolta nell'ombre,
Là Salviati, invitato a reo consiglio
Da Garzía, ne verrà; già vi s'asconde
Ei forse, e l'altro ivi a momenti attende.
Là d'estrema vendetta i mezzi denno
Fermar tra loro. Io tutto so dal messo
Che l'invito recò. Preghi, minacce,
Molt'arte, e doni, e vigil mente, or mi hanno
L'arcano orribil rivelato: in breve...
Ma, che vegg'io? stupor pure una volta
Su l'intrepido tuo volto si pinge?...
Pur, ciò ch'io dico è poco: appien convinto

Den farti i proprj orecchi tuoi: vo' tutto
Farti veder con gli occhi tuoi.

Diego. Ma quale,
Qual empio è costui dunque? Il dì che il padre
I passati delitti a lui perdona,
Si accinge a nuovi? — A gran rovina ei corre.

Piero. Ma pria vi spinge noi. Salviati (il sai)
Abborre te, non men che il padre. Appena
Detto Garzía gli avrà, che tu primiero
Di trucidarlo a Cosmo consigliasti,
Ch'ei... Tremo in dirlo... Ardon di rabbia entrambi:
Al mal voler l'arte si aggiunge; il tempo
Fassi opportuno anco alle insidie:... e starti
Vuoi neghittoso? E statti: al padre io volo;
Segua che puote. — Ad ovviar più danno,
A procacciar scampo a noi tutti, io il mezzo
Trovo; e tu il nieghi? a ciò proveggia il padre.
Ei testimon del tradimento infame
Meco verranne.

Diego. Ah! no, nol far: deh! pensa,
Ch'uom non può farsi accusator giammai,
S'ei pur del reo non tien peggior se stesso.
Qual fren vuoi tu che al traditore io ponga?
Parla, il farò.

Piero. Tutto ascoltar dèi pria:
Sottrarsi poscia a note insidie, è lieve.
Senza frappor l'autorità del padre,
Quando convinto abbi Garzía, tenerlo
A fren tu sol, col tuo valore, il puoi;
D'util timor tu rïempirgli il core;
Tu ricondurlo al buon sentier fors'anco. —
Deh! va; già l'ora è giunta: entro la cieca
Grotta or t'ascondi; e inaspettate cose
Ivi entro udrai.

Diego. Tu mi v'astringi: io cedo,
Benchè contro mia voglia, affin che tratto
Là il genitor da te non sia: vendetta
Troppa ei farebbe.

Piero. Ah! sì; ne tremo anch'io:
Eppur, n'è forza antiveder gl'iniqui
Disegni altrui... Ma, un rumor... Parmi;... è desso:
Vien lentamente;... egli è Garzía. — Deh! vanne;
Entra non visto; il passo affretta.

SCENA II.

PIERO.

Al fine
Ei pur v'andò. — Celiamci; e udiam se fermo
Sta in suo pensier quest'altro. —

SCENA III.

GARZIA.

Ohimè! chi spinge
Miei passi qui?... Dove son io?... Di morte
Ben è la grotta quella. A nobil pugna
In ver, Garzía, ti accingi. Oh ciel! che imprendo?...
Innocenza, che sola eri il mio vanto,
Già non sei meco più: l'infame colpo
Vibrar promisi... E il vibrerò?... Già tutto
Qui intorno intorno morte mi risuona:
E a me solo dar morte or non poss'io?...
Oh destin fero!... Già già le negre ombre
Tutto velano: è giunta, anco trascorsa,
L'ora fatal: certo, di morte il messo
Piero spedía; qual dubbio? indugia Piero
A far mai cosa che altrui nuocer debba?
Volò l'avviso traditor, pur troppo!...
Misero amico! in securtà mi aspetti
Nell'empia grotta, ch'esser ti de' tomba...
Tomba?... per me cadrai? No, mai non fia.
Che fai tu meco, iniquo acciar di Cosmo?
Lungi da me, stromento vile...

SCENA IV.

ELEONORA, GARZIA.

Eleonora. Oh figlio!...
Garzia. Madre, a che vieni? a mi sottrar tu forse
Dall'imposto delitto?
Eleonora. Oh ciel! mi manda
Il crudo padre a te.
Garzia. Che vuol?
Eleonora. Ch'io venga
Ad accertarmi, ohimè! cogli occhi miei,

Se ti appresti a obbedirlo. A Pier spettava
Tal cura iniqua; ei nol trovò; me quindi
Sceglieva... ahi lassa! E fra momenti io deggio
Tornarne a lui; che gli dirò?

Garzia. Che pura
Mia mano è ancor: deh! così 'l fosse il labro! —
Ma, s'io il promisi, io d'obbedire or niego.
Va, digli...

Eleonora. Oh ciel! non sai?... Se osassi a lui
Ciò riportarne, a orribile periglio
Io t'esporrei. Cieco è di rabbia...

Garzia. E il sia;
E mi uccida; io l'aspetto.

Eleonora. E Giulia?...

Garzia. Oh nome?

Eleonora. Abbi di lei pietà; se averla nieghi
Di tua misera madre, e di te stesso.

Garzia. — Va dunque, e digli,... che obbedisco: intanto,
Giulia in salvo a gran fretta...

Eleonora. In salvo? E crede
Cosmo ai semplici detti? Ei qui l'ucciso
Veder vorrà, cogli occhi suoi. Deh! figlio,
Duolmi a mal'opra spingerti;... eppur,... pensa...

Garzia. Dunque impossibil fia Giulia?...

Eleonora. Non oso
Il tutto dirti;... eppur, s'io il taccio...

Garzia. Ah! parla
Misero me! tremar mi fai.

Eleonora. Mentr'io
A te favello,... il genitor tuo stesso...
Tiene in alto un pugnal sovra il tremante
Seno di Giulia...

Garzia. Oh fera vista! Arresta,
Deh! padre, il braccio; io svenerollo;... io tosto
Riedo;... sospendi; or mi vedrai di sangue
Bagnato tutto... Ov'è il mio ferro?... il ferro?...
Eccolo; io corro. Oh ciel!... deh! padre; io volo.

SCENA V.

PIERO.

O di virtù caldo amator, tu corri,
Tu pur per l'ampia via che all'util tragge.
Se tu smentivi il sangue nostro, ell'era

Gran maraviglia, al certo. — Or vanne; immergi
Tu pure il ferro a un innocente in petto. —
Che n'accadrà? Nol so: ma, sia qual vuolsi
L'esito, ognor l'inestricabil nodo,
Cui caso ed arte han raggruppato, il solo
Ferro può sciorlo. — Udiam... Ma che? già sento
Garzía tornar? tosto ei ritorna: oh! fosse
Pentito pria?... Non è, non è; ch'io il veggio
Venir com'uom cui suo misfatto incalza.

SCENA VI.

GARZIA, PIERO.

Garzia. Chi sei tu?... chi... mi s'appresenta innanzi...
Su le soglie di morte?
Piero. Il fratel tuo,
Piero...
Garzia. Il figlio di Cosmo?
Piero. E tu, nol sei?
Garzia. Io 'l sono,... or sì;... che un traditor son io.
Piero. Ucciso l'hai?
Garzia. Nol vedi? agli atti,... ai passi,...
Alla tremante voce,... al terror nuovo...
Che il cor mi scuote?...
Piero. Io ti compiansi pria,
Ed or vie più. — Ma, la tua Giulia hai salva.
Garzia. Oh ciel! chi sa, se il padre?...
Piero. A lui men volo.
Giulia in salvo fia tosto, ov'io gli arrechi
Prova che cadde per tua man Salviati.
Garzia. Prova? ecco il ferro; ei gronda ancor di caldo
Sangue. Va, il reca... Ohimè!... se mai la figlia
Il vede,... oh ciel!...
Piero. Ma, certo sei, che il colpo?...
Cadde al primier? nulla parlò?...
Garzia. Ch'ei viva,
Temi tu ancora? o udir da me ti giova,
A riempirti di malnata gioja,
Tutto, quant'era, il tradimento atroce?
Far ti vo' pago: e il narrerai tu al padre. —
Entrato appena nella grotta, io sento,
E veder parmi brancolar Salviati,
Che mi precede: io per ferirlo innalzo
Tosto il braccio; ma il braccio mi ricade...

Già già ritorco il piè; ma un flebil grido
Di Giulia, quasi ella fosse morente,
Me mal mio grado innanzi ha risospinto.
Al calpestío de' passi miei si volge
Salviati intanto; e verso me ritorna.
Ecco ch'io già l'infame acciar gli ho tutto
Piantato in core... Un sol sospir di morte
Cadendo ei manda... Ahi lasso me!... Di sangue
Spruzzar mi sento: orrido un gel mi scorre
Entro ogni vena;... io... per poco... non cado
Sul corpo suo... Me misero!... L'uscita
Di quella tomba orribile... a gran pena
Trovo, con man tentando... Udisti? — Or, godi.

Piero. Deh! perchè tal mi credi? — Almen benigna
Ti fu la sorte in ciò, ch'io sol ti vidi
Uscir di là. — Ben saprà poscia il padre
A sua posta adombrar tal morte. Il tempo
Tutto cancella; anco il dolor poi cessa.
Se il padre il volle, è suo il delitto: averne
Tu dei mercè, non onta; oltre ch'ei primo
Vorrà celarlo sempre. — Or, deh! ti acqueta:
Lieve è il delitto, che a null'uom fia conto.

Garzia. Mercede a me? morte a me sol si debbe.
Dove mi ascondo omai? Questo innocente
Sangue, ond'io son contaminato e intriso,
Chi 'l può lavar? non il mio inutil pianto,
Non del mio sangue il può l'ultima stilla. —
Vanne tu al padre; il suo pugnal gli arreca;
Abbine tu mercede. Il fero messo
Tu di morte inviasti: in te godevi,
Perfido tu, ch'io divenissi infame,
Scellerato, qual sei. Tu ben di Cosmo
Figlio sei vero. Va; lasciami. — Oh cielo!
Dove fuggir?... Dove mi ascondo?... Ah! come
Omai di Diego sosterrò gli sguardi,
Or che a buon dritto ei traditor nomarmi
Potrà? di Diego, che per sè non fora
Traditor mai; benchè a voi caro... Oh rabbia!...
Oh terribil vergogna!...

Piero. In te, per ora,
Esser non puoi... Sfoga il dolor tuo giusto:
Intanto al padre io ti precedo. Ignoto
A Diego sempre, ed a tutt'altri, io spero
Sia per esser tuo fallo.

Garzia. E il sappian tutti:

Io prescritta a me stesso ho già tal pena,
Da far tacere ogni odio. Al venir mio,
Fa ch'io sol trovi in libertà tornata
Quell'infelice Giulia... In me sta poscia
Il far del mio fallire ampia vendetta.

ATTO QUINTO.

SCENA I.

COSIMO, GARZIA.

Cosimo. Inoltra, inoltra il piè. Ma che? tu tremi?
Mercede merti, o pena? Or via, che festi?
Narrami; parla.

Garzia. Oh! mi vedesti mai
Tremar, pria d'oggi? A coscïenza rea,
Saper tu il dei, come il timor si accoppia. —
Miei brevi sensi ascolta, o Cosmo. A fine
Ho tratto, il sai, la nobil tua vendetta
Coll'infame mio braccio. In salvo io porre
Giulia dovei, col trucidarle il padre:
Che, per aver d'un innocente il sangue,
Tu, generoso, promettevi or dianzi
La libertà d'altro innocente. Ah! dimmi:
Riposto hai Giulia in libertade or dunque?
Viva e secura rimarrassi almeno
Quella infelice?...

Cosimo. Io vo', non sol disciorla,
Ma teco unirla, se compiuta hai l'opra.

Garzia. Meco unirla? oh delitto! — E me tu credi,
Me tuo figlio a tal segno? Il son ben io;
Ma tanto, no. Se un tradimento io feci,
Sa il ciel perchè...

Cosimo. Tu meglio il sai. Ma donde
L'insano ardir, l'orgoglio, il parlar fero,
Or si addoppiano in te?

Garzia. Donde? di sangue
Io lordo tutto, esecutore io sono
De' tuoi comandi, e insuperbir non deggio?
Non son io de' tuoi figli a te il più caro,
Da che il più reo mi sono?

Cosimo. Or or, fellone,
Pur tremerai...
Garzia. Tremai, finchè innocente
Io m'era: or sto securo. A te sol chieggo,
Che adempi la tua fe. Fermo, e per sempre,
Ho il mio destino già.
Cosimo. Più fermo è forse
Il voler mio. Colei non fia mai sciolta,
Se non ti è sposa pria: fra eterni ceppi,
O tua. L'antico suo rancor, la nuova
Brama che avrà di vendicare il padre,
Ch'io recar lasci ad altro sposo in dote?
A lei tu solo.
Garzia. Ahi lasso me! che feci?...
Oh! qual sei tu?... No... mai...
Cosimo. Cessa; dolerti
Ciò non ti dee per or: ti è d'uopo pria
Ben accertarmi che Salviati hai spento. —
Come il sai tu? quai me n'apporti prove?
Garzia. Quai prove? oh rio dolore! esser qui dunque
Fellon, non basta? anco è mestier far pompa
Delle commesse iniquità? Scolpito
Mirami in volto il mio delitto, e godi.
L'oprar mio disperato, e gli occhi, e gli atti,
E morte ch'ogni mia parola spira;
Tutto or nol dice? e il sangue ond'io macchiato
Son dal capo alle piante, ancor vermiglio,
Fumante ancora?...
Cosimo. Il veggio: ma, qual sia
Questo sangue, nol so. Certezza intera
Ho sol ch'ei non è il sangue ch'io ti chiesi.
Garzia. Oh rabbia! e dubbio?... Or dunque vanne; i passi
Porta tu stesso entro la orribil grotta;
Là vedrai steso in un lago di sangue
Quel misero. Va; saziati del fero
Spettacol; va: non che lo sguardo, appaga
Ogni tuo senso: con la man ritenta
La piaga ampia di morte; il palpitante
Suo cor ti pasci; il sangue a sorsi a sorsi
Bevine, tigre; la regal tua rabbia
Sfoga in quel petto esangue. Una, e due volte,
E quattro, e mille quel pugnal tuo immergi
In chi non può contender più: fa prova
Del tuo valor colà, scettrato eroe;
Già non ha loco altrove. — Oh nuova morte!

Oh martír nuovo! Un parricida io sono,
Figlio di Cosmo io sono; ed innocente
Me Cosmo vuole?

Cosimo. Che un fellon tu sei,
Chi 'l niega? chi? Morte ad uom desti, il credo;
Ma non quella, cui forza aspra de' tempi,
Giusta del par che necessaria or fea.
Uccisor sei, ma non del mio nemico:
Altro non so; ma saprò il tutto in breve;
Or or vedrò, con gli occhi miei...

Garzia. Ma Piero
Non venne a te? non ti diss'ei, ch'ivi entro
Per opra sua già prima era Salviati?...

Cosimo. Piero, sì, venne; e a me narrò, che posto
Qui non ha il piè Salviati in questa notte,
Nè col pensiero pure. Or io men vado
Là dove il suolo insanguinasti. Trema,
Se non cadde egli. Il mio furor, che tutto
Dovea piombar su l'accennata testa,
Chi sa?... può forse,... oggi,... fra poco. — Trema.

SCENA II.

GARZIA.

... Che ascolto? oh ciel! qui non portò suoi passi
Salviati? e Piero il dice? e a Cosmo il dice?...
Funesta ambage orribile! Qual dunque,
Qual sangue è quello ch'io versava? Oh, come
Rabbrividir mi sento!... Eppur, qual altra
Uccisïon pari delitto or fora?
Deh! vero fosse, che tutt'altri ucciso
L'empia mia mano avesse!... E chi trafitto
Hai dunque tu?... Ma, ben sovviemmi; appunto,
Quand'io n'usciva ansante dalla grotta,
Qui Piero a me si appresentava; e incerto
Stavasi... E che mi disse?... Oh! ben rimembro:
Turbato egli era, e brama assai mostrava
Di udire il fatto: ei mi attendea: suoi detti
Rotti eran, dubbj, timidi... Già dargli
Angoscia tal, mai nol potea il periglio,
Nè di Salviati, nè di me... Ch'ei stesso
Ivi entro avesse aguato alcuno forse
Teso in mio danno?... Eppur, pareami inerme
L'uom ch'io trafissi: ad assalirlo io primo

Era; ei motto non fea... Che val? più oscuro,
Più della eterna notte orrido arcano,
Chi può spiegarti, altri che Cosmo, e Piero? —
Ma, d'insolito orror vie più mi sento
Raccapricciare: entro il mio cor temenza
Ignota sorge. — O dubbio, o tu, dei mali
Primo, e il peggior, più non ti albergo omai
In me, non più. Si vada; io stesso, io voglio
Veder qual morte...

SCENA III.

ELEONORA, GARZIA.

Eleonora. O figlio, oh ciel! che festi?...
Ohimè! fuggi...
Garzia. Fuggir? io? perchè? dove?
Eleonora. Deh! fuggi, o figlio...
Garzia. Ah! no, non fuggo. Il padre,
Spietato il padre a me ordinò il delitto;
Non fuggo io, no.
Eleonora. Deh! se di te, di noi,
Di me ti cal, ratto sottratti al fero
Del paterno furore impeto primo.
Garzia. Furor? che feci? e qual furor si aggiunge
Alla natía sua rabbia?
Eleonora. Odi? — La reggia
Tutta risuona d'alte grida intorno.
Deh! che mai festi? Entro alla grotta irato
Cosmo correva; il precedeano cento
Fiaccole; in armi altri il seguiano: il nome
Gridavan tutti di Garzía. Che festi?
Ah! ben tu il sai; deh! fuggi. — Oh cielo! ei torna.
Oh qual fragore! Udisti? eccheggia un grido:
« Al tradimento, al traditore... » Oh figlio!...
Garzia. Egli è di Cosmo il tradimento; è Cosmo
Il traditor: ma in me il punisca; io 'l merto.
Venga ei, non tremo.
Eleonora. Ahi lassa me! col brando
Eccolo... Almen, tu fra mie braccia...

SCENA IV.

ELEONORA, GARZIA, COSIMO CON BRANDO IGNUDO, GUARDIE CON FIACCOLE ED ARMI.

Cosimo. Il passo
D'ogni intorno si serri. — Ov'è l' iniquo?
Fra le materne braccia? Invano...
Garzia. Io sciolto,
Ecco, men son. Che vuoi da me? Che feci?
Eleonora. Pietà! sei padre...
Cosimo. Io l'era.
Eleonora. Oh ciel!...
Garzia. Che feci?
Cosimo. Diego uccidesti, e il chiedi?...
Eleonora. Il figlio?...
Garzia. Io?... Diego?
Cosimo. Togliti, donna...
Eleonora. Ei pur t'è figlio...
Garzia. Il petto
Eccoti...
Eleonora. Ah! ferma...
Cosimo. Muori.
Eleonora. Il figlio?... Oh colpo!...[1]
Cosimo. Empia, t'è figlio chi ti uccide un figlio?
Garzia. Empj... siam tutti... Il sol... più iniqua schiatta...
Non rischiarò giammai. — Padre, se ucciso
Diego è da me,... ti giuro,... ch' io nol seppi.
Dell'esecrando error... Piero... è... l'autore...
Padre,... io... moro; e non... mento: il ciel ne attesto.
Cosimo. Diego amato, ti perdo!... Oh cielo! e il brando
Tinto nel sangue ho di costui?... Sta presso
La consorte a morir: sospetti feri
Cadon sul figlio che mi avanza... Oh stato!...
A chi mi volgo?... Ahi lasso!... In chi mi affido?

[1] Cade tramortita.

SAUL.

AL NOBIL UOMO

IL SIGNOR ABATE TOMMASO VALPERGA

DI CALUSO.

Da che la morte mi ha privato dell'incomparabile Francesco Gori a voi ben noto, non mi rimane altro amico del cuore, che voi. Quindi non mi parrebbe avere, per quanto io 'l possa, perfettamente compita questa mia tragedia, di cui forse a torto io singolarmente mi vo compiacendo, se ella in fronte non portasse l'amatissimo vostro nome. La dedico dunque a voi; e tanto più volentieri e di cuore, che voi, dotto in molte altre scienze, da tutti siete conosciuto dottissimo nelle sacre carte, delle quali, per la profonda vostra intelligenza della lingua ebraica, bevete al fonte.

Il Saulle perciò, più che ogni altra mia tragedia, si aspetta a voi. Che di buon grado siate per accettarlo, mercè l'amicizia nostra, non dubito: che degno di voi lo stimiate, ardentemente desidero.

Trento, 27 ottobre, 1784.

VITTORIO ALFIERI.

PERSONAGGI.

SAUL.	ABNER.
GIONATA.	ACHIMELECH.
MICOL.	SOLDATI ISRAELITI.
DAVID.	SOLDATI FILISTEI.

Scena, il campo degli Israeliti, in Gelboè.

A ricovrar de' suoi [illegible]
Ei mi [illegible]

ATTO PRIMO.

SCENA I.

DAVID.

Qui freno al corso, a cui tua man mi ha spinto,
Onnipossente Iddio, tu vuoi ch'io ponga?
Io qui starò. — Di Gelboè son questi
I monti, or campo ad Israél, che a fronte
Sta dell'empia Filiste. Ah! potessi oggi
Morte aver qui dall'inimico brando!
Ma, da Saúl deggio aspettarla. Ahi crudo
Sconoscente Saúl! che il campion tuo
Vai perseguendo per caverne e balze,
Senza mai dargli tregua. E David pure
Era già un dì il tuo scudo; in me riposto
Ogni fidanza avevi; ad onor sommo
Tu m'innalzavi; alla tua figlia scelto
Io da te sposo... Ma, ben cento e cento
Nemiche teste, per maligna dote,
Tu mi chiedevi: e doppia messe appunto
Io ten recava... Ma Saúl, ben veggio,
Non è in se stesso, or da gran tempo: in preda
Iddio lo lascia a un empio spirto: oh cielo!
Miseri noi! che siam, se Iddio ci lascia? —
Notte, su, tosto, all'almo sole il campo
Cedi; ch'ei sorger testimon debb'oggi
Di generosa impresa. Andrai famoso
Tu, Gelboè, fra le più tarde etadi,
Che diran: David qui se stesso dava
Al fier Saulle. — Esci, Israél, dai queti
Tuoi padiglioni; escine, o re: v'invito
[illegible] mandar, s'io di campal giornata

PERSONAGGI.

SAUL.	ABNER.
GIONATA.	ACHIMELECH.
MICOL.	SOLDATI ISRAELITI.
DAVID.	SOLDATI FILISTEI.

Scena, il campo degli Israeliti, in Gelboè.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

DAVID.

Qui freno al corso, a cui tua man mi ha spinto,
Onnipossente Iddio, tu vuoi ch'io ponga?
Io qui starò. — Di Gelboè son questi
I monti, or campo ad Israél, che a fronte
Sta dell'empia Filiste. Ah! potessi oggi
Morte aver qui dall'inimico brando!
Ma, da Saúl deggio aspettarla. Ahi crudo
Sconoscente Saúl! che il campion tuo
Vai perseguendo per caverne e balze,
Senza mai dargli tregua. E David pure
Era già un dì il tuo scudo; in me riposto
Ogni fidanza avevi; ad onor sommo
Tu m'innalzavi; alla tua figlia scelto
Io da te sposo... Ma, ben cento e cento
Nemiche teste, per maligna dote,
Tu mi chiedevi: e doppia messe appunto
Io ten recava... Ma Saúl, ben veggio,
Non è in se stesso, or da gran tempo: in preda
Iddio lo lascia a un empio spirto: oh cielo!
Miseri noi! che siam, se Iddio ci lascia? —
Notte, su, tosto, all'almo sole il campo
Cedi; ch'ei sorger testimon debb'oggi
Di generosa impresa. Andrai famoso
Tu, Gelboè, fra le più tarde etadi,
Che diran: David qui se stesso dava
Al fier Saulle. — Esci, Israél, dai queti
Tuoi padiglioni; esciue, o re: v'invito
Oggi a veder, s'io di campal giornata
So l'arti ancora. Esci, Filiste iniqua;
Esci, e vedrai, se ancor mio brando uccida.

SCENA II.

GIONATA, DAVID.

Gionata. Oh! qual voce mi suona? odo una voce,
Cui del mio cor nota è la via.
David. Chi viene?...
Deh, raggiornasse! Io non vorria mostrarmi,
Qual fuggitivo...
Gionata. Olà. Chi sei? che fai
Dintorno al regio padiglion? favella.
David. Gionata parmi... Ardir. — Figlio di guerra,
Viva Israél, son io. Me ben conosce
Il Filisteo.
Gionata. Che ascolto? Ah! David solo
Così risponder può.
David. Gionata...
Gionata. Oh cielo!
David,... fratello...
David. Oh gioja!... A te...
Gionata. Fia vero?...
Tu in Gelboè? Del padre mio non temi?
Io per te tremo; oimè!...
David. Che vuoi? La morte
In battaglia, da presso, mille volte
Vidi, e affrontai: davanti all'ira ingiusta
Del tuo padre gran tempo fuggii poscia:
Ma il temer solo è morte vera al prode.
Or, più non temo io, no: sta in gran periglio
Col suo popolo il re: fia David quegli
Che in securtade stia frattanto in selve?
Ch'io prenda cura del mio viver, mentre
Sopra voi sta degli infedeli il brando?
A morir vengo; ma fra l'armi, in campo,
Per la patria, da forte; e per l'ingrato
Stesso Saúl, che la mia morte or grida.
Gionata. Oh di David virtù! D'Iddio lo eletto
Tu certo sei. Dio, che t'inspira al core
Sì sovrumani sensi, al venir scorta
Dietti un angiol del cielo. — Eppur, deh! come
Or presentarti al re? Fra le nemiche
Squadre ei ti crede, o il finge; ei ti dà taccia
Di traditor ribelle.
David. Ah! ch'ei pur troppo,

A ricovrar de' suoi nemici in seno
Ei mi sforzava. Ma, se impugnan essi
Contro lui l'armi, ecco per lui le impugno,
Finchè siam vinti. Il guiderdon mio prisco
Men renda ei poscia; odio novello, e morte.

Gionata. Misero padre! ha chi l'inganna. Il vile
Perfid' Abner gli sta, mentito amico,
Intorno sempre. Il rio demon, che fero
Gl'invasa il cor, brevi di tregua istanti
Lascia a Saulle almen; ma d'Abner l'arte
Nol lascia mai. Solo ei l'udito, ei solo
L'amato egli è: lusingator maligno,
Ogni virtù che la sua poca eccede,
Ei gliela pinge e mal sicura e incerta.
Invan tua sposa ed io, col padre...

David. Oh sposa!
Oh dolce nome! ov'è Micol mia fida?
M'ama ella ancor, mal grado il padre crudo?...

Gionata. Oh! s'ella t'ama?... È in campo anch'essa...

David. Oh cielo!
Vedrolla? oh gioja! Or, come in campo?...

Gionata. Il padre
Ne avea pietade; al suo dolor lasciarla
Sola ei non volle entro la reggia: e anch'ella
Va pur porgendo a lui qualche sollievo,
Benchè ognor mesta. Ah! la magion del pianto
Ella è la nostra, da che tu sei lungi.

David. Oh sposa amata! A me il tuo dolce aspetto
Torrà il pensier d'ogni passata angoscia;
Torrà il pensier d'ogni futuro danno.

Gionata. Ah, se vista l'avessi!... Ebbeti appena
Ella perduto, ogni ornamento increbbe
Al suo dolor: sul rabbuffato crine
Cenere stassi; e su la smunta guancia
Pianto e pallore; immensa doglia muta,
Nel cor tremante. Il dì, ben mille volte,
Si atterra al padre; e fra i singhiozzi, dice:
« Rendimi David mio; tu già mel desti. »
Quindi i panni si squarcia; e in pianto bagna
La man del padre, che anch'egli ne piange.
E chi non piange? — Abner, sol egli; e impera,
Che tramortita come ell'è si strappi
Dai piè del padre.

David. Oh vista! Oh! che mi narri?

Gionata. Deh! fosse pur non vero!... Al tuo sparire,

Pace sparì, gloria, e baldanza in armi:
Sepolti sono d'Israello i cori;
Il Filisteo, che già fanciullo apparve
Sotto i vessilli tuoi, fatto è gigante
Agli occhi lor, da che non t'han più duce:
E minacce soffriamo, e insulti, e scherni,
Chiusi nel vallo, immemori di noi.
Qual maraviglia? ad Israello a un tempo
Manca il suo brando, ed il suo senno, David.
Io, che già dietro ai tuoi guerrieri passi
Non senza gloria iva nel campo, or fiacca
Sento al ferir la destra. Or, che in periglio,
A dura vita, e da me lungi io veggo
Te, David mio, sì spesso; or, più non parmi
Quasi pugnar pel mio signor, pel padre,
Per la sposa, pe' figli: a me tu caro,
Più assai che regno, e padre, e sposa, e figli...

David. M'ami, e più che nol merto: ami te Dio
Così...

Gionata. Dio giusto, e premiator non tardo
Di virtù vera; egli è con te. Tu fosti
Da Samuél morente in Rama accolto;
Il sacro labro del sovran profeta,
Per cui fu re mio padre, assai gran cose
Colà di te vaticinava: il tuo
Viver m'è sacro, al par che caro. Ah! soli
Per te di corte i rei perigli io temo;
Non quei del campo: ma, dintorno a queste
Regali tende il tradimento alberga
Con morte: e morte, Abner la dà; la invia
Spesso Saulle. Ah! David mio, t'ascondi;
Fintanto almen che di guerriera tromba
Eccheggi il monte. Oggi, a battaglia stimo
Venir fia forza.

David. Opra di prode vuolsi,
Quasi insidia, celar? Saúl vedrammi
Pria del nemico. Io, da confonder reco,
Da ravveder qual più indurato petto
Mai fosse, io reco: e affrontar pria vo' l'ira
Del re, poi quella dei nemici brandi. —
Re, che dirai, s'io, qual tuo servo, piego
A te la fronte? io di tua figlia sposo,
Che di non mai commessi falli or chieggo
A te perdono: io difensor tuo prisco,
Ch'or nelle fauci di mortal periglio

Compagno, scudo, vittima, a te m'offro. —
Il sacro vecchio moribondo in Rama,
Vero è, mi accolse; e parlommi qual padre:
E spirò fra mie braccia. Egli già un tempo
Saulle amava qual suo proprio figlio:
Ma qual ne avea mercede? — Il veglio sacro,
Morendo, al re fede m'ingiunse e amore,
Non men che cieca obbedienza a Dio.
Suoi detti estremi, entro il mio cor scolpiti
Fino alla tomba in salde note io porto.
« Ahi misero Saúl! se in te non torni,
« Sovra il tuo capo altissima ira pende. »
Ciò Samuél diceami. — Te salvo
Almen vorrei, Gionata mio, te salvo
Dallo sdegno celeste: e il sarai, spero:
E il sarem tutti; e in un Saúl, che ancora
Può ravvedersi. — Ah! guai, se Iddio dall'etra
Il suo rovente folgore sprigiona!
Spesso, tu il sai, nell'alta ira tremenda
Ravvolto egli ha coll'innocente il reo.
Impetuoso, irresistibil turbo,
Sterpa, trabalza al suol, stritola, annulla
Del par la mala infetta pianta, e i fiori,
Ed i pomi, e le foglie.

Gionata. — Assai può David
Presso Dio per Saúl. Te ne' miei sogni
Ho visto io spesso, e in tal sublime aspetto,
Ch'io mi ti prostro a' piedi. — Altro non dico;
Nè più dei dirmi. Infin ch'io vivo, io giuro
Che a ferir te non scenderà mai brando
Di Saúl, mai. Ma, dalle insidie vili...
Oh ciel!... come poss'io?... Qui, fra le mense,
Fra le delizie, e l'armonia del canto,
Si bee talor nell'oro infido morte.
Deh! chi ten guarda?

David. D'Israéle il Dio,
Se scampar deggio; e non intera un'oste,
Se soggiacer. — Ma dimmi: or, pria del padre,
Veder poss'io la sposa? Entrar non debbo
Là, fin che albeggi...

Gionata. E fra le piume aspetta
Fors'ella il giorno? A pianger di te meco
Viene ella sempre innanzi l'alba; e preghi
Porgiam qui insieme a Dio, per l'ègro padre. —
Ecco; non lungi un non so che biancheggia:

Forse, ch'ella è: scostati alquanto; e l'odi:
Ma, se altri fosse, or non mostrarti, prego.

David. Così farò.

SCENA III.

MICOL, GIONATA.

Micol. Notte abborrita, eterna,
Mai non sparisci?... Ma, per me di gioja
Risorge forse apportatore il sole?
Ahi lassa me! che in tenebre incessanti
Vivo pur sempre! — Oh! fratel mio, più ratto
Di me sorgesti? eppur più travagliato,
Certo, fu il fianco mio, che mai non posa.
Come posar poss'io fra molli coltri,
Mentre il mio ben sovra la ignuda terra,
Fuggitivo, sbandito, infra covili
Di crude fere, insidïato giace?
Ahi d'ogni fera più inumano padre!
Saúl spietato! alla tua figlia togli
Lo sposo, e non la vita? — Odi, fratello;
Qui non rimango io più: se meco vieni,
Bell'opra fai; ma, se non vieni, andronne
A rintracciarlo io sola: io David voglio
Incontrare, o la morte.

Gionata. Indugia ancora;
E il pianto acqueta: il nostro David forse
In Gelboè verrà...

Micol. Che parli? in loco
Dov'è Saúl, David venirne?...

Gionata. In loco
Dov'è Gionata e Micol, tratto a forza
Dal suo ben nato cor fia David sempre.
Nol credi tu, che in lui più assai l'amore
Che il timor possa? E maraviglia avresti,
S'ei qui venirne ardisse?

Micol. Oh ciel! Per esso
Io tremerei... Ma pure, il sol vederlo
Fariami...

Gionata. E s'ei nulla or temesse?... E s'anco
L'ardir suo strano ei di ragion vestisse? —
Men terribil Saúl nell'aspra sorte,
Che nella destra, sbaldanzito or stassi
In diffidenza di sue forze; il sai:

Or, che di David l'invincibil braccio
La via non gli apre infra le ostili squadre,
Saúl diffida; ma, superbo, il tace.
Ciascun di noi nel volto suo ben legge,
Che a lui non siede la vittoria in core.
Forse in punto ei verrebbe ora il tuo sposo.

Micol. Sì, forse è ver: ma lungi egli è;... deh! dove?...
E in quale stato?... Oimè!...

Gionata. Più che nol pensi,
Ei ti sta presso.

Micol. Oh cielo!... a che lusinghi?...

SCENA IV.

DAVID, MICOL, GIONATA.

David. Teco è il tuo sposo.

Micol. Oh voce!... Oh vista! Oh gioja!...
Parlar... non... posso. — Oh maraviglia!... E fia...
Ver, ch'io t'abbraccio?...

David. Oh sposa!... Oh dura assenza!...
Morte, s'io debbo oggi incontrarti, almeno
Qui sto tra' miei. Meglio è morir, che trarre
Selvaggia vita in solitudin, dove
A niun sei caro, e di nessun ti cale.
Brando assetato di Saúl, ti aspetto;
Percuotimi: qui almen dalla pietosa
Moglie fien chiusi gli occhi miei; composte,
Coperte l'ossa; e di lagrime vere
Da lei bagnate.

Micol. Oh David mio!... Tu capo,
Termine tu d'ogni mia speme; ah! lieto
Il tuo venir mi sia! Dio, che da gravi
Perigli tanti sottraeati, invano
Oggi te qui non riconduce... Oh quale,
Qual mi dà forza il sol tuo aspetto! Io tanto
Per te lontan tremava; or per te quasi
Non tremo... Ma, che veggo? in qual selvaggio
Orrido ammanto a me ti mostra avvolto
L'alba nascente? o prode mio; tu ignudo
D'ogni tuo fregio vai? te più non copre
Quella, ch'io già di propria man tessea,
Porpora aurata! In tal squallor, chi mai
Potria del re genero dirti? All'armi
Volgar guerrier sembri, e non altro.

David. In campo
Noi stiamo: imbelle reggia or non è questa;
Qui rozzo sajo, ed affilato brando,
Son la pompa migliore. Oggi, nel sangue
De' Filistei, porpora nuova io voglio
Tinger per me. Tu meco intanto spera
Nel gran Dio d'Israèl, che me sottrarre
Può dall'eccidio, s'io morir non merto.

Gionata. Ecco, aggiorna del tutto: omai qui troppo
Da indugiar più non parmi. Ancor che forse
Opportuno tu giunga, assai pur vuolsi
Ir cautamente. — Ogni mattina al padre
Venirne appunto in quest'ora sogliamo:
Noi spïerem, come il governi e prema
Oggi il suo torbo umore: e a poco a poco
Preparando l'andrem, se lieta è l'aura,
Alla tua vista; e in un torrem, che primo
Null'uomo a lui malignamente narri
La tua tornàta. Appartati frattanto;
Chè alcun potria conoscerti, tradirti;
Ed Abner farti anco svenare. Abbassa
La visiera dell'elmo: infra i sorgenti
Guerrier ti mesci, e inosservato aspetta
Ch'io per te rieda, o mandi...

Micol. Infra i guerrieri,
Come si asconde il mio Davíd? qual occhio
Fuor dell'elmo si slancia a par del suo?
Brando, chi 'l porta al suo simíl? chi suona
Così nell'armi? Ah! no; meglio ti ascondi,
Dolce mio amor, fin che al tuo fianco io torni.
Misera me! ti trovo appena, e deggio
Lasciarti già? ma per brev'ora; e quindi
No, mai più, mai, non lascerotti. Or pure
Vo' pria vederti in securtà. Deh! mira;
Di questa selva opaca là nel fondo,
A destra, vedi una capace grotta?
Divisa io spesso là dal mondo intero,
Te sospiro, te chiamo, di te penso;
E di lagrime amare i duri sassi
Aspergo: ivi ti cela, infin che il tempo,
Sia di mostrarti.

David. Io compiacer ti voglio
In tutto, o sposa. Appien securi andate:
È senno in me; non opro a caso; io v'amo;
A voi mi serbo: e solo in Dio confido.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

SAUL, ABNER.

Saul. Bell'alba è questa. In sanguinoso ammanto
Oggi non sorge il sole; un dì felice
Prometter parmi. — Oh miei trascorsi tempi!
Deh! dove sete or voi? Mai non si alzava
Saúl nel campo da' tappeti suoi,
Che vincitor la sera ricorcarsi
Certo non fosse.

Abner. Ed or, perchè diffidi,
O re? Tu forse non fiaccasti or dianzi
La filistea baldanza? A questa pugna
Quanto più tardi viensi, Abner tel dice,
Tanto ne avrai più intera, e nobil palma.

Saul. Abner, oh! quanto in rimirar le umane
Cose, diverso ha giovinezza il guardo,
Dalla canuta età! Quand'io con fermo
Braccio la salda noderosa antenna,
Ch'or reggo appena, palleggiava; io pure
Mal dubitar sapea... Ma, non ho sola
Perduta omai la giovinezza... Ah! meco
Fosse pur anco la invincibil destra
D'Iddio possente!... o meco fosse almeno
David, mio prode!...

Abner. E chi siam noi? Senz'esso
Più non si vince or forse? Ah! non più mai
Snudar vorrei, s'io ciò credessi, il brando,
Che per trafigger me. David, ch'è prima,
Sola cagion d'ogni sventura tua...

Saul. Ah! no: deriva ogni sventura mia
Da più terribil fonte... E che? celarmi
L'orror vorresti del mio stato? Ah! s'io
Padre non fossi, come il son, pur troppo!
Di cari figli,... or la vittoria e il regno,
E la vita vorrei? Precipitoso
Già mi sarei fra gl'inimici ferri
Scagliato io, da gran tempo: avrei già tronca
Così la vita orribile, ch'io vivo.

Quanti anni or son, che sul mio labro il riso
Non fu visto spuntare? I figli miei,
Ch'amo pur tanto, le più volte all'ira
Muovonmi il cor, se mi accarezzan... Fero,
Impazïente, torbido, adirato
Sempre; a me stesso incresco ognora, e altrui;
Bramo in pace far guerra, in guerra pace:
Entro ogni nappo, ascoso tosco io bevo;
Scorgo un nemico, in ogni amico; i molli
Tappeti assirj, ispidî dumi al fianco
Mi sono; angoscia il breve sonno; i sogni
Terror. Che più? chi 'l crederia? spavento
M'è la tromba di guerra; alto spavento
È la tromba a Saúl. Vedi, se è fatta
Vedova omai di suo splendor la casa
Di Saúl; vedi, se omai Dio sta meco.
E tu, tu stesso, (ah! ben lo sai) talora
A me, qual sei, caldo verace amico,
Guerrier, congiunto, e forte duce, e usbergo
Di mia gloria tu sembri; e talor, vile
Uom menzogner di corte, invido, astuto
Nemico, traditore...

Abner. Or, che in te stesso
Appien tu sei, Saulle, al tuo pensiero,
Deh, tu richiama ogni passata cosa!
Ogni tumulto del tuo cor (nol vedi?)
Dalla magion di que' profeti tanti,
Di Rama egli esce. A te chi ardiva primo
Dir che diviso eri da Dio? l'audace,
Torbido, accorto, ambizïoso vecchio,
Samuél sacerdote; a cui fean eco
Le sue ipocrite turbe. A te sul capo
Ei lampeggiar vedea con livid'occhio
Il regal serto, ch'ei credea già suo.
Già sul bianco suo crin posato quasi
Ei sel tenea; quand'ecco, alto, concorde
Voler del popol d'Israello al vento
Spersi ha suoi voti, e un re guerriero ha scelto.
Questo, sol questo, è il tuo delitto. Ei quindi
D'appellarti cessò d'Iddio l'eletto,
Tosto ch'esser tu ligio a lui cessasti.
Da pria ciò solo a te sturbava il senno:
Coll'inspirato suo parlar compieva
David poi l'opra. In armi egli era prode,
Nol niego io, no; ma servo appieno ei sempre

Di Samuello; e più all'altar che al campo
Propenso assai: guerrier di braccio egli era;
Ma di cor, sacerdote. Il ver dispoglia
D'ogni mentito fregio; il ver conosci.
Io del tuo sangue nasco; ogni tuo lustro
È d'Abner lustro; ma non può innalzarsi
David, no mai, s'ei pria Saúl non calca.

Saul. David?... Io l'odio... Ma, la propria figlia
Gli ho pur data in consorte... Ah! tu non sai. —
La voce stessa, la sovrana voce,
Che giovanetto mi chiamò più notti,
Quand'io, privato, oscuro, e lungi tanto
Stava dal trono e da ogni suo pensiero;
Or, da più notti, quella voce istessa
Fatta è tremenda, e mi respinge, e tuona
In suon di tempestosa onda mugghiante:
« Esci Saúl; esci Saulle »... Il sacro
Venerabile aspetto del profeta,
Che in sogno io vidi già, pria ch'ei mi avesse
Manifestato che voleami Dio
Re d'Israél; quel Samuéle, in sogno,
Ora in tutt'altro aspetto io lo riveggo.
Io, da profonda cupa orribil valle,
Lui su raggiante monte assiso miro:
Sta genuflesso Davide a' suoi piedi:
Il santo veglio sul capo gli spande
L'unguento del Signor; con l'altra mano,
Che lunga lunga ben cento gran cubiti
Fino al mio capo estendesi, ei mi strappa
La corona dal crine; e al crin di David
Cingerla vuol: ma, il crederesti? David
Pietoso in atto a lui si prostra, e niega
Riceverla; ed accenna, e piange, e grida,
Che a me sul capo ei la riponga. — Oh vista!
Oh David mio! tu dunque obbedïente
Ancor mi sei? genero ancora? e figlio?
E mio suddito-fido? e amico?... Oh rabbia!
Tormi dal capo la corona mia?
Tu che tant'osi, iniquo vecchio, trema...
Chi sei?... Chi n'ebbe anco il pensiero, pera... —
Ahi lasso me! ch'io già vaneggio!...

Abner. Pera,
David sol pera: e svaniran con esso,
Sogni, sventure, visïon, terrori.

SCENA II.

GIONATA, MICOL, SAUL, ABNER.

Gionata. Col re sia pace.
Micol. E sia col padre Iddio.
Saul. ...Meco è sempre il dolore. — Io men sorgea
Oggi, pria dell'usato, in lieta speme...
Ma, già sparì, qual del deserto nebbia,
Ogni mia speme. — Omai che giova, o figlio,
Protrar la pugna? Il paventar la rotta,
Peggio è che averla; ed abbiasi una volta.
Oggi si pugni, io 'l voglio.
Gionata. Oggi si vinca.
Speme, o padre, ripiglia: in te non scese
Speranza mai con più ragione. Il volto
Deh! rasserena: io la vittoria ho in core.
Di nemici cadaveri coperto
Fia questo campo; ai predatori alati
Noi lasceremo orribil esca...
Micol. A stanza
Più queta, o padre, entro tua reggia, in breve,
Noi torneremo. Infra tue palme assiso,
Lieto tu allor, tua desolata figlia
Tornare a vita anco vorrai, lo sposo
Rendendole...
Saul. ...Ma che? tu mai dal pianto
Non cessi? Or questi i dolci oggetti sono
Che rinverdir denno a Saúl la stanca
Mente appassita? Al mio dolor sollievo
Sei tu così? Figlia del pianto, vanne;
Esci; lasciami, scostati.
Micol. Me lassa!...
Tu non vorresti, o padre, ch'io piangessi?...
Padre, e chi l'alma in lagrime sepolta
Mi tiene or, se non tu?...
Gionata. Deh!. taci; al padre
Increscer vuoi? — Saúl, letizia accogli:
Aura di guerra, e di vittoria, in campo
Sta: con quest'alba uno spirto guerriero,
Che per tutto Israél de' spandersi oggi,
Dal ciel discese. Anco in tuo cor, ben tosto,
Verrà certezza di vittoria.
Saul. Or, forse

Me tu vorresti di tua stolta gioja
A parte? me? — Che vincere? che spirto?...
Piangete tutti. Oggi, la quercia antica,
Dove spandea già rami alteri all'aura,
Innalzerà sue squallide radici.
Tutto è pianto, e tempesta, e sangue, e morte:
I vestimenti squarcinsi; le chiome
Di cener vil si aspergano. Sì, questo
Giorno, è finale; a noi l'estremo, è questo.

Abner. Già più volte vel dissi: in lui l'aspetto
Vostro importuno ognor sue fere angosce
Raddoppia.

Micol. E che? lascierem noi l'amato
Genitor nostro?...

Gionata. Al fianco suo, tu solo
Starti pretendi? e che in tua man?...

Saul. Che fia?
Sdegno sta su la faccia de' miei figli?
Chi, chi gli oltraggia? Abner, tu forse? Questi
Son sangue mio; nol sai?... Taci: rimembra...

Gionata. Ah! sì; noi siam tuo sangue; e per te tutto
Il nostro sangue a dar siam presti...

Micol. O padre,
Ascolto io forse i miei privati affetti,
Quand'io lo sposo a te richieggo? Il prode
Tuo difensore, d'Israél la forza,
L'alto terror de' Filistei ti chieggo.
Nell'ore tue fantastiche di noja,
Ne' tuoi funesti pensieri di morte,
David fors'ei non ti porgea sollievo
Col celeste suo canto? or di': non era
Ei, quasi raggio alle tenébre tue?

Gionata. Ed io; tu il sai, se un brando al fianco io cinga;
Ma, ov'è il mio brando, se i sonanti passi
Del guerrier dei guerrier norma non danno
Ai passi miei? Si parleria di pugna,
Se David qui? vinta saria la guerra.

Saul. Oh scorsa etade!... Oh di vittoria lieti
Miei gloriosi giorni!... Ecco, schierati
Mi si appresentan gli alti miei trionfi.
Dal campo io riedo, d'onorata polve
Cosperso tutto, e di sudor sanguigno:
Infra l'estinto orgoglio, ecco, io passeggio;
E al Signor laudi... Al Signor, io?... Che parlo?... —
Ferro ha gli orecchi alla mia voce Iddio;

Muto è il mio labro... Ov'è mia gloria? dove,
Dov'è de' miei nemici estinti il sangue?...

Gionata. Tutto avresti in Davìd...

Micol. Ma, non è teco
Quel David, no: dal tuo cospetto in bando
Tu il cacciavi, tu spento lo volevi...
David, tuo figlio; l'opra tua più bella;
Docil, modesto; più che lampo ratto
Nell'obbedirti; ed in amarti caldo,
Più che i proprj tuoi figli. Ah! padre, lascia...

Saul. Il pianto (oimè!) su gli occhi stammi? al pianto
Inusitato, or chi mi sforza?... Asciutto
Lasciate il ciglio mio.

Abner. Meglio sarebbe
Ritrarti, o re, nel padiglione. In breve
Presta a pugnar la tua schierata possa
Io mostrerotti. Or vieni; e te convinci,
Che nulla è in David...

SCENA III.

DAVID, SAUL, ABNER, GIONATA, MICOL.

David. La innocenza tranne.

Saul. Che veggio?

Micol. Oh ciel!

Gionata. Che festi?

Abner. Audace...

Gionata. Ah! padre...

Micol. Padre, ei m'è sposo; e tu mel desti.

Saul. Oh vista!

David. Saúl, mio re; tu questo capo chiedi;
Già da gran tempo il cerchi; ecco, io tel reco;
Troncalo, è tuo.

Saul. Che ascolto?... Oh David,... David!
Un Iddio parla in te: qui mi t'adduce
Oggi un Iddio...

David. Sì, re; quei, ch'è sol Dio;
Quei, che già in Ela me timido ancora
Inesperto garzon spingeva a fronte
Di quel superbo gigantesco orgoglio
Del fier Goliatte tutto aspro di ferro:
Quel Dio, che poi su l'armi tue tremende
A vittoria vittoria accumulava:
E che, in sue mire imperscrutabil sempre,

Dell'oscuro mio braccio a lucid'opre
Valer si volle: or sì, quel Dio mi adduce
A te, con la vittoria. Or, qual più vuoi,
Guerriero, o duce, se son io da tanto,
Abbimi. A terra pria cada il nemico:
Sfumino al soffio aquilonar le nubi,
Che al soglio tuo si ammassano dintorno:
Men pagherai poscia, o Saúl, con morte.
Nè un passo allora, nè un pensier costarti
Il mio morir dovrà. Tu, re, dirai:
David sia spento: e ucciderammi tosto
Abner. — Non brando io cingerò nè scudo;
Nella reggia del mio pieno signore
A me disdice ogni arme, ove non sia
Pazïenza, umiltade, amor, preghiere,
Ed innocenza. Io deggio, se il vuol Dio,
Perir qual figlio tuo, non qual nemico.
Anco il figliuol di quel primiero padre
Del popol nostro, in sul gran monte il sangue
Era presto a donar; nè un motto, o un cenno
Fea, che non fosse obbedïenza: in alto
Già l'una man pendea per trucidarlo,
Mentre ei del padre l'altra man baciava. —
Diemmi l'esser Saúl; Saúl mel toglie:
Per lui s'udia il mio nome, ei lo disperde:
Ei mi fea grande, ei mi fa nulla.

Saul. Oh! quale
Dagli occhi antichi miei caligin folta
Quel dir mi squarcia! Oh qual nel cor mi suona!... —
David, tu prode parli, e prode fosti;
Ma, di superbia cieco, osasti poscia
Me dispregiar; sovra di me innalzarti;
Furar mie laudi, e ti vestir mia luce.
E s'anco io re non t'era, in guerrier nuovo,
Spregio conviensi di guerrier canuto?
Tu, magnanimo in tutto, in ciò non l'eri.
Di te cantavan d'Israél le figlie:
« Davidde, il forte, che i suoi mille abbatte;
« Saúl, suoi cento. » Ah! mi offendesti, o David,
Nel più vivo del cor. Che non dicevi?
« Saúl, ne' suoi verdi anni, altro che i mille,
« Le migliaja abbatteva: egli è il guerriero.
« Ei mi creò. »

David. Ben io 'l dicea; ma questi,
Che del tuo orecchio già tenea le chiavi,

Dicea più forte: « Egli è possente troppo
« David: di tutti in bocca, in cor di molti;
« Se non l'uccidi tu, Saúl, chi 'l frena? » —
Con minor arte, e verità più assai,
Abner, al re che non dicevi? « Ah! David
« Troppo è miglior di me; quindi io lo abborro;
« Quindi lo invidio, e temo; e spento io 'l voglio. »

Abner. Fellone; e il dì che di soppiatto andavi
Co' tuoi profeti a susurrar consigli;
Quando al tuo re segreti lacci infami
Tendevi; e quando a' Filistei nel grembo
Ti ricovravi; e fra nemici impuri
Profani dì traendo, ascose a un tempo
Pratiche ognor fra noi serbavi: or questo,
Il dissi io forse? o il festi tu? Da prima,
Chi più di me del signor nostro in core
Ti pose? A farti genero, chi 'l mosse?
Abner fu solo...

Micol. Io fui: Davide in sposo,
Io dal padre l'ottenni; io il volli; io, presa
Di sue virtudi. Egli il sospir mio primo,
Il mio pensier nascoso; ei la mia speme
Era; ei sol, la mia vita. In basso stato
Anco travolto, in povertà ridotto,
Sempre al mio cor giovato avria più David,
Ch'ogni alto re, cui l'orïente adori.

Saul. Ma tu, David, negar, combatter puoi
D'Abner le accuse? Or, di': non ricovrasti
Tra' Filistei? nel popol mio d'iniqua
Ribellïone i semi non spandesti?
La vita stessa del tuo re, del tuo
Secondo padre, insidiata forse
Non l'hai più volte?

David. Ecco; or per me risponda
Questo, già lembo del regal tuo manto.
Conoscil tu? Prendi; il raffronta.

Saul. Dammi.
Che veggio? è mio; nol niego... Onde l'hai tolto?...

David. Di dosso a te, dal manto tuo, con questo
Mio brando, io stesso, io lo spiccai. — Sovvienti
D'Engadda? Là, dove tu me proscritto
Barbaramente perseguivi a morte;
Là, trafugato senza alcun compagno
Nella caverna, che dal fonte ha nome,
Io m'era: ivi, tu solo, ogni tuo prode

Lasciato in guardia alla scoscesa porta,
Su molli coltri in placida quïete
Chiudevi al sonno gli occhi... Oh ciel! tu, pieno
L'alma di sangue e di rancor, dormivi?
Vedi, se Iddio possente a scherno prende
Disegni umani! ucciderti, a mia posta,
E me salvar potea, per altra uscita:
Io il potea; quel tuo lembo assai tel prova.
Tu re, tu grande, tu superbo, in mezzo
A stuol d'armati; eccoti in man del vile
Giovin proscritto... Abner, il prode, ov'era,
Dov'era allor? Così tua vita ei guarda?
Serve al suo re così? Vedi, in cui posto
Hai tua fidanza; e in chi rivolto hai l'ira. —
Or, sei tu pago? Or l'evidente segno
Non hai, Saúl, del cor, della innocenza,
E della fede mia? non l'evidente
Segno del poco amor, della maligna
Invida rabbia, e della guardia infida
Di questo Abner?...

Saul. Mio figlio, hai vinto;... hai vinto.
Abner, tu mira; ed ammutisci.

Micol. Oh gioja!

David. Oh padre!...

Gionata. Oh dì felice!

Micol. Oh sposo!...

Saul. Il giorno,
Sì, di letizia, e di vittoria, è questo.
Te duce io voglio oggi alla pugna: il soffra
Abner; ch'io 'l vo'. Gara fra voi non altra,
Che in più nemici esterminare, insorga.
Gionata, al fianco al tuo fratel d'amore
Combatterai: mallevador mi è David
Della tua vita; e della sua tu il sei.

Gionata. Duce Davìd, mallevadore è Iddio.

Micol. Dio mi ti rende; ei salveratti...

Saul. Or, basta.
Nel padiglion, pria della pugna, o figlio,
Vieni un tal poco a ristorarti. Il lungo
Duol dell'assenza la tua sposa amata
Rattempreratti: intanto di sua mano
Ella ti mesca, e ti ministri a mensa.
Deh! figlia, (il puoi tu sola) ammenda in parte
Del genitor gli involontarj errori.

ATTO TERZO.

SCENA I.

DAVID, ABNER.

Abner. Eccomi: appena dal convito or sorge
Il re, ch'io vengo a' cenni tuoi.
David. Parlarti
A solo a solo io volli.
Abner. Udir vuoi forse
Della prossima pugna?...
David. E dirti a un tempo,
Che me non servi; ma ch'entrambi al pari
Il popol nostro, il nostro re, l'eccelso
Dio d'Israél serviamo. Altro pensiero
In noi, deh! no, non entri.
Abner. Io, pel re nostro,
Del di cui sangue io nasco, in campo il brando
Sanguinoso rotai, già pria che il fischio
Ivi si udisse di tua fionda...
David. Il sangue
Del re non scorre entro mie vene: a tutti
Noti sono i miei fatti: io non li vanto:
Abner li sa. — Deh! nell'oblio sepolti
Sian pur da te; sol ti rammenta i tuoi:
Emulo di te stesso, oggi tu imprendi
A superar solo te stesso.
Abner. Il duce
Io mi credea finor: David non v'era:
Tutto ordinar per la vittoria quindi
Osai: s'io duce esser potessi, or l'odi. —
Incontro a noi, da borea ad austro, giace
Per lungo, in valle, di Filiste il campo.
Folte macchie ha da tergo; è d'alti rivi
Munito in fronte: all'orïente il chiude
Non alto un poggio, di lieve pendío
Ver esso, ma di scabro irsuto dorso
All'opposto salire: un'ampia porta
S'apre fra' monti all'occidente, donde
Per vasto piano infino al mar sonante

Senza ostacol si varca. Ivi, se fatto
Ci vien di trarvi i Filistei, fia vinta
Da noi la guerra. È d'uopo a ciò da pria
Finger ritratta. In tripartita schiera
Piegando noi da man manca nel piano,
Giriamo in fronte il destro loro fianco.
La schiera prima il passo affretta, e pare
Fuggirsene; rimane la seconda
Lenta addietro, in scomposte e rade file,
Certo invito ai nemici. Intanto, scelti
I più prodi de' nostri, il duro poggio
Soverchiato han dall'orïente, e a tergo
Riescon sovra il rio nemico. In fronte,
Dalle spalle, e dai lati, eccolo, è chiuso;
Eccone fatto aspro macello intero.

David. Saggio e prode tu al pari. All'ordin tuo
Nulla cangiare, Abner, si debbe. Io laudo
Virtude ov'è: sarò guerrier, non duce:
E alla tua pugna il mio venir null'altro
Aggiungerà, che un brando.

Abner. Il duce è David:
Di guerra il mastro è David. Chi combatte,
Fuorch'egli, mai?

David. Chi men dovria mostrarsi
Invido, ch'Abner, poich'ei val cotanto?
Ottimo, ovunque io 'l miri, è il tuo disegno.
Gionata ed io, di qua, verso la tenda
Di Saúl schiereremci; oltre, ver l'orsa,
Us passerà; Sadóc, con scelti mille,
Salirà il giogo; e tu, coi più, terrai
Della battaglia il corpo.

Abner. A te si aspetta;
Loco è primiero.

David. E te perciò vi pongo. —
Ascende il sole ancora: il tutto in punto
Terrai tu intanto; ma non s'odan trombe,
Fin che al giorno quattr'ore avanzin sole.
Spira un ponente impetuoso, il senti;
Il sol negli occhi, e la sospinta polve,
Anco per noi combatteran da sera.

Abner. Ben dici.

David. Or, va; comanda: e a te con basse
Arti di corte, che ignorar dovresti,
Pregio non tor di capitan, cui merti.

SCENA II.

DAVID.

Astuto è l'ordin della pugna, ed alto. —
Ma, il provveder di capitan che giova,
S'ei de' soldati il cor non ha? Ciò solo
Ad Abner manca; e a me il concede Iddio.
Oggi si vinca, e al dì novel si lasci
Un'altra volta il re; ch'esser non puote
Per me mai pace al fianco suo... Che dico?
Nuova palma or mi fia nuovo delitto.

SCENA III.

MICOL, DAVID.

Micol. Sposo, non sai? Da lieta mensa il padre
Sorgeva appena, Abner ver lui si trasse,
E un istante parlavagli: io m'inoltro,
Egli esce; il re già quel di pria non trovo.
David. Ma pur, che disse? in che ti parve...?
Micol. Egli era
Dianzi tutto per noi; con noi piangea;
Ci abbracciava a vicenda; e da noi stirpe
S'iva augurando di novelli prodi,
Quasi alla sua sostegno; ei più che padre
Pareane ai detti: or, più che re mi apparve.
David. Deh! pria del tempo, non piangere, o sposa:
Saulle è il re; farà di noi sua voglia.
Sol ch'ei non perda oggi la pugna; il crudo
Suo pensier contro me doman ripigli;
Ripiglierò mio stato abbietto, e il duro
Bando, e la fuga, e l'affannosa vita.
Vera e sola mia morte emmi il lasciarti:
E il dovrò pure... Ahi vana speme! infauste
Nozze per te! Giocondo e regio stato
Altro sposo a te dava; ed io tel tolgo.
Misero me!... Nè d'ampia prole, e lieta,
Padre puoi far me tuo consorte errante,
E fuggitivo sempre...
Micol. Ah! no; divisi
Più non saremo: dal tuo sen strapparmi
Niuno ardirà. Non riedo io no, più mai,
A quella vita orribile, ch'io trassi
Priva di te: m'abbia il sepolcro innanzi.

In quella reggia del dolore io stava
Sola piangente, i lunghi giorni; e l'ombre
L'aspetto mi adducean d'orrende larve.
Or, sopra il capo tuo pender vedea
Del crudo padre il ferro; e udia tue voci
Dolenti, lagrimose, umili, tali
Da trar del petto ogni più atroce sdegno;
E sì l'acciar pur t'immergeva in core
Il barbaro Saulle: or, tra' segreti
Avvolgimenti di negra caverna,
Vedeati far di dure selci letto;
E ad ogni picciol moto il cor balzarti
Tremante; e in altra ricovrarti; e quindi
In altra ancor; nè ritrovar mai loco,
Nè quïete, nè amici: egro, ansio, stanco...
Da cruda sete travagliato... Oh cielo!...
Le angosce, i dubbj, il palpitar mio lungo
Poss'io ridir? — Mai più, no, non ti lascio;
Mai più...

David. Mi strappi il cor: deh! cessa... Al sangue,
E non al pianto, questo giorno è sacro.

Micol. Pur ch'oggi inciampo al tuo pugnar non nasca.
Per te non temo io la battaglia; hai scudo
Di certa tempra, Iddio: ma temo ch'oggi
Dal perfid' Abner impedita, o guasta,
Non ti sia la vittoria.

David. E che? ti parve
Dubbio il re d'affidarmi oggi l'impresa?

Micol. Ciò non udii; ma forte accigliato era,
E susurrava non so che, in se stesso,
Di sacerdoti traditor; d'ignota
Gente nel campo; di virtù mentita...
Rotte parole, oscure, dolorose,
Tremende a chi di David è consorte,
E di Saulle è figlia.

David. Eccolo: si oda.

Micol. Giusto Iddio, deh! soccorri oggi al tuo servo:
L'empio confondi; il genitor rischiara;
Salva il mio sposo; il popol tuo difendi.

SCENA IV.

SAUL, GIONATA, MICOL, DAVID.

Gionata. Deh! vieni, amato padre; a' tuoi pensieri
Dà tregua un poco: or l'aura aperta e pura

Ti fia ristoro; vieni: alquanto siedi
Tra i figli tuoi.

Saul. ...Che mi si dice?

Micol. Ah! padre!...

Saul. Chi sete voi?... Chi d'aura aperta e pura
Qui favellò?... Questa? è caligin densa;
Tenebre sono; ombra di morte... Oh! mira;
Più mi t'accosta; il vedi? il sol dintorno
Cinto ha di sangue ghirlanda funesta...
Odi tu canto di sinistri angelli?
Lugúbre un pianto sull'aere si spande,
Che me percuote, e a lagrimar mi sforza...
Ma che? Voi pur, voi pur piangete?...

Gionata. O sommo
Dio d'Israello, or la tua faccia hai tolta
Dal re Saúl così? lui, già tuo servo,
Lasci or così dell'avversario in mano?

Micol. Padre, hai la figlia tua diletta al fianco:
Se lieto sei, lieta è pur ella; e piange,
Se piangi tu... Ma, di che pianger ora?
Gioja tornò.

Saul. David, vuoi dire. Ah!... David...
Deh! perchè non mi abbraccia anch'ei co' figli?

David. O padre!... Addietro or mi tenea temenza
Di non t'esser molesto. Ah! nel mio core
Perchè legger non puoi? son sempre io teco.

Saul. Tu... di Saulle... ami la casa dunque?

David. S'io l'amo? Oh ciel! degli occhi miei pupilla
Gionata egli è; per te, periglio al mondo
Non conosco, nè curo: e la mia sposa,
Dica, se il può, ch'io nol potrei, di quanto,
Di quale amore io l'amo...

Saul. Eppur, te stesso
Stimi tu molto...

David. Io, me stimare?... In campo
Non vil soldato, e tuo genero in corte
Mi tengo; e innanzi a Dio, nulla mi estimo.

Saul. Ma, sempre a me d'Iddio tu parli; eppure,
Ben tu il sai, da gran tempo, hammi partito
Da Dio l'astuta ira crudel tremenda
De' sacerdoti. Ad oltraggiarmi, il nomi?

David. A dargli gloria, io 'l nomo. Ah! perchè credi
Ch'ei più non sia con te? Con chi nol vuole,
Non sta: ma, a chi l'invoca, a chi riposto

Tutto ha se stesso in lui, manca egli mai?
Ei sul soglio chiamotti; ei vi ti tiene:
Sei suo, se in lui, ma se in lui sol, ti affidi.

Saul. Chi dal ciel parla?... Avviluppato in bianca
Stola è costui che il sacro labro or schiude?
Vediamlo... Eh! no: tu sei guerriero, e il brando
Cingi: or t'inoltra; appressati; ch'io veggia,
Se Samuéle o David mi favella. —
Qual brando è questo? ei non è già lo stesso
Ch'io di mia man ti diedi...

David. È questo il brando,
Cui mi acquistò la povera mia fionda.
Brando, che in Ela a me pendea tagliente
Sul capo; agli occhi orribil lampo io 'l vidi
Balenarmi di morte, in man del fero
Goliát gigante: ei lo stringea: ma stavvi
Rappreso pur, non già il mio sangue, il suo.

Saul. Non fu quel ferro, come sacra cosa,
Appeso in Nobbe al tabernacol santo?
Non fu nell'Efod mistico ravvolto,
E così tolto a ogni profana vista?
Consecrato in eterno al Signor primo?...

David. Vero è; ma...

Saul. Dunque, onde l'hai tu? Chi ardiva
Dartelo? chi?...

David. Dirotti. Io fuggitivo,
Inerme in Nob giungea: perchè fuggissi,
Tu il sai. Piena ogni via di trista gente,
Io, senza ferro, a ciascun passo stava
Tra le fauci di morte. Umíl la fronte
Prosternai là nel tabernacol, dove
Scende d'Iddio lo spirto: ivi, quest'arme,
(Cui s'uom mortal riadattarsi al fianco
Potea, quell'uno esser potea ben David)
La chiesi io stesso al sacerdote.

Saul. Ed egli?...

David. Diemmela.

Saul. Ed era?

David. Achimelèch.

Saul. Fellone.
Vil traditore... Ov'è l'altare?... oh rabbia!...
Ahi tutti iniqui! traditori tutti!...
D'Iddio nemici; a lui ministri, voi?...
Negr'alme in bianco ammanto... Ov'è la scure?...
Ov'è l'altar? si atterri... Ov'è l'offerta?

Svenarla io voglio...

Micol. Ah padre!

Gionata. Oh ciel! che fai?
Ove corri? che parli?... Or, deh! ti placa:
Non havvi altar; non vittima: rispetta
Nei sacerdoti Iddio, che sempre t'ode.

Saul. Chi mi rattien?... Chi di seder mi sforza?...
Chi a me resiste?...

Gionata. Padre...

David. Ah! tu il soccorri,
Alto Iddio d'Israéle: a te si prostra,
Te ne scongiura il servo tuo.

Saul. La pace
Mi è tolta; il sole, il regno, i figli, l'alma,
Tutto mi è tolto!... Ahi Saúl infelice!
Chi te consola? al brancolar tuo cieco,
Chi è scorta, o appoggio?... I figli tuoi, son muti;
Duri son, crudi... Del vecchio cadente
Sol si brama la morte: altro nel core
Non sta dei figli, che il fatal diadema,
Che il canuto tuo capo intorno cinge.
Su strappatelo, su: spiccate a un tempo
Da questo omai putrido tronco il capo
Tremolante del padre... Ahi fero stato!
Meglio è la morte. Io voglio morte...

Micol. Oh padre!...
Noi vogliam tutti la tua vita: a morte
Ognun di noi, per te sottrarne, andrebbe...

Gionata. — Or, poichè in pianto il suo furor già stemprasi,
Deh! la tua voce, a ricomporlo in calma,
Muovi, o fratello. In dolce oblio l'hai ratto
Già tante volte coi celesti carmi.

Micol. Ah! sì; tu il vedi, all'alitante petto
Manca il respiro; il già feroce sguardo
Nuota in lagrime: or tempo è di prestargli
L'opra tua.

David. Deh! per me, gli parli Iddio. — [1]
« O tu, che eterno, onnipossente, immenso,
« Siedi sovran d'ogni creata cosa;

[1] Tutti i seguenti versi lirici si potranno cantare senza gorgheggi da David, s'egli si trova essere ad un tempo cantore ed attore. Altrimenti basterà, per ottenere un certo effetto, che ad ogni stanza preceda una breve musica istromentale adattata al soggetto; e che David poi reciti la stanza con maestria e gravità.

« Tu, per cui tratto io son dal nulla, e penso,
« E la mia mente a te salir pur osa;
« Tu, che se il guardo inchini, apresi il denso
« Abisso, e via non serba a te nascosa;
« Se il capo accenni, trema lo universo;
« Se il braccio innalzi, ogni empio ecco è disperso:
« Già su le ratte folgoranti piume
« Di Cherubin ben mille un dì scendesti;
« E del tuo caldo irresistibil nume
« Il condottiero d'Israello empiesti:
« Di perenne facondia a lui tu fiume,
« Tu brando, e senno, e scudo a lui ti festi:
« Deh! di tua fiamma tanta un raggio solo
« Nubi-fendente or manda a noi dal polo.
« Tenebre e pianto siamo...

Saul. Odo io la voce
Di David?... Trammi di mortal letargo:
Folgor mi mostra di mia verde etade.

David. « Chi vien; chi vien, ch'odo e non veggo? Un nembo
« Negro di polve rapido veleggia
« Dal torbid'euro spinto. —
« Ma già si squarcia; e tutto acciar lampeggia
« Dai mille e mille, ch'ei si reca in grembo...
« Ecco, qual torre, cinto
« Saúl la testa d'infuocato lembo.
« Traballa il suolo al calpestío tonante
« D'armi e destrieri:
« La terra, e l'onda, e il cielo è rimbombante
« D'urli guerrieri.
« Saúl si appressa in sua terribil possa;
« Carri, fanti, destrier sossopra ei mesce:
« Gelo, in vederlo, scorre a ogni uom per l'ossa;
« Lo spavento d'Iddio dagli occhi gli esce.
« Figli di Ammón, dov'è la ria baldanza?
« Dove gli spregj, e l'insultar, che al giusto
« Popol di Dio già feste?
« Ecco ora il piano ai vostri corpi angusto;
« Ecco, a noi messe sanguinosa avanza
« Di vostre tronche teste:
« Ecco ove mena in falsi iddii fidanza. —
« Ma, donde ascolto altra guerriera tromba
« Mugghiar repente?
« È il brando stesso di Saúl, che intomba
« D'Edom la gente.
« Così Moáb, Soba così sen vanno,

« Con l'iniqua Amaléch, disperse in polve:
« Saúl, torrente al rinnovar dell'anno,
« Tutto inonda, scompon, schianta, travolve.

Saul. Ben questo è grido de' miei tempi antichi,
Che dal sepolcro a gloria or mi richiama.
Vivo, in udirlo, ne' miei fervidi anni... —
Che dico?... ahi lasso! a me di guerra il grido
Si addice omai?... L'ozio, l'oblio, la pace,
Chiamano il veglio a se.

David. Pace si canti. —
« Stanco, assetato, in riva
« Del fiumicel natío,
« Siede il campion di Dio,
« All'ombra sempre-viva
« Del sospirato alloro.
« Sua dolce e cara prole,
« Nel porgergli ristoro,
« Del suo affanno si duole,
« Ma del suo rieder gode;
« E pianger ciascun s'ode
« Teneramente,
« Soavemente
« Sì, che il dir non v'arriva.
« L'una sua figlia slaccia
« L'elmo folgoreggiante;
« E la consorte amante,
« Sottentrando, lo abbraccia:
« L'altra, l'augusta fronte
« Dal sudor polveroso
« Terge, col puro fonte;
« Quale, un nembo odoroso
« Di fior sovr'esso spande:
« Qual, le man venerande
« Di pianto bagna:
« E qual si lagna,
« Ch'altra più ch'ella faccia.
« Ma ferve in ben altr'opra
« Lo stuol del miglior sesso.
« Finchè venga il suo amplesso,
« Qui l'un figlio si adopra
« In rifar mondo e terso
« Lo insanguinato brando:
« Là, d'invidia cosperso,
« Dice il secondo: e quando
« Palleggerò quest'asta,

« Cui mia destra or non basta?
« Lo scudo il terzo,
« Con giovin scherzo,
« Prova come il ricopra.

« Di gioja lagrima
« Su l'occhio turgido
« Del re si sta:
« Ch'ei di sua nobile
« Progenie amabile
« È l'alma, e il sa.

« Oh bella la pace!
« Oh grato il soggiorno,
« Là dove hai dintorno
« Amor sì verace,
« Sì candida fe!
« Ma il sol già celasi;
« Tace ogni zeffiro;
« E in sonno piacido
« Sopito è il re. —

Saul. Felice il padre di tal prole! Oh bella
Pace dell'alma!... Entro mie vene un latte
Scorrer mi sento di tutta dolcezza... —
Ma, che pretendi or tu? Saúl far vile
Infra i domestich'ozi! Il pro' Saulle
Di guerra or forse arnese inutil giace?

David. « Il re posa, ma i sogni del forte
« Con tremende sembianze gli vanno
« Presentando i fantasmi di morte.
« Ecco il vinto nemico tiranno,
« Di sua man già trafitto in battaglia;
« Ombra orribil, che omai non fa danno.
« Ecco un lampo, che tutti abbarbaglia...
« Quel suo brando, che ad uom non perdona,
« E ogni prode al codardo ragguaglia. —
« Tal, non sempre la selva risuona
« Del leone al terribil ruggito,
« Ch'egli in calma anco i sensi abbandona;
« Nè il tacersi dell'antro romito
« All'armento già rende il coraggio;
« Nè il pastor si sta men sbigottito,
« Ch'ei sa ch'esce a più sangue ed oltraggio.

« Ma il re già già si desta:
« Armi, armi, ei grida.

« Guerriero omai qual resta?
« Chi, chi lo sfida?
« Veggio una striscia di terribil fuoco,
« Cui forza è loco — dien le ostili squadre.
« Tutte veggio adre — di sangue infedele
« L'armi a Israéle. — Il fero fulmin piomba,
« Sasso di fromba — assai men ratto fugge,
« Di quel che strugge — il feritor sovrano,
« Col ferro in mano. — A inarrivabil volo,
« Fin presso al polo — aquila altera ei stende
« Le reverende — risuonanti penne,
« Cui da Dio tenne, — ad annullar quegli empj,
« Che in falsi tempj — han simulacri rei
« Fatti lor Dei. — Già da lontano io 'l seguo;
« E il Filisteo perseguo,
« E incalzo, e atterro, e sperdo; e assai ben mostro
« Che due spade ha nel campo il popol nostro.

Saul. Chi, chi si vanta? Havvi altra spada in campo,
Che questa mia, ch'io snudo? Empio è, si uccida,
Pera, chi la sprezzò.

Micol. T'arresta: oh cielo!...

Gionata. Padre! che fai?...

David. Misero re!

Micol. Deh!... fuggi...
A gran pena il teniam; deh! fuggi, o sposo.

SCENA V.

GIONATA, SAUL, MICOL.

Micol. O padre amato,... arrestati...

Gionata. T'arresta...

Saul. Chi mi rattien? chi ardisce?... Ov'è il mio brando?
Mi si renda il mio brando...

Gionata. ... Ah! con noi vieni,
Diletto padre: io non ti lascio ir oltre.
Vedi, non è co' figli tuoi persona:
Con noi ritorna alla tua tenda: hai d'uopo
Or di quïete. Ah! vieni: ogni ira cessi;
Stai co' tuoi figli...

Micol. E gli avrai sempre al fianco...

ATTO QUARTO.

SCENA I.

GIONATA, MICOL.

Micol. Gionata, dimmi; al padiglion del padre
Può tornare il mio sposo?
Gionata. Ah! no: placato
Non è con lui Saúl; benchè in se stesso
Sia appien tornato: ma profonda è troppo
In lui la invidia; e fia il sanarla lungo.
Torna al tuo sposo, e nol lasciare.
Micol. Ahi lassa!...
Chi più di me infelice?... Io l'ho nascosto
Sì ben, ch'uom mai nol troveria: men riedo
Ver esso dunque.
Gionata. Oh cielo! ecco, sen viene
Turbato il padre: ei mai non trova stanza.
Micol. Misera me!... Che gli dirò?... Sottrarmi
Voglio...

SCENA II.

SAUL, MICOL, GIONATA.

Saul. Chi fugge al venir mio? Tu, donna?
Micol. Signor...
Saul. Davide ov'è?
Micol. ... Nol so...
Saul. Nol sai?
Gionata. Padre...
Saul. Cercane; va; qui tosto il traggi.
Micol. Io rintracciarlo?... or,... dove?...
Saul. Il re parlotti,
E obbedito non l'hai?

SCENA III.

SAUL, GIONATA.

Saul. ... Gionata, m'ami?...
Gionata. Oh padre!... Io t'amo: ma ad un tempo io cara

Tengo la gloria tua: quindi, ai non giusti
Impeti tuoi, qual figlio opporsi il puote,
Io mi oppongo talvolta.

Saul. Al padre il braccio
Spesso rattieni tu: ma, quel mio ferro,
Che ad altri in petto immerger non mi lasci,
Nel tuo petto il ritorci. Or serba, serba
Codesto David vivo; in breve ei fia...
Voce non odi entro il tuo cor, che grida?
« David fia 'l re. » — David? fia spento innanzi.

Gionata. E nel tuo core, in più terribil voce,
Dio non ti grida? « Il mio diletto è David;
« L'uom del Signore egli è. » Tal nol palesa
Ogni atto suo? La fera invida rabbia
D'Abner, non fassi al suo cospetto muta?
Tu stesso, allor che in te rientri, al solo
Apparir suo, non vedi i tuoi sospetti
Sparir qual nebbia del pianeta al raggio?
E quando in te maligno spirto riede,
Credi tu allor, ch'io tel rattenga, il braccio?
Dio tel rattiene. Il mal brandito ferro
Gli appunteresti al petto appena, e tosto
Forza ti fora il ritrarlo: cadresti
Tu stesso in pianto a' piedi suoi; tu padre,
Pentito, sì: ch'empio, nol sei...

Saul. Pur troppo,
Vero tu parli. Inesplicabil cosa
Questo David per me. Non pria veduto
Io l'ebbi in Ela, che a' miei sguardi ei piacque,
Ma al cor non mai. Quando ad amarlo io presso
Quasi sarei, feroce sdegno piomba
In mezzo, e men divide: il voglio appena
Spento, s'io il veggo, ei mi disarma, e colma
Di maraviglia tanta, ch'io divento
Al suo cospetto un nulla... Ah! questa al certo,
Vendetta è questa della man sovrana.
Or comincio a conoscerti, o tremenda
Mano... Ma che? donde cagione io cerco?...
Dio, non l'offesi io mai: vendetta è questa
De' sacerdoti. Egli è stromento David
Sacerdotale, iniquo: in Rama ei vide
Samuél moribondo: a lui gli estremi
Detti parlava l'implacabil veglio.
Chi sa, chi sa, se il sacro olio celeste,
Ond'ei mia fronte unse già pria, versato

Non ha il fellon su la nemica testa?
Forse tu il sai... Parla... Ah! sì, il sai: favella.

Gionata. Padre, nol so: ma se pur fosse, io forse
Al par di te di ciò tenermi offeso
Or non dovrei? non ti son figlio io primo?
Ove tu giaccia co' tuoi padri, il trono
Non destini tu a me? S'io dunque taccio,
Chi può farne querela? Assai mi avanza
In coraggio, in virtude, in senno, in tutto,
David: quant'ei più val, tanto io più l'amo.
Or, se chi dona e toglie i regni, il desse
A David mai, prova maggior qual altra
Poss'io bramarne? ei più di me n'è degno:
E condottier de' figli suoi lo appella
Ad alte cose Iddio. — Ma intanto, io giuro,
Che a te suddito fido egli era sempre,
E leal figlio. Or l'avvenir concedi
A Dio, cui spetta: ed il tuo cor frattanto
Contro Dio, contro il ver, deh! non s'induri.
Se in Samuél non favellava un Nume,
Come, con semplice atto, infermo un veglio,
Già del sepolcro a mezzo, oprar potea
Tanto per David mai? Quel misto ignoto
D'odio e rispetto che per David senti;
Quel palpitar della battaglia al nome,
(Timor da te non conosciuto in pria)
Donde ti vien, Saulle? Havvi possanza
D'uom, che a ciò basti?...

Saul. Oh! che favelli? figlio
Di Saúl tu? — Nulla a te cal del trono? —
Ma, il crudel dritto di chi 'l tien, nol sai?
Spenta mia casa, e da radice svelta
Fia da colui, che usurperà il mio scettro.
I tuoi fratelli, i figli tuoi, tu stesso...
Non rimarrà della mia stirpe nullo...
O ria di regno insaziabil sete,
Che non fai tu? Per aver regno, uccide
Il fratello il fratel; la madre i figli;
La consorte il marito; il figlio il padre...
Seggio è di sangue, e d'empietade, il trono.

Gionata. Scudo havvi d'uom contro al celeste brando?
Non le minacce, i preghi allentar ponno
L'ira di Dio terribil, che il superbo
Rompe, e su l'umil lieve lieve passa.

SCENA IV.

SAUL, GIONATA, ABNER, ACHIMELECH, SOLDATI.

Abner. Re, s'io ti torno innante, anzi che rivi
Scorran per me dell'inimico sangue,
Alta cagione a ciò mi sforza. Il prode
Davidde, il forte, in cui vittoria è posta,
Non è chi il trovi. Un'ora manca appena
Alla prefissa pugna: odi, frementi
D'impazïente ardore, i guerrier l'aure
Empier di strida; e rimbombar la terra
Al flagellar della ferrata zampa
De' focosi destrieri: urli, nitríti,
Sfolgoreggiar d'elmi e di brandi, e tuoni
Da metter core in qual più sia codardo;...
David, chi 'l vede? — ei non si trova. — Or, mira,
(Soccorso in ver del ciel!) mira chi in campo
In sua vece si sta. Costui, che in molle
Candido lin sacerdotal si avvolge,
Furtivo in campo, ai Benjamíti accanto,
Si appiattava tremante. Eccolo; n'odi
L'alta cagion, che a tal periglio il guida.
Achimel. Cagion dirò, s'ira di re nol vieta...
Saul. Ira di re? tu dunque, empio, la merti?...
Ma, chi se' tu?... Conoscerti ben parmi.
Del fantastico altero gregge sei
De' veggenti di Rama?
Achimel. Io vesto l'Efod:
Io, dei Leviti primo, ad Arón santo,
Nel ministero a che il Signor lo elesse,
Dopo lungo ordin d'altri venerandi
Sacerdoti, succedo. All'arca presso,
In Nobbe, io sto; l'arca del patto sacra,
Stava anch'ella altre volte al campo in mezzo:
Troppo or fia se vi appare, anco di furto,
Il ministro di Dio: straniera merce
È il sacerdote ove Saulle impera:
Pur non l'è, no, dove Israél combatte;
Se in Dio si vince, come ognor si vinse. —
Me non conosci tu? qual maraviglia?
E te stesso conosci? — I passi tuoi
Ritorti hai dal sentier, che al Signor mena;
Ed io là sto, nel tabernacol, dove

Stanza ha il gran Dio; là dove, è già gran tempo,
Più Saúl non si vede. Il nome io porto
D'Achimeléch.

Saul. Un traditor mi suona
Tal nome: or ti ravviso. In punto giungi
Al mio cospetto. Or di', non sei tu quegli,
Che all'espulso Davidde asilo davi,
E securtade, e nutrimento, e scampo,
Ed armi? E ancor, qual arme! il sacro brando
Del Filisteo, che appeso in voto a Dio
Stava allo stesso tabernacol, donde
Tu lo spiccavi con profana destra.
E tu il cingevi al perfido nemico
Del tuo signor, del sol tuo re? — Tu vieni,
Fellone, in campo a' tradimenti or vieni:
Qual dubbio v'ha?...

Achimel. Certo, a tradirti io vengo;
Poichè vittoria ad implorare io vengo
All'armi tue da Dio, che a te la niega.
Son io, sì, son, quei che benigna mano
A un Davidde prestai. Ma, chi è quel David?
Della figlia del re non egli è sposo?
Non il più prode infra i campioni suoi?
Non il più bello, il più umano, il più giusto
De' figli d'Israél? Non egli in guerra,
Tua forza, e ardire? entro la reggia, in pace,
Non ei, col canto, del tuo cor signore?
Di donzelle l'amor, del popol gioja,
Dei nemici terror; tale era quegli,
Ch'io scampava. E tu stesso, agli onor primi,
Di', nol tornavi or dianzi? e nol sceglievi
A guidar la battaglia? a ricondurti
Vittoria in campo? a disgombrar temenza
Della rotta, che in cor ti ha posta Iddio? —
Se danni me, te stesso danni a un tempo.

Saul. Or, donde in voi, donde pietade? in voi,
Sacerdoti crudeli, empi, assetati
Di sangue sempre. A Samuél parea
Grave delitto il non aver io spento
L'Amalechíta re, coll'armi in mano
Preso in battaglia; un alto re, guerriero
Di generosa indole ardita, e largo
Del proprio sangue a pro del popol suo. —
Misero re! tratto a me innanzi, in duri
Ceppi ei venía; serbava, ancor che vinto,

Nobil fierezza, che insultar non era,
Nè un chieder pur mercè. Reo di coraggio
Parve egli al fero Samuél: tre volte
Con la sua man sacerdotale il ferro
Nel petto inerme ei gl'immergea. — Son queste,
Queste son, vili, le battaglie vostre.
Ma, contra il proprio re chi la superba
Fronte innalzar si attenta, in voi sostegno
Trova, e scudo, ed asilo. Ogni altra cura,
Che dell'altare, a cor vi sta. Chi sete,
Chi sete voi? Stirpe malnata, e cruda,
Che dei perigli nostri all'ombra ride;
Che in lino imbelle avvoltolati, ardite
Soverchiar noi sotto l'acciar sudanti:
Noi, che fra il sangue, il terrore e la morte,
Per le spose, pe' figli, e per voi stessi,
Meniam penosi orridi giorni ognora.
Codardi, or voi, men che oziose donne,
Con verga vil, con studïati carmi,
Frenar vorreste e i brandi nostri, e noi?

Achimel. E tu, che sei? re della terra sei:
Ma, innanzi a Dio, chi re? — Saúl, rientra
In te; non sei, che coronata polve. —
Io, per me nulla son; ma fulmin sono,
Turbo, tempesta io son, se in me Dio scende:
Quel gran Dio, che ti fea; che l'occhio appena
Ti posa su; dov'è Saúl? — Le parti
D'Agág mal prendi; e nella via d'empiezza
Mal tu ne segui i passi. A un re perverso
Gastigo v'ha, fuor che il nemico brando?
E un brando fere, che il Signor nol voglia?
Le sue vendette Iddio nel marmo scrive;
E le commette al Filisteo non meno
Che ad Israél. — Trema, Saúl: già in alto,
In negra nube, sovr'ali di fuoco
Veggio librarsi il fero angel di morte:
Già, d'una man disnuda ei la rovente
Spada ultrice; dell'altra, il crin canuto
Ei già ti afferra della iniqua testa:
Trema, Saúl. — Ve' chi a morir ti spinge:
Costui; quest'Abner, di Satàn fratello:
Questi, che il vecchio cor t'apre a' sospetti;
Che, di sovran guerrier, men che fanciullo
Ti fa. Tu, folle, or di tua casa il vero
Saldo sostegno rimovendo vai.

Dov'è la casa di Saúl? nell'onda
Fondata ei l'ha; già già crolla; già cade;
Già in cener torna: è nulla già. —

Saul. Profeta
De' danni miei, tu pur de' tuoi nol fosti.
Visto non hai, pria di venirne in campo,
Che qui morresti: io tel predíco; e il faccia
Abner seguire. — Abner mio fido, or vanne;
Ogni ordin cangia dell'iniquo David;
Che un tradimento ogni ordin suo nasconde.
Doman si pugni, al sol nascente; il puro
Astro esser de' mio testimon di guerra.
Pensier maligno, io 'l veggio, era di David,
Scegliere il sol cadente a dar nell'oste,
Quasi indicando il cadente mio braccio:
Ma, si vedrà. — Rinvigorir mi sento
Da tue minacce ogni guerrier mio spirto;
Son io 'l duce domane; intero il giorno,
Al gran macello ch'io farò, fia poco. —
Abner, costui dal mio cospetto or tosto
Traggi, e si uccida...

Gionata. Oh ciel! padre, che fai?
Padre...

Saul. Taci. — Ei si sveni; e il vil suo sangue
Su' Filistei ricada.

Abner. È già con esso
Morte...

Saul. Ma, è poco a mia vendetta ei solo.
Manda in Nob l'ira mia, che armenti, e servi,
Madri, case, fanciulli uccida, incenda,
Distrugga, e tutta l'empia stirpe al vento
Disperda. Omai, tuoi sacerdoti a dritto
Dir ben potranno: « Evvi un Saúl ». Mia destra,
Da voi sì spesso provocata al sangue,
Non percoteavi mai: quindi sol, quindi,
Lo scherno d'essa.

Achimel. A me il morir da giusto
Niun re può torre: onde il morir mi fia
Dolce non men, che gloriöso. Il vostro,
Già da gran tempo, irrevocabilmente
Dio l'ha fermato: Abner, e tu, di spada,
Ambo vilmente; e non di ostile spada,
Non in battaglia. — Or vadasi. — D'Iddio
Parlate all'empio ho l'ultime parole,
E sordo ei fu: compiuto egli è il mio incarco:

Ben ho spesa la vita.
Saul. Or via, si tragga
A morte tosto; a cruda morte, e lunga.

SCENA V.

SAUL, GIONATA.

Gionata. Ahi sconsigliato re! che fai? t'arresta...
Saul. Taci; tel dico ancor. — Tu se' guerriero? —
Tu di me figlio? d'Israél tu prode? —
Va; torna in Nob; là, di costui riempi
Il vuoto seggio: infra i levitichi ozj
Degno di viver tu, non fra' tumulti
Di guerra, e non fra regie cure...
Gionata. Ho spento
Anch'io non pochi de' nimici in campo,
Al fianco tuo: ma quel che or spandi, è sangue
Sacerdotal, non Filisteo. Tu resti
Solo a tal empia pugna.
Saul. E solo io basto
A ogni pugna, qual sia. Tu, vile, tardo
Sii pur domani al battagliare: io solo
Saúl sarò. Che Gionata? che David?
Duce è Saúl.
Gionata. Combatterotti appresso.
Deh! morto io possa su gli occhi caderti,
Pria di vedei ciò che sovrasta al tuo
Sangue infelice!
Saul. E che sovrasta? morte?
Morte in battaglia, ella è di re la morte.

SCENA VI.

MICOL, SAUL, GIONATA.

Saul. Tu, senza David?...
Micol. Ritrovar nol posso...
Saul. Io 'l troverò.
Micol. Lungi è fors'egli; e sfugge
Tuo sdegno...
Saul. Ha l'ali, e il giungerà, il mio sdegno.
Guai, se in battaglia David si appresenta:
Guai, se doman, vinta da me la guerra,
Tu innanzi a me nol traggi.

Micol. Oh cielo!
Gionata. Ah! padre...
Saul. Più non ho figli. — Infra le schiere or corri,
Gionata, tosto. — E tu, ricerca, e trova
Colui.
Micol. Deh!... teco...
Saul. Invan.
Gionata. Padre, ch'io pugni
Lungi da te?
Saul. Lungi da me voi tutti.
Voi mi tradite a prova, infidi, tutti.
Itene, il voglio: itene al fin; lo impongo.

SCENA VII.

SAUL.

Sol, con me stesso, io sto. — Di me soltanto,
(Misero re!) di me solo io non tremo.

ATTO QUINTO.

SCENA I.

DAVID, MICOL.

Micol. Esci, o mio sposo; vieni: è già ben oltre
La notte... Odi tu, come romoreggia
Il campo? all'alba pugnerassi. — Appresso
Al padiglion del padre tutto tace.
Mira; anco il cielo il tuo fuggir seconda:
La luna cade, e gli ultimi suoi raggi
Un negro nuvol cela. Andiamo: or niuno
Su noi qui veglia, andiam; per questa china
Scendiamo il monte, e ci accompagni Iddio.
David. Sposa, dell'alma mia parte migliore,
Mentre Israello a battagliar si appresta,
Fia pur ver che a fuggir David si appresta?
Morte, ch'è in somma? — Io vo' restar: mi uccida
Saúl, se il vuol; pur ch'io nemici pria
In copia uccida.
Micol. Ah! tu non sai: già il padre

Incominciò a bagnar nel sangue l'ira.
Achimeléch, qui ritrovato, cadde
Vittima già del furor suo.

David. Che ascolto?
Ne' sacerdoti egli ha rivolto il brando?
Ahi misero Saúl! ei fia...

Micol. Ben altro
Udrai. Crudel comando ad Abner dava,
Ei stesso, il re; che, se in battaglia mai
Tu ti mostrassi, in te convertan l'armi
I campion nostri.

David. E Gionata mio fido
Il soffre?

Micol. Oh ciel! che puote? Anch'ei lo sdegno
Provò del padre; e disperato corre
Infra l'armi a morire. Omai, ben vedi,
Qui star non puoi: cedere è forza; andarne
Lungi; e aspettare, o che si cangi il padre,
O che all'età soggiaccia... Ahi padre crudo!
Tu stesso, tu, la misera tua figlia
Sforzi a bramare il fatal dì... Ma pure,
Io no, non bramo il morir tuo: felice
Vivi; vivi, se il puoi; bastami solo
Di rimaner per sempre col mio sposo...
Deh! vieni or dunque; andiamo...

David. Oh quanto duolmi
Lasciar la pugna! Ignota voce io sento
Gridarmi in cor: « Giunto è il terribil giorno
« Ad Israéle, ed al suo re... » Potessi!...
Ma no: qui sparso di sacri ministri
Fu l'innocente sangue: impuro è il campo,
Contaminato è il suolo; orror ne sente
Iddio: pugnar non può qui omai più David. —
Ceder dunque per ora al timor tuo
Emmi mestiero, ed all'amor tuo scaltro. —
Ma tu, pur cedi al mio... Deh! sol mi lascia...

Micol. Ch'io ti lasci? Pel lembo, ecco, ti afferro;
Da te mai più, no, non mi stacco...

David. Ah! m'odi.
Male agguagliar tuoi tardi passi a' miei
Potresti: aspri sentier di sterpi e sassi
Convien ch'io calchi con veloci piante,
A pormi in salvo, poichè il vuoi. Deh! come
I piè tuoi molli a strazio inusitato
Regger potranno? Infra deserti sola

Ch'io ti abbandoni mai? Ben vedi; tosto,
Per tua cagion, scoperto io fora: entrambi
Alla temuta ira del re davanti
Tosto or saremmo ricondotti... Oh cielo!
Solo in pensarvi, io fremo... E poniam anco,
Che si fuggisse; al padre egro dolente
Tor ti poss'io? Di guerra infra le angosce,
Fuor di sua reggia ei sta: dolcezza alcuna
Pur gli fa d'uopo al mesto antico. Ah! resta
Al suo pianto, al dolore, al furor suo.
Tu sola il plachi; e tu lo servi, e il tieni
Tu sola in vita. Ei mi vuol spento; io 'l voglio
Salvo, felice, e vincitor:... ma tremo
Oggi per lui. — Tu, pria che sposa, figlia
Eri; nè amarmi oltre il dover ti lice.
Pur ch'io scampi; che brami altro per ora?
Non t'involare al già abbastanza afflitto
Misero padre. Appena giunto in salvo,
Io ten farò volar l'avviso: in breve
Riuniremci, spero. Or, se mi dolga
Di abbandonarti, il pensa... Eppure,... ahi lasso!...
Come?...

Micol. Ahi me lassa!... e ch'io ti perda ancora?...
Ai passati travagli, alla vagante
Vita, ai perigli, alle solinghe grotte,
Lasciarti or solo ritornare?... Ah! s'io
Teco almen fossi!... i mali tuoi più lievi
Pur farei,... dividendoli...

David. Ten prego,
Pel nostro amor; s'è d'uopo, anco il comando,
Per quanto amante il possa; or non mi dei,
Nè puoi seguir, senza mio danno espresso. —
Ma, se Dio mi vuol salvo, omai non debbo
Indugiar più: l'ora si avanza: alcuno
Potria da questo padiglion spiarne,
E maligno svelarci. A palmo a palmo
Questi monti conosco; a ogni uom sottrarmi
Son certo. — Or, deh! l'ultimo amplesso or dammi.
Dio teco resti; e tu, rimani al padre,
Fin che al tuo sposo ti raggiunga il cielo...

Micol. L'ultimo amplesso?... E ch'io non muoja?... Il core
Strappar mi sento...

David. ...Ed io?... Ma,... frena... il pianto. —
Or, l'ali al piè, possente Iddio, m'impenna.

SCENA II.

MICOL.

...Ei fugge?... oh cielo!... Il seguirò... Ma, quali
Ferree catene pajon rattenermi?...
Seguir nol posso. — Ei mi s'invola!... Appena
Mi reggo, non ch'io 'l segua... Un'altra volta
Perduto io l'ho!... Chi sa, quando il vedrai?...
Misera donna! e sposa sei?... fur nozze
Le tue?... — No, no; del crudo padre al fianco
Più non rimango. Io vo' seguirti, o sposo... —
Pur, se il seguo, lo uccido; è ver, pur troppo!
Come nasconder la mia lenta traccia,
Su l'orme sue veloci?... — Ma, dal campo
Qual odo io suon, che d'armi par?... Ben odo...
Ei cresce; e sordamente anco di trombe
È misto... E un correr di destrieri... Oh cielo!
Che fia?... La pugna anzi al tornar del giorno,
Non l'intimò Saúl. Chi sa?... I fratelli...
Il mio Gionata... Oimè!... forse in periglio... —
Ma, pianto, ed urli, e gemiti profondi
Dal padiglion del padre odo innalzarsi?...
Misero padre!... a lui si corra... Oh vista!
Ei viene; ei stesso; e in quale aspetto!... Ah! padre...

SCENA III.

SAUL, MICOL.

Saul. Ombra adirata, e tremenda, deh! cessa:
Lasciami, deh!... Vedi: a' tuoi piè mi prostro...
Ahi! dove fuggo?... — ove mi ascondo? O fera
Ombra terribil, placati... Ma è sorda
Ai miei preghi; e m'incalza?... Apriti, o terra,
Vivo m'inghiotti... Ah! pur che il truce sguardo
Non mi saetti della orribil ombra...

Micol. Da chi fuggir? niun ti persegue. O padre,
Me tu non vedi? me più non conosci?

Saul. O sommo, o santo sacerdote, or vuoi
Ch'io qui mi arresti? o Samuél, già vero
Padre mio, tu l'imponi? ecco, mi atterro
Al tuo sovran comando. A questo capo
Già di tua man tu la corona hai cinta;

Tu il fregiasti; ogni fregio or tu gli spoglia;
Calcalo or tu. Ma,... la infuocata spada
D'Iddio tremenda, che già già mi veggo
Pender sul ciglio,... o tu che il puoi, la svolgi
Non da me, no, ma da' miei figli. I figli,
Del mio fallir sono innocenti...

Micol. Oh stato,
Cui non fu il pari mai! — Dal ver disgiunto,
Padre, è il tuo sguardo: a me ti volgi...

Saul. Oh gioja!...
Pace hai sul volto? O fero veglio, alquanto
Miei preghi accetti? io da' tuoi piè non sorgo,
Se tu i miei figli alla crudel vendetta
Pria non togli. — Che parli?... Oh voce! « T'era
« David pur figlio; e il perseguisti, e morto
« Pur lo volevi ». Oh! che mi apponi?... Arresta...
Sospendi or, deh!... Davidde ov'è? si cerchi:
Ei rieda; a posta sua mi uccida, e regni:
Sol che a' miei figli usi pietade, ei regni... —
Ma, inesorabil stai? Di sangue hai l'occhio;
Foco il brando e la man; dalle ampie nari
Torbida fiamma spiri, e in me l'avventi...
Già tocco m'ha; già m'arde: ahi! dove fuggo?...
Per questa parte io scamperò.

Micol. Nè fia,
Ch'io rattener ti possa, nè ritrarti
Al vero? Ah! m'odi: or sei...

Saul. Ma no; che il passo
Di là mi serra un gran fiume di sangue.
Oh vista atroce! sovra ambe le rive,
Di recenti cadaveri gran fasci
Ammonticati stanno: ah! tutto è morte
Colà: qui dunque io fuggirò... Che veggo?
Chi sete or voi? — « D'Achimeléch siam figli.
« Achimeléch son io. Muori, Saulle,
« Muori. » — Quai grida? Ah! lo ravviso: ei gronda
Di fresco sangue, e il mio sangue ei si beve.
Ma chi da tergo, oh! chi pel crin mi afferra?
Tu, Samuél? — Che disse? che in brev'ora
Seco tutti saremo? Io solo, io solo
Teco sarò; ma i figli... — Ove son io? —
Tutte spariro ad un istante l'ombre.
Che dissi? Ove son io? Che fo? Chi sei?
Qual fragor odo? ah! di battaglia parmi:
Pur non aggiorna ancor: sì, di battaglia

Fragore egli è. L'elmo, lo scudo, l'asta,
Tosto or via, mi si rechi: or tosto l'arme,
L'arme del re. Morir vogl'io, ma in campo.

Micol. Padre, che fai? Ti acqueta... Alla tua figlia...

Saul. L'armi vogl'io; che figlia? Or, mi obbedisci.
L'asta, l'elmo, lo scudo; ecco i miei figli.

Micol. Io non ti lascio, ah! no...

Saul. Squillan più forte
Le trombe? Ivi si vada: a me il mio brando
Basta solo. — Tu, scostati, mi lascia;
Obbedisci. Là corro: ivi si alberga
Morte, ch'io cerco.

SCENA IV.

SAUL, MICOL, ABNER, CON POCHI SOLDATI FUGGITIVI.

Abner. Oh re infelice!... Or dove,
Deh! dove corri? Orribil notte è questa.

Saul. Ma, perchè la battaglia...?

Abner. Di repente,
Il nemico ci assale: appien sconfitti
Siam noi...

Saul. Sconfitti? E tu fellon, tu vivi?

Abner. Io? per salvarti vivo. Or or qui forse
Filiste inonda: il fero impeto primo
Forza è schivare: aggiornerà frattanto.
Te più all'erta quassù, fra i pochi miei,
Trarrò...

Saul. Ch'io viva, ove il mio popol cade?

Micol. Deh! vieni... Oimè! cresce il fragor: s'inoltra...

Saul. Gionata,... e i figli miei,... fuggono anch'essi?
Mi abbandonano?...

Abner. Oh cielo!... I figli tuoi,...
No, non fuggiro... Ahi miseri!...

Saul. T'intendo:
Morti or cadono tutti...

Micol. Oimè!... I fratelli?...

Abner. Ah! più figli non hai.

Saul. — Ch'altro mi avanza?...
Tu sola omai, ma non a me, rimani. —
Io da gran tempo in cor già tutto ho fermo:
E giunta è l'ora. — Abner, l'estremo è questo
De' miei comandi. Or la mia figlia scorgi
In securtà.

Micol. No, padre; a te dintorno
Mi avvinghierò: contro a donzella il ferro
Non vibrerà il nemico.
Saul. Oh figlia!... Or, taci:
Non far ch'io pianga. Vinto re non piange.
Abner, salvala, va: ma, se pur mai
Ella cadesse infra nemiche mani,
Deh! non dir, no, che di Saulle è figlia;
Tosto di' lor, ch'ella è di David sposa;
Rispetteranla. Va; vola...
Abner. S'io nulla
Valgo, fia salva, il giuro; ma ad un tempo
Te pur...
Micol. Deh!... padre... Io non ti vo', non voglio
Lasciarti...
Saul. Io voglio: e ancora il re son io.
Ma già si appressan l'armi: Abner, deh! vola:
Teco, anco a forza, s'è mestier, la traggi.
Micol. Padre!... e per sempre?...

SCENA V.

SAUL.

Oh figli miei!... — Fui padre. —
Eccoti solo, o re; non un ti resta
Dei tanti amici, o servi tuoi. — Sei paga,
D'inesorabil Dio terribil ira? —
Ma, tu mi resti, o brando: all'ultim'uopo,
Fido ministro, or vieni. — Ecco già gli urli
Dell'insolente vincitor: sul ciglio
Già lor fiaccole ardenti balenarmi
Veggo, e le spade a mille... — Empia Filiste,
Me troverai, ma almen da re, qui[1]... morto. —

[1] Nell'atto che ei cade trafitto su la propria spada, soprarrivano in folla i Filistei vittoriosi con fiaccole incendiarie, e brandi insanguinati. Mentre costoro corrono con alte grida verso Saul, cade il sipario.

AGIDE.

ALLA MAESTÀ DI CARLO PRIMO

RE D'INGHILTERRA.

Parmi che, senza viltà nè arroganza, ad un re infelice e morto io possa dedicare il mio Agide.

Questo re di Sparta ebbe con voi comune la morte, per giudizio iniquo degli efori; come voi, per quello d'un ingiusto parlamento. Ma quanto fu simile l'effetto, altrettanto diversa n'era la cagione. Agide, col ristabilire l'uguaglianza e la libertà, volea restituire a Sparta le sue virtù e il suo splendore; quindi egli pieno di gloria moriva, eterna di sè lasciando la fama. Voi, col tentare di rompere ogni limite all'autorità vostra, falsamente il privato vostro bene procacciarvi bramaste: nulla quindi rimane di voi; e la sola inutile altrui compassione vi accompagnò nella tomba.

I disegni d'Agide, generosi e sublimi, furono poi da Cleoméne suo successore, che il tutto trovò preparato, felicemente e con grande sua gloria eseguiti. I vostri, comuni al volgo dei regnanti, da molti altri principi furono e sono tuttavia tentati, ed anche a compimento condotti, ma senza fama pur sempre. Della vostra tragica morte, non essendone sublime la cagione, in nessun modo, a mio avviso, se ne potrebbe fare tragedia: della morte d'Agide (ancorchè tentata io non l'avessi) crederei pure ancora, attesa la grandezza vera dello spartano re, che tragedia fortissima ricavarsene potrebbe.

Sì l'uno che l'altro, ai popoli foste e sarete un memorabile esempio, e un terribile ai re: ma colla somma differenza tra voi, che de' simili alla MAESTÀ VOSTRA, *molti altri re ne sono stati e saranno; ma de' simili ad Agide, nessuno giammai.*

Martinsborgo, 9 maggio, 1786.

VITTORIO ALFIERI.

PERSONAGGI.

AGIDE.
LEONIDA.
AGESISTRATA.
AGIZIADE.
ANFARE.

EFORI.
SENATORI.
POPOLO.
SOLDATI DI LEONIDA.

Scena, il Foro, poi la prigione, di Sparta.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

LEONIDA, ANFARE.

Anfare. Ecco, or di nuovo sul regal tuo seggio
Stai, Leonida, assiso. Intera Sparta,
O d'essa almen la miglior parte, i veri
Maturi savj, e gli amator dell'almo
Pubblico bene, a te rivolti han gli occhi,
Per ottener dei lunghi affanni pace.

Leonida. Di Sparta il re non io perciò mi estimo,
Finchè rimane Agide in vita. Ei vive
Non pur, ma ei regna in cor de' molti. Asilo
Gli è questo tempio, il cui vicino foro
Empie ogni dì tumultuante ardita
Plebe, che re lo vuol pur anco, e in trono
Un' altra volta a me compagno il grida.

Anfare. E temi tu d'esserne or vinto? Io 'l giuro,
E gli altri efori tutti il giuran meco;
Agide mai non fia più re. Ma vuolsi
Oprar destrezza or, più che forza...

Leonida. Egli era
Da tanto già, che co' raggiri suoi,
Con le sue nuove mal sognate leggi,
Tutto sossopra a forza aperta porre,
E me cacciarne ardia del soglio in bando:
Ed io, da' miei fidi Spartani al soglio
Richiamato, or dovrò con vie coperte
La vendetta pigliarne?

Anfare. Un velo è forza
Porvi: ei genero t'è. Quel dì che in crudo
Esiglio, solo, abbandonato, e privo
Del regio serto, fuor di Sparta andavi,
Umano ei t'era. Ai percussor feroci
Che Agesiláo crudel su l'orme tue
A svenarti inviava, Agide a viva

Forza si oppose; e di Tegéa (il rimembri)
Salvo al confin ti trasse: in ciò soltanto
Non figlio ei d'Agesístrata, ed avverso
Apertamente al rio di lei fratello.
Sol del pubblico bene or puoi far dunque
A tua vendetta velo.

Leonida. Infame dono
Ei mi fea della vita, il dì ch'espulso
M'ebbe dal seggio; e a vie più grande oltraggio
Recar mel debbo. Ei mi credea nemico
Da non più mai temersi? oggi nel voglio
Disingannare appieno. In me raddoppia
L'esser egli mio genero il dispetto.
Genero a me? deh! quale error fu il mio,
D'avere a lui donna dissimil tanto
Data in consorte? Ammenda omai null'altra,
Che lo spegnerlo, resta. Unica figlia,
Agizíade diletta, a me compagna,
Sostegno a me nel duro esiglio l'ebbi.
Abbandonava ella il suo amato sposo,
Perchè al padre nemico; ella i legami
Di natura tenea più sacri ancora
Che quei d'amore: e al fianco mio trar vita
Misera volle errante, anzi che al fianco
Del mio indegno offensore in trono starsi.

Anfare. Pur, per quanto sia giusto in te lo sdegno,
Premilo in petto, se sbramarlo or vuoi.
Io men di te non odio Agide altero;
E la sua pompa di virtudi antiche,
Finta in biasmo di noi. Sparta ridurre
Qual già la fea Licurgo, è al par crudele,
Che ambizïosa stolidezza: è tale
Pure il disegno suo; quindi ebbe ei quasi
La città nostra all'ultimo ridotta:
E, sconvolta pur anco, in risse e affanni
Egra ella sta. Ma van cangiando i tempi:
Quei traditori, efori allor, che schiavi
Eran d'Agesiláo, più a lui venduti
Che ad Agide, con esso ora sbanditi
Son tutti, o spenti; e sta in noi soli Sparta.
Ma il popol rio, mendico, e ognor di nuove
Cose voglioso, Agide ancora elegge
Mezzo a sue mire ingiuste. A schietta forza,
Mal frenare il potremmo; ogni novello
Governo erra adoprandola. Deluso,

Pria che sforzato, il popol sia. Tal cura,
Che a cor mi sta non men che a te, mi lascia.
Ecco la madre d'Agide: gran donna
Ogni di più degli Spartani in core
Si fa costei: temer si debbe anch'ella.

SCENA II.

AGESISTRATA, LEONIDA, ANFARE.

Agesistr. Chi ne' miei passi trovo? oh! mentre io vado
Di Sparta al re, cui sacro asil racchiude,
Qui intorno io veggo irsi aggirando or l'altro
Re di Sparta novello?
Leonida. E il fero giorno,
Ch'io, re di Sparta, esul di Sparta usciva,
Ebbi al mondo un asilo? Assai gran tempo
Dal trono io vissi in bando; e reo, ch'è il peggio,
In apparenza io vissi. Avriami ucciso
Il duol, se in un coll'usurpato seggio
Restituita la innocenza mia
Non m'era appieno da un miglior consiglio
Di Sparta istessa. Il mio rival cacciato,
Quel Cleómbroto iniquo, a chi il mio scettro
Signor del tutto allora Agide dava,
Già mie discolpe ei fece. A far le sue,
Che tarda Agide più? Collega ei fummi
Sul trono; ancor mi è genero; e nemico
Mi sia, se il vuole. — Ma, cagion qual altra,
Che il suo fallir, chiuso or nel tempio il tiene?
Agesistr. A Sparta, e a me, Leonida, sei noto:
Quai sieno i tuoi, quai sien d'Agide i falli,
È brevissimo a dirsi. Agide volle
Libera Sparta; i cittadini uguali,
Forti, arditi, terribili; Spartani
In somma: e a nullo sovrastare ei volle,
Che in ardire e in virtude. In ozio vile,
Ricca, serva, divisa, imbelle, quale
Appunto ell'è, Leonida la volle.
Falli son l'opre d'Agide, perch'havvi
Copia di rei, più che di buoni, in Sparta:
Di Leonida l'opre or son virtudi,
Perch'elle son dei tempi. Oggi rimembra
Tu almen, se il puoi, che il mio figliuol mostrossi
Nemico aperto del regnar tuo solo,

Non di te mai; ch'or non vivresti, pensa,
Se cittadino ei più che re, tua vita
Non ti serbava, ed in suo danno forse.

Leonida. Vero è; nel dì, che il tuo crudo fratello
A trucidarmi gli assassin suoi vili
Mandava, Agide, forse a tuo dispetto,
Per altri suoi satelliti mi fea
Vivo e illeso serbar: ma un re sbandito,
Cui l'onor, l'innocenza, il soglio tolto
Vien dal rival, fia ch'a pietade ascriva
La mal concessa vita?

Agesistr. Al par che grande
Era imprudente il dono: Agide stesso
Tale il credea; ma innata è in quel gran core
Ogni magnanim'opra. Agide eccelso
Contaminar non volle col tuo sangue
La generosa ed inaudita impresa
Di un re, che in piena libertà sua gente
Restituir, spontaneo, si accinge.
Dal perdonarti io nol distolsi; e forse
Tentato invan lo avrei: d'Agide madre,
Mostrarmi io mai potea di cor minore
A quel di un tanto figlio? È ver; mi nacque
Agesiláo fratello; or di un tal nome
Indegno egli è. Con libera eloquenza,
E con finte virtù suoi vizj veri
Adombrando, ei deluse Agide, Sparta,
E me con essi...

Leonida. Ma non me, giammai.

Agesistr. Noto e simile ei t'era. — A tor per sempre
Dei creditori e debitor, de' ricchi
E de' mendici, i non spartani nomi,
Agesiláo, più ch'altri, Agide spinse.
Vistosi poi dal nostro esemplo astretto
Di accomunar le sue ricchezze, ei vinto
Dall'avarizia brutta, il sacro incarco
Contaminando d'eforo, impediva
La sublime uguaglianza. Il popol quindi,
Sconvolto e oppresso più, dubbio, tremante
Fra il servir non estinto e la sturbata
Sua libertade rinascente appena,
Te richiamava al seggio: e te stromento
Degno ei sceglieva al rincalzare i molli
Non cangiabili in lui guasti costumi.
Il popol stesso, avvinto in man ti dava

Quel Cleómbroto re pur dianzi eletto:
E il popol stesso alla custodia or sola
Di un asilo abbandona il già sì amato
Agide, il riverito idolo suo.

Anfare. Più custodito è dalle leggi assai,
Che da questo suo asilo. Ei delle leggi
Sovvertitore, annullator, pur debbe
Ad esse e a noi la sua salvezza. E a noi
Efori veri, a Sparta tutta innanzi,
Ei darà di sè conto: ove non reo
Vaglia a chiarirsi, ei non del re, nè d'altri
Temer de' mai.

Leonida. S'egli in suo cor se stesso
Reo non stimasse, a che l'asilo? al giusto
Giudizio aperto popolar me pria
Perchè non trarre?

Agesistr. Perchè d'armi e d'oro
Tu ti fai scudo, ei di virtude ignuda:
Perchè tu pieno di vendetta riedi,
Ed ei neppure la conosce: in somma,
Perchè i tuoi, non di Sparta, efori nuovi
Suonan ben altro, che terror di leggi.
Nulla paventa Agide mio; ma torsi
Vuol dalla infamia; e darla, ancor che breve,
Altrui può sempre chi il poter si usurpa.

Leonida. Che farà dunque Agide tuo? Più a lungo
Racchiuso starsi omai non può, s'ei teme
La infamia vera.

Anfare. E molto men può Sparta,
Nelle presenti sue strane vicende,
D'un de' suoi re star priva. Agide il nome
Tuttor ne serba; e il necessario incarco
Pur non ne adempie: mal sicura intanto
E dentro e fuori è la città; sossopra
Gli ordini tutti; e manca...

Agesistr. Agide manca;
E con lui tutto. Al par di noi ciò sanno
I nemici di Sparta, in cui novello
Fea rinascer terror dell'armi nostre
Agide solo. Sì, gli Etoli feri,
Cui disfar non sapea canuto duce
Il grande Aráto co' suoi prodi Achei,
Tremâr d'Agide imberbe; antico tanto
Spartano egli era. — A non imprender cosa
Or contro a lui, Leonida, ti esorto:

Che se pur anco, ingiusto spesso, il fato
Palma or ten desse, onta non lieve un giorno
Ne trarresti dal tempo, e danno espresso
Della patria. Non so, se patria un nome
Sacro a te sia: ma primo, e forte tanto
Nome è fra noi, che se in mio cor sorgesse
Un leggier dubbio mai, ch'anco i pensieri,
Non che d'Agide l'opre, al ben di Sparta
Non fosser volti tutti, io madre, io prima,
Il rigor pieno delle sante leggi
Implorerei contra il mio figlio. — Or dunque
Opra a tuo senno tu: tremar non ponno
Agide mai, nè chi a lui diè la vita,
Che per la patria lor: tu, benchè in armi,
Ed in prospera sorte, entro al tuo core
Conscio di te, sol per te stesso tremi.

Leonida. Donna, sei madre; e d'uom ch'ebbe già scettro,
Il sei; quind'io ti escuso. In voi temenza
Non è; di' tu? meglio per voi: ma Sparta,
Gli efori, ed io, vi diam sol uno intero
Giorno a mostrar questa innocenza vostra,
Sempre esaltata e non provata mai.
Esca al fin egli, e sè difenda; e accusi
Me stesso ei pur, se il vuol: tranne l'asilo,
Tutto or gli sta. Ma se a celarsi ei segue,
Digli che al nuovo dì nè Sparta il tiene
Più per suo re, nè per collega io il tengo.

SCENA III.

AGESISTRATA, ANFARE.

Anfare. Dal fresco esiglio inacerbito ei parla:
Ma non ha Sparta l'ira sua. — Dovresti,
Tu cui son cari Agide e Sparta, il figlio
Piegare ai tempi alquanto, e indurlo...

Agesistr. A farsi
Vile, non io, nè voi, nè Sparta indurlo
Mai non potremmo. Che del re lo sdegno
Non sia sdegno di Sparta, assai mel dice
L'immenso stuolo di Spartani in folla
Presso all'asilo d'Agide ogni giorno
Adunati, che il chiamano con fere
Libere grida ad alta voce padre,
Cittadin re, liberator secondo,

Nuovo Licurgo. Assai pur alta e vera
Esser de' in lui la sua virtù, poich'osa
Laudarla ancor con suo periglio Sparta;
Poichè, più del terror dell'armi vostre,
Può in Sparta ancor la maraviglia d'essa.
Anfare. Si affolla e grida il popolo; ma nulla
Opra ei perciò: nè i ribellanti modi
Altro faran, che inacerbir più sempre
Contra il tuo figlio i buoni. Assai tu puoi,
D'Agide madre, entro a spartani petti,
E sovr'Agide più: quelli (a me il credi)
Al cessar dai tumulti, e questo or traggi,
Per poco almeno, all'adattarsi ai tempi.
Se il ben di tutti e il ben del figlio brami,
Fra vïolenze e rabide contese,
Mal si ritrova, il sai. Se in ciò tu nieghi
Caldamente adoprarti, e Sparta, ed io,
E Leonida, a dritto allor nemici
Crederem voi di Sparta; allor parranno,
A certa prova, i vostri ampj tesori
Malignamente accomunati in prezzo,
Non di uguaglianza, di comun servaggio.
Dell'alte imprese, ottima o trista, pende
Dall'evento la fama. All'opre vostre
Generose, magnanime (se il sono)
Macchia non rechi il rio sospetto altrui,
Che giustamente voi pentiti accusa
Del tanto dono; e del volerne infame
Traffico far, vi accusa. Io tutto appieno,
Qual cittadin, qual eforo, ti espongo;
Non qual nemico: a voi l'oprar poi spetta.

SCENA IV.

AGESISTRATA.

— Tempo acquistar voglion costoro; e tempo
Dar lor non vuolsi. Ah! di costui la finta
Dolcezza, e di Leonida la rabbia
Repressa a stento, indizj a me (pur troppo!)
Son del destino e d'Agide, e di Sparta.
Tutto si tenti or per salvarli; e s'anco
Irati i Numi della patria vonno
Sol placarsi col sangue, Agide ed io
Per la patria morremo; a lei siam nati. —
Pur che risorga dal mio sangue Sparta.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

AGIDE.

Pietosi Numi, a cui finora piacque
Dal furor di Leonida sottrarre
L'innocenza mia nota, omai non posso
Più rimaner nel vostro tempio. Asilo
Volli appo voi, perchè la patria inferma
Più vïolenze, e più tumulti, e stragi
A soffrir non avesse: or v'ha chi ardisce
A' miei delitti ascriverlo, al terrore
Di giusta pena? ecco, l'asilo io lascio. —
Oh Sparta, oh Sparta!... esser fatal dei sempre
Ai veri tuoi liberatori? Ah! data
Fosse a me pur la sorte che al tuo primo
Padre eccelso toccò! più che il perenne
Bando, a se stesso da Licurgo imposto,
Morte non degna anco scerrei, se al mio
Cader vedessi almen rinascer teco
Il vigor prisco di tue sacre leggi!...
Ma, chi sì ratto a questa volta?... Oh cielo!
Chi mai veggio? Agizíade? la figlia
Di Leonida? oimè!... la mia già dolce
Moglie, che pur mi abbandonò pel padre?

SCENA II.

AGIDE, AGIZIADE.

Agiziade. Che veggo! Agide mio, fuor dell'asilo
Tu stai? ratta a trovarviti veniva...
Agide. Qual che ver me tu fossi, amata sempre
Consorte mia, perchè i tuoi passi or volgi
Verso un misero sposo?...
Agiziade. Agide;... appena...
Parlare io posso;... io riedo a te con l'aspra
Mutata sorte: il tuo stato infelice
Staccarmi sol potea dal padre. Il core

Io strappar mi sentia, nel dì che i nostri
Figli, e te, sposo, abbandonar dovea,
Per non lasciar nel misero suo esiglio
Irne solo il mio padre: nè più vista
Tu mai mi avresti in Sparta, or tel confesso,
Se ai crudi strali di fortuna avversa
Ei rimanea pur segno. In alto ei torna,
Tu nel periglio stai: chi, chi potrebbe
Tormi or da te? teco ritorno io tutta:
E te scongiuro, per l'amor mio vero;
(Pel tuo, non so s'io l'abbia ancor) pe' figli
Che tanto amavi, e per la patria tua,
(Amor che tu tanto altamente intendi)
Io ti scongiuro, almen per ora, a porre
Tue nuove leggi in tregua. Amor di pace,
Dei beni il primo, a ciò t'induca: il freno
Ripigliar con Leonida ti piaccia
Della città, qual per l'addietro ell'era...

Agide. Donna, d'amare il padre tuo, chi puote
Biasmarten mai? conoscerlo, nol puoi;
L'arte tua non è questa: ottima ognora,
E costumata e pia, tu raro esemplo
Fra' guasti tempi di verace antico
E filïale e conjugale amore,
Altro non sai, magnanima, che farti
Fida compagna a chi più avverso ha il fato.
Se mai cara mi fosti, oggi il vederti
A me tornar, quando me lascian tutti,
Certo più assai mi ti fa cara. Io meno
Dal tuo gran cor non mi aspettai; null'altro
Temea, fuorch'ebro di sua lieta sorte
Leonida, non forse or ti vietasse
Il ritornarne a me.

Agiziade. Tu ben temesti.
Tre giorni or son, ch'ei vincitore in Sparta
Riposto ha il piè; tre giorni or son, ch'io seco
Pugno per te. Nè, per negar ch'ei fesse
A me l'assenso, era io perciò men ferma
Di ritrovarti ad ogni costo. Ei stesso,
Cangiato al fine, or dianzi a te mi volle
Messo inviar di pace: ei, per mia bocca,
Piena or te l'offre; e supplica e scongiura,
Che tu, lasciato omai l'asilo, in opra
Vogli con lui porre ogni mezzo, ond'abbia
Sparta una volta e intera pace e salda.

Agide. Ei mi t'invia? sperare a me non lascia
Nulla di lieto il suo cangiar sì ratto.
Ma, che dich'io? sperar, se in se non spera,
Agide può? ch'altro a temer mi resta,
Quando è più sempre la mia patria serva?
Quando è più sempre dal poter suo prisco,
Dalle già tante sue virtù lontana? —
Io spontaneo (tu il vedi) avea l'asilo
Abbandonato già: ragion tutt'altra
Le astute brame or prevenir mi fea
Di Leonida... Ah! sì: fia questo un giorno
Grande a Sparta, ed a me; funesto forse
Per te, se m'ami... O fida mia consorte,
Dubitar non ne posso... Ma, se fede
Presti al mio schietto dir, tu d'altro padre
Degna, deh! invan non lo irritar; ten prego.
Serbati ai figli nostri; ad essi scudo
Contro alla rabbia sii del padre fero:
Gli alti pensieri, ond'io ti posi a parte,
E che sì ben sentivi, aggiunti agli alti
Innati tuoi, che dell'amor di figlia
Son la essenza sublime, in lor trasfondi
Sì, ch'ei crescano a Sparta e al padre a un tempo.
Non assetato di vendetta io moro,
Ma di virtù spartana; ancor che tarda,
Purch'ella un dì dai figli miei rinasca,
Ne sarà paga l'ombra mia...

Agiziade. Mi squarci
Il core... Oimè!... perchè di morte...?

Agide. O donna;
Spartana sei, d'Agide moglie; il pianto
Raffrena. Il sangue mio giovar può a Sparta;
Non il mio pianto a te. Rasciuga il ciglio;
Non mi sforzare a lagrimar...

Agiziade. So tutte
Del tuo sublime, umano, ottimo core
L'atre tempeste; i generosi tuoi
Retti disegni entro alla mente io porto
Forte scolpiti; e se, a compirgli appieno,
Del mio padre la intera alta rovina
D'uopo non era, ad eseguirli presta
Me prima avevi, e del mio sangue a costo...
Oh quante volte il padre, sì diverso
Da te, m'increbbe! oh quante volte io piansi
D'essergli figlia! ed io pur l'era; e il sono,

Ahi lassa!... e fra voi due stommi infelice:
E fra voi debbo esser di pace io 'l mezzo,
O perir deggio.

Agide. Esser di Sparta figlia,
E di Spartani madre esser dovresti,
Se in altri tempi e d'altro sangue nata
Tu fossi in Sparta. Il non spartano padre
Non io però voglio a delitto apporti.
L'indole tua ben nata, ottima ed alta,
Ma non diretta, udia di padre e sposo
Sol ricordar, non della patria, i nomi:
Qual fia stupor, se tu più figlia e sposa,
Che cittadina, sei? Ma, qual sei, t'amo;
Nè al tuo pensar niente spartano io volli
Forza usar niuna, che il mio esemplo, mai.
Pel nostro amor quindi ti prego, e, s'uopo
Fia, tel comando; oggi a mostrar ti appresta,
Che madre sei più ancor che sposa o figlia. —
Ma qual si appressa orribile tumulto?
Qual folla è questa? oh! quali grida? Oh cielo!
La madre? e in armi immenso stuol di plebe
Segue i suoi passi?

SCENA III.

AGIDE, AGESISTRATA, AGIZIADE, POPOLO.

Agesistr. Figlio, e che? già fuori
Stai dell'asilo? in chi t'affidi? in questa
Rea figlia di Leonida? Ben io
Più certo asilo, ecco, ti adduco; ognora
Costor fien presti...

Agide. O madre, Agide meglio
Tu conoscer dovresti: o in me mi affido,
O in nulla omai. Questa, che figlia appelli
Di Leonida, è moglie, è amante, è parte
Del figliuol tuo. — Spartani, ove pur tali
Vi siate voi, che minacciosi in armi
Tumultuar qui di mia fama a danno
Veggio; Spartani, or parla Agide a voi. —
Io, contro a Sparta, in mio favor, non voglio
Armi nessune; asil nessuno io cerco;
Null'uomo io temo. A dimostrar la mia
Piena innocenza, io basto: a vincitrice
Farla davver della malizia altrui,

Coll'arme no, ma con più fermi sensi,
Potuto avreste un dì voi stessi darmi
Giusto un soccorso: ma fia tardo, e vano,
E reo (ch'è il peggio) ogni presente ajuto.

Agesistr. E inerme esporti alla maligna rabbia
D'un Leonida vuoi? d'efori compri
Agl'iniqui raggiri? Ah! no, nol soffro;
Nè il soffriran questi Spartani veri,
Che qui son presti a dar la vita or tutti
Pel loro re.

Popolo. Per Agide, noi tutti
Presti a morir veniamo.

Agide. Agide e Sparta
Fur già sola una cosa; or ben distinti
Gli ha in due la sorte; or, che a far salva Sparta,
Forse è mestier ch'Agide pera. Il sangue
Sparger non vuolsi mai; vie men, qualora
Rigenerar virtù non puote il sangue.
Per me morir, voi nol potreste omai,
Senza uccider molti altri; e in un le vostre
E le altrui vite in Sparta, al par son tutte
Della patria, non vostre. Havvi, nol niego,
De' travïati cittadini molti:
Ma, per ritrargli al dritto, alto un esemplo
Memorabile appresto. A lor far forza
Potrò con esso: e vie più sempre voi
Farò con esso di fortezza amanti.

Agiziade. Misera me! tremar mi fai. Che dunque
Disegni?...

Agesistr. Donna; or per chi tremi? parla;
Pel marito, o pel padre?

Agide. Ah! tu non sai,
Madre, qual rechi a me dolor, l'udirti
Trafigger la mia sposa! Ella, più cara
Che mai nol fosse, appunto a me si è fatta,
Per la sua vera filïal pietade. —
Madre, consorte, popolo, mi udite. —
Ho fermo in core di convincer oggi
Anco i maligni, e gl'invidi, e i più rei,
Ch'io della patria sono amator vero.
Ai cittadini, io cittadino e padre,
Io cittadino e re, null'altro apparvi;
Se non m'inganno io pur: ma in altri forse
Da pria destai, con vïolenze, io stesso,
Dubbio alcuno di me: fu quindi ascritto,

Non a saviezza, a coscïenza rea,
E a vil timor di meritata pena,
Questo mio scelto asilo. Agide n'ebbe
Di volgar re la insopportabil taccia?
Qual sia 'l mio core, oggi il vedranno. Oh dolce
Periglio a me, quel che affrontar m'è d'uopo,
Per ischiarir qual bene io far tentassi,
E l'empia invidia di chi il ben non brama!
Per la pubblica causa io re mostrarmi
Seppi, ed osai; per la privata mia,
Oso anch'esser privato: e, non ch'io creda
Convincer ora i tanti iniqui; in core
Essi già il son pur troppo; ma coprirli,
Di Sparta tutta alla presenza, io deggio
Di vergogna e d'infamia. Essi vorranno
Accusar me, lo spero: io più coll'opre,
Che non co' detti, a discolparmi imprendo:
Soltanto a Sparta i miei disegni esporre
Vo' schiettamente pria, soggiacer poscia...

Popolo. Tu soggiacer? no, mai non fia. Noi tutti
Farem prestarti da quei vili orecchio...

Agide. Non voi, deh! no: sol per mia bocca il vero
Farà prestarmi orecchio. E se a voi cale
Punto il mio onor; se presso a voi mai nulla
Io meritai; se nulla in me, se nulla
Nella memoria almen dell'opre mie
Sperate poi, pregovi, esorto, impongo
Di depor l'armi, e meco sottoporvi,
Quai che sien essi, agli efori. Il tiranno
Di Persia, allor che apertamente insorti
Entro il suo regno a sè nemici ei trova,
Col dispotico brando a lor favella:
Ma il re di Sparta, a lor di sè dà conto;
E alla calunnia egli da pria ragioni
Oppon; se invano, imperturbabil alma
Vi oppon di re. — Duolmi, e dorrammi ognora,
Che lo stesso Leonida che assale
Or me così, dalla cittade vostra
Espulso andava, e inascoltato. Ei forse
Mal di sè dato avria ragion; nè il volle
Pure tentar; ma glien doveva io 'l mezzo
Ampio prestare. Agesiláo la forza
Volle adoprarvi; io mi v'opposi indarno;
Non tutti il sanno: Agesiláo vien quindi
Meco indistinto. Io da quel dì, ma tardi,

Vedea ch'egli era uno Spartan mentito:
Ma mi stringeano il tempo e l'alta brama
D'oprare il bene, a cui l'ostacol tolto
Di Leonida fero, il campo apriva.
Quindi l'esiglio suo, giusto, ma inflitto
In modo ingiusto, a pro di Sparta usai.

Popolo. E chi non sa che a lui la vita hai salva?...

Agiziade. Sì, per lui sol l'aure di vita ancora
Spira il mio padre. Io nel crudel periglio,
Io stessa, il vidi; agli inumani messi
D'Agesiláo già in mano ei stava quasi,
Quando opportuni d'Agide gli amici
Gli ebber fugati, e noi ritratti illesi
In securtà.

Agesistr. Quindi pagar nel vuole
Leonida oggi, a lui togliendo, iniquo,
Non che la vita, anco la fama...

Agide. E questa
Mai non sta nel tiranno: in me, nel mio
Solo operar, sta la mia fama.

Agesistr. E nasce
Sol dal tuo oprar l'altrui livore, e il fermo
Empio pensier di opprimerti. Ma, viene
Anfare a noi? degno consiglio e amico
Di Leonida...

Agide. Udiamlo.

Agiziade. Oh cielo! io tremo...

SCENA IV.

AGIDE, AGESISTRATA, AGIZIADE, ANFARE, POPOLO.

Anfare. Fuor del tuo sacro asilo, Agide, in mezzo
D'una tal turba io non credea trovarti.
Ma pur, più grati testimon di questi
Io bramar non potea. Vengo ad esporti
Di Sparta i sensi.

Agide. E son?...

Anfare. Di pace.

Agide. E quale?

Anfare. Vera: ove pace alle tue mire avversa
Non sia pur troppo; ove in tumulti e risse
Securtà tu non cerchi e in un grandezza.

Agide. Io discolparmi or presso a te non deggio:
Forse il farò presso a chi il deggio. Udiamo,

Di Leonida udiam la pace intanto.

Anfare. Son io messo del re? Di Sparta io sono
Eforo; e a te parlo di Sparta in nome.
Ove piegarti ai cittadin tu vogli,
(Ai veri e saggi) e la città tranquilla
Rifar, dannando ogni tua nuova legge
Tu stesso; il seggio, onde scaduto sei
Col tuo fuggirne, Sparta oggi ti rende.

Agesistr. Agide...

Agide. Madre, a te son figlio; or posa
Secura in me. — Tu, che di Sparta in nome,
Pur ch'io indegno men renda, il trono m'offri;
Pregoti, al re Leonida in risposta
Reca ch'io seco favellar vorrei,
Pria che in giudicio a Sparta innanzi io parli.

Agiziade. Io pur ten prego, Anfare, vanne al padre,
E a ciò lo induci: a lui ritorna in mente,
Che senz'Agide in vita ei non sarebbe;
Ch'ei la diletta unica figlia sua
Diede ad Agide in moglie...

Agide. A lui null'altro
Non rammentar, fuorchè di Sparta entrambi
Siam cittadini; e che il comun vantaggio
Vuol ch'ei mi ascolti.

Anfare. È dubbio assai s'ei possa,
O venir voglia ad abboccarsi teco,
Fin ch'ei non sa, se tu i proposti patti
Nieghi, od accetti.

Agide. In guisa niuna ei puote
Negar d'udirmi, e nol vorrà. L'asilo
Io per sempre abbandono; a me dintorno
Corteggio nullo io vo'. — Spartani, ad alta
Voce vel grido; io rimaner qui voglio,
Solo, ed inerme, ed innocente. —[1] Il vedi,
Anfare, il vedi; il tempo, il loco, il modo,
Opportuno or fia tutto. Io fra brev'ora
Tornerò in questo foro; e qui non sdegni
Venirne il re. Solo sarovvi; egli abbia
Al fianco i suoi satelliti: veduti
Sarem da quanti cittadini ha Sparta,
Ma non sarem da nessun d'essi uditi.

Anfare. Poichè tu il vuoi, tosto a recarne avviso
A Leonida volo.

[1] Il popolo si va allontanando, e disperdesi.

SCENA V.

AGIDE, AGESISTRATA, AGIZIADE.

Agide. Io ben sapea
Con qual esca allettarlo. — Or, donne, intanto
Io con voi riedo alla magione e ai figli.
Godrò fra voi brevi momenti estremi
D'alcun privato dolce, infin ch'io torni
Al fatal parlamento.
Agiziade. Oh cielo!...
Agesistr. O figlio,
Che speri tu dall'empio re?
Agide. La sorte
Di Sparta ei tiene; e tu mi chiedi, o madre,
Quel che da lui sperare Agide possa?

ATTO TERZO.

SCENA I.

AGIDE.

Non giunge ancor Leonida: l'invito
Sdegna fors'ei? non l'ardiria: qui 'l debbe
Trar, se non altro, or la vergogna. Udiva
Il popol dianzi il generoso prego,
Ch'io gl'inviai per Anfare: riguardi
Possenti, e molti, ancor lo stringon; molto
Timor si annida entro il suo cor, bench'egli
Vincitor sia. Potessi, ah! pur potessi
Dal suo temer l'util di Sparta io trarre!...
Ma al fin vien egli: oh! di regal corteggio
Si adorna? e ben gli sta. S'incontri.

SCENA II.

AGIDE, LEONIDA, SOLDATI.

Agide. A udirmi
Ne vieni, o re, pria che ad altr'opre?...
Leonida. A udirti

Or vengo io, sì...
Agide. Dunque, a te solo io chieggo
Di favellar...
Leonida. Traetevi in disparte. —
Eccomi solo: io t'odo.
Agide. A te non parlo,
Quale a suocero genero; ancor ch'io
Oltre ogni dire una consorte adori,
Ch'è delle figlie esemplo.
Leonida. Alto legame
Ell'era, è ver, fra noi, pria che di Sparta
Tu mi cacciassi in bando.
Agide. Il so; nè debbo
Parlarten ora, poichè allor tel tacqui.
Non ch'io allor l'obliassi, e il sai; ma in core
Sparta allor favellavami, al cui grido
Ogni altro affetto in me taceasi, e tace. —
Di Sparta il re, di me il nemico sei:
Ma, se nol sei di Sparta, oggi dai Numi
Già protettori della patria chieggio,
E impetrar spero, un sì verace e forte
Alto parlar, che da me stesso or vogli
Apprender tu pronto e sicuro il modo,
Onde ottenere oltre tue brame forse...
Leonida. Oltre mie brame? E ciò ch'io bramo, il sai?
Agide. Di me vendetta, a tutte cose innanzi,
Brami, e l'avrai; dartela piena io voglio.
Durevol possa, è il tuo desir secondo;
E additar ten vogl'io la vera base.
Nè basta; io t'offro alto infallibil mezzo,
Onde acquistar cosa ben altra, a cui
Forse il pensier mai non volgesti; e tale,
Che pur (dov'ella ad acquistar sia lieve)
Tu sprezzarla non puoi. Perenne, immensa
Procacciartela ancora...
Leonida. E fia?...
Agide. La fama.
Leonida. — Meglio sai torla, che insegnarla altrui. —
Meco il trono occupasti; al ben di Sparta
Meco tu allor, per comun gloria nostra,
Concorrer mai non assentivi: al tuo
Privato ben tu sol pensavi, e a farti
Su la rovina del mio nome un nome.
Quindi all'esiglio me, Sparta al suo rogo,
Spingevi tu. Non io perciò disegno

Far mie vendette; io ben di Sparta afflitta
Farle or dovrei; ma il vieta a me di vera
Pace l'amor: pace, cui presti ancora
Sono a sturbare (abbenchè invano) i tuoi
Pessimi tanti. Amor di pace, insomma,
Di Sparta a nome ora ad offrirti trammi
Perdono intero...

Agide. Intero? è troppo. — Or via,
Nessun qui ci ode; il simular, che giova?
Ch'io non ti legga in cor, tu già nol credi;
Che tu il cangiassi, creder nol mi fai.
Cred'io bensì, che il tormi e scettro e possa,
Per or non basti a far sul trono appieno
Securo te. Ben sai, che infin ch'io vivo,
Un altro re collega tuo crearti
Ligio non puoi: ma nè pur osi a un tempo
Uccider me, perchè dei molti in core
Sai che tuttora io regno. Ecco i veraci
Tuoi più ascosi pensieri: odi ora i miei. —
Io, mal mio grado, entro all'asil mi chiusi;
Spontaneo n'esco; e oppor poss'io, se il voglio,
Alla forza la forza: all'arte opporre
L'arte, nè il so, nè il voglio. Omai convinto
Esser tu dei, che in mio favor nè stilla
Versare io vo' di cittadino sangue.
Solo or mi vedi; in tuo poter mi pongo;
Supplice me per la mia patria miri:
Non che la vita, io son per essa presto
A darti la mia fama.

Leonida. E intatta l'hai,
Questa tua fama che offerirmi ardisci?

Agide. Intatta, sì, del tutto; e non indegna
D'Agide; e troppa, agl'invidi tuoi sguardi. —
Me tu abborrisci; adoro io Sparta: or odi
Come al mio amor e all'odio tuo potresti
Servire a un tempo. Io libertà, grandezza,
Virtude impresi a ricondurre in Sparta,
Col pareggiarne i cittadin fra loro.
Tu, coi più rei, di opporviti, ma indarno,
Mai non cessasti; e non, che vero e immenso
Tu non vedessi in ciò il comun vantaggio;
Non, che virtù co' suoi divini raggi
Via non s'aprisse entro il tuo chiuso petto,
Senza pure infiammarlo: ma in tuo petto
L'amor dell'oro, e di soverchia ingiusta

Possa, vincea d'assai l'util di Sparta,
Di veritade il grido, e il folgorante
Scintillar di virtù. Pubblica e vera
Spartana voce dal tuo seggio allora
Te rimovea, chiamandoti nemico
Di Sparta: e tu la insopportabil taccia
Nè smentir pur tentavi. In bando poscia,
Proscritto, errante (il sai) vilmente ucciso
Stato saresti; io nol soffria: nè il dico
Per rinfacciartel ora; ma per darti
Prova non dubbia, ch'io base posava
Ai disegni alti miei l'alte spartane
Opre bensì, non la rovina tua.

Leonida. E in ciò pur, mal accorto, error non lieve
Tu salvandomi festi.

Agide. E chiara ammenda
Tu ne farai, me trucidando. I mezzi
Sol ne impara da me. — Sparta più inclina
A libertà, che a tirannia: per certo
Tienlo, ancorchè per ora imposto il freno
Aspro di re tu le abbi. Un breve sdegno
Dei più contro all'infame Agesiláo,
Or ti ha riposto in trono, e lui cacciato
D'eforo: or me de' suoi delitti a parte
Havvi chi pone, e non a torto affatto,
Finch'io pur taccio. A disgombrar del tutto
Su me tal dubbio, or tu non trarmi; è lieve
Troppo il mostrar che Agesiláo tradiva
Agide e Sparta a un tratto: ove ciò chiaro
A tutti io faccia, allor tu forza usarmi
Non puoi, senza a te nuocere.

Leonida. Tu il credi?

Agide. Tu il sai. Ma, non temere. Io di Spartani
Spartano re volli essere; te lascio
Re di costoro. A far me reo non basta
Niuna tua forza: in faccia a Sparta, io voglio,
Io, colpevole farmi; io darti intera
Palma di me; pur che tu stesso farti
Grande ti attenti, e di grandezza vera,
Contra tua voglia.

Leonida. Invan mi oltraggi...

Agide. Adempi
Tu stesso, or sì, quant'io già audace impresi
A pro di Sparta e di sua gloria. In seggio
Riponi or tu, non le mie, no, ma l'alte

Libere, maschie, sacrosante leggi
Del gran Licurgo: povertà sbandisci
In un coll'oro; ella dell'oro è figlia:
Del tuo ti spoglia: i cittadin pareggia:
Te fa Spartano, e in un, Spartani creà:...
Ciò far voll'io; tu il compi, e a me ne involi
La gloria eterna. — Ove ciò far mi giuri,
A Sparta innanzi or mi puoi trar qual reo;
E dir, ch'io velo a mie private mire
Fea del pubblico bene; e dir, che iniquo
Era il mio fin, non le mie leggi. A questo
Aggiungerai, che rinnovar tu stesso
Vuoi con mente migliore e cor più schietto,
Di tua città la gloria. Intera Sparta
Udrammi allor di meritata morte
Accusar reo me stesso; e dir che mie
Eran le ingiurie e vïolenze usate
Da Agesiláo; dirò ch'io in lui creava
Un precursor di tirannia; che un saggio
Voll'io per lui della viltà spartana.
Ciò basterà, cred'io. Morte, che darmi
Or tu non puoi che a tradimento, (il vedi)
L'avrò così dai cittadini miei,
E parrà lor giustissima. La fama,
Che in me ti offende, e che a me tor non puoi,
Io me la tolgo, e a te la dono. Io moro,
Tu regni; ambo contenti: a te non toglie
Fama il regnare; a me l'infamia in tomba
Portar pur lascia l'unica mia speme,
Che a nuova vita abbia a risorger Sparta.

Leonida. — Vil m'estimi così?

Agide. Grande t'estimo;
Poich'atto a compier la mia grande impresa
Te credo:..

Leonida. A' tuoi disegni empj, dannosi,
Io por mano?...

Agide. Me spento, appien tu scarco
D'invidia resti: e gli alti miei disegni,
Con tuo vantaggio, e in un con quel di Sparta,
Puoi compier tu. Di mia grandezza ardisci
Grande apparir tu stesso: invido fosti;
Or, col mio sangue la viltà tua prisca
Tu ammanti appieno. A non sperata altezza
L'animo estolli, e al trono tuo ti agguaglia.

Leonida. Maggior di te, dei cittadini il grido

Già abbastanza mi fea; ma il perdonarti,
Se a me il concede Sparta, assai darammi
Piena palma di te. Ch'io a Sparta intanto
Ti appresenti, m'è d'uopo. — Altro hai che dirmi?

Agide. A dirti ho sol, ch'esser non sai tu iniquo,
Nè sai fingerti buono.

Leonida. Or, che i tuoi sensi
Tutti esponesti, anzi che a Sparta involi
Te di bel nuovo il tempio, in carcer stimo
Doverti io trarre. — Olà, soldati...

Agide. Io vado
Securo in carcer, qual non sei tu in trono.
Sparta entrambi ci udrà; nè meco a fronte
Star potrai tu. — Se in carcere mi uccidi,
Te stesso perdi; e il sai. Pensa, e ripensa;
A te salvare, a uccider me, niun mezzo,
Che quel ch'io dianzi t'additai, ti resta.

SCENA III.

LEONIDA.

Io 'l tengo al fine. Inciampi molti, è vero,
E gran perigli incontro: eppur, vogl'io
Quest'orgoglioso insultator modesto,
Spegnere il voglio, anco in mio danno espresso.
Ma il trucidarlo è nulla, ove la fama
Non gli si tolga pria: ciò sol può darmi
Securo regno. — Ah! che pur troppo io 'l sento!
Nè so dir come; anche al mio core un raggio
Vero divino al suo parlar traluce,
E mel conquide quasi... Ah! no: mi squarcia,
Mi sbrana il cuor, quella insoffribil pompa
Di abborrita virtù. Pera ei; si uccida;...
S'anco è mestier, per spegner lui, ch'io pera.

SCENA IV.

AGIZIADE, LEONIDA, AGESISTRATA.

Agiziade. Padre, e fia vero?... a tradimento... Oh cielo!
Infra soldati il mio consorte?..

Agesistr. È questa
La tua fede, o Leonida?

Leonida. Qual fede?

Che promisi? Giurato a Sparta ho fede,
Non ad Agide mai.

Agiziade. Deh! padre amato,
Alla tua figlia,... oimè!...

Agesistr. Spontaneo forse
Non uscia dell'asilo? e solo, e inerme,
E di sua voglia, ei non venia di pace
A parlamento or teco? E tu, dagli empj
Tuoi sgherri il fai nel carcer trarre? e contra
Il decoro di re, contra il volere
Di Sparta stessa?... Iniquo...

Leonida. E pianti, e oltraggi,
Vani del par sono a piegarmi, o donne.
Il primo io son de' magistrati in Sparta,
Non di Sparta il tiranno. Agide reo,
Gli efori e Sparta giudicarne or denno;
Innocente, tornarlo al seggio prisco
Gli efori e Sparta il ponno. Ov'ei si fesse
Del tempio asilo, o della plebe scudo,
Nè innocente nè reo possibil fora
Chiarirlo mai. Tempo è, ben parmi, tempo,
Che Sparta esca dall'orrido travaglio
Del non saper s'ella ha due re, qual debbe,
O s'un glien manca.

Agiziade. Ah padre!... Agide in vita
Ti serba, e tu in catene Agide traggi?
Gli dai tua figlia, e torgli vuoi sua fama?
Anco reo, (ch'ei non l'è) tu ne dovresti
Pigliar, tu primo, or le difese. Io diedi
Non dubbia a te dell'amor mio la prova,
Nell'avversa tua sorte; or, nell'avversa
D'Agide, a lui nulla può tormi: o in ceppi
Col tuo genero porre anco tua figlia,
O trarne lui, ti è forza: abbandonarlo,
Per preghi mai, nè per minacce io mai
Non vo'. Di lui non piglierai vendetta,
Che sopra me del par non caggia: il sangue
Versar tu dei di quella figlia istessa,
Che abbandonava, per seguirti in bando,
La patria, e il trono, ed il marito, e i figli.

Agesistr. Oh vera figlia mia, non di costui!...
Spartana figlia e moglie, a non spartano
Padre indarno tu parli. — Invidia vile,
Vil desio di vendetta il cor gli chiude,
E il labro a un tempo. — E che diresti?... In core

Tu giurasti, o Leonida, l'intero
Scempio d'Agide, il so; tutti conosco
Gli empj raggiri tuoi. Ma, se pur darci
Morte potrai, (chè la mia vita e quella
Del mio figlio son una) invan tu speri
Torre a noi nostra fama. A te la tua...
Ma, che dich'io? l'hai tu? — Scopo non altro
Fu in te giammai, che di serbar col regno
Le tue ricchezze, e accrescerle. Dell'oro
L'arte imparasti di Seleuco in corte,
E l'arte in un di sparger sangue. In Sparta
Persian tu regni; e la uguaglianza quindi
Dei cittadin paventi, onde ben tosto
Ne sorgeria virtute; onde dal trono
Di nuovo espulso appien per sempre andresti:
Nè il tuo cor osa a più che al trono alzarsi.

Leonida. Nè le tue ingiurie l'animo innasprirmi,
Nè le tue giuste lagrime ammollirlo
Possono omai. Sparta, non io, si duole
D'Agide, e a darle di sè conto il chiama.
Forza non altra usar gli vo', (nè s'anco
Il volessi, il potrei) fuorchè di torgli
Ogni via di sottrarsi al meritato
Giusto castigo...

Agesistr. Giusto? — Oserai, dimmi,
Qui appresentarlo, in questo foro, a Sparta
Tutta adunata, e libera dal fiero
Terror dell'armi tue??

Leonida. Noto finora
Non m'è il voler degli efori; ma...

Agesistr. Noto
Mi è dunque il tuo, pur troppo! Agide innanzi,
Non agli efori compri, a Sparta intera
Tratto esser debbe; o verrà Sparta a lui.
Ciò ti prometto, ancor che inerme donna;
Se pria del figlio me svenar non fai.

SCENA V.

LEONIDA, AGIZIADE.

Agiziade. Io dal tuo fianco non mi stacco, o padre;
Non cesso io, no, di atterrarmi a' tuoi piedi,
Non tue ginocchia d'abbracciar, se pria
Lo sposo a me non rendi; o se con esso

Me di tua man tu non uccidi.

Leonida. O figlia
Diletta mia; deh! sorgi; a me dal fianco
Non ti partir; null'altro io bramo. Hai meco
Generosa diviso i tanti oltraggi
Di rea fortuna; è ben dover, che a parte
Della prospera sii: niun più possente
Sarà di te sovra il mio cor: te voglio,
Sotto il mio nome, arbitra far di Sparta:
Nè cosa mai...

Agiziade. Che parli? Agide chieggo;
Null'altro io voglio. A me tu il desti; e torre,
No, non mel puoi, se vita a me non togli;
Nè torlo a Sparta, senza orribil taccia
D'ingiusto re, d'uom snaturato e atroce.

Leonida. Come acciecarti or tanto puoi? Non vedi
Ch'Agide è reo? ma fosse anche innocente;
Non vedi, ch'egli in mio poter non stassi?
Gli efori udirlo, giudicare il denno
Gli efori: nulla io per me sol non posso,
Nè a pro, nè a danno suo.

Agiziade. Sei padre; m'ami;
A fera prova il filïal mio amore
Hai conosciuto; e simular vuoi pure
Con la tua figlia? — A tradimento, or dianzi,
Il potevi tu solo al carcer trarre,
E innocente salvarlo or non potresti?
Deh! non sforzarmi a crederti...

Leonida. Che vale?
Nulla in ciò posso: anzi, è mestier ch'io tosto
D'Agide conto, e del mio oprare a un tempo,
Renda agli efori.

Agiziade. Ah, no! più non ti lascio:
Nè crudo ordin puoi dar, che in parte anch'egli
Su la tua figlia non ricada...

Leonida. Or cessa;
Torna alla reggia mia...

Agiziade. Teco men vengo.
Tutto farai, tutto dei fare, o padre,
Pel tuo innocente genero, che salva
T'ebbe la vita... Ah! no, svenar nol puoi,
Se la tua propria figlia non uccidi.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

Limitare del carcere di Sparta.

LEONIDA, ANFARE, POPOLO CHE SI VA INTRODUCENDO.

Anfare. Tardo assai giungi; e il tempo stringe.
Leonida. Al padre
L'indugio dona: mi fu forza or dianzi
Fin nella reggia accompagnar la figlia.
Io dal fianco spiccarmela a gran pena
Potea, sì forte ella in pianto stempravasi
Per lo suo sposo. Assai gran doglia in core
Il suo pianto mi lascia.
Anfare. E che? turbato,
Commosso sei? Più della figlia forse
Ti cal, che non di tua vendetta?
Leonida. Abborro
Agide più, che non m'è caro il trono:
Ma pure, i detti della figlia, e i pianti,
Duri a me sono. — Eccomi all'opra: il tutto
Disposto hai tu?
Anfare. Nol vedi? In questo vasto
Limitar delle carceri mi parve
Fosser da porsi i seggi nostri; il loco,
Men capace che il foro, assai men feccia
Ragunerà di plebe: ma pur tanta
Introdur qui sen può, quanta n'è d'uopo
A nostre mire. Havvi all'entrar chi veglia,
E in copia ammette i nostri fidi. — Or mira;
Già più che mezzo è riempiuto il loco;
Nè alcun v'ha quasi degli avversi a noi.
Per anco il grido non s'è sparso appieno
Del gran giudizio: e spero, anzi che giunga
A intorbidarlo con sua fera scorta
L'ardita madre, avrem compito il tutto.
Leonida. Ma, sei tu certo, che tornarne a danno
Or non possa tal fretta?
Anfare. Oltre la nostra

Dignità, stan per noi forze non poche.
Grande accortezza, or nell'espor le accuse,
Vuolsi; e giusti mostrarci ai nostri stessi
Dobbiamo, e del lor ben, più che del nostro,
Caldi amatori. Alcun tumulto forse
Insorger può; previsto è già. Ma basta
Per noi, che più non esca Agide vivo
Di queste mura. Al primo impeto audace
Della plebe far fronte i tuoi soldati,
E i cittadini nostri appien potranno,
E degli efori il nome, e l'ardir tuo.
Tempo intanto si acquista; e avrem dal tempo
Piena poi la vittoria...

Leonida. Ecco il senato;
Ecco gli efori tutti: il popol molto
Li segue, e par non torbido in aspetto;
Lieto anzi par di assistere all'accusa
Di un re sovvertitore. Ardire, ardire.
Mentr'io gli animi lor con opportune
Lusinghe adesco, al carcer entra, e in breve
Agide a noi ben custodito traggi.

SCENA II.

LEONIDA, POPOLO, EFORI, SENATORI,
CIASCUNO COLLOCATO ORDINATAMENTE.

Leonida. — Lode agli Dei! qui radunarsi veggio
I cittadini veri; e non frammisti
Con la torbida, audace e sozza plebe,
Che col numero suo voi ne strascína
Negli error suoi, mal grado vostro. — A Sparta
Inaudito spettacolo si appresta;
Il maggior che ad uom libero mai possa
Appresentarsi: un vostro re, dai vostri
Efori tratto ed accusato innanzi
A voi. Gli error ne udrete, e le discolpe,
E il giudizio, di cui voi stessi parte
Sarete, spero. Io, benchè re, con gioja
Pur ve l'annunzio. Ah! non ebb'io tal sorte
In quel funesto a me, non fausto a Sparta,
Orribil giorno, in cui dal trono in bando
Cacciato, in forse della vita io stetti.
Non accusato, e non udito, a ria
Forza soggiacqui allora; eppur, più doglia

Che l'ingiusto mio esiglio, erami al core
Il sovvertito ordin di leggi, e il fero
Periglio in cui lasciava io Sparta. Instrutti
Voi stessi al fin dai vostri danni appieno,
Me richiamaste, e in un le leggi, in trono:
Agesiláo, Cleómbroto, e i lor fidi
Efori, a Sparta traditori, in bando
Cacciaste. Agide resta: havvi chi reo
Nol vuole; e forse, ei reo non è. Ma intanto,
Io preso il volli, e ad altro fin nol tengo,
Che per chiarirlo in faccia a voi. S'ei fosse
Reo convinto pur mai, primier mi udreste
Implorar pel mio genero perdono:
Chè agli occhi vostri, e ai miei, sua giovinezza
Nol rende affatto or di pietade indegno. —
Efori, senatori, cittadini,
La vera vostra maestà non sorse
A dritto mai più nobile di questo:
Conoscer oggi, e perdonare i falli
Dei vostri re: chè sottopongo io pure
Oggi a voi l'opre mie. Prova non lieve
Del cor mio puro, e del regnar mio giusto,
Parmi, fia questa; ed io di darla anelo.
A tremar delle leggi Agide insegni
A Leonida re. — Ma, già si appressa
Agide al vostro tribunale: ed ecco
Ch'io taccio, e seggo; io, cittadino, attendo
Dai cittadin dell'alta lite il fine.
Ben sostener d'ogni mia forza io giuro,
Qual ch'esser possa, la immutabil santa
Libera vostra unanime sentenza.

SCENA III.

ANFARE, AGIDE FRA GUARDIE, LEONIDA, POPOLO, EFORI, SENATORI.

Anfare. Spartani, efori, re, costui ch'io traggo
Davanti al vero tribunal di Sparta,
Agide egli è d'Eudámida. Già il regno
Con Leonida ei tenne; il cacciò poscia
Dal trono, a cui nuovo collega assunse
Cleómbroto. A voi piacque, indi a non molto,
Ridomandar Leonida, che il seggio
Ritoglieva a Cleómbroto. Nel sacro

Asilo allor quest'Agide fuggiva:
Perchè fuggisse, ei vel dirà. Fin ch'egli
Là ricovrava, ei re non era; il trono
Abbandonato avea: ma non privato
Era ei perciò; chè non avea deposta
Sua dignità, nè stata eragli tolta:
Non innocente, poichè asil sceglieva;
Non reo, poichè niun l'accusava. In vostra
Possanza il diero oggi di Sparta i Numi,
Senza che violato il santo asilo
Fosse da alcun di noi. Lo accuso io quindi
Ora, a voi tutti, di mutate, infrante,
Tradite leggi; di tiranniche armi
In Leonida e gli efori adoprate;
Di tiranniche mire, a cui fea base
La ribellante compra infima plebe:
E, per stringere in fin tutti i suoi tanti
Delitti in un, di aver tradita e lesa
La maestà di Sparta, a voi lo accuso.

Agide. — Solenne in vero, e dignitosa pompa
Questa fia: ma, perchè di affar tant'alto
Sparta non è qui testimonio intera?
Perchè, qual suolsi ogni accusato, al foro
Non son io tratto? — È ver, gli efori veggio,
E un re qui stassi, e del senato un'ombra:
Ma pur, per quanto l'occhio intorno io giri,
Non vegg'io cittadini, altri che pochi,
Potenti, e misti infra gli armati sgherri.
La maestà del popolo di Sparta
Fia questa or forse? Io, non che Sparta tutta,
Grecia vorrei qui tutta a udire intenta
E le tue accuse, e le discolpe mie.
Or, poichè tanta è in voi de' miei delitti
L'ampia certezza, or dite: a che pur tormi,
Con sì gran parte d'ascoltanti, a un tempo
Della vergogna mia così gran parte?

Leonida. Per quanto il soffra il loco, assai gran folla
Di cittadini or vedi, Agide, accolta.
Trarti dal limitar del carcer tuo,
Tu il sai, che fora un cimentar pur troppo
La dignità degli efori, e la stessa
Tua innocenza, ove l'abbi. Udiati Sparta,
Del tuo asilo in discolpa, addur finora,
Che tor così tu stesso alla tua plebe
De' tumulti volevi ogni pretesto,

E ogni mezzo di sangue: infra sue grida,
Come or vorresti al suo cospetto andarne,
E un giudicio ottener libero e queto?

Agide. Queto giudicio, e il men dannoso a voi,
Stato sarebbe il percussor mandarmi
Tosto al carcer: ma questo, assai men queto
Fia di quel che sperate. In me non parla
Il timor, no; del mio destin già certo,
Securo qui, del par che al foro, io vengo.
Già la sentenza mia so senza udirla:
Ma non ne avrò pur danno altro giammai,
Che quel ch'io da gran tempo ho fermo in core
Di aver da voi. — Giudici; e, quai che siate,
Voi spettatori; io vi prevengo or tutti,
Ch'io, condannato in queste mura e ucciso,
Non perciò pace col morir vi rendo,
Com'io il vorrei: nè voi, col trarmi a morte,
In sicurtà vi rimanete. — Or sia
Ciò ch'esser vuole. Udiam le accuse.

Anfare. In nome
Io ti parlo degli efori; me ascolta. —
Agide, hai tu, senza nè udirlo, astretto
All'esiglio Leonida?

Agide. Chiamato
Ei fu in giudicio; e sen fuggia.

Leonida. Chiamato
Io fui, nol niego, ma davanti a fera
Tumultuante plebe. Esser potea
Giudicio, quello?...

Agide. Al par di questo, almeno.
Ma, il fuggir ti fu dato: in carcer dunque
Non eri tu. Mezzi a me pur di fuga
Non mancavan finora; e al carcer venni,
Ed in giudicio stommi: e, qual ch'ei fia,
No, nol pavento. Io 'l desiava, e godo
Di udire al fin; di farmi udire io godo.

Anfare. Infrante hai tu le patrie leggi?

Agide. Intere
Restituir le sacre leggi io volli
Del gran Licurgo: elle non fur mai tolte,
Ma inosservate, or da gran tempo. Opporsi
Volle a sì giusta e generosa impresa
Leonida: pria l'arte, indi la forza
Oprava in ciò; ma entrambe invano: allora
Vinto ei più dalla propria sua vergogna,

Che dalla forza altrui, per minor pena
Ei s'imponea l'esiglio. Ei stesso il dica,
Se danno io poscia, o securtade e vita
A lui recassi. Al suo fuggir, sol uno,
Di Sparta un grido, ogni oprar suo biasmava,
Ogni mio benediva. Allora spenti
Eran gl'iniqui crediti; comuni
Feansi allor le ricchezze; allora in bando
Uscian di Sparta il lusso, e i vizj insieme,
E il torpid'ozio: e risorgeano, in somma,
Virtude allora, e libertade. Avreste
Voi di negarlo ardire? — Ecco i delitti
Del mio breve regnar, dopo la fuga
Di Leonida vostro.

Anfare. Osi tu forse
Negare ancor, che di tai beni all'esca
Colti e delusi i cittadini, in breve
Non fosser tratti a fero strazio? I campi
Promessi ognora, e non divisi mai;
Fatti i ricchi, mendici; entrambi oppressi;
Negherai tu, che a trasgredite leggi,
Quai tu nomi le nostre, allor la cruda
Tirannia di te sol non sottentrasse?
E tirannide, in ciò più ria di tanto,
Che a sè di leggi fea mendace velo.

Agide. Mentr'ió per voi di Sparta in campo usciva,
Mentre agli Etoli in armi io pur mostrava,
Con danno lor, nuovi Spartani in armi;
D'eforo fatto Agesiláo tiranno,
Ei commettea molt'opre in Sparta inique.
Volete voi del suo fallir me reo?
Io la pena ne accetto; ove pur colga
D'alcune mie virtudi il frutto Sparta:
Virtù, che voi, di mal talento pieni,
Pur negar non mi ardite. — Offeso v'hanno,
Non di Licurgo le tornate leggi,
(Tant'io feci, e non più) ma i crudi modi,
D'Agesiláo? che fare altro vi resta,
Che me svenare, e proseguir mie imprese?

Anfare. E a disfar Sparta Agesiláo ti mosse?

Agide. A rifar Sparta io da me sol mi mossi,
Perchè Spartan son io.

Anfare. Di': riconosci
Per vero re Leonida?

Agide. Conosco

Un spartano Leonida, che cadde
In Termopile morto, con trecento
Spartani, a pro di Sparta.

Anfare. In cotal guisa
Rispondi tu? La maestà sì poco
Del senato e degli efori rispetti?

Agide. La maestà di Sparta osservo, e adoro,
Nel risponder così.

Anfare. Colpevol dunque
Tu ti confessi?

Agide. E me colpevol tieni
Tu, che mi accusi? — Omai si ponga, omai
Fine si ponga al simulato gioco.
Discolpe io do pari all'accuse. Io venni
Qui, per mostrare anco ai nemici miei,
Ch'io cittadino re, per quanto il possa
Soffrir l'altezza d'animo innocente,
Spontaneo me sottomettea pur anco
Delle leggi all'abuso. — Or, quai che siate,
Udite, o voi, le mie parole estreme.

Anfare. A udir, che resta?

Agide. Assai; ma in brevi detti.

Anfare. Nulla dei dire...

Agide. Eforo tu, le leggi
Non rimembri, o non sai? Parlano a Sparta
Gli accusati, se il vonno. Odimi dunque
Tu stesso, e taci. — E voi, Spartani, udite. —
In error sete or da più cose indotti:
D'Agesiláo l'oprar, d'Anfare i gridi,
Di Leonida l'arte, il tacer mio,
Tutto a gara ingannovvi. A tal siam giunti
Noi tutti omai, che a trar d'error ciascuno,
Egli è mestier ch'Agide pera. Io stesso
Già potea di mia mano a me dar morte
Libera e degna, ma, il fuggir di vita,
Reo presso voi fatto mi avria. Ben certo
Era, e sono, in mio cor, che infamia nulla,
Bench'io soggiaccia a giudici qualunque,
Mai non fia per tornarmene. Lasciarmi
Trar vivo io quindi a' miei nemici innanzi
Sceglieva, e stovvi. Che il morir non temo,
Vedretel voi: ch'io vendervi ancor cara
Potrei mia vita ove il volessi, noto
Faravvel tosto di adirata plebe
Il terribile grido: in fin, ch'io tengo

Più in pregio assai, che non me stesso, Sparta,
Ven farà certi il morir mio. — Vi esorto,
E vi scongiuro, a trarre dal mio sangue
L'util di Sparta, e il vostro. I campi, e l'oro,
Che la mente or vi acciecano, e di pochi
In man ridotti, ai possessori al pari
Fan danno, e a chi n'è privo; i campi, e l'oro,
Per non voler dividerli coi vostri
Concittadini, a voi fian tolti, e in breve,
Dai nemici. La plebe, a voi sì vile
Perchè mendíca; la spartana plebe,
Che abborre voi ricchi possenti e forti
Più delle leggi, è molta; aspra la stringe
Necessità feroce. Ove a voi giovi
Rimembrar che di Sparta e di Licurgo
Figli son essi al par di voi, ben ponno
Splendor di Sparta esser costoro ancora,
E in un, di voi salvezza. In altra guisa,
Sparta e se stessi annulleranno, e voi.
Maturo è omai, credete a me, maturo
È il cangiamento: il ciel non vuol ch'io 'l vegga;
Ma vuol ch'ei segua: ad affrettarlo è d'uopo
D'Agide il sangue, e il sangue Agide dona.
Di voi pietà, non di me, sento: e queste,
Parole son d'uom che morir sol brama,
E che non reca altro desire in tomba,
Che di salvar la patria sua. Già posto
D'Agide in salvo è il nome: a far me grande,
Ch'altri ad effetto i miei disegni adduca
Non fia mestier; anzi, gran parte invola
A me di gloria il riuscir d'altrui,
Dopo il tentar mio vano. Ultimo sfogo
Di vostra rabbia, il mio morir sia dunque;
Di vostra invidia spenta il frutto primo
Sia la virtù ripatrïata, e l'alte
Divine leggi di Licurgo in forza
Tornate, e la spartana eccelsa gara
Di patrio amor, di libertade, e d'armi.

Popolo. Grande è l'animo d'Agide: ingannati
Forse noi fummo...

Anfare. Il sete, ora, da questi
Sedizïosi detti...

Agide. Efori, or quanto
Vi avanza a dir, m'è noto. — Appien compito
Ho di un re cittadin l'ufficio estremo.

Io riedo al carcer mio, dalle cui mura
Nulla uscirà d'Agide omai, che il nome.

SCENA IV.

LEONIDA, ANFARE, POPOLO, EFORI, SENATORI.

Popolo. Ei qual reo non favella: è forza averne
Maraviglia, e pietade.
Leonida. È ver, Spartani:
Sedotto ei fu da Agesiláo; par degno
Di perdono il suo errore. Il chieggo io stesso
Da voi, per lo mio genero; per quello,
Che la vita salvommi...
Anfare. Or stai davánti
Al senato ed agli efori: con essi
Parlar tu dei, Leonida. Le tue
Ragion private ai pubblici delitti
Non tolgon pena; nè il perdon precede
Mai la condanna.
Leonida. Io, non che darla, udirla
Nè pur vo' dunque. Agide a morte porre
Non volli io, no, benchè morire ei merti.
Trarlo fuor dell'asilo, udirlo, e innanzi
Ai giudici convincerlo; ciò solo
Importava, ed io 'l feci: altro non resta
A far contr'esso. — Ah! se del popol voce,
Se del re preghi vagliono al cospetto
Del senato e degli efori, da loro
Vedrassi (io spero) di clemenza, in breve,
Nobile al par che memorando esemplo.

SCENA V.

ANFARE, POPOLO, EFORI, SENATORI.

Anfare. Generoso nemico, ottimo padre,
Buon cittadin, Leonida; compiute
Egli ha sue parti tutte: a noi le nostre
Di compier resta. — Agide è reo convinto
Di maestade lesa: a lui, qual pena
Giusta si aspetti, efori, il dite.
Efori. Morte.
Popolo. Efori, ah! grazia or vi chieggiam noi tutti:
Purch'ei lo stato omai non turbi...

Anfare. Udite?...
Lo udite voi, questo fragor tremendo,
Che a noi si appressa? In suo favòr di nuovo
Già tumultua la plebe. Agide vivo,
E queta Sparta? ella è lusinga stolta.
Efori. A morte, a morte il traditor ribelle;
Agide muoja...
Anfare. Ei morto fia, vel giuro. —
Con la rea sozza plebe ogni aspro incontro
Sfuggite intanto, o cittadini. E noi,
Efori, noi la maestà di Sparta
Con giusto ardir mostriamo. — Olà, schiudete,
Soldati, il passo. Andiam; nè vil, nè altero
Sia il nostro aspetto. Il non temer la plebe,
Tosto in se stessa a rientrar la sforza.

ATTO QUINTO.

SCENA I.

Interno del carcere di Sparta.

AGIDE.

Fere urla io sento, e un immenso frastuono
Intorno al carcer mio. — Numi di Sparta,
Deh! salvatela voi. — Duolmi che un ferro
Io non serbava, onde troncare a un tempo
Con la mia vita ogni tumulto. A lungo
Pur tardar non dovrian quei che a svenarmi
Mandati avrà Leonida. — Consorte,...
Diletti figli,... amata madre,... addio...
Più non vedrovvi!... A voi, memoria cara
Lascio di me... Ma, per la madre io tremo:
Sta in poter di Leonida... Che ascolto?
Chi vien? Si schiude il carcere!... Che miro?...
O mia sposa...

SCENA II.

AGIDE, AGIZIADE.

Agiziade. Son teco, Agide amato...
Dalla reggia del padre or mi sottraggo,

Ove a custodia ei mi tenea. La plebe,
Del tuo carcer la strada hammi disgombra;
E di vietarmen l'adito i soldati
Non ebber core. — Al fin son teco. — Io vengo,
Sposo, a salvarti, ove salvarti io possa;
O a morir teco io vengo.

Agide. Oh dolce sposa!...
Il cor mi squarci... Oh quanto il rivederti
Mi è gioja,... e pena!... A conservar mia vita,
(Ch'io 'l potrei, se il volessi, con la morte
Di cittadini assai) l'amor tuo vero
Trarmi or solo potria. Ma, il sai, che amarti
Più che la patria mia, donna, nol deggio,
E tu stessa nol vuoi. Me dunque lascia
Morire; e tu, serbati in vita; i cari
Pegni tu salva, i figli nostri...

Agiziade. Invano
Di Leonida al fero odio sottrarli
Io tenterei: barbaro padre; appieno
Nella prospera sorte ora il conosco;
Nell'avversa ingannommi. A me null'arme
Riman, che il pianto; egli nol cura: i nostri
Figli salvar dalla sua rabbia, o il puote
Sparta con l'armi, o nulla il può. — Ma padre
Dovresti almen mostrarti; e, pe' tuoi figli,
Serbar tua vita...

Agide. Oh ciel! qual mai mi porti
Terribil guerra in questo punto estremo?
Amo i figli, e tu il sai: ma, non ben certo
È il morir loro; e certo fia, che a rivi
Dei cittadini scorrerebbe il sangue,
S'io di forza mi armassi. E questi, e quelli,
Son figli miei; ma i cittadini sono
Di un giusto re figli primieri. — O donna,
Meglio di me, se sopravviver m'osi,
Tu puoi salvarli. Quel sublime, a un tempo
Tenero ardir, con cui seguivi il padre;
Quello, con cui del mio destin ti eleggi
Farti or compagna; quell'ardir sia scorta
A te, per porre i figli nostri in salvo.
Per quanto reo Leonida e crudele
Esser possa, ei t'è padre: ove i tuoi figli
Fra tue braccia tu stringa; ove il tuo petto
Agli innocenti miseri sia scudo;
Cuor non avrà di trucidarli. Ah! corri,

Vola al lor fianco, in lor difesa veglia;
Per essi vivi, o sol con essi muori;
Che al viver più, nulla ti sforza allora.

Agiziade. Lassa me!... che farò?... S'io te lasciassi,...
Serbarmi a forza il duro padre in vita
Vorria;... qual vita! orba di te... Ma, s'anco
Vivi ei pur lascia i figli nostri,... il trono
A lor fia tolto... Ah! morir teco io voglio...

Agide. Donna, deh! m'odi, e acquetati... Saresti
Madre or men forte, che già figlia t'eri?
L'ira mia non temevi, il dì che il padre
Seguivi; e i figli, e il tuo consorte amato
Per lui lasciavi: or, di quel padre istesso
Tremerai tu, quando pe' figli il lasci?
Fuggir tu puoi con essi: assai grand'arme
Hai contra lui; la tua virtude: hai mille
Mezzi a tentar, pria di morire. Ah sposa!
Te ne scongiuro, tentali; ripiglia
L'alto tuo core; e non mi torre il mio,
Coi non maschi lamenti. Or, deh! vorresti
Ch'io morissi piangendo? ah! no. — Se degna
D'Agide sei, non mi sforzare a cosa
Che sia d'Agide indegna.

Agiziade. E di qual padre
Fu indegno mai l'amar suoi figli, il porli
A se medesmo innanzi?...

Agide. Ai figli innanzi
La patria va. Sacro il mio sangue ad essa
Ho da gran tempo; ai nostri figli amati
Tu dei, s'è duopo, il tuo donar: ma prova
D'amor ben altro ad essi e a me tu dai,
Se a lor ti serbi in vita. Ancor può molto,
Più che nol pensi, il pianger tuo: la plebe,
Se Leonida no, pietade avranne;
E senza spander sangue, a lei fia lieve
Porre in salvo i miei figli. In somma, pensa,
Che, te viva, non muore Agide intero.
In volgar donna ammirerei, qual prova
D'amore immenso e di valor sublime,
Il non voler sorvivere al consorte:
Ma da te spero, e da te chieggio, e il dei
D'Agide moglie, ad infelice vita
Tu dei serbarti, intrepida, pe' figli...
Piangendo io 'l chieggo; e ti rimanga in core
Questo mio pianto... Ah! per te sola al fine,

E pe' fanciulli nostri, Agide hai visto
Lagrimar oggi.

Agiziade. Irrevocabil dunque
Fia il tuo morir?...

Agide. La mia innocenza è certa. —
Prendi l'ultimo amplesso; e ai cari pegni
Recalo, in nome mio. Di' lor, ch'io moro
Per la patria; di' lor, ch'ove al mio seggio
Pervénissero adulti, altra vendetta
Non faccian mai della morte del padre,
Che rinnovar su l'orme sue le leggi
Del gran Licurgo: e se in ciò pur, com'io,
Hanno avverso il destin, com'io da forti,
Nell'alta impresa perdano la vita.

Agiziade. Parlar non posso... Io... di lasciarti...

Agide. Un fido
Consiglio avrai, nella mia degna madre;...
S'ella pur resta! — Or via; lasciami; vanne.
Moglie, regina, madre, cittadina,
Spartana sei; tuoi dover tutti adempi.

Agiziade. Per sempre?... oh ciel!...

Agide. Deh! cessa.

Agiziade. Il piè tremante
Mal mi regge...

Agide. Deh! vieni: uscita appena,
Troverai scorta, e appoggio.

Agiziade. Oimè!... Si schiude
La ferrea porta...

Agide. Guardie, a voi la figlia
Del vostro re consegno.

Agiziade. Agide... Ah crudi!...
Lasciar nol voglio... Agide!... addio...

SCENA III.

AGIDE.

— Me lasso!...
Misero me!... quante mai morti in una
Aver degg'io?... Dolor qual mai si agguaglia
Al duol di padre, e di marito? — O Sparta,
Quanto mi costi!... Eppur, Leonid'anco
È padre: in cor grato un presagio accolgo,
Che alla sua figlia ei donerà i miei figli. —
Or basta il pianto. — Al mio morir mi appresso:

Da re innocente, e da Spartano, io deggio
Morire... Oh come vien lenta la morte! —
Ma un'altra volta, ecco, ch'io strider sento
Del mio carcer la porta?... e raddoppiarsi
Odo anco gli urli a queste mura intorno?...
Che mai sarà?... Chi veggio?

SCENA IV.

AGESISTRATA, AGIDE.

Agide. O madre... Oh cielo!...
Agesistr. Figlio, mancarti all'ultim'uopo mai
Non ti potea la madre. Io qui ti arreco
Libertà, di noi degna. — In altra guisa
Dartela volli; ma quand'era il tempo,
Ogni mezzo tu stesso a me n'hai tolto.
Agide. E che? vuoi tu con le spartane grida...
Agesistr. Sparta invan grida. Il traditor tiranno
Sì ben munito ha di soldati il loco,
Che nulla or ponno i fidi nostri: indarno
Tenta sforzarli; perditor respinti
Sono, ed inerti, ed avviliti. Innanzi
Io mi spingeva a' rei soldati in mezzo;
Fere voci suonavanmi da tergo,
Per me gridando: « Empj, alla madre ardite
« Tor l'accesso? » Mi vide Anfare allora;
Loco fe' darmi, e qui son tratta.
Agide. Iniquo!
Te pur fra lacci ei volle. Ahi madre! a quale
Rischio inutil per me?...
Agesistr. Rischio? che parli?
Appo il mio figlio, a certa morte io vengo.
Vedine, in prova, il don ch'io reco
Agide. Un ferro? —
Oh madre vera! — Altro desio, che un ferro,
Per salvar Sparta, e me sottrarre al colpo
D'infame man, non accogliea nel petto:
E tu mel rechi? oh gioja! — Or dammi...
Agesistr. Scegli:
Due ferri son; quel che tu lasci, è il mio.
Agide. Oh cielo!... E vuoi?...
Agesistr. Donna mi estimi, o madre
D'Agide, tu? Pochi mi avanzan gli anni
Di vita: Sparta, che invan salva speri,

Serva è già: la tua madre, ov'ella resti,
Di Leonida è serva. Or parla; io t'odo:
Osi tu dirmi che a tai patti io viva?

Agide. Che posso io dir? son figlio. — O madre, almeno
Soffri che primo io pera: ancor che serva,
Sparta estinta non è; quindi ancor salva,
Altri può farla. In libertà il mio sangue
Potrà ridurla forse: ma s'io, vile,
Per non versare il mio, lasciato avessi
Sparger per me dei cittadini il sangue,
Già più Sparta or non fora.

Agesistr. In te (pur troppo!)
Sparta or si estingue. — Ed alla patria, al figlio
Sopravviver vorrà spartana madre? —
Figlio, abbracciami.

Agide. Oh madre!... Anco m'avanzi
Nell'altezza dei sensi. — Or dammi, e prendi
L'ultimo amplesso. Io lagrimar non oso
Nell'abbracciarti; chè il tuo pianto io veggo.
Da viril forza raffrenato starsi
Sopra il tuo ciglio.

Agesistr. Agide mio,... sei degno
Di Sparta in vero;... ed io di te son degna. —
Ch'io ancor ti abbracci... Oh! qual fragore?...

SCENA V.

LEONIDA, ANFARE, SOLDATI COL BRANDO IGNUDO, AGIDE, AGESISTRATA.

Leonida. Al fine
Vinto abbiam noi.

Agesistr. Che fia?

Agide. Deh! non scostarti
Da me.

Anfare. Soldati, ucciso Agide sia,
Pria della madre. [1]

Agide. Il tuo pugnal nascondi,
Com'io, per poco; ed aspettiamli; e taci. [2]

Anfare. Or, chi v'arresta? a che indugiate? A forza
Disgiungeteli tosto.

[1] I soldati si muovono contr'Agide.
[2] I soldati vedendo Agide immobile che gli aspetta, a un tratto tutti si arrestano.

Agide. In noi por mano
Qual di voi, qual, si attenterebbe? — Il vedi,
Re Leonida, il vedi? anco i tuoi stessi
Compri soldati, instupiditi stanno
D'Agide a fronte immobili. — Ma, voglio
Trarti tosto d'angoscia. A te sol' una
Cosa richieggo.
Leonida. E fia?
Agide. Che intento vegli
Su la tua figlia, affin che me non segua.
Leonida. T'ama ella tanto?
Agide. Più che non mi abborri. —
Ma te pur ama, e ten diè prova; e in somma,
Tu sei pur padre: i detti ultimi miei
Fur questi.[1] — Io moro. — Pur... che... a Sparta giovi.
Anfare. Un ferro egli ha?
Agesistr. Due ne recai.[2] — Ti seguo,...
O figlio;... e morta... sul tuo... corpo... io cado.
Leonida. Di maraviglia e di terror son pieno...
Che dirà Sparta?...
Anfare. I corpi lor si denno
Alla plebe sottrarre...
Leonida. Ah! mai sottrarli,
Mai non potrem dagli occhi nostri, noi.

[1] Brandisce in alto il ferro, e si uccide.
[2] Palesa anch'ella il suo ferro, e si uccide.

SOFONISBA.

Così *quest'alta donna* a morte venne;
Che vedendosi giunta in forza altrui,
Morire innanzi, che servir, sostenne.

PETRARCA, *Trionfo d'Amore*, cap. II.

PERSONAGGI.

SOFONISBA.
SIFACE.
MASSINISSA.
SCIPIONE.
SOLDATI ROMANI.
SOLDATI NUMIDI.

Scena, il campo di Scipione in Affrica.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

SIFACE FRA CENTURIONI ROMANI.

Finchè rieda Scipione, almen lasciarmi
Con me stesso potreste. — Il piè, la destra,
Gravi ha di ferro; al roman campo in mezzo
Siface stassi; ogni fuggir gli è tolto:
Gli sia concesso il non vedervi, almeno.

SCENA II.

SIFACE.

Duro a soffrirsi il soldatesco orgoglio!
Se il lor duce in superbia anco gli avanza,
Come in vero valor... Ma no; mi è noto
Scipione: in Cirta, entro mia reggia, io l'ebbi
Ospite già: molto era umano e mite...
Stolto Siface! or che favelli? Allora
Scipione a te, per mendicare ajuti,
Venía; nè allor, tuo vincitore egli era. —
Ahi, vinto re! preso in battaglia, e tratto
Ferito in ceppi entro al nemico campo,
Ancor tu vivi?... Oh Sofonisba! a quali
Strette mi traggi? Or, che più omai non debbo,
Nè viver voglio, a tal son io, che morte
Dar non mi possa?... Ma il fragor di trombe
Già mi annunzia Scipione. Eccolo. Oh vista!

SCENA III.

SCIPIONE, SIFACE.

Scipione. Resti ogni uomo in disparte. All'infelice
Re fora insulto ogni corteggio mio. —
Siface, ove pur mai duol si potesse

Alleviar di vinto re, mi udresti
Parole or muover di pietà: ma nota
M'è del tuo cor l'altezza, a cui novella
Piaga sarebbe ogni pietoso detto.
Quind'io non altro omai farò, che trarti
Con la mia mano stessa i mal portati
Ferri: sgravar questa tua destra, io 'l deggio.
Memore ancor son io, che questa destra,
E d'amistade e d'alleanza in pegno,
Tu mi porgevi in Cirta. — Ma, che veggo?
Sdegni il mio ufficio? e torvo immoto il ciglio
Nel suolo affiggi? Ah! se in battaglia preso
Scipion ti avesse, ei d'altri lacci avvinto
Non ti avria, che de' tuoi, col rimembrarti
La tua giurata fede. Or, dunque, cedi
(Ten priego) il ferreo pondo di te indegno;
Cedilo a me; lo sconsolato viso
Innalza; e in un, mira Scipione in volto.

Siface. Scipione in volto? io 'l rimirai da presso,
Con fermo viso, più volte in battaglia:
Arbitra d'ogni cosa, or vuol fortuna
Ch'io più mirar non l'osi. In questo campo
Sol di Siface il morto corpo addursi
Dai Romani dovea: ma non è sempre
Dato ai forti il morire; ed io qui prova
Trista ne sono; ahi misero! — Dovute
Quindi a me son queste catene; e quindi
Son nel limo dannati ora i miei sguardi;
Ch'io agli occhi mai del vincitor nemico
Ergerli non potrei.

Scipione. Non è dei vinti
Scipion nemico; e benchè a lui fortuna
Solo finor l'aspetto lieto aprisse,
Non per prosperi eventi ei va superbo,
Come non mai vil per gli avversi ei fora. —
Cortese forza io far ti vo'. Disciolti
Ecco i tuoi ceppi indegni: a solo a solo,
Pari con pari, or con Scipion favella.

Siface. Umano parli, e il sei. Se l'esser vinto
Soffribil fosse a un re, dall'armi tue
Esserlo, il fora. Ma, che posso io dirti,
Che della prisca mia grandezza, e a un tempo
Della presente mia miseria, degno
Parer ti possa? E a te, che resta a dirmi,
Ch'io già nol sappia?

Scipione. Io? ti dirò, che grande,
Che magnanimo tanto ancor ti estimo,
Ch'io non dubito chiedere a te stesso
Del tuo cangiarti la cagion verace.

Siface. Fuor che a fedele esperto amico, il cuore
Non suolsi aprir; ma o radi molto, o nulli,
Dei tali ai re ne tocca. Indegno io forse
Di amici veri, abbenchè re, non era:
E, in prova, aprirti ora il mio core io voglio.
A te, nemico generoso, io 'l posso,
Meglio che a finto amico. Odimi dunque. —
Roma è tua culla, ed Affricano io nasco:
Tu cittadin d'alta cittade sei;
Di numerosa nazïon possente
Io già fui re. Frapposto mare il tuo
Dal mio terren partiva: io mai non posi
In vostra Italia il piede; a mano armata
Stai nell'Affrica tu. Cartagin pria,
Poscia l'Affrica intera, è in voi lusinga
Di soggiogare. A me vicina, e quindi
Ora a vicenda amica, ora nemica,
Cartagin era: e benchè abborra anch'ella,
Al par che Roma, i re; di orgoglio e possa
Men soverchiante il popol suo, che il vostro,
Men da me pure era abborrito. Offeso
È il cuor d'un re tacitamente sempre
Da ogni libero popolo; qual ira
Destar gli de' quel ch'è con lui superbo? —
Eccoti piano il tutto: odiarvi a morte,
Come insolenti predator stranieri,
Era il mio cor: fede, amistà giurarvi,
Dopo le ispane alte vittorie vostre,
Era il mio senno.

Scipione. Ma il valor dell'armi
Romane a prova conosciuto avevi;
Perchè tua fede non serbar tu a Roma?

Siface. — E che dirà Scipion, se il ver gli narro?
Scipion, quel grande, il di cui core, albergo
D'amistà, di pietà, d'ogni sublime
Umano affetto, al solo amore ognora
Impenetrabil fu. — Lusinghe, amore,
Irresistibil possa di beltade,
Qui m'han condotto; a te il confesso; e in dirlo,
Non io nel volto di rossor sfavillo.
Te cittadino, amor di gloria sprona

A superare i cittadin tuoi pari;
Quindi all'altro sei sordo: a un re, che in trono
Eguali a sè non ha, tal sprone manca;
Quindi alla gloria sordo il rende ogni altra
Sua passïone. A un re infelice il credi;
Ch'ei verace esser può. Tu, da quel grande
Che sei, più ch'odio o spregio, pietà tranne;
Ch'io da Scipion soltanto non la sdegno.

Scipione. D'amor le fiamme io non provai, ma immensa
La sua possa rispetto, e temo anch'io.
Spesso il fuggii; che antiveder suoi strali
Si den, cui tardo ogni rimedio è poscia.
Di Sofonisba diffidar dovevi,
Pria di vederla, tu: di Asdrubal figlia
Ell'era in somma, entro a Cartagin nata,
D'odio imbevuta in un col latte, e d'ira,
Contro a Roma: e se a noi dall'util tuo
Eri allacciato allor, ben chiaro il danno,
Che tornar ten dovea nel darne il tergo,
Tu preveder potevi.

Siface. E nulla conti
Quella che l'uom sì spesso inganna e regge;
La speme? Io l'ebbi, che ad Asdrubal stretto
Di tai legami, entro a Cartagin nullo
Più di me vi potria: veduta poscia
Di Sofonisba la bellezza, io vinto,
Io preso, io servo allor più che nol sono
Or nel tuo campo, d'uno error nell'altro
Cadendo andai. Per Sofonisba il regno
Or perdo io, sì; la fama, e di me stesso
La stima io perdo: e, il crederesti? in vita
Pur non mi duol di rimaner brev'ora,
Fin ch'io lei sappia in securtà. Non temo
Per lei l'infamia; è d'alto core anch'ella;
Nè viva mai dietro al tuo carro avvinta,
Più che Siface, irne potrebbe: or odi,
Non i sensi di un re, di stolto amante
Odi or le smanie. Una gelosa rabbia
M'arde e consuma, e la mia morte allunga.
Nella mia reggia, in Cirta, omai già forse
Dalle armi vostre vinta. Sofonisba,
In preda ell'è del mio mortal nemico,
Di Massinissa. A lui promessa pria
Sposa, che a me; forse pur ei ne ardea...
A un tal pensiero, inesplicabil sento

Disperato furor, che in me s'indonna.
Morire io bramo, e morir deggio; e mille
Vie del morire, ancor che inerme, io tengo:
Ma, lasso me! morir non so, nè posso,
Fin ch'io non odo il suo destino. In preda
A Massinissa, deh! (se a te pur cale
Il mio pregar) deh! non conceder mai
Ch'ella in preda a lui cada... Oh cielo!... Avvampo
D'ira... — Ma fuor del mio regal decoro,
Dove mi tragge il furor mio? — Null'altro
Mi resta a dirti. Alla mia tenda intanto
Soffri ch'io mi ritragga: il duolo indegno
Nasconder vo'. Fuorchè Scipion, non debbe
Null'uom vedermi entro il romano campo
In men che regio conturbato aspetto.

SCENA IV.

SCIPIONE.

Misero re! Pari a pietà mi desta
Maraviglia il suo dir. — Ma, forte duolmi
Ciò, ch'ei mi accenna. A Massinissa in Cirta,
Espugnata oramai, per certo occorsa
Sofonisba sarà: s'ei pur ne' lacci
D'amor cadesse? e se in sua fe per Roma
Ei vacillasse?... O guerrier prode, e caro
A me, non men che necessario a Roma,
Io per te tremo. — Oh quali cure acerbe
Ti sovrastan, Scipione! Oh! quanto costa
A umano cor l'usar la forza ai vinti
Nemici stessi! E s'io mai deggio un giorno
Contro l'amico usarla?... Ah! questo, in vero,
È il sol dover di capitan, ch'io abborra.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

SOFONISBA, MASSINISSA, SOLDATI NUMIDI.

Massinissa. Donna, deh! qui t'arresta: ecco del duce
Il padiglione: udito, o visto appena
Scipione avrai, che dal tuo cor disgombro
Ogni sospetto fia.

Sofonisba. Nè ancor sei pago,
O Massinissa? alta, terribil prova
D'amor ti do, figlia d'Asdrubal io,
Nel venir teco entro al romano campo:
Ma ch' io sostenga l'abborrito aspetto
Del roman duce?... ah! troppo vuoi...

Massinissa. Ma questo
Campo ove stiamo, il puoi Numída al pari
Che Romano appellare. Un forte stuolo
De' miei v'ha stanza, ed io di guerra stovvi
Non inutile arnese. Omai tu figlia
Più d'Asdrubal non sei, nè di Siface
Vedova più, da che promessa sposa
Di Massinissa sei.

Sofonisba. Deh! non ti acciechi
L'amistà troppa, che a Scipion ti stringe.
Qual ch'egli sia costui, Romano è sempre;
Quindi ei pospone a Roma tutto; e a nullo
Dei nemici di Roma esser può mite.
Non la sua rabbia contro a me fia paga
Di aver vinto ed ucciso e vilipeso
Siface, no: Cirta predata ed arsa,
E i Masséssuli tutti al duro giogo
Tratti, no, sazia in lui non han la sete
Ambizïosa e cruda. Or, nel vedersi
Quasi in sue mani Sofonisba, a dritto
Da lui tenuta, qual io son, nemica
Implacabil di Roma; or, nel superbo
Suo cuor, non vuoi che l'oltraggiosa speme
Nutra ei di trarmi al carro avvinta in Roma?
Pur, ciò non temo; ancor che donna...

Massinissa. Oh cielo!
Che pensi tu? fin che di sangue stilla
Mi riman nelle vene, esser ciò puote?
Ah! no; nol credo; or l'odio tuo t'inganna;
Tu Scipion non conosci.
Sofonisba. Odio, ed amore,
Or mi acciecan del pari. Io qui venirne
Mai non dovea: ma pur, securo loco
Nel mondo omai non rimaneami nullo.
Piacque al mio cor di seguitarti, e al solo
Mio cor credei; ma il mio dover, mio senno,
Mia fama, in Cirta mi volean sepolta
Fra le rovine sue.
Massinissa. Ti duol d'avermi
Seguíto? Oimè! dunque il mio viver duolti.
Sofonisba. Sol mi dorrebbe ora il morir non tua:
E a ciò mi esponi. O Massinissa, il sai,
Ch'io fra le fiamme di mia reggia in Cirta,
Infra le stragi del mio popol vinto,
Udir da te parole osai d'amore...
Ahi lassa me!... già da gran tempo, al grido
Di tua virtù ch'Affrica tutta empiva,
Io di te presa; io, dai più teneri anni
A te dal padre destinata; a un tempo
Sposa ed amante a te crescea. Nemico
Aspro di Roma eri tu allor, com'io:
Piacque poscia a Cartagine, ed al padre,
Ch'io di Siface fossi; e a te pur piacque
Farti ai Romani amico: allor disgiunti
C'ebbe il destino...
Massinissa. Ah! riuniti, il giuro,
Siamo or per sempre. O avrai tu meco regno,
O morte io teco. — L'aver io dappresso
Vista e provata la virtù sovrana
Del gran Scipione, e il non aver mai vista
La tua beltà, fur le cagioni allora,
Ch'io per Roma pugnassi. Ognor nemico
Stato m'era Siface; ei del mio trono
M'avea spogliato: io di fortuna avversa
Agli estremi ridotto, amico niuno,
Fuor che Scipione, al mondo non trovava;
E a lui mi strinse indissolubil nodo
Di gratitudin sacra. Io largamente
Compri ho di Roma i beneficj poscia,
Col mio sangue, pugnando in sua difesa:

Ma i beneficj di Scipion, sua pura
Alta amistà, coll'amistà soltanto
E coll'omaggio a sue virtù, si ponno
Pagar da me. Più di Scipion, te sola
Amo; te sola or più di lui; ch'io t'amo
Più di me stesso assai.

Sofonisba. Giurami dunque,
Per darmen prova che di noi sia degna,
Giurami or tu, che mai d'Affrica trarre
Non lascerai me viva.

Massinissa. Inutil fia.
Pur, poichè il vuoi, per questo brando io il giuro.
T'avrei condotta io qui, se qui in periglio
Io ti credessi? Infra i Numídi miei
Potea secura entro il mio regno trarti:
Ma qui mi chiaman l'armi; io dal tuo fianco
Me disveller non posso: Affrica e Roma
Saper pur denno che tu sei mia sposa:
Quind' io, nemico d'ogni velo ed arte,
Tale or mostrarti voglio.

Sofonisba. Omai secura
Nel tuo giurare. e nel proposto mio,
Mi acqueto... Ma, vien gente: infra i Numídi,
Alle tue tende io mi ritraggo intanto.

Massinissa. Poichè a te piace, il fa. Scipion si avanza;
Parlargli io vo'. Raggiungerotti in breve.

SCENA II.

SCIPIONE, MASSINISSA.

Massinissa. Scipione, io mai più lieto non ti abbraccio,
Che quando io riedo vincitor: più degno
Mi pare allor d'esser di te.

Scipione. Gran parte
Dell'armi nostre, o Massinissa, omai
Fatto sei tu; di gloria fabro a un tempo
A me tu sei: quindi sa il ciel, s'io t'amo;
E tu lo sai. — Ma, dimmi: (al roman duce
Or non favelli; al tuo Scipion favelli)
Riedi tu, dimmi, vincitor davvero?

Massinissa. Cirta espugnata, e per mia man distrutta;
Rotto e disperso ogni guerriero avanzo
Del morto re...

Scipione. Che parli? e ignori ancora

Che respira Siface?...

Massinissa. Oh ciel! che ascolto?...

Scipione. Spento in battaglia, è ver, la fama il volle.
Ei nella pugna ferito cadea,
Ma non grave era il colpo; e preso quindi
Da Lelio, entro al mio campo ei prigioniero...

Massinissa. Vivo è Siface? in questo campo?...

Scipione. Il frutto
Migliore egli è della vittoria nostra. —
Ma, che fia? Tu ten duoli?...

Massinissa. Oh!... che mai... sento!...
Dal mio stupor... Ma... tu, perchè mi accogli
In sì freddo contegno?... Entro il tuo petto
Che mai rinserri?

Scipione. Ah Massinissa! in petto
Tu bensì chiudi, e al tuo fedele amico
Tu, sì, nascondi un grande arcano. In volto,
Più che stupor, duolo e furore a prova
Ti si pingono: or, donde in te potrebbe
Ciò nascer mai, se ostacolo a tue mire
Il risorto Siface omai non fosse?
Ah Massinissa! — Io tutto so; mel dice
Il tacer tuo: per te null'altro al mondo
Io temea. La tua gloria, e in un la mia,
Oscurata esser può da colei sola,
Ch'ora in campo traesti. In Cirta al fianco
Io non ti stava: all'amistà lontana
Quindi anteposto hai tu d'amor le fiamme.
Ma pur, di te non io mi dolgo; ah! prova
Larga ben or mi dai d'amistà vera,
Trar non volendo la tua preda altrove,
Che nel mio campo; e nel voler deporre
In cor soltanto al tuo Scipion le fere
Tempeste del tuo core.

Massinissa. — Inaspettato
Mi giunge il viver di Siface. — Io sposa
Sofonisba sperai: promessa fummi,
Pria che data a Siface: ei mal la seppe
Difender contro all'armi nostre; e nulla
A un vinto re, preso in battaglia, resta.
Pur, benchè vinto, è d'alto cor Siface;
A lungo omai, son certo, all'onta sua
Ei non vuol sopravvivere. — Ma, sia
Di lui che vuole, odi, o Scipion, miei sensi. —
Caldo e verace amico a lunga prova

Tu conosciuto hai Massinissa: or sappi,
Che al par verace e ancor più ardente amante,
Nullo ostacolo ei cura. In cor numída
Non entra mai tiepida fiamma: o sposo
Io sarò dell'amata Sofonisba,
O con lei spento. Entro al tuo campo io stesso
Mi affrettai di condurla: era qui solo
Pago appieno il mio cor; qui ad alta voce
Gloria, onore, amistà, virtù mi appella;
Senza tradire l'amor mio, qui spero
Tutti adempir gl'incarchi miei. Dal duce,
E in un dal fido amico, udir vogl'io,
Come Cartagin debellare affatto
Si debba omai; come possanza e lustro
Debba accrescersi a Roma, e gloria a noi;
E come, in fin, me far felice io possa.

Scipione. Più che d'unico figlio, a me (tel giuro)
Duol del tuo cieco giovenile errore,
Che travïar ti fa. La gloria nostra,
La possanza di Roma, la imminente
Total rovina di Cartago, e l'alta
Felicità tua vera, in noi ciò tutto
Stava finora; anzi che vinto in Cirta
Tu soggiacessi a femminile assalto:
Ma, tutto a te tolto hai tu stesso, e a noi,
Coll'amor tuo fatale. — Ma no: sordo
Esser non puoi di tua virtude al grido;
Esser non puoi contra Siface istesso,
Ingiusto tu; nè mai crudel, nè ingrato
Al sol tuo amico esser tu puoi. La vita
Di Siface or condanna, e rompe, e annulla
Questo amor tuo: nè mai...

Massinissa. Nè mai?... Quest'oggi
Sarà mia sposa Sofonisba; io 'l giuro.
E se protrar col viver suo Siface
Vuol la sua infamia, e il dolor mio, me debbe
Ei stesso qui, di propria man, col suo
Brando svenarmi; o per mia man svenato
Ei cader oggi.

Scipione. È prigioniero, è inerme
Fra noi Siface; e a Massinissa in core
Vil pensiero non cape. — Or, tu vaneggi;
Ma certo io son, che se al tuo sguardo occorre
Quell'infelice re, tu, generoso,
Dall'insultarlo lungi, ah! sì, tu primo

Ne sentirai pietà. — Ma, posto ancora
Che in modo alcun, sia qual si voglia, spento
Siface cada, e possessor tranquillo
Quindi sii tu di Sofonisba; a quale
Partito allor pensi appigliarti?

Massinissa. — A Roma,
E al mio Scipione eternamente avvinto,
Nulla mi può...

Scipione. Ma, più di Roma, or dimmi,
Sofonisba non ami?

Massinissa. — Io?... Ciò non voglio
Saper, per ora.

Scipione. Oh sfortunato amico!
Io già 'l so, pria di te. So, che posposto
L'util tuo vero, e la ragione, e i sacri
Di gratitudin, d'amistà, di fede
Severi nomi, a rio destino in preda
Precipitar ti vuoi. Non puossi a lungo
Al fianco aver d'Asdrubale la figlia,
E rimaner di Roma amico, e farsi
Distruttor di Cartagine. Compiango
Caldamente tua sorte. Ai re nemici
Di Roma, il sai, qual fera sorte avvenga,
O tosto, o tardi. I detti miei non sono
Minacce, no; deh! tu nol creder: tolga,
Tolga il cielo, che mai del giusto sdegno
Di Roma in te, ministro farmi io voglia!
Questo mio brando, che a riporti in seggio
Valse, ah! no mai, col non minor tuo brando,
Ch'or tante aggiunge alte vittorie a Roma,
Al paragon, no, non verrà: la punta
Pria volgeronne al petto mio: ma, dimmi:
Son Roma io forse? Un cittadin privato
Io son di Roma, il sai; nè manca ad essa
Consiglio, ed armi, e capitani. A queste
Spiagge altro duce, con ugual fortuna,
Con maggior senno, e con minor pietade,
Verrà in mia vece; e rammentar faratti
La mal serbata tua fede giurata.

Massinissa. Or, vuoi tu ch'uom, ch'è di Scipion l'amico,
Al terror di futuro e incerto danno
Doni ciò, ch'egli all'amistà pur niega?
Mal mi conosci. — Io ti domando, in somma,
Se di Cirta espugnata col mio ferro,
Co' miei Numìdi, e col lor sangue e il mio;

Se di Cirta appartiene oggi la preda
A Roma, o a me: se sposa mia promessa,
Da me sol Sofonisba or qui condotta,
S'ella è regina qui, s'ella m'è sposa,
O s'ella è pur schiava di Roma.

Scipione. — Ell'era,
E ancor (pur troppo!) di Siface è moglie.

Massinissa. T'intendo. Oh rabbia!... E speri tu?...

Scipione. La scelta,
Massinissa, a te lascio: inerme io sempre
Mi aggiro qui; da' tuoi Numídi farmi
Svenar tu puoi; piantarmi in cor tuo brando,
Tu stesso il puoi: ma, se tu me non sveni,
Ir non ti lascio a tua rovina. Ov'abbi
Cor di voler tu la rovina mia,
Io vi corro per te. Serba tua preda:
Roma, il senato, accusator mi udranno
Di me stesso: dirò, che alla privata
Amistà nostra e il ben di Roma, e il tuo,
Sagrificar mi piacque; e in premio avronne
Dell'amistà ch'ebbi per te non vera,
La vera infamia mia.

Massinissa. Scipion; m'è cruda
Più mille volte or l'amistà tua troppa,
Che non lo foran le minacce e l'armi...
Misero me!... mi squarci il cuor. — Ma, trarne
Nulla può il dardo radicato e saldo,
Che amor v'infisse. Alla insanabil piaga
Dittamo e tosco il tuo parlare a un tempo
Mi porge: ahi! questo è martír nuovo... — O ingrato
Fammi del tutto, e qual nemico intero
Trattami; o meco, qual pietoso amico,
Servi al mio mal... Pianger mi vedi; e il pianto
Rattener puoi? — Che dico? ahi vil! che ardisco
Dire al cospetto io di Scipione? — Insano
Finor mi hai visto, or non più, no. — Fra breve
Saprà Scipion, di Roma il duce, a quale
Immutabil partito alfin si appiglia
Il re numída Massinissa.

Scipione. Ah! m'odi...

SCENA III.

SCIPIONE.

Ei mi s'invola! Il seguirò: lasciarlo
A se stesso non vuolsi; a mal suo grado
Salvar si debbe: è d'alto core; il merta.

ATTO TERZO.

SCENA I.

SOFONISBA.

Misera me! che mai sarà? qual chiude
Feroce arcano or Massinissa in petto?
Che mai gli disse il reo Scipione? Ah! sempre,
Sempre il previdi, che fatale a entrambi
Questo campo sarebbe. — Oh Massinissa!...
Or, di pianto pietoso pregni gli occhi,
Me stai mirando, e favellar non m'osi...
Or, con tremanti ed interrotti accenti,
Tua pur mi chiami: or, disperati e biechi
Ferocemente asciutti gli occhi torci
Da me sdegnoso; e su la ignuda terra
Ti prostendi anelante; e sole invochi
Con grida orrende le furie infernali...
Ah! nel mio petto le tue furie istesse
Trasfuse hai già. — Presagio in cor di quanto
Minaccia a noi questo Scipione, io l'ebbi:
Tutto antivedo; e in un, di nulla io temo.
Or ch'ei, qual debbe, aperto emmi nemico,
Or io Scipion vo' udire, e far ch'egli oda
Di Sofonisba i sensi... Ma, chi veggo
Venir ver me? Fors'io vaneggio?... Oh cielo!
Vivo Siface?... in questo campo?... Oh vista!

SCENA II.

SIFACE, SOFONISBA.

Siface. Alto stupor pinto hai nel volto, o donna,
Nel rivedermi? — Esser doveva io spento:

Benigna in ciò la fama ebbi, ma avversa
La fortuna, pur troppo!

Sofonisba. Oh inaspettata
Terribil vista! Or mi è palese appieno
L'orrendo arcano...

Siface. Infra te stessa parli?
A me favella. Or, mirami; son quello,
Quel tuo consorte io son, che, a te posposto
E regno e onor, privo d'entrambi, avvinto
Infra romani lacci, ancor su l'orlo
Della bramata tomba il piè rattengo,
Per saper di tua sorte.

Sofonisba. Oh detti!... Ahi! dove,
Dove mi ascondo?...

Siface. Ah! di vergogna, e a un tratto
Di morte l'orme (oh cielo!) impresse io veggio
Sul tuo smarrito volto? Assai mi parla
Il tuo silenzio atro profondo: io leggo
Dentro al tuo cor la orribile battaglia
Di affetti mille. Ma, da me rampogna
Niuna udrai tu: benchè oltraggiato, e in ceppi,
E da tutti deserto, ancor pur sento
Di te più assai, che non di me, pietade.
Conosci or, donna, s'io t'amai. — Mi è noto,
Che il comando del padre, e l'odio acerbo
Che per Roma hai nel petto, eran tue scorte
Al mio talamo sole: amor, no mai,
Tu per me non avevi. Io stesso adduco
Le tue discolpe, il vedi. Io so, che d'altra
Non bassa fiamma ardevi tu, già pria
D'essermi sposa. Amor per prova intendo:
Sua irresistibil forza, il furor suo,
Tutto conosco: e, mal mio grado, io quindi
Amai te sempre. A riamarmi astretta
Tu dalle umane e sacre leggi, amarmi
Non ti fu pur possibil mai. — Gelosa
Rabbia mi squarcia a brani a brani il core:
Vorrei vendetta; e, abbenchè vinto e inerme,
Dell'abborrito mio rival pur farla
Qui ancor potrei... Ma, tu trionfi, o donna:
Più che geloso ancora, amante io vero,
Col mio morir salva lasciarti or voglio. —
Perdonarti, fremendo; a orribil vita
Esser rimasto, odiandola, e soltanto
Per rivederti; ardentemente a un tempo

Lieta con altri desïarti, e spenta;
Or, come sola de' miei mali infausta
Fonte, esecrarti; or, come il ben ch'io avessi
Unico al mondo, piangendo adorarti...
Ecco, fra quali agitatrici Erinni,
Per te strascíno gli ultimi momenti
Del viver lungo e obbrobrïoso mio.

Sofonisba. ...Ardirò pur, ma con tremante voce,
L'alma mia disvelarti. — A dir, non molto
Mi avanza: in mio favor, troppo dicesti
Tu, generoso: a morir sol mi avanza,
Degnamente, qual moglie di Siface,
Qual d'Asdrubale figlia. — Al suon, che sparse
Del tuo morir la fama, è ver, ch'io ardiva
La mia destra promettere; ma data
Non l'ho: tu vivi, e di Siface io sono.
Le tue vendette, e in un le mie, null'uomo
Contra Roma eseguir meglio potea,
Che Massinissa. Di tal speme io cieca,
E presa in un (nol niegherò) del suo
Chiaro valor, toglierlo a Roma, e farlo
Di Cartagine scudo ebb'io disegno.
Ma Siface respira? al suo destino,
Qual ch'ei lo elegga, inseparabil io
Compagna riedo, e non del tutto indegna.

Siface. L'alto proposto tuo, grande è sollievo
A re infelice, e a non amato sposo;
Ma ad un amante oltre ogni dire ardente,
Qual io ti sono, ei fia supplizio estremo.
Già da gran tempo entro al mio core ho fermo
Il mio destin, cui mai divider meco,
No, mai non dei. Preghi e comandi ascolta,
Donna, or dunque da me... Ma Scipio a noi
Veggio venirne: a lui soltanto al mondo
Bramo indrizzar gli ultimi accenti miei.

SCENA III.

SCIPIONE, SOFONISBA, SIFACE.

Siface. Odimi, o Scipio. — Innanzi a te, sparisce
Il simulare; innanzi a te, di niuna
Mia debolezza il vergognarmi è dato:
Tu, benchè niuna in tuo gran cor ne alberghi,
Grande qual sei, tutte in altrui le intendi,

E umanamente le compiangi. — È questa,
(Mirala or ben) la cagion prima è questa
D'ogni mio danno; e in lei pur sola io posi
Ogni mio affetto. Non mi hai visto ancora
Tremar per me; per altri or scendo ai preghi;
A forza io 'l fo...

Sofonisba. Non per la figlia al certo
Di Asdrúbal preghi. Al par di te, secura
Fors'io non sto? — Che puoi, Scipion, tu farmi?
Nata in Cartagin io, nemica a Roma,
E prigioniera entro il romano campo,
Io pur secura sto...

Scipione. Noi tutti, o donna,
Pone in duri frangenti or la fatale
Bizzarra possa della sorte. Io lieto
Certo non son dei danni vostri: e indarno
Meco fai pompa tu dell'odio innato
Tuo contra Roma. Ancor che Annibal crudo
Da tutta Italia ogni pietà sbandisca,
Non io perciò contro ai nemici atroce
Odio racchiudo. Ove con lor mi è forza
A battaglia venirne, io, vincitori,
Gl'invidio e ammiro ognor; vinti, gli ajuto,
E li compiango.

Siface. Ed a te solo io quindi,
Ciò che a null'uom non avrei detto io mai,
Dir mi affido...

Sofonisba. Che dir? Tu, per te nulla
Certo non chiedi al vincitore; io niego
Nulla da lui ricever mai; nè pure
La sua pietà: ch'altro havvi a dire? Innanzi
Al gran Scipion, chi vile osa mostrarsi?
Ma, s'anco vile io fossi, il sol vedermi
Davanti agli occhi il distruttor de' miei,
L'apportator d'ultimi danni all'alta
Patria mia, ciò sol farmi arder potrebbe
Or di magnanim'ira. Al par nemica
E di Scipione, ancor che umano ei sia,
Mi professo, e di Roma: a farmen degna,
Deggio in Scipion più maraviglia or dunque,
Che non pietà, destare.

Scipione. Ogni alma eccelsa,
Ch'abbia avversa la sorte, a me fa quasi
Abborrir la mia prospera.

Sofonisba. Funesta

Gioja, ma gioja pure, in sen mi brilla,
Or che mi è dato al fine aprir miei sensi
Al primier dei Romani. Intender tutti
I misti affetti, a cui mio core è in preda,
Tu solo il puoi, che cittadino ed uomo
Del par sei sommo. — A chi in Cartagin culla
Ebbe, non men che a chi sul Tebro nacque,
La patria sta, sovra ogni cosa al mondo,
Fitta nell'alma. In me, bench'io pur donna,
Femminili pensier non ebber loco,
Se non secondo. Amai chi meglio odiava
Voi, superbi Romani. Un dì nemico
Era a voi Massinissa; e al suono allora
Di sue guerriere giovanili imprese
Io m'accendea. Siface, allor di Roma
Era, non so se ligio, o amico. — Or questi
Son gli ultimi miei detti: a Scipio parlo,
E a te Siface: il simular non giova;
Chè il cor dell'uom voi conoscete entrambi. —
Dei primi nostri affetti assai profonde
In noi rimangon l'orme: udendo io quindi,
Che l'ucciso Siface intera palma
Dava ai Romani; e Massinissa a un tempo
Occorrendomi agli occhi; in mio pensiero
Disegno io fei (forse il dettava il core)
Di distorlo da Roma, e di lui scudo
A Cartagine fare, e a me. Nemica
Qui fra l'aquile vostre io dunque or venni;
E l'alta speme, che in mio cor s'è fitta
Di ribellarvi Massinissa, in bando
Fatto m'ha porre assai riguardi; io 'l sento;
E colpevol men taccio; e ad alta ammenda
Son presta io già. Forse, con possa ignota,
Mi strascinava ver voi la mia sorte
A dar di me non basso un saggio: ed ecco
Campo or mi s'apre a dimostrare a Roma,
Qual alma ha in sen donna in Cartagin nata.

Siface. L'inaspettato viver mio, ben veggo,
Ad ogni mira tua solo e fatale
Inciampo egli è: ma un'ombra vana, e breve,
Fia il viver mio. Cessò mia vera vita,
Dal punto in cui mia libertà cessava;
A che restassi, il sai. Sublimi sforzi,
Da te gli apprendo. Ancor che orrenda piaga
Sien tuoi detti al mio core, a me soltanto

Dovevi aprirti; a vendicarmi degna
Io ti lasciava; e lascio...

Sofonisba. A vendicarci,
Non dubitarne, altri rimane. Ogni uomo
Il suo dover qui compia; il mio si cangia,
Al rivivere tuo. — Svelato appieno
T'ho del mio core i più nascosi affetti:
Mi udia Scipion; cui vil nemica io fora,
Se in altra guisa io favellato avessi.

Scipione. Franco e sublime il tuo parlar, mi è prova,
Che me nemico non volgare estimi.
Deh, pur potessi!...

Sofonisba. Assai diss'io. — Siface,
Or ritrarci dobbiamo...

Siface. In breve, io seguo
I passi tuoi...

Sofonisba. No: dal tuo fianco omai
Non mi scompagno.

Siface. E abbandonarmi pure
Dovrai...

Sofonisba. Nol voglio; e alla presenza io 'l giuro
Del gran Scipione. — Or via; deh! meco vieni:
Alle orribili tante atre tempeste
Che ci squarciano il core, un breve sfogo
Vuolsi conceder pure. Il pianto a forza
Finor rattenni, io donna: al tuo cospetto
No, non si piange, o Scipio: ma natura
Vuol suo tributo al fine. Egli è da forte
Il sopportar le avversità; ma fora
Vil stupidezza il non sentirne il carco.

Siface. Misero me! deh! perchè vissi io tanto?...

SCENA IV.

SCIPIONE.

Sublime donna ella è costei: Romana
Degna sarebbe. — Io 'l pianto a stento affreno.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

MASSINISSA, SOLDATI NUMIDI.

Massinissa. Tutti a' miei cenni, all'annottar, sien presti,
Co' lor destrieri; e taciti si appiattino
Dov'io ti dissi, o Bocar. — Tu, mio fido
Guludda, intanto ad ogni evento in pronto
Tieni il fatal mio nappo. È il solo usbergo
D'ogni re, che nemico o amico fassi
Della esecrabil Roma. — Itene; e nulla
Di ciò traspiri.

SCENA II.

MASSINISSA.

O Massinissa, all'arte
Scender tu dei, per sostener tuo dritto?...
Mai per me nol farei; ma in salvo porre
Io deggio pur chi nel periglio ho posto,
O perir seco. — In questo luogo, e a stento,
Breve udïenza ottengo?... Oh ciel! cangiata
Ella è dunque del tutto?... Eccola... Io tremo.

SCENA III.

SOFONISBA, MASSINISSA.

Sofonisba. Io non credei più rivederti; e in vero
Più nol dovea: ma il volle (il crederesti?)
Siface istesso...
Massinissa. E fu pietade, o scherno?
Sofonisba. Grandezza ell'era; e, a ridestare in noi
Ogni alto senso, è troppa. Ei stesso teco
Vuolsi abboccar: ma ch'io il preceda impone;
E che...
Massinissa. Tal vista io sostener?...

Sofonisba. Men grande
Sei tu di lui? Teme ei la tua?
Massinissa. Nè posso
Dirti pria...?
Sofonisba. Che dirai, che udire io 'l possa?
Massinissa. Nuovo martíre invan mi dai: vo' dirti,
Ch'io qui ti trassi, e che sottrarten voglio,
Ad ogni costo, io stesso.
Sofonisba. A te mi diedi
Io stessa, il sai; da te mi tolgo io stessa.
Funesto a me il comanda alto dovere:
Ma da ogni mal sottrarmi in me son certa,
Seguitando Siface. Ad esser forte
Dunque apprendi or da me. Di Roma è il campo
Questo: Scipion vi sta; tu, re, vi stai:
Ed io vi sto, d'Asdrúbal figlia: or dimmi;
Vuoi forse tu che amor volgar sia il nostro?
Massinissa. Ah! di ben altra fiamma arde il mio core,
Che non il tuo... Grandezza e gloria e fama,
Tutto in te sola io pongo... Esser dei mia;
Pera il mio regno; intero pera il mondo;...
Tu mia sarai. Perigli omai, nè danni,
Non conosco, nè temo. A tutto io presto,
Fuor che a perderti, sono; e pria...
Sofonisba. Ti basti
D'aver tu sol tutto il mio core... Indegno
Non ten mostrar... Ma, che dich'io? la vista,
La sola vista di Siface inerme,
Vinto e cattivo, eppur sereno e forte,
Fia bastante a tornarti ora in te stesso.
Massinissa....Misero me!... Se almen potessi io solo!... —
Ma, di voi non son io men generoso;
Ben altro amante io sono: e nobil prova
Darne mi appresto...
Sofonisba. Ecco Siface.
Massinissa. — Udirmi
Anch'ei potrà; nè di spregiarmi ardire
Avrete voi.

SCENA IV.

SIFACE, SOFONISBA, MASSINISSA.

Massinissa. Siface, al tuo cospetto
Or si appresenta il tuo mortal nemico;

Ma in tale stato il vedi, ch'ei non merta
Nullo tuo sdegno omai.

Siface. D'un re fra ceppi
Stolto fora ogni sdegno. A me davanti
Se appresentato il mio rival si fosse
Mentr'io brando cingeva, allor mostrargli
Potuto avrei furor non vano: or altro
A me non lascia la crudel mia sorte,
Che fermo volto e imperturbabil core.
Quindi or pacato mi udrai favellarti.

Massinissa. Il disperato mio dolore immenso
A te ristoro esser pur dee non lieve:
Odi or dunque, qual sia. — Mirami: in ceppi,
Più inerme assai di te, più vinto e ignudo
Di senno io sono, e assai men re. Già tolto
Mi avevi il regno tu, ma allor per tanto
Tu vincitor di me non eri: ardente,
Instancabil nemico io risorgeva
Più fero ognor dalle sconfitte mie;
Fin che a vicenda io vincitor tornato,
Il mio riebbi, e a te il tuo regno io tolsi. —
Ma godi tu, trionfa; intera palma
Di me ti dà questa sublime donna,
Ch'or ben due volte a Massinissa hai tolta.

Sofonisba. E vuoi, ch'io pur del debil tuo coraggio
Arrossisca?...

Massinissa. Non diedi a voi per anco
Del mio coraggio prova: ei pur fia pari
Al dolor mio. — Voi state (io ben lo veggo)
Securi in voi, per la prefissa morte.
Degno è d'ambo il proposto; ed io l'intendo
Quant'altri; e a voi, ciascun per se, conviensi.
Tu, prigioniero re, non vuoi, nè il dei,
Viver più omai: tu, di Siface moglie,
E di Asdrubale figlia, in faccia a Roma
Pompa vuoi far d'intrepid'alma ed alta;
Nè affetto ascolti, altro che l'odio e l'ira.
Ma Siface, che t'ama; ei, che all'intera
Rovina sua per te, per te soltanto,
S'è tratto; ei ch'alto e nobil cor, non meno
Che infiammato, rinserra; oh ciel! deh!... come,
Come può udir, che l'amata sua donna
Abbia a perire?...

Sofonisba. E potrebb'egli or tormi
Dal mio dover, s'anco il volesse?

Siface. E donde
Noto esser puovvi il pensier mio?
Massinissa. Guidato
Io da furie ben altre, omai tacerti
Il mio non posso; nè cangiare io 'l voglio,
Se pria spento non cado. Ad ogni costo
Salvare io voglio or Sofonisba; e salva
Ella (il comprendo) esser non vuol, nè il puote,
Se non è salvo anco Siface. — In sella
Già i miei Numìdi stanno: al sorger primo
Della vicina notte, ove tu vogli,
Siface, un d'essi fingerti, a te giuro
D'esserti scorta io stesso, e illeso trarti
Con Sofonisba tua, fino alle porte
Di Cartagine vostra. Ivi tu gente,
Armi, e cavalli adunerai: nè vinto
Egli è un re mai, cui libertà pur resta.
Abbandonar queste abborrite insegne
Di Roma io voglio; e per Cartagin io,
E per l'Affrica nostra, e per te forse,
D'ora in poi pugnerò. Qualor tu poscia
Regno e possanza ricovrato avrai,
Sì che venirne al paragon del brando
Re potrem noi con re, col brando allora
Ti chiederò questa adorata donna;
Ch'or non per altro a te pur rendo io stesso,
Che per sottrarla a misera immatura
Orribil morte.
Sofonisba. Ineseguibil cosa
Proponi, e invano...
Siface. Ei d'alto cor fa fede;
Me non offende: anzi, a propor mi sprona
Ben altro un mezzo, assai più certo; e fia
Più lieve a lui, men di Siface indegno;
E in un...
Massinissa. Voi, domi dalla sorte avversa,
Ineseguibil ciò che a me fia lieve,
Stimate or forse; ma, se onor vi sprona,
Meco ardite e tentate. Ultimo, e sempre
Certo partito egli è il morir; nè tolto
Ai forti è mai: ma a tutti noi, per ora,
Necessario ei non è. Scipio deluso,
Sol coll'alba sorgente il fuggir nostro
Saprà; fors'egli umano e giusto in core,
Rispetterà miei dritti: ad ogni guisa,

Mercè i ratti corsier, sarem coll'alba
Lontani assai. Ma, se inseguirci pure
Si attenta alcun, giuro che il brando io pria
A Scipio istesso immergerò nel petto,
Che a lui rendervi mai. Questa mia spada,
Che me salvò già tante volte; questa,
Onde il mio regno e in un l'altrui riebbi,
Non fia bastante a porvi entro a Cartago
In salvo entrambi? Or, deh! per poco cedi;
Cedi, o Siface, alla fortuna: in sommo
Puoi ritornare ancor; nè cosa al mondo
Tu mi dovrai. Nemici fummo; e in breve,
Di bel nuovo il saremo; il sol periglio
Di cosa amata al par da noi, fa muto
L'odio e lo sdegno in noi. Supplice m'odi
Parlarti; in te la tua salvezza è posta.
Ma se pur crudo il tuo nemico abborri
Più che non ami la tua donna, intera
Abbine almen pria di morir vendetta.
Ecco ignudo il mio brando; in me il ritorci. —
O me uccidi, o me segui.

Siface. Oh Massinissa!...
Infra il bollor della feroce immensa
Tua passïon, raggio di speme ancora
Traluce a te; vinto non sei, nè inerme,
Nè prigioniero: or tu d'altr'occhio quindi
Le umane cose miri. Ma, si asconde
Sotto serena imperturbabil fronte,
Entro il mio cor, più strazïato assai
Del tuo, si asconde tal funesta fiamma,
Tal dolor, tal furor, cui vengon manco
I detti appieno... A riamato amante
Ignoti sono i miei martirj... Ah! crude
Tanto or son più le mie gelose serpi,
Quanto più veggio Sofonisba intenta
A smentire magnanima gli affetti
Del piagato suo core. A duro sforzo
Il suo coraggio indomito mi tragge;
Ma, degno sforzo. — Ambizïon, vendetta,
Gelosa rabbia, ogni furor mio ceda
Al solo amore. — Or, più che a mezzo il nodo
È sciolto già. Donna, mi ascolta. Io t'amo,
Per te soltanto, e non per me: ti voglio
Quindi pria sposa ad altri dare io stesso,
Pria che per me vederti estinta invano.

Sofonisba. Che ascolto? Oimè!... Ch'osi tu dirmi?...
Siface. I preghi,
Spero, udrai tu del tuo consorte: e dove
Non bastin preghi, gli ultimi comandi
N'eseguirai. — Di Massinissa sposa
Tu qui venisti:... a Massinissa sposa
Io qui ti rendo.
Sofonisba. Ah! no...
Siface. Tu, che salvarla
Non tua potevi, or che l'ho fatta io tua,
Meglio il potrai. — Per sempre, addio. Seguirmi
Nullo ardisca di voi.

SCENA V.

MASSINISSA, SOFONISBA.

Sofonisba. No, non v'ha forza
Che me rattenga or dal seguirti. — Addio,...
Massinissa...

SCENA VI.

MASSINISSA.

Oh dolor!... Ma, breve è il tempo:
Antivenir voglionsi entrambi... Oh cielo!
Io temo sol d'esser di lor men ratto.

ATTO QUINTO.

SCENA I.

SCIPIONE, CENTURIONI.

Scipione. Già tutto io so. Nella imminente notte,
Ciascun di voi delle romane tende
A guardia vegli: ma comando espresso
Vi do, che ostacol nullo, insulto nullo
Non si faccia ai Numídi. Itene; e queta
Passi ogni cosa.

SCENA II.

SCIPIONE.

O Massinissa ingrato,
Il tuo furor contro al mio solo petto
Sfogar dovrassi; o in me, qual onda a scoglio,
Infranger si dovrà. — Ma il passo incerto,
Ecco, ei ver me turbato porta: ei forse
Sa il destin di Siface... Oh qual mi prende
Pietà di lui! — Deh! vieni a me; deh! vieni...

SCENA III.

SCIPIONE, MASSINISSA, SOLDATO NUMIDA IN DISPARTE.

Massinissa. Qui mi attendi, o Guludda. — A questo incontro
Non era io presto.
Scipione. E che? sfuggir mi vuoi?
Io son pur sempre il tuo Scipione: indarno
Cerchi or te stesso altrove; io sol ti posso
Rendere a te.
Massinissa. Fuor di me stesso io m'era,
Certo, in quel dì, che di mia vita e onore
Traffico infame, onde acquistar catene,
Io fea con voi. Ma, la dovuta ammenda
Faronne io forse; e fia sublime. Allora
Vedrai, che appien tornato in me son io.
Scipione. Già tel dissi; svenarmi, o Massinissa,
Anco tu puoi: ma, fin ch'io spiro, è forza,
Che tu mi ascolti.
Massinissa. A ciò mi manca or tempo...
Scipione. Breve or tempo hai da ciò. — Ma omai, che speri?
Ogni tua trama è a me palese: stanno
Furtivamente in armi entro lor tende
I tuoi Numídi; impreso hai di sottrarre
Siface, e in un...
Massinissa. Se tanto sai; se l'arti
D'indagator tiranno a tanto hai spinte,
Ch'anco fra' miei chi mi tradisca hai compro;
A compier l'opra anche la forza aggiungi,
Poichè più armati hai tu. Presto me vedi
A morir, sempre; a mi cangiar, non mai.
Scipione. Scipion tu oltraggi; ei tel perdona. Ah! teco

Spada adoprar null'altra io vo', che il vero;
E col ver vincerotti. La tua stessa
Sofonisba, che t'ama, (il crederesti?)
Ella stessa svelare a me tue trame
Appieno or dianzi fea...

Massinissa. Che ascolto? oh cielo!...

Scipione. Sì, Massinissa; io te lo giuro. Or dianzi,
Per espresso comando di Siface,
Fu dal suo padiglione ella respinta;
Quindi e rabbia e dolore a tal l'han tratta,
Ch'ogni disegno tuo scoprir mi fea. —
Ma invano io 'l seppi: in tuo poter tuttora
Sta, se il vuoi, di rapirla. Abbiati pure
Suo difensor Cartagine; nol vieto:
Avronne io 'l danno; io, che l'amico e insieme
La fama perderò. Ma, il ciel, deh! voglia,
Che a te maggior poscia non tocchi il danno!

Massinissa. E Sofonisba istessa,... a favor tuo...
Vuol contra me?... Creder nol posso. Or donde?...

Scipione. Ella, maggior del suo destino assai,
Prova d'amor darti or ben altra intende.
Necessità fa forza anco ai più prodi:
Al suo gran cor sprone si aggiunge il forte
Ultimo esempio di Siface.

Massinissa. Or quali
Ambigui detti?... Di qual prova parli?
Qual di Siface esemplo?...

Scipione. E che? nol sai?
Giunto è Siface entro sua tenda appena,
Qual folgor ratto ecco ei si avventa al brando
Del centurion, che a guardia stavvi; in terra
L'elsa ei ne pianta, ed a furor sovr'esso
Si precipita tutto...

Massinissa. Oh, mille volte
Felice lui! dalla esecrabil Roma
Così sottratto...

Scipione. Spirando, egli impone,
Ch'ivi l'ingresso a Sofonisba a forza
Vietato venga.

Massinissa. Ed ella?... Ahi! ch'io ben veggo
Del di lei stato appien l'orror... Ma troppo
Dal destin di Siface è lunge il mio.
Vinto ei da te, di propria man si svena:
Io, non vinto per anco, esser vo' spento
Da un roman brando, ma col brando in pugno.

Scipione. Ah! no; perir tu al par di lor non dei.
Più che il morire, assai di te più degno,
Sublime sforzo ora il tuo viver fia.
Massinissa. Viver senz'essa?... Ah! non son io da tanto...
Ma, ch'io salvarla in nessun modo?... Io voglio
Vederla ancor, sola una volta.
Scipione. Ah! certo,
Gli alti tuoi sensi a ridestarti in petto,
Più ch'io non vaglio, il suo parlar varratti. —
Eccola; starsi alla mia tenda appresso
Vuol ella omai; d'Affrica intera agli occhi,
Di Roma agli occhi, ogni dover suo crudo
Ella compier disegna. Odila; seco
Scipion ti lascia: in ambo voi si affida
Il tuo Scipion; ch'esser di lei men grande,
Tu nol potresti.

SCENA IV.

SOFONISBA, SCIPIONE, MASSINISSA.

Sofonisba. Ah! ferma il piede. Io vengo
A te, Scipione; e tu da me ti togli?
Scipione. Sacro dover vuol che pomposo rogo
Al morto re si appresti...
Sofonisba. Almen, qui tosto
Riedi; ten prego. Mia perpetua stanza
Fia questa omai: qui d'aspettarti io giuro.

SCENA V.

SOFONISBA, MASSINISSA.

Massinissa. Perfida! ed anco all'inumano orgoglio
Il tradimento aggiungi?
Sofonisba. Il tradimento?
Massinissa. Il tradimento, sì: mentr'io mi appresto
A voi salvare, a morir io per voi,
A Scipio sveli il mio pensier tu stessa?
Sofonisba. — Siface seco non mi volle estinta.
Massinissa. Meco salva ei ti volle.
Sofonisba. Ei già riebbe
Sua libertà; quella ch'io cerco, e avrommi. —
Teco sottrarmi dal romano campo,
Nol poss'io, se non perdo appien mia fama.

Di vero amor troppo mi amasti e m'ami,
Per salvarmi a tal costo: io, degna troppo
Son del tuo amor, per consentirtel mai.
Null'altro io dunque, in rivelar tue mire,
Ho tolto a te, che la funesta possa
Di tradir la mia fama e l'onor tuo.

Massinissa. Nulla mi hai tolto; assai t'inganni: ancora
Tutto imprender poss'io: rivi di sangue
Scorrer farò: versare il mio vo' tutto,
Pria che schiava lasciarti...

Sofonisba. E son io schiava?
Tal mi reputi or tu?

Massinissa. Di Roma in mano
Ti stai...

Sofonisba. Di Roma? Io di me stessa in mano
Per anco stommi: o in mano tua, se in core
Regal pietà per me tu ancor rinserri.

Massinissa. Inorridir mi fai... Sovra il tuo aspetto
Di risoluta morte alta foriera
Veggo, una orribil securtà... Ma, trarti...

Sofonisba. Tutto fia vano: al mio voler, che figlio
È del dovere in me, forza non havvi
Che a resistere vaglia. È la mia morte,
Necessaria, immutabile, vicina;
E fia libera, spero; ancor che inerme
Io sia del tutto; ancor ch'io, stolta, in Cirta
L'amico sol dei vinti re lasciassi,
Il mio fido veleno; ancor che un sacro
Solenne giuro di sottrarmi a Roma
Dal labro udissi del mio stesso amante;...
Giuro, cui sparso ha tosto all'aure il vento.
Fra quest'aquile altere ancor regina,
Figlia ancora d'Asdrubale, secura
In me medesma io qui non meno stommi,
Che se in Cartago, o se in mia reggia io stessi. —
Ma, tu non parli?... disperati sguardi
Pregni di pianto affiggi al suolo?... Ah! credi,
Che il mio dolor si agguaglia al tuo...

Massinissa. Diverso
N'è assai l'effetto: io, di coraggio privo,
Men che donna rimango; e tu...

Sofonisba. Diverso
Lo stato nostro è assai: ma, non l'è il core...
Credilo a me: bench'io non pianga, io sento
Strapparmi il cor: donna son io; nè pompa

D'alma viril fo teco: ma non resta
Partito a me nessuno, altro che morte.
S'io men ti amassi, entro a Cartagin forse
Ti avria seguíto, e di mia fama a costo
Avrei coll'armi tue vendetta breve
Di Roma avuta: ma per me non volli
Porti a inutile rischio. È omai maturo
Il cader di Cartagine: discorde
Città corrotta, ah! mal resister puote
A Roma intera ed una. Avrei pur troppi
Giorni vissuto, se la patria mia
Strugger vedessi; e te con essa andarne,
Per mia cagione, in precipizio. A Roma
Fido serbarti, e al gran Scipion (qual dei)
Amico grato; in gran possanza alzarti;
A tua vera virtù dar largo il campo;
Ciò tutto or puote, e sol mia morte il puote.
Più che il mio ben, mi sforza il tuo...

Massinissa. Mi credi
Dunque sì vil, ch'io a te sorviver osi?

Sofonisba. Maggior di me ti voglio: esserlo quindi
Tu dei, col sopravvivermi: ed in nome
Della tua fama, a te il comando io prima.
Vergogna or fora a te il morir; che solo
Vi ti trarrebbe amore: a me vergogna
Il viver fora, a cui potria sforzarme
Il solo amore. È necessario, il sai,
Il mio morire: a me il giurasti; e ancora
Sariami grato di tua man tal dono:
Ma non puoi tormel tu, per quanto il nieghi.
In questo luogo, al campo in faccia, in muto
Immobil atto, ancor tre giorni interi
Ch'io aggiunga a questo, in cui nè d'acqua un sorso
Libai, vittoria a me daran di Roma.
Vedi s'è in te pietà, così lasciarmi
A morte lunga, allor che breve e degna
Giurasti procacciarmela... Ahi me stolta!
Che in te solo affidandomi, qui venni...

Massinissa. Tu dunque hai fermo il morir nostro...

Sofonisba. Il mio.
Se insano tu, contro a mia voglia espressa,
L'arme in te volgi; odi or minaccia fera,
E l'affronta, se ardisci: io viva in Roma
Trarre mi lascio, e di mia infamia a parte
Il tuo nome porrò... Deh! pria che rieda

A noi Scipione, in libertade appieno
Tornami or tu; se non sei tu spergiuro.

Massinissa. Che chiedi?... oh ciel!... Del brando mio non posso
Armar tua mano... Incerto il colpo...

Sofonisba. Il brando
Vuol mano, è ver, usa a trattarlo. Un nappo
Di velen ratto al femminil mio ardire
Meglio confassi. Il tuo fedel Guludda
Vegg'io non lungi; ei per te stesso il reca
Sempre con sè: chiamalo; il voglio.

Massinissa. — Oh giorno! —
Guludda, a me quel nappo. — Or va, mi aspetta
Alle mie tende. — È questo dunque, è questo
Il don primier, l'ultimo pegno a un tempo
Dell'immenso mio amor, che a viva forza
Tu vuoi da me?... Pur troppo (io 'l veggo) in vita
Tu non rimani, a nessun patto; e a lunga
Morte stentata lasciarti non posso. —
Non piangerò,... poichè non piangi: a ciglio
Asciutto, a te la feral tazza io stesso,
Ecco, appresento... A patto sol, che in fondo
Mia parte io n'abbia...

Sofonisba. E tu l'avrai, qual merti.
Or dell'alto amor mio sei degno al fine.
Donami dunque il nappo.

Massinissa. Oh ciel! mi trema
La mano, il core...

Sofonisba. A che indugiare? è forza,
Pria che giunga Scipione...

Massinissa. Eccoti il nappo.
Ahi! che feci? me misero!...

Sofonisba. Consunto
Ho il licor tutto: e già Scipion qui riede.

Massinissa. Così m'inganni? Un brando ancor mi avanza;
E seguirotti [1].

SCENA VI.

SCIPIONE, MASSINISSA, SOFONISBA.

Scipione. Ah! no; fin ch'io respiro...

Massinissa. Ahi traditor! dentro al tuo petto io dunque
Della uccisa mia donna avrò vendetta.

[1] Sta per trafiggersi; Scipione robustamente afferrandogli il braccio, lo tien costretto.

Scipione. Eccoti inerme il petto mio: la destra
Sprigionerotti, affin che me tu sveni;
Ad altro, invan lo speri.
Sofonisba. O Massinissa,
Ti abborrisco se omai...
Scipione. Me sol, me solo
Uccider puoi; ma fin ch' io vivo, il ferro
Non torcerai nel petto tuo.
Massinissa. — Rientro
Al fine in me. — Scipion, tutto mi hai tolto;
Perfin l'altezza de' miei sensi.
Sofonisba. Ingrato!...
Puoi tu offender Scipione? Ei mi concede,
Come a Siface già, libera morte;
Mentre forse ei vietarcela potea:
A viva forza ei ti sottragge all'onta
Di morte imbelle obbrobrïosa; e ardisci,
Ingrato ahi! tu, Scipio insultar? Deh! cedi,
Cedi a Scipion; fratello, amico, padre
Egli è per te.
Massinissa. Lasciami omai: tu invano
Il furor mio rattieni. Morte,... morte...
Io pur...
Sofonisba. Deh! Scipio... ah! nol lasciare: altrove
Fuor della vista mia traggilo a forza.
Ei nato è grande, e il tuo sublime esemplo
Il tornerà pur grande: a Roma, al mondo
Sua debolezza ascondi... Io... già... mi sento
Gelar le vene,... intorpidir la lingua. —
A lui non do,... per non strappargli il core...
L'estremo addio. — Deh! va: fuor lo strascína...
Ten prego;... e me... lascia or morir,... qual debbe
D'Asdrubal figlia,... entro al... romano campo.
Massinissa. Ah!... Dalla rabbia,... dal dolor... mi è tolta...
Ogni mia possa... Io... respirare... appena,...
Non che... ferir...
Scipione. Vieni: amichevol forza
Usarti vo'[1]: non vo' lasciarti io mai...
Nè mai di vita il tuo dolor trarratti,
Se il tuo Scipione teco ei non uccide.

[1] Strascinandolo a forza verso le tende.

BRUTO PRIMO.

AL CHIARISSIMO E LIBERO UOMO

IL GENERALE WASHINGTON.

Il solo nome del liberator dell'America può stare in fronte della tragedia del liberatore di Roma.

A voi, egregio e rarissimo cittadino, la intitolo io perciò; senza mentovare nè una pure delle tante lodi a voi debite, che tutte oramai nel sol nominarvi ristrette esser reputo. Nè questo mio brevissimo dire potrà a voi parere di adulazione contaminato; poichè non conoscendovi io di persona, e vivendo noi dall'immenso oceano disgiunti, niuna cosa pur troppo abbiamo comune fra noi, che l'amor della gloria.

Felice voi, che alla tanta vostra avete potuto dar base sublime ed eterna! l'amòr della patria dimostrato coi fatti. Io, benchè nato non libero, avendo pure abbandonato in tempo i miei Lari; e non per altra cagione, che per potere altamente scrivere di libertà; spero di avere almeno per tal via dimostrato quale avrebbe potuto essere il mio amor per la patria, se una verace me ne fosse in sorte toccata. In questo solo aspetto, io non mi credo indegno del tutto di mescere al vostro il mio nome.

Parigi, 31 decembre 1788.

VITTORIO ALFIERI.

PERSONAGGI.

BRUTO.	VALERIO.
COLLATINO.	POPOLO.
TITO.	SENATORI.
TIBERIO.	CONGIURATI.
MAMILIO.	LITTORI.

Scena, il Foro in Roma.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

BRUTO, COLLATINO.

Collatino. Dove, deh! dove, a forza trarmi, o Bruto,
Teco vuoi tu? Rendimi, or via, mel rendi
Quel mio pugnal, che dell'amato sangue
Gronda pur anco... Entro al mio petto...
Bruto. Ah! pria
Questo ferro, omai sacro, ad altri in petto
Immergerassi, io 'l giuro. — Agli occhi intanto
Di Roma intera, in questo foro, è d'uopo
Che intero scoppi e il tuo dolore immenso,
Ed il furor mio giusto.
Collatino. Ah! no: sottrarmi
Ad ogni vista io voglio. Al fero atroce
Mio caso, è vano ogni sollievo: il ferro,
Quel ferro sol fia del mio pianger fine.
Bruto. Ampia vendetta, o Collatin, ti fora
Sollievo pure: e tu l'avrai; tel giuro. —
O casto sangue d'innocente e forte
Romana donna, alto principio a Roma
Oggi sarai.
Collatino. Deh! tanto io pur potessi
Sperare ancora! universal vendetta
Pria di morir...
Bruto. Sperare? omai certezza
Abbine. Il giorno, il sospirato istante
Ecco al fin giunge: aver può corpo e vita
Oggi al fin l'alto mio disegno antico.
Tu, d'infelice offeso sposo, or farti
Puoi cittadin vendicator: tu stesso
Benedirai questo innocente sangue:
E, se allor dare il tuo vorrai, fia almeno
Non sparso indarno per la patria vera...

Patria, sì; cui creare oggi vuol teco,
O morir teco in tanta impresa Bruto.

Collatino. Oh! qual pronunzi sacrosanto nome?
Sol per la patria vera, alla svenata
Moglie mia sopravvivere potrei.

Bruto. Deh! vivi dunque; e in ciò con me ti adopra.
Un Dio m'inspira; ardir mi presta un Dio,
Che in cor mi grida: « A Collatino, e a Bruto,
« Spetta il dar vita e libertade a Roma. »

Collatino. Degna di Bruto, alta è tua speme: io vile
Sarei, se la tradissi. O appien sottratta
La patria nostra dai Tarquinj iniqui,
Abbia or da noi vita novella; o noi
(Ma vendicati pria) cadiam con essa.

Bruto. Liberi, o no, noi vendicati e grandi
Cadremo omai. Tu ben udito forse
Il giuramento orribil mio non hai;
Quel ch'io fea nell'estrar dal palpitante
Cor di Lucrezia il ferro, che ancor stringo.
Pel gran dolor tu sordo, mal l'udisti
In tua magion; qui rinnovarlo udrai
Più forte ancor, per bocca mia, di tutta
Roma al cospetto, e su l'estinto corpo
Della infelice moglie tua. — Già il foro,
Col sol nascente, riempiendo vassi
Di cittadini attoniti; già corso
È per via di Valerio ai molti il grido
Della orrenda catastrofe: ben altro
Sarà nei cor l'effetto, in veder morta
Di propria man la giovin bella e casta.
Nel lor furor, quanto nel mio mi affido. —
Ma tu più ch'uomo oggi esser dei: la vista
Ritrar potrai dallo spettacol crudo;
Ciò si concede al dolor tuo: ma pure
Qui rimanerti dei: la immensa e muta
Doglia tua, più che il mio infiammato dire,
Atta a destar compassionevol rabbia
Fia nella plebe oppressa...

Collatino. Oh Bruto! il Dio
Che parla in te, già il mio dolore in alta
Feroce ira cangiò. Gli estremi detti
Di Lucrezia magnanima mi vanno
Ripercotendo in più terribil suono
L'orecchio e il core. Esser poss'io men forte
Al vendicarla, che all'uccidersi ella?

Nel sangue solo dei Tarquinj infami
Lavar poss'io la macchia anco del nome,
Cui comune ho con essi.

Bruto. Ah! nasco io pure
Dell'impuro tirannico lor sangue:
Ma, il vedrà Roma, ch'io di lei son figlio,
Non della suora de' Tarquinj: e quanto
Di non romano sangue entro mie vene
Trascorre ancor, tutto cangiarlo io giuro,
Per la patria versandolo. — Ma, cresce
Già del popolo folla: eccone stuolo
Venir ver noi: di favellare è il tempo.

SCENA II.

BRUTO, COLLATINO, POPOLO.

Bruto. Romani, a me: Romani, assai gran cose
Narrar vi deggio; a me venite.

Popolo. O Bruto,
E fia pur ver, quel che si udì?...

Bruto. Mirate:
Questo è il pugnal, caldo, fumante ancora
Dell'innocente sangue di pudica
Romana donna, di sua man svenata.
Ecco il marito suo; piange egli, e tace,
E freme. Ei vive ancor, ma di vendetta
Vive soltanto, infin che a brani ei vegga
Lacerato da voi quel Sesto infame,
Vïolator, sacrilego, tiranno.
E vivo io pur; ma fino al dì soltanto,
Che dei Tarquinj tutti appien disgombra
Roma libera io vegga.

Popolo. Oh non più intesa
Dolorosa catastrofe!...

Bruto. Voi tutti,
Carchi di pianto e di stupor le ciglia,
Su l'infelice sposo immoti io veggo!
Romani, sì miratelo; scolpita
Mirate in lui, padri, e fratelli, e sposi,
La infamia vostra. A tal ridotto, ei darsi
Morte or non debbe; e invendicato pure
Viver non può... Ma intempestivo, e vano,
Lo stupor cessi, e il pianto. — In me, Romani,
Volgete in me pien di ferocia il guardo:

Dagli occhi miei di libertade ardenti
Favilla alcuna, che di lei v'infiammi,
Forse (o ch'io spero) scintillar farovvi.
Giunio Bruto son io; quei, che gran tempo
Stolto credeste, perch'io tal m'infinsi:
E tal m'infinsi, infra i tiranni ognora
Servo vivendo, per sottrarre a un tratto
La patria, e me, dai lor feroci artigli.
Il giorno al fin, l'ora assegnata all'alto
Disegno mio dai Numi, eccola, è giunta.
Già di servi (che il foste) uomini farvi,
Sta in voi, da questo punto. Io, per me, chieggo
Sol di morir per voi; pur ch'io primiero
Libero muoja, e cittadino in Roma.

Popolo. Oh! che udiam noi? Qual maestà, qual forza
Hanno i suoi detti!... Oh ciel! ma inermi siamo;
Come affrontare i rei tiranni armati?...

Bruto. Inermi voi? che dite? E che? voi dunque
Sì mal voi stessi conoscete? In petto
Stava a voi già l'odio verace e giusto
Contro agli empj Tarquinj: or or l'acerbo
Ultimo orribil doloroso esemplo
Della lor cruda illimitata possa,
Tratto verravvi innanzi agli occhi. Al vostro
Alto furor fia sprone, e scorta, e capo
Oggi il furor di Collatino, e il mio.
Liberi farvi è il pensier vostro; e inermi
Voi vi tenete? e riputate armati
I tiranni? qual forza hanno, qual'armi?
Romana forza, armi romane. Or quale,
Qual fia il Roman, che pria morir non voglia,
Pria che in Roma o nel campo arme vestirsi
Per gli oppressor di Roma? — Al campo è giunto,
Tutto asperso del sangue della figlia,
Lucrezio omai, per mio consiglio: in questo
Punto istesso già visto e udito l'hanno
Gli assediator d'Ardéa nemica: e al certo,
In vederlo, in udirlo, o l'arme han volte
Ne' rei tiranni, o abbandonate almeno
Lor empie insegne, a noi difender ratti
Volano già. Voi, cittadini, ad altri
Ceder forse l'onor dell'armi prime
Contra i tiranni, assentirestel voi?

Popolo. Oh, di qual giusto alto furor tu infiammi
I nostri petti! — E che temiam, se tutti

Vogliam lo stesso?

Collatino. Il nobil vostro sdegno,
L'impazïente fremer vostro, a vita
Me richiamano appieno. Io, nulla dirvi
Posso,... che il pianto... la voce... mi toglie...
Ma per me parli il mio romano brando:
Lo snudo io primo; e la guaina a terra
Io ne scaglio per sempre. Ai re nel petto
Giuro immergerti, o brando, o a me nel petto.
Primi a seguirmi, o voi, mariti e padri...
Ma, qual spettacol veggio!... [1]

Popolo. Oh vista atroce!
Della svenata donna, ecco nel foro...

Bruto. Si, Romani; affissate, (ove pur forza
Sia tanta in voi) nella svenata donna
Gli occhi affissate. Il muto egregio corpo,
La generosa orribil piaga, il puro
Sacro suo sangue, ah! tutto grida a noi:
« Oggi, o tornarvi in libertade, o morti
« Cader dovrete. Altro non resta. »

Popolo. Ah! tutti
Liberi, sì, sarem noi tutti, o morti.

Bruto. Bruto udite voi dunque. — In su l'esangue
Alta innocente donna, il ferro stesso,
Cui trasse ei già dal suo morente fianco,
Innalza or Bruto: e a Roma tutta ei giura
Ciò ch'ei giurò già pria sul moribondo
Suo corpo stesso. — Infin che spada io cingo,
Finchè respiro io l'aure, in Roma il piede
Mai non porrà Tarquinio nullo; io 'l giuro:
Nè di re mai l'abbominevol nome
Null'uom più avrà, nè la possanza. — I Numi
Lo inceneriscan qui, s'alto e verace
Non è di Bruto il cuore. — Io giuro inoltre,
Di far liberi, uguali, e cittadini,
Quanti son or gli abitatori in Roma;
Io cittadino, e nulla più: le leggi
Sole avran regno, e obbedirolle io primo.

Popolo. Le leggi, sì; le sole leggi: ad una
Voce noi tutti anco il giuriamo. E peggio
Ne avvenga a noi, che a Collatin, se siamo
Spergiuri mai.

[1] Nel fondo della scena si vede il corpo di Lucrezia portato e seguíto da una gran moltitudine.

Bruto. Veri romani accenti
Questi son, questi. Al sol concorde e intero
Vostro voler, tirannide e tiranni,
Tutto cessò. Nulla, per ora, è d'uopo,
Che chiuder lor della città le porte,
Poichè propizia a noi fortuna esclusi
Gli ebbe da Roma pria.

Popolo. Ma intanto, voi
Consoli e padri ne sarete a un tempo.
Il senno voi, noi presteremvi il braccio,
Il ferro, il core...

Bruto. Al vostro augusto e sacro
Cospetto, noi d'ogni alta causa sempre
Deliberar vogliamo: ascoso nulla
Esser non debbe a un popol re. Ma è giusto,
Che d'ogni cosa a parte entrin pur anco
E il senato, e i patrizj. Al nuovo grido
Non son qui accorsi tutti: assai (pur troppo!)
Il ferreo scettro ha infuso in lor terrore:
Or di bell'opre alla sublime gara
Gli appellerete voi. Qui dunque, in breve,
Plebe e patrizj aduneremci: e data
Fia stabil base a libertà per noi.

Popolo. Il primo dì che noi vivrem, fia questo.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

BRUTO, TITO.

Tito. Come imponevi, ebber l'invito, o padre,
Tutti i patrizj pel consesso augusto.
Già l'ora quarta appressa; intera Roma
Tosto a' tuoi cenni avrai. Mi cape appena
Entro la mente attonita il vederti
Signor di Roma quasi...

Bruto. Di me stesso
Signor me vedi, e non di Roma, o Tito:
Nè alcun signor mai più saravvi in Roma.
Io lo giurai per essa: io, che finora

Vil servo fui. Tal mi vedeste, o figli,
Mentre coi figli del tiranno in corte
Io v'educava a servitù. Tremante
Padre avvilito, a libertà nudrirvi
Io nol potea: cagione indi voi siete,
Voi la cagion più cara, ond'io mi abbelli
Dell'acquistata libertà. Gli esempli
Liberi e forti miei, scorta a virtude
Saranvi omai, più che il servir mio prisco
Non vel fosse a viltà. Contento io muojo
Per la patria quel dì che in Roma io lascio
Fra cittadini liberi i miei figli.

Tito. Padre, all'alto tuo cor, che a noi pur sempre
Tralucea, non minor campo era d'uopo
Di quel che immenso la fortuna or t'apre.
Deh possiam noi nella tua forte impresa
Giovarti! Ma, gli ostacoli son molti,
E terribili sono. È per se stessa
Mobil cosa la plebe: oh quanti ajuti
Ai Tarquinj ancor restano!...

Bruto. Se nullo
Ostacol più non rimanesse, impresa
Lieve fora, e di Bruto indi non degna:
Ma, se Bruto gli ostacoli temesse,
Degno non fora ei di compirla. — Al fero
Immutabil del padre alto proposto,
Tu il giovenile tuo bollore accoppia;
Così di Bruto, e in un di Roma figlio,
Tito, sarai. — Ma il tuo german si affretta...
Udiam quai nuove ei reca.

SCENA II.

TIBERIO, BRUTO, TITO.

Tiberio. Amato padre,
Mai non potea nel foro in miglior punto
Incontrarti. Di gioja ebro mi vedi:
Te ricercava. — Ansante io son, pel troppo
Ratto venir: da non mai pria sentiti
Moti agitato, palpitante, io sono.
Visti ho dappresso i rei Tarquinj or ora;
E non tremai...

Tito. Che fu?

Bruto. Dove?...

Tiberio. Convinto
Con gli occhi miei mi son, ch'egli è il tiranno
L'uom fra tutti il minore. Il re superbo,
Coll'infame suo Sesto, udita appena
Roma sommossa, abbandonava il campo;
E a sciolto fren ver la città correa
Con stuolo eletto: e giunti eran già quivi
Presso alla porta Carmentale...

Tito. Appunto
V'eri tu a guardia.

Tiberio. Oh me felice! io 'l brando
Contro ai tiranni, io lo snudai primiero. —
Munita e chiusa la ferrata porta
Sta: per difesa, alla esterior sua parte,
Io con venti Romani, in sella tutti,
Ci aggiriamo vegliando. Ecco il drappello,
Doppio del nostro almen, ver noi si addrizza,
Con grida, urli e minacce. Udir, vederli,
Ravvisarli, e co' ferri a loro addosso
Scagliarci, è un solo istante. Altro è l'ardire,
Altra è la rabbia in noi: tiranni a schiavi
Credean venir; ma libertade e morte
Ritrovan ei de' nostri brandi in punta.
Dieci e più già, morti ne abbiamo; il tergo
Dan gli altri in fuga, ed è il tiranno il primo.
Gl'incalziamo gran tempo; invano; han l'ali.
Io riedo allora all'affidata porta;
E, caldo ancor della vittoria, ratto
A narrartela vengo.

Bruto. Ancor che lieve,
Esser de' pur di lieto augurio a Roma
Tal principio di guerra. Avervi io parte
Voluto avrei; che nulla al pari io bramo,
Che di star loro a fronte. Oh! che non posso
E in foro, e in campo, e lingua, e senno, e brando,
Tutto adoprare a un tempo? Ma, ben posso,
Con tai figli, adempir più parti in una.

Tiberio. Altro a dirti mi resta. Allor che in fuga
Ebbi posti quei vili, io, nel tornarne
Verso le mura, il suon da tergo udiva
Di destrier che correa su l'orme nostre;
Volgomi addietro, ed ecco a noi venirne
Del tirannico stuolo un uom soletto:
Nuda ei la destra innalza; inerme ha il fianco;
Tien con la manca un ramoscel d'olivo,

E grida, e accenna: io mi soffermo, ei giunge;
E in umil suon, messo di pace, ei chiede
L'ingresso in Roma. A propor patti e scuse
Viene a Bruto, e al senato...

Bruto. Al popol, dici:
Chè, o nulla è Bruto; o egli è del popol parte.
Ed era il messo?...

Tiberio. Egli è Mamilio: io 'l fea
Ben da' miei custodir fuor della porta;
Quindi a saper che far sen debba io venni.

Bruto. Giunge in punto costui. Non più opportuno,
Nè più solenne il dì potea mai scerre
Per presentarsi de' tiranni il messo.
Vanne; riedi alla porta, il cerca, e teco
Tosto lo adduci. Ei parlerà, se l'osa,
A Roma tutta in faccia: e udrà risposta
Degna di Roma, io spero.

Tiberio. A lui men volo.

SCENA III.

BRUTO, TITO.

Bruto. Tu, vanne intanto ai senatori incontro;
Fa che nel foro il più eminente loco
A lor dia seggio. Ecco, già cresce in folla
La plebe; e assai de' senator pur veggo;
Vanne; affrettati, o Tito.

SCENA IV.

BRUTO, POPOLO, SENATORI E PATRIZJ,
CHE SI VAN COLLOCANDO NEL FORO.

Bruto. — O tu, sovrano
Scrutator dei più ascosi umani affetti;
Tu che il mio cor vedi ed infiammi; o Giove,
Massimo, eterno protettor di Roma;
Prestami, or deh! mente e linguaggio e spirti
Alla gran causa eguali... Ah! sì, il farai;
S'egli è pur ver, che me stromento hai scelto
A libertà, vero e primier tuo dono.

SCENA V.

BRUTO SALITO IN RINGHIERA, VALERIO, TITO, POPOLO, SENATORI, PATRIZJ.

Bruto. A tutti voi, concittadini, io vengo
A dar dell'opre mie conto severo.
Ad una voce mi assumeste or dianzi
Con Collatino a dignità novella
Del tutto in Roma: ed i littori, e i fasci,
E le scuri (fra voi già regie insegne)
All'annüal nostro elettivo incarco
Attribüir vi piacque. In me non entra
Per ciò di stolta ambizïone il tarlo:
D'onori, no, (benchè sien veri i vostri)
Ebro non son: di libertade io 'l sono;
Di amor per Roma; e d'implacabil fero
Abborrimento pe' Tarquinj eterno.
Sol mio pregio fia questo; e ognun di voi
Me pur soverchj in tale gara eccelsa;
Ch'altro non bramo.

Popolo. Il dignitoso e forte
Tuo aspetto, o Bruto, e il favellar tuo franco,
Tutto, sì, tutto in te ci annunzia il padre
Dei Romani, e di Roma.

Bruto. O figli, dunque;
Veri miei figli, (poichè a voi pur piace
Onorar me di un tanto nome) io spero
Mostrarvi in breve, ed a non dubbie prove,
Ch'oltre ogni cosa, oltre a me stesso, io v'amo. —
Con molti prodi il mio collega in armi
Uscito è già della cittade a campo,
Per incontrar, e in securtà raccorre
Quei che a ragion diserte han le bandiere
Degli oppressori inique. Io tutti voi,
Plebe, e patrizj, e cavalieri, e padri,
Nel foro aduno; perchè a tutti innanzi
Trattar di tutti la gran causa io stimo.
Tanta è parte or di Roma ogni uom romano,
Che nulla escluder dal consesso il puote,
Se non l'oprar suo reo. — Patrizj illustri;
Voi, pochi omai dal fero brando illesi
Del re tiranno; e voi, di loro il fiore,
Senatori; adunarvi infra una plebe

Libera e giusta sdegnereste or forse?
Ah! no: troppo alti siete. Intorno intorno,
Per quanto io giri intenti gli occhi, io veggo
Romani tutti; e nullo havvene indegno,
Poichè fra noi re più non havvi. — Il labro
A noi tremanti e mal sicuri han chiuso
Finora i re: nè rimaneaci scampo:
O infami farci, assenso dando infame
Alle inique lor leggi; o noi primieri
Cader dell'ira lor vittime infauste,
Se in noi l'ardir di opporci invan, sorgea.

Valerio. Bruto, il vero tu narri. — A Roma io parlo
Dei senatori in nome. — È ver, pur troppo!
Noi da gran tempo a invidïar ridotti
Ogni più oscuro cittadino; astretti
A dispregiar, più ch'ogni reo, noi stessi;
Che più? sforzati, oltre il comune incarco
Di servitù gravissimo, a tor parte
Della infamia tirannica; ci femmo
Minori assai noi della plebe; e il fummo:
Nè innocente parere al popol debbe
Alcun di noi, tranne gli uccisi tanti
Dalla regia empia scure. Altro non resta
Oggi a noi dunque, che alla nobil plebe
Riunir fidi il voler nostro intero;
Nè omai tentar di soverchiarla in altro,
Che nell'odio dei re. Sublime, eterna
Base di Roma fia quest'odio sacro.
Noi dunque, noi, per gl'infernali Numi,
Sul sangue nostro e quel dei figli nostri,
Tutti il giuriam ferocemente, a un grido.

Popolo. Oh grandi! Oh forti! Oh degni voi soltanto
Di soverchiarci omai! La nobil gara
Accettiam di virtù. Non che gl'iniqui
Espulsi re, (da lor viltà già vinti)
Qual popol, quale, imprenderia far fronte
A noi Romani e cittadini a prova?

Bruto. Divina gara! sovrumani accenti!...
Contento io moro: io, qual Romano il debbe,
Ho parlato una volta; ed ho con questi
Orecchi miei pure una volta udito
Romani sensi. — Or, poichè Roma in noi
Per la difesa sua tutta si affida,
Fuor delle mura esco a momenti io pure;
E a voi giorno per giorno darem conto

D'ogni nostr'opra, o il mio collega, od io;
Finchè, deposte l'armi, in piena pace
Darete voi stabil governo a Roma.

Popolo. Romper, disfar, spegner del tutto in pria
I tiranni fa d'uopo.

Bruto. A ciò sarovvi,
Ed a null'altro, io capo. — Udir vi piaccia
Un loro messo brevemente intanto:
In nome lor di favellarvi ei chiede.
Il credereste voi? Tarquinio, e seco
L'infame Sesto, ed altri pochi, or dianzi
Fin presso a Roma a spron battuto ardiro
Spingersi; quasi a un gregge vil venirne
Stimando; ahi stolti! Ma, delusi assai
Ne furo; a me l'onor dell'armi prime
Furò Tiberio, il figliuol mio. Ne andaro
Gl'iniqui a volo in fuga: all'arte quindi
Dalla forza scendendo, osan mandarvi
Ambasciator Mamilio. I patti indegni
Piacevi udir quai sieno?

Popolo. Altro non havvi
Patto fra noi, che il morir loro, o il nostro.

Bruto. Ciò dunque egli oda, e il riferisca.

Popolo. A noi
Venga su dunque il servo nunzio; i sensi
Oda ei di Roma, e a chi l'invia li narri.

SCENA VI.

BRUTO, TITO, TIBERIO, MAMILIO, VALERIO, POPOLO, SENATORI, PATRIZJ.

Bruto. Vieni, Mamilio, inoltrati; rimira
Quanto intorno ti sta. Cresciuto in corte
De' Tarquinj, tu Roma non hai visto:
Mirala; è questa. Eccola intera, e in atto
Di ascoltarti. Favella.

Mamilio. ...Assai gran cose
Dirti, o Bruto, dovrei: ma in questo immenso
Consesso,... esporre... all'improvviso...

Bruto. Ad alta
Voce favella; e non a me. Sublime
Annunziator di regj cenni, ai padri,
Alla plebe gli esponi: in un con gli altri,
Bruto anch'egli ti ascolta.

Popolo. A tutti parla;
E udrai di tutti la risposta, in brevi
Detti, per bocca del gran consol Bruto.
Vero interprete nostro egli è, sol degno
Di appalesar nostr'alme. Or via, favella;
E sia breve il tuo dire: aperto e intero
Sarà il risponder nostro.
Bruto. Udisti?
Mamilio. Io tremo.
— Tarquinio re...
Popolo. Di Roma no.
Mamilio. — Di Roma
Tarquinio amico, e padre...
Popolo. Egli è di Sesto
L'infame padre, e non di noi...
Bruto. Vi piaccia,
Quai che sian i suoi detti, udirlo in pieno
Dignitoso silenzio.
Mamilio. — A voi pur dianzi
Venia Tarquinio, al primo udir che Roma
Tumultuava; e inerme, e solo ei quasi,
Securo appien nella innocenza sua,
E nella vostra lealtà, veniva:
Ma il respingeano l'armi. Indi ei m'invia
Messaggero di pace; e per me chiede,
Qual è il delitto, onde appo voi sì reo,
A perder abbia oggi ei di Roma il trono
A lui da voi concesso...
Popolo. Oh rabbia! Oh ardire!
Spenta è Lucrezia, e del delitto ei chiede?...
Mamilio. Fu Sesto il reo, non egli...
Tiberio. E Sesto, al fianco
Del padre, anch'ei veniva or dianzi in Roma:
E se con lui volto non era in fuga,
Voi qui il vedreste.
Popolo. Ah! perchè in Roma il passo
Lor si vietò? già in mille brani e in mille
Fatti entrambi gli avremmo.
Mamilio. — È ver, col padre
Sesto anco v'era: ma Tarquinio stesso,
Più re che padre, il suo figliuol traea,
Per sottoporlo alla dovuta pena.
Bruto. Menzogna è questa, e temeraria, e vile;
E me pur, mal mio grado, a furor tragge.
Se, per serbarsi il seggio, il padre iniquo

Svenar lasciasse anco il suo proprio figlio,
Forse il vorremmo noi? La uccisa donna
Ha posto, è vero, al soffrir nostro il colmo:
Ma, senz'essa, delitti altri a migliaja
Mancano al padre, ed alla madre, e a tutta
La impura schiatta di quel Sesto infame?
Servio, l'ottimo re, suocero e padre,
Dal scelerato genero è trafitto;
Tullia, orribile mostro, al soglio ascende
Calpestando il cadavero recente
Dell'ucciso suo padre: il regnar loro
Intesto è poi di oppressïoni e sangue;
I senatori e i cittadin svenati;
Spogliati appieno i non uccisi; tratto
Dai servigi di Marte generosi,
(A cui sol nasce il roman popol prode)
Tratto a cavar vilmente e ad erger sassi,
Che rimarranno monumento eterno
Del regio orgoglio e del di lui servaggio:
Ed altre, ed altre, iniquità lor tante:...
Quando mai fin, quando al mio dir porrei,
Se ad uno ad uno annoverar volessi
De' Tarquinj i misfatti? Ultimo egli era,
Lucrezia uccisa, e oltr'esso omai non varca,
Nè la loro empietà, nè il soffrir nostro.

Popolo. L'ultimo è questo; ah! Roma tutta il giura...

Valerio. Il giuriam tutti: morti cadrem tutti,
Pria che in Roma Tarquinio empio mai rieda.

Bruto. — Mamilio, e che? muto, e confuso stai?
Ben la risposta antiveder potevi.
Vanne; recala or dunque al signor tuo,
Poich'esser servo all'esser uom preponi.

Mamilio. — Ragioni molte addur potrei;... ma, niuna...

Popolo. No; fra un popolo oppresso e un re tiranno,
Ragion non havvi, altra che l'armi. In trono,
Pregno ei d'orgoglio e crudeltade, udiva,
Udiva ei forse allor ragioni, o preghi?
Non rideva egli allor del pianger nostro?

Mamilio. — Dunque, omai più felici altri vi faccia
Con miglior regno. — Ogni mio dire in una
Sola domanda io stringo. — Assai tesori
Tarquinio ha in Roma; e son ben suoi: fia giusto,
Ch'oltre l'onore, oltre la patria e il seggio,
Gli si tolgan gli averi?

Popolo. — A ciò risponda

Bruto per noi.

Bruto. Non vien la patria tolta
Dai Romani a Tarquinio: i re non hanno
Patria mai; nè la mertano: e costoro
Di roman sangue non fur mai, nè il sono.
L'onor loro a se stessi han da gran tempo
Tolto essi già. Spento è per sempre in Roma
E il regno, e il re, dal voler nostro; il seggio
Preda alle fiamme, e in cener vil ridotto;
Nè di lui traccia pure omai più resta.
In parte è ver, che i loro avi stranieri
Seco in Roma arrecâr tesori infami,
Che, sparsi ad arte, ammorbatori in pria
Fur dei semplici nostri almi costumi;
Tolti eran poscia, e si accrescean col nostro
Sudore e sangue: onde i Romani a dritto
Ben potrian ripigliarseli. — Ma Roma
Degni ne stima oggi i Tarquinj soli;
E a lor li dona interi.

Popolo. Oh cor sublime!
Un Nume, il genio tutelar di Roma
Favella in Bruto. Il suo voler si adempia...
Abbia Tarquinio i rei tesori...

Bruto. Ed esca
Coll'oro il vizio, e ogni regal lordura. —
Vanne, Mamilio; i loro averi aduna,
Quanto più a fretta il puoi: custodi e scorta
A ciò ti fian miei figli. Ite voi seco.

SCENA VII.

BRUTO, POPOLO, VALERIO, SENATORI, PATRIZJ.

Bruto. Abbandonare, o cittadini, il foro
Dovriasi, parmi; e uscire in armi a campo.
Vediam, vediam, s'altra risposta forse
Chiederci ardisce or di Tarquinio il brando.

Popolo. Ecco i tuoi scelti, a tutto presti, o Bruto.

Bruto. Andiam, su dunque, alla vittoria, o a morte.

ATTO TERZO.

SCENA I.

TIBERIO, MAMILIO.

Tiberio. Vieni, Mamilio, obbedir deggio al padre:
Espressamente or or mandommi un messo,
Che ciò m'impone: al tramontar del sole
Fuori esser dei di Roma.
Mamilio. Oh! come ardisce
Ei rivocar ciò che con Roma intera
Mi concedea stamane ei stesso?...
Tiberio. Il solo
Qui rimanerti a te si toglie: in breve
Ti seguiran fuor delle porte i chiesti
E accordati tesori. Andiam...
Mamilio. Che deggio
Dunque recare all'infelice Aronte
In nome tuo?
Tiberio. Dirai,... ch'ei sol non merta
Di nascer figlio di Tarquinio; e ch'io,
Memore ancor dell'amistade nostra,
Sento del suo destin pietà non poca,
Nulla per lui poss'io...
Mamilio. Per te puoi molto.
Tiberio. Che dir vuoi tu?
Mamilio. Che, se pietade ancora
L'ingresso ottiene entro al tuo giovin petto,
Dei di te stesso, e in un de' tuoi, sentirla.
Tiberio. Che parli?
Mamilio. A te può la pietà d'Aronte
Giovare, (e in breve) più che a lui la tua.
Bollente or tu di libertà, non vedi
Nè perigli, nè ostacoli: ma puoi
Creder tu forse, che a sussister abbia
Questo novello, e neppur nato appieno,
Mero ideale popolar governo?
Tiberio. Che libertade a te impossibil paja,
Poichè tu servi, io 'l credo. Ma, di Roma
Il concorde voler...

Mamilio. Di un'altra Roma
Ho il voler poscia udito: io te compiango;
Te, che col padre al precipizio corri. —
Ma, Tito vien su l'orme nostre. Ah! forse,
Meglio di me, potrà il fratel tuo stesso
Il dubbio stato delle cose esporti.

SCENA II.

TITO, MAMILIO, TIBERIO.

Tito. Te rintracciando andava; io favellarti...
Tiberio. Per or nol posso.
Mamilio. Immantinente trarmi
Ei fuor di Roma debbe: uno assoluto
Comando il vuol del vostro padre. — Oh quanto
Di voi mi duole, o giovinetti!...
Tiberio. Andiamo,
Andiam frattanto. — Ad ascoltarti, o Tito,
Or ora riedo.
Tito. E che vuol dir costui?
Mamilio. Andiam: narrarti io potrò forse in via
Quanto il fratel dirti or volea.
Tito. T'arresta.
Saper da te...
Mamilio. Più che non sai, dirotti.
Tutto sta in me: da gran perigli io posso
Scamparvi, io solo...
Tiberio. Artificiosi detti
Tu muovi...
Tito. E che sta in te?
Mamilio. Tiberio, e Tito,
E Bruto vostro, e Collatino, e Roma.
Tiberio. Folle, che parli?
Tito. Io so la iniqua speme...
Mamilio. Speme? certezza ell'è. Già ferma e piena
A favor dei Tarquinj arde congiura:
Nè son gli Aquilj a congiurare i soli,
Come tu il pensi, o Tito: Ottavj, e Marzj,
E cento e cento altri patrizj; e molti,
E i più valenti, infra la plebe istessa...
Tiberio. Oh ciel! che ascolto?...
Tito. È ver, pur troppo, in parte;
Fero un bollor v'ha in Roma. A lungo, or dianzi,
Presso agli Aquilj si adunò gran gente:

Come amico e congiunto, alle lor case
Mi appresentava io pure, e solo escluso
Ne rimanea pur io. Grave sospetto
Quindi in me nacque...

Mamilio. Appo gli Aquilj io stava,
Mentre escluso tu n'eri: è certa, è tale
La congiura, e sì forte, ch'io non temo
Di svelarvela.

Tiberio. Perfido...

Tito. Le vili
Arti tue v'adoprasti...

Mamilio. Udite, udite,
Figli di Bruto, ciò che dirvi io voglio. —
S'arte mia fosse stata, ordir sì tosto
Sì gran congiura, io non sarei per tanto
Perfido mai. Per l'alta causa e giusta
Di un legittimo re, tentati, e volti
A pentimento e ad equitade avrei
Questi sudditi suoi da error compresi,
Traviati dal ver; nè mai sarebbe
Perfidia ciò. Ma, nè usurpar mi deggio,
Nè vo', l'onor di cosa che arte nulla,
Nè fatica, costavami. Disciolto
Dianzi era appena il popolar consesso,
Ch'io di nascosto ricevea l'invito
Al segreto consiglio. Ivi stupore
Prendea me stesso, in veder tanti, e tali,
E sì bollenti difensori unirsi
Degli espulsi Tarquinj: e a gara tutti
Mi promettean più assai, ch'io chieder loro
Non mi fora attentato. Il solo Sesto
Chiamavan tutti alla dovuta pena.
Ed è colpevol Sesto; e irato il padre
Contr'esso è più, che nol sia Roma; e intera
Ne giurava ei vendetta. Io lor fea noto
Questo pensier del re: gridano allora
Tutti a una voce: « A lui riporre in trono
« Darem la vita noi ». Fu questo il grido
Della miglior, della più nobil parte
Di Roma. — Or voi ben dal mio dir scorgete,
Ch'arte in me non si annida: il tutto io svelo,
Per voi salvar; e per salvare a un tempo,
Ov'ei pur voglia, il vostro padre istesso.

Tiberio. — Poichè già tanto sai, serbarti in Roma
Stimo il miglior, fino al tornar del padre.

Veggo or perchè Bruto inviò sì ratto
Il comando di espellerti; ma tardo
Pur mi giungea...

Tito. Ben pensi: e ognor tu intanto
Sovr'esso veglia. Il più sicuro asilo
Per custodir costui, la magion parmi
De' Vitellj cugini: io fuor di Roma
Volo, il ritorno ad affrettar del padre.

Mamilio. Franco parlai, perchè di cor gentile
Io vi tenni; tradirmi ora vi piace?
Fatelo: e s'anco a Bruto piace il sacro
Diritto infranger delle genti, il faccia
Nella persona mia: ma già tant'oltre
La cosa è omai, che, per nessun mio danno,
Util toccarne a voi non può, nè a Bruto.
Già più inoltrata è la congiura assai,
Che nol pensate or voi. Bruto, e il collega,
E dell'infima plebe la vil feccia,
Sono il sol nerbo che al ribelle ardire
Omai rimane. Al genitor tu vanne,
Tito, se il vuoi; più di tornar lo affretti,
Più il suo destin tu affretti. — E tu, me tosto
Appo i Vitellj traggi: ivi securo,
Più assai che tu, fra lor starommi.

Tiberio. Or quale
Empio sospetto?...

Mamilio. Di evidenza io parlo;
Non di sospetto. Anco i Vitellj, i fidi
Quattro germani della madre vostra;
Essi, che a Bruto di amistade astretti
Eran quanto di sangue, anch'essi or vonno
Ripor Tarquinio in seggio.

Tito. Oh ciel!...

Tiberio. Menzogna
Fia questa...

Mamilio. Il foglio, ove i più illustri nomi
Di propria man dei congiurati stanno,
Convincer puovvi? — Eccolo: ad uno ad uno
Leggete or voi, sotto agli Aquilj appunto,
Scritti i quattro lor nomi.

Tiberio. Ahi vista!

Tito. Oh cielo!
Che mai sarà del padre?...

Tiberio. Oh giorno! Oh Roma!...

Mamilio. — Nè, perch'io meco or questo foglio arrechi,

Crediate voi che al mio partir sia annesso
Della congiura l'esito. Un mio fido
Nascoso messo è già di Roma uscito;
Già il tutto è omai noto a Tarquinio appieno.
Dalla vicina Etruria a lui già molti
Corrono in armi ad ajutarlo; il forte
Re di Chiusi è per lui; Tarquinia, Veja,
Etruria tutta in somma, e Roma tutta;
Tranne i consoli, e voi. Questo mio foglio
Null'altro importa, che in favor dei nomi
La clemenza del re. Col foglio a un tempo
Me date in man del genitore: a rivi
Scorrer farete dei congiunti vostri
Forse il sangue per or; ma, o tosto, o tardi,
A certa morte il genitor trarrete:
E il re fia ognor Tarquinio poscia in Roma.

Tito. Ah! ch'io pur troppo antivedea per tempo
Quant'ora ascolto. Al padre io 'l dissi...

Tiberio. A scabro
Passo siam noi. Che far si dee? deh! parla...

Tito. Grave periglio al genitor sovrasta...

Tiberio. E assai più grave a Roma...

Mamilio. Or via, che vale
Il favellar segreto? O fuor di Roma
Trar mi vogliate, o di catene avvinto
Ritenermivi preso, a tutto io sono
Presto omai: ma, se amor vero del padre,
E di Roma vi punge, e di voi stessi;
Voi stessi, e il padre in un salvate, e Roma.
Ciò tutto è in voi.

Tito. Come?...

Tiberio. Che speri?...

Mamilio. Aggiunti
Di propria mano i nomi vostri a questi,
Fia salvo il tutto.

Tiberio. Oh ciel! la patria, il padre
Noi tradirem?...

Mamilio. Tradiste e patria e padre,
E l'onor vostro, e i tutelari Numi,
Allor che al re legittimo vi osaste
Ribellar voi. Ma, se l'impresa a fine
Vi avvenia di condurre, un frutto almeno
Dal tradimento era per voi raccolto:
Or che svanita è affatto, (ancor vel dico)
Col più persister voi trarrete, e invano,

La patria e il padre a fere stragi, e voi.

Tito. Ma dimmi; aggiunto ai tanti nomi il nostro,
A che ci mena? a che s'impegnan gli altri?

Mamilio. A giuste cose. Ad ascoltar di bocca
Propria del re le sue discolpe; a farvi
Giudici voi, presente il re, del nuovo
Misfatto orribil del suo figlio infame;
A vederlo punito; a ricomporre
Sotto men duro freno in lustro e in pace
La patria vostra... Ah! sovra gli altri tutti,
Liberatori della patria veri
Nomar vi udrete; ove stromenti siate
Voi d'amistade infra Tarquinio e Bruto;
Nodo, che sol porre or può in salvo Roma.

Tito. Certo, a ciò far noi pur potremmo...

Tiberio. Ah! pensa...
Chi sa?... Forse altro...

Tito. E ch'altro a far ci resta?
Possente troppo è la congiura...

Tiberio. Io d'anni
Minor ti sono; in sì importante cosa
Da te partirmi io non vorrei, nè il posso:
Troppo ognora ti amai: ma orribil sento
Presagio al core...

Tito. Eppur, già già si appressa
La notte, e ancor coi loro prodi in Roma
Nè Collatin, nè il padre, tornar veggio:
Ito ai Tarquinj è di costui già il messo:
Stretti noi siam per ogni parte: almeno
Per or ci è forza il re placare...

Mamilio. È tarda
L'ora omai; risolvete: è vano il trarvi
Da me in disparte. Ove in mio pro vogliate,
O (per più vero dire) in util vostro
Ove adoprarvi ora vogliate, il meglio
Fia il più tosto. Firmate; eccovi il foglio.
Me, di tai nomi ricco, uscir di Roma
Tosto farete, affin che tosto in Roma
Rieda la pace.

Tito. Il ciel ne attesto: ei legge
Nel cor mio puro; ei sa, che a ciò mi sforza
Solo il bene di tutti.

Tiberio. Oh ciel! che fai?...

Tito. Ecco il mio nome.

Tiberio. — E sia, se il vuoi. — Firmato,

Ecco, o Manilio, il mio.
Mamilio. Contento io parto.
Tito. Scortalo dunque tu; mentr'io...

SCENA III.

LITTORI, COLLATINO CON NUMEROSI SOLDATI, TITO, MAMILIO, TIBERIO.

Collatino. Che veggo?
Ancor Mamilio in Roma?
Tiberio. Oh cielo!...
Tito. Oh vista!
Oh fero inciampo!
Collatino. E voi, così servaste
L'assoluto incalzante ordin del padre? —
Ma, donde tanto il turbamento in voi?
Perchè ammutite? — Al ciel sia lode; in tempo
Io giungo forse ancora. — Olà, littori,
Tito e Tiberio infra catene avvinti
Sian tosto...
Tito. Deh! ci ascolta...
Collatino. In breve udravvi
Roma, e il console Bruto. Alla paterna
Magion traete i due fratelli; e quivi
Su lor vegliate.
Tiberio. Ah Tito!

SCENA IV.

COLLATINO, MAMILIO, SOLDATI.

Collatino. E voi, costui
Fuor delle porte accompagnate...
Mamilio. Io venni
Sotto pubblica fede...
Collatino. E invïolato,
Sotto pubblica fe, che pur non merti,
Ne andrai. — Quinto, mi ascolta. —

SCENA V.

COLLATINO.

Oh ciel! qual fia
Il fin di tante orribili sventure?... —
Ma, pria che giunga Bruto, a tutto intanto
Qui provveder, con ferreo cor, m'è forza.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

LITTORI, BRUTO, SOLDATI.

Bruto. Prodi Romani, assai per oggi abbiamo
Combattuto per Roma. Ognun fra i suoi,
Quanto riman della inoltrata notte,
Può ricovrarsi placido. Se ardire
Avrà il nemico di rivolger fronte
Ver Roma ancor, ci adunerem di nuovo
A respingerlo noi.

SCENA II.

COLLATINO, BRUTO, LITTORI, SOLDATI.

Collatino. Ben giungi, o Bruto.
Già, del tuo non tornare ansio, veniva
Io fuor di Roma ad incontrarti.
Bruto. Io tardi
Riedo, ma pieno di speranza e gioja.
I miei forti a gran pena entro alle mura
Potea ritrarre; in aspra zuffa ardenti
Stringeansi addosso ad un regal drappello,
Che, al primo aspetto, di valor fea mostra.
Su le regie orme eran d'Ardéa venuti,
Nè il re sapean respinto: al fuggir forse
Altra strada ei teneva. A noi fra mani
Cadean costoro; e sbaragliati e rotti
Eran già tutti, uccisi in copia, e in fuga
Cacciati gli altri, anzi che il sol cadesse.
Dal più incalzarli poscia i miei rattenni,
Per le già sorte tenebre, a gran stento.
Collatino. Nella mia uscita avventurato anch'io
Non poco fui. Per altra porta al piano,
Il sai, scendeva io primo: a torme a torme,
Pressochè tutto lo sbandato nostro
Prode esercito, in sorte a me fu dato
D'incontrare; deserte avean l'insegne

In Ardéa del tiranno. Oh! quai di pura
Gioja sublime alte feroci grida
Mandano al ciel, nell'incontrarsi, i forti
Cittadini e soldati!... Entro sue mura,
Da me scortati, or gli ha raccolti Roma;
E veglian tutti in sua difesa a gara.

Bruto. Scacciato, al certo, come al figlio imposi,
Fu il traditor Mamilio. Andiam noi dunque
Tutti a breve riposo; assai ben, parmi,
Noi cel mercammo. Al sol novello, il foro
Ci rivedrà; che d'alte cose a lungo
Trattar col popol dessi.

Collatino. — Oh Bruto!... Alquanto
Sospendi ancora. — Or, fa in disparte trarsi,
Ma in armi stare i tuoi soldati: io deggio
A solo a sol qui favellarti.

Bruto. E quale?...

Collatino. L'util di Roma il vuol; ten prego...

Bruto. In armi
All'ingresso del foro, in doppia schiera,
Voi, soldati, aspettatemi. — Littori,
Scostatevi d'alquanto.

Collatino. — Ah Bruto!... Il sonno,
Ancorchè breve, infra i tuoi Lari, in questa
Orribil notte, il cercheresti indarno.

Bruto. Che mai mi annunzj?... Oh cielo! onde turbato,
Inquïeto, sollecito,... tremante?...

Collatino. Tremante, sì, per Bruto io sto; per Roma;
Per tutti noi. — Tu questa mane, o Bruto,
Alla recente profonda mia piaga,
Pietoso tu, porgevi almen ristoro
Di speranza e vendetta: ed io (me lasso!)
Debbo in premio a te fare, oh ciel!... ben altra
Piaga nel core or farti debbo io stesso.
Deh! perchè vissi io tanto?... Ahi sventurato
Misero padre! or dei da un infelice
Orbo marito udirti narrar cosa,
Che punta mortalissima nel petto
Saratti!... Eppur; nè a te tacerla io deggio;...
Nè indugiartela posso.

Bruto. Oimè!... mi fanno
Rabbrividire i detti tuoi... Ma pure
Peggior del danno è l'aspettarlo. Narra.
Finora io sempre in servitù vissuto,
Per le più care cose mie son uso

A tremar sempre. Ogni sventura mia,
Purchè Roma sia libera del tutto,
Udir poss'io: favella.

Collatino. In te (pur troppo!)
In te sta il far libera Roma appieno;
Ma a tal costo, che quasi... Oh giorno!... Io primo,
A duro prezzo occasïone io diedi
All'alta impresa; a trarla a fine, oh cielo!...
Forza è che Bruto a Roma tutta appresti
Un inaudito, crudo, orrido esemplo
Di spietata fortezza. — Infra i tuoi Lari,
(Il crederesti?) in securtà non stai.
Fera, possente, numerosa, bolle
Una congiura in Roma.

Bruto. Io già 'l sospetto
N'ebbi, in udir del rio Mamilio i caldi
Raggiri; e quindi ordine espresso a fretta,
Pria di nona, a Tiberio ebbi spedito,
Di farlo uscir tosto di Roma.

Collatino. Il sole
Giungea già quasi d'occidente al balzo,
Quand'io qui ancor con i tuoi figli entrambi
Ritrovava Mamilio. — Il dirtel duolmi;
Ma vero è pur; male obbedito fosti.

Bruto. Oh! qual desti in me sdegno a terror misto?...

Collatino. Misero Bruto!... Or che sarà, quand'io
Ti esporrò la congiura?... e quando il nome
Dei congiurati udrai?... Primi, fra molti
De' più stretti congiunti e amici tuoi,
Anima son del tradimento, e parte,
Primi i Vitellj stessi...

Bruto. Oimè! i germani
Della consorte mia?...

Collatino. Chi sa, se anch'essa
Da lor sedotta or contra te non sia?
E... gli stessi... tuoi figli?...

Bruto. Oh ciel! che ascolto?
Mi agghiacci il sangue entro ogni vena... I figli
Miei, traditori? Ah! no, nol credo...

Collatino. Oh Bruto!...
Così non fosse! — Ed io neppure il volli
Creder da prima: agli occhi miei fu poscia
Forza (oimè!) ch'io 'l credessi. — È questo un foglio
Fatal per noi: leggilo.

Bruto. ...Il cor mi trema.

Che miro io qui? di propria man vergati
Nomi su nomi: e son gli Aquilj i primi,
Indi i Vitellj tutti; e i Marzj; ed altri;
Ed altri; e in fin,... Tito! Tiberio!... Ah! basta...
Non più;... troppo vid'io. — Misero Bruto!...
Padre omai più non sei... — Ma, ancor di Roma
Consol non men che cittadin, tu sei. —
Littori, olà, Tito e Tiberio tosto
Guidinsi avanti al mio cospetto.

Collatino. Ah! meglio,
Meglio era, o Bruto, che morir me solo
Lasciassi tu...

Bruto. Ma come in man ti cadde
Questo terribil foglio?

Collatino. Io stesso il vidi,
Bench'ei ratto il celasse, in mano io 'l vidi
Del traditor Mamilio: il feci io quindi
Torre a lui nell'espellerlo di Roma.
A fida guardia in tua magion commessi
Ebbi intanto i tuoi figli; a ogni altra cosa
Ebbi a un tratto provvisto: a vuoto, io spero,
Tutti cadranno i tradimenti. In tempo
N'ebb'io l'avviso; e fu pietade al certo
Di Giove, somma, che scoperto volle
Un sì orribile arcano a me non padre.
Io, palpitando, e piangendo, a te il narro:
Ma forza è pur, che te lo sveli io pria,
Che in tua magion tu il piede...

Bruto. Altra magione
Più non rimane all'infelice Bruto,
Fuorchè il foro, e la tomba. — È dover mio,
Dar vita a Roma, anzi che a Bruto morte.

Collatino. Mi squarci il core. Il tuo dolor mi toglie
Quasi il senso del mio... Ma, chi sa?... forse
Scolpar si ponno i figli tuoi... Gli udrai...
Io, fuorchè a te, nè pur parola ho fatto
Finor della congiura: ogni più saldo
Mezzo adoprai, per impedir soltanto
Ch'uom non si muova in questa notte: all'alba
Convocato ho nel foro il popol tutto...

Bruto. E il popol tutto, alla sorgente aurora,
Il vero appien, qual ch'esser possa, e il solo
Vero saprà, per bocca mia.

Collatino. Già i passi
Dei giovinetti miseri...

Bruto. I miei figli!...
Tali stamane io li credea; nemici
Or mi son fatti, e traditori a Roma?...

SCENA III.

TITO, TIBERIO FRA LITTORI, BRUTO, COLLATINO.

Bruto. In disparte ognun traggasi: voi soli
Inoltratevi.
Tito. Ah padre!...
Bruto. Il consol io
Di Roma sono. — Io chieggo a voi, se siete
Cittadini di Roma.
Tiberio. Il siamo; e figli
Ancor di Bruto...
Tito. E il proverem, se udirci
Il consol degna.
Collatino. Ai loro detti, agli atti,
Sento il cor lacerarmi.
Bruto. — Un foglio è questo,
Che ai proscritti Tarquinj riportava
Il reo Mamilio. Oltre molti altri, i vostri
Nomi vi stan, di vostro proprio pugno.
Voi, traditori della patria dunque
Siete, non più di Bruto figli omai;
Figli voi de' tiranni infami siete.
Tito. Vero è (pur troppo!), ivi sott'altri molti
Illustri nomi il mio v'aggiunsi io primo;
E, strascinato dal mio esempio poscia,
Firmò il fratello. Ei non è reo: la pena,
Sia qual si vuol, soltanto a me si debbe.
Mi sconsigliava ei sempre...
Tiberio. Eppur, non seppi
Io mai proporti altro consiglio: e d'uopo
Salvar pur n'era il già tradito padre,
Ad ogni costo. Al falso il ver commisto
Avea sì ben Mamilio, che noi presi
Dall'arti sue, da tutti abbandonato
Credendo il padre, a lui tradir noi stessi
Sforzati, noi, dal troppo amarlo fummo.
Ah! se delitto è il nostro, al par siam degni
Noi d'ogni grave pena: ma la sola
Che noi temiamo, e che insoffribil fora,
(L'odio paterno) il ciel ne attesto, e giuro

Che niun di noi la merta.

Bruto. Oh rabbia! e in seggio
Riporre il re, voi, con quest'altri infami,
Pur prometteste?

Tito. Io, col firmar, sperava
Render Tarquinio a te più mite...

Bruto. A Bruto?
Mite a Bruto Tarquinio? — E s'anco il fosse;
Perfido tu, tradir la patria mai
Dovevi tu per me? Voi forse, or dianzi,
Voi non giuraste morir meco entrambi,
Pria ch'a niun re mai più sopporci noi?

Tito. Nol niego io, no...

Bruto. Spergiuri sete or dunque,
E traditori... In questo foglio a un tempo
Firmato avete il morir vostro;... e il mio!...

Tiberio. Tu piangi, o padre?... Ah! se del padre il pianto,
Sovra il ciglio del giudice severo,
Attesta almen, che noi del tutto indegni
Di tua pietà non siam, per Roma lieti
Morremo noi.

Tito. Ma, benchè reo, non era
Nè vil, nè iniquo Tito...

Bruto. Oh figli! oh figli!...
— Che dico io figli? il disonor mio primo
Voi siete, e il solo. Una sprezzabil vita,
Voi, voi serbarla al padre vostro, a costo
Della sua gloria e libertà? ridurmi
A doppiamente viver con voi servo,
Allor che stava in vostra man di andarne
Liberi meco a generosa morte?
E, a trarre a fin sì sozza impresa, farvi
Della patria nascente traditori?
Sordi all'onor? spergiuri ai Numi? — E s'anco
Foss'io pur stato oggi da Roma intera
Tradito; e s'anco, a esempio vostro, io sceso
Fossi a implorar clemenza dal tiranno;
Ahi stolti voi! più ancor che iniqui, stolti!
Creder poteste mai, che in cor d'espulso
Vile tiranno, altro allignar potesse,
Che fera sete di vendetta e sangue?
A morte certa, e lunga, e obbrobrïosa,
Voi, per salvarlo, or serbavate il padre.

Tito. Timor, nol niego, in legger tanti e tanti
Possenti nomi entro quel foglio, il petto

Invaso mi ebbe, ed impossibil femmi
L'alta impresa parere. Io già, non lieve,
E per sè dubbia e perigliosa (il sai)
La credea; benchè in cor brama ne avessi.
Quindi, in veder cangiarsi affatto poscia
In sì brev'ora il tutto, e al re tornarne
I cittadini, ed i più illustri, in folla,
Tremai per Roma, ove gran sangue, e invano,
Scorrer dovrebbe, e il tuo primiero. Aggiunti
I nomi nostri a quei tanti altri, in cuore
Nasceami speme, che per noi sottratto
Dalla regia vendetta così fora
Il padre almeno: e in larghi detti, astuto
Mamilio, a noi ciò promettea.

Bruto. Che festi?
Che festi? oh cielo! — Ah! cittadin di Roma
Non eri tu in quel punto; poichè Roma
Per me tradivi... Nè figliuol di Bruto
Eri tu allor, poichè il suo onor vendevi
Al prezzo infame dei comuni ceppi.

Tiberio. Il tuo giusto furor, deh! padre, in lui
Non volger solo; al par lo merto anch'io.
Per te, il confesso, anch'io tremai; più amato
Da noi fu il padre, che la patria nostra:
Sì, padre, il nostro unico error fu questo.

Collatino. Ahi giovinetti miseri!... Oh infelice
Padre!...

Bruto. Ah! pur troppo voi di Bruto foste,
Più che di Roma, figli! In rio servaggio
Voi nati, ad ingannarvi io pur costretto
Dai duri nostri tempi, a forti ed alti
Liberi sensi io non potea nudrirvi,
Qual debbe un padre cittadino... O figli,
Del vostro errar cagion non altra io cerco.
Me, me, ne incolpo, ed il servir mio prisco,
E il mio tacere; e, ancorchè finto, il mio
Stesso tremar, che a tremare insegnovvi.
Ah! non è muta entro al mio cor pietade;...
Ma, in suon più fero, mi grida tremenda
Giustizia; e a dritto or la pretende Roma. —
Figli miei, figli amati, io son più assai
Infelice di voi... Deh! poichè a vostra
Scelta era pure o il tradir Roma, o a morte
Sottrarre il padre; oh ciel! perchè scordarvi,
Che a sottrar Bruto dall'infamia (sola,

Vera sua morte) a lui bastava un ferro?
Ed ei lo aveva; ed il sapean suoi figli:
Tremar potean mai quindi essi pel padre?

Collatino. Deh! per ora il dolore e l'ira alquanto
Acqueta, o Bruto: ancor, chi sa?... salvarli
Forse...

Tito. Ah! salvarmi or si vorrebbe indarno:
Non io più omai viver potrei; perduta
Ho dell'amato genitor la stima,
E l'amor, forse... Ah! non fia mai ch'io viva.
Ma il tristo esemplo mio bensì discolpi
L'innocente minor fratello; ei salvo...

Tiberio. Orrido è molto il nostro fallo, o padre;
Ma pari egli è; giusto non sei, se pari
Non ne dai pena. Il tutelar celeste
Genio di Roma espressamente or forse
Volea, che base a libertà perenne
Fosse il severo esempio nostro.

Bruto. Oh figli!...
Deh! per or basti... Il vostro egregio e vero
Pentimento sublime, a brani a brani
Lo cuor mi squarcia... Ancor, pur troppo! io sono,
Più che console, padre... Entro ogni vena
Scorrer mi sento orrido un gelo... Ah! tutto,
Tutto il mio sangue per la patria sparso
Sarà fra poco... A far rinascer Roma,
L'ultimo sangue or necessario, è il mio:
Pur ch'io liberi Roma, a voi, nè un solo
Giorno, o miei figli, io sopravviver giuro. —
Ch'io per l'ultima volta al sen vi stringa,
Amati figli;... ancora il posso... Il pianto...
Dir più omai... non mi lascia... Addio,... miei figli. —
Consol di Roma, ecco a te rendo io 'l foglio.
Sacro dovere al dì novel t'impone
Di appresentarlo a Roma tutta. I rei
Stanno affidati alla tua guardia intanto.
Teco nel foro al sorger dell'aurora
Anch'io verronne. — Or, sostener più a lungo,
No, più non posso così fera vista.

SCENA IV.

COLLATINO, TITO, TIBERIO, LITTORI.

Collatino. Necessità fatal.
Tito. Misero padre!...
Tiberio. Purchè salva sia Roma!...
Collatino. Ognun me segua.

ATTO QUINTO.

SCENA I.

POPOLO, VALERIO, SENATORI, PATRIZJ, TUTTI COLLOCATI. COLLATINO E BRUTO IN RINGHIERA.

Collatino. Romani, a voi lieto e raggiante il sole
Jer sorgea; quando appunto in simil ora
Di libertà le prime voci all'aura
Eccheggiavan per voi: nel dolor mio
Sepolto intanto, io muto stava. In questo
Orribil dì, parte tutt'altra (ahi lasso!)
Toccami in sorte, poichè a voi pur piacque
Consol gridarmi, col gran Bruto, ad una. —
Giurava ognun, (ben vel rimembra, io spero)
Giurava ognun, jeri, nel foro, ai Numi,
Di pria morir che mai tornarne al vile
Giogo dei re. Nè soli i rei Tarquinj,
Ma ogni uom, che farsi delle leggi osasse
Maggior, da voi, dal giuramento vostro
Venia proscritto. — Il credereste or voi?
Alla presenza vostra, io debbo, io primo,
Molti accusar tra i più possenti e chiari
Cittadini; che infami, empj, spergiuri,
Han contra Roma, e contro a se (pur troppo!)
Congiurato pel re.
Popolo. Pel re? Quai sono?
Quai son gl'iniqui traditori, indegni
D'esser Romani? Or via; nomali; spenti
Li vogliam tutti...

Collatino. Ah !... nell'udirne i nomi,
Forse,... chi sa ?... Nel pronunziargli, io fremo...
Più la clemenza assai, che la severa
Giustizia vostra, implorerò. Son questi
Pressochè tutti giovanetti: i mali
Tanti, e sì feri, del civil servaggio
Provato ancor, per poca età, non hanno:
E i più, cresciuti alla pestifer'ombra
Della corrotta corte, in ozio molle,
Di tirannia gustato han l'esca dolce,
Ignari appien dell'atroce suo fiele.

Popolo. Quai che pur sien, son traditor, spergiuri;
Pietà non mertan; perano: corrotti
Putridi membri di città novella,
Vuol libertà che tronchi sieno i primi.
Nomali. Udiamo...

Valerio. E noi, benchè convinti
Pur troppo omai, che alla patrizia gente
Questo delitto rio (disnor perenne!)
Si aspetta, or pure i loro nomi a prova
Noi col popol chiediamo. — Oh nobil plebe
Ad alte cose nata! oh te felice!
Tu almen della tirannide portavi
Soltanto il peso; ma la infamia e l'onta
N'erano in noi vili patrizj aggiunte
Al pondo ambíto dei mertati ferri.
Noi, più presso al tiranno; assai più schiavi,
E men dolenti d'esserlo, che voi;
Noi quindi al certo di servir più degni.
Io n'ho il presagio; a spergiurarsi i primi
Erano i nostri. — O Collatin, tel chieggo
E del senato e de' patrizj in nome;
Svela i rei, quai ch'ei sieno. Oggi de' Roma
Ad alta prova ravvisar, qual fera
Brama ardente d'onor noi tutti invada.

Popolo. Oh degni voi di miglior sorte!... Ah! voglia
Il ciel, che i pochi dal servir sedotti,
Nè di plebei nè di patrizj il nome
Abbian da noi! Chi è traditor spergiuro,
Cessò d'esser Romano.

Collatino. I rei son molti:
Ma nol son tutti a un modo. Havvene, a cui
Spiace il servaggio; e han cor gentile ed alto:
Ma da Mamilio iniquo in guise mille
Raggirati, ingannati...

Popolo. Ov'è l'infame?
Oh rabbia! ov'è?...
Collatino. Pria che sorgesser l'ombre,
Fuor delle porte io trarre il fea: che salvò
Il sacro dritto delle genti il volle,
Bench'ei colpevol fosse. Il popol giusto
Di Roma, osserva ogni diritto: è base
Di nostra sacra libertà, la fede.
Popolo. Ben festi, in vero, di sottrarre al nostro
Primo furor colui: così macchiata
Non è da noi giustizia. I Numi avremo
Con noi schierati, e la virtude: avranno
I rei tiranni a lor bandiere intorno
Il tradimento, la viltade, e l'ira
Giusta del ciel...
Valerio. Ma i lor tesori infami
Darem noi loro, affin che a danno espresso
Se ne vaglian di Roma? Assai più l'oro
Fia da temersi or dei tiranni in mano,
Che non il ferro.
Popolo. È ver; prestar non vuolsi
Tal arme a lor viltà: ma far vorremmo
Nostro perciò l'altrui? che cal dell'oro
A noi, che al fianco brando, e al petto usbergo
Di libertade abbiamo?...
Valerio. Arsi sien, arsi
Tutti i tesori dei tiranni; o assorti
Sien del Tebro fra l'onde...
Popolo. E in un perisca
Ogni memoria dei tiranni...
Valerio. E pera
Del servir nostro ogni memoria a un tempo.
Collatino. — Degno è di voi, magnanimo, il partito;
Eseguirassi il voler vostro, in breve.
Popolo. Sì: ma frattanto, e la congiura, e i nomi
Dei congiurati esponi.
Collatino. ...Oh cielo!... io tremo
Nel dar principio a sì cruda opra...
Popolo. E Bruto,
Tacito, immobil, sta?... Di pianto pregni
Par che abbia gli occhi; ancor che asciutto e fero
Lo sguardo in terra affisso ei tenga. — Or via,
Parla tu dunque, o Collatino.
Collatino. ...Oh cielo!...
Valerio. Ma che fia mai? Liberator di Roma,

Di Lucrezia marito, e consol nostro
Non sei tu, Collatino? Amico forse
Dei traditor saresti? in te pietade,
Per chi non l'ebbe della patria, senti?

Collatino. — Quando parlar mi udrete, il dolor stesso
Che il cuor mi squarcia e la mia lingua allaccia,
Diffuso in voi fia tosto: io già vi veggio,
D'orror compresi e di pietade, attoniti,
Piangenti, muti. — Apportator ne andava
Mamilio al re di questo foglio: a lui,
Pria ch'ei di Roma uscisse, io torre il fea:
E confessava il perfido, atterrito,
Che avean giurato i cittadin qui inscritti
Di aprire al re nella futura notte
Della città le porte...

Popolo. Oh tradimento!
Muojano i rei, muojano...

Valerio. Al rio misfatto
Lieve pena è la morte.

Collatino. Il fatal foglio
Da Valerio a voi tutti omai si legga.
Eccolo; il prendi: io profferir non posso
Questi nomi.

Valerio. Che veggio?... Oh fera lista!...
Di propria man scritto ha ciascun suo nome?... —
Romani, udite. — Aquilio il padre, e i sei
Figli suoi, son della congiura i capi:
Scritti son primi. Oh cielo!...

Collatino. ... A ognun di loro
Mostrato il foglio, il confessavan tutti:
Già in ceppi stanno; e a voi davanti, or ora,
Trar li vedrete.

Valerio. ... Oimè!... Seguon...

Popolo. Chi segue?
Favella.

Valerio. ... Oimè!... Creder nol posso... Io leggo...
Quattro nomi...

Popolo. Quai son? su via...

Valerio. Fratelli
Della consorte eran di Bruto...

Popolo. Oh cielo!
I Vitellj?

Collatino. Ah!... ben altri or or ne udrete.
Ad uno ad uno, a voi davante, or ora...

Valerio. Che val, ch'io dunque ad uno ad un li nomi?

E Marzj, e Ottavj, e Fabj, e tanti e tanti
Ne leggo; oimè!... Ma gli ultimi mi fanno
Raccapricciar d'orror... Di mano... il foglio...
A tal vista... mi cade...

Popolo. Oh! chi mai fieno?

Valerio. Oh ciel!... No... mai, nol credereste...

Silenzio universale.

Bruto. — I nomi
Ultimi inscritti, eran Tiberio e Tito.

Popolo. I figli tuoi?... Misero padre! Oh giorno
Infausto!...

Bruto. Oh giorno avventurato, a voi!
Bruto altri figli or non conosce in Roma,
Che i cittadini; e più nol son costoro.
Di versar tutto il sangue mio per Roma
Jeri giurai; presto a ciò far son oggi:
E ad ogni costo...

Popolo. Ahi sventurato padre!...

Silenzio universale.

Bruto. — Ma che? d'orror veggio agghiacciata, e muta
Roma intera? — per Bruto ognun tremante
Si sta? — Ma a chi più fero oggi il periglio
Sovrasta? il dite: a Bruto, o a Roma? Ognuno
Qui vuol pria d'ogni cosa, o voler debbe,
Secura far, libera, e grande Roma;
E ad ogni patto il de'. Sovrastan ceppi,
E stragi rie; per Roma il consol trema;
Quindi or tremar suoi cittadin non ponno
Per un privato padre. I molli affetti,
Ed il pianto, (che uscir da roman ciglio
Mai nel foro non puote, ove per Roma
Non si versi) racchiusi or nel profondo
Del cor si stieno i molli affetti, e il pianto. —
Io primo a voi (così il destino impera)
Dovrò mostrar, qual salda base ed alta
A perpetua città dar si convenga. —
Littori, olà; traggansi tosto avvinti
I rei nel foro. — Omai tu il sol, tu il vero
Di Roma re, popol di Marte, sei.
Fu da costor la maestà tua lesa;
Severa pena a lor si debbe; e spetta
Il vendicarti, ai consoli...[1]

[1] Bruto ammutolisce nel veder ritornare i littori coi congiurati.

SCENA II.

BRUTO E COLLATINO IN RINGHIERA. VALERIO, POPOLO, SENATORI, PATRIZJ. I CONGIURATI TUTTI IN CATENE FRA LITTORI; ULTIMI D'ESSI TITO E TIBERIO.

Popolo. Deh!. quanti,
Quanti mai fieno i traditori?... Oh cielo!
Ecco i figli di Bruto.
Collatino. Oimè!... non posso
Rattener più mie lagrime...
Bruto. — Gran giorno,
Gran giorno è questo: e memorando sempre
Sarà per Roma. — O voi, che, nata appena
La patria vera, iniquamente vili,
Tradirla osaste; a Roma tutta innanzi
Eccovi or tutti. Ognun di voi, se il puote,
Si scolpi al suo cospetto. — Ognun si tace? —
Roma e i consoli chieggono a voi stessi,
Se a voi, convinti traditor, dovuta
Sia la pena di morte? —

Silenzio universale.

Bruto. — Or dunque, a dritto,
A tutti voi morte si dà. Sentenza
Irrevocabil pronunzionne, a un grido,
Il popol re. Che più s'indugia? —

Silenzio universale.

Bruto. Oh! muto
Piange il collega mio?... tace il senato?...
Il popol tace? —
Popolo. Oh fatal punto!... Eppure
E necessaria è la lor morte, e giusta.
Tito. Sol, fra noi tutti, uno innocente or muore:
Ed è questi.
Popolo. Oh pietà! Del fratel suo,
Mirate, ei parla.
Tiberio. Ah! nol crediate: o entrambi
Siam del pari innocenti, o rei del pari:
Scritto è nel foglio, appo il suo nome, il mio.
Bruto. Niun degli inscritti in quel funesto foglio,
Innocente può dirsi. Alcun può, forse,

In suo pensiero esser men reo; ma è noto
Soltanto ai Numi il pensier nostro; e fora
Arbitrario giudizio, e ingiusto quindi,
Lo assolver rei, come il saria il dannarli,
Su l'intenzion dell'opre. Iniquo e falso
Giudizio fora; e quale a re si aspetta:
Non qual da un giusto popolo si vuole.
Popol, che solo alle tremende e sante
Leggi soggiace, al giudicar, non d'altro
Mai si preval, che della ignuda legge.

Collatino. ...Romani, è ver, fra i congiurati stanno
Questi infelici giovani; ma furo
Dal traditor Mamilio raggirati,
Delusi, avviluppati, e in error grave
Indotti. Ei lor fea credere, che il tutto
Dei Tarquinj era in preda: i loro nomi
Quindi aggiunsero anch'essi, (il credereste?)
Sol per sottrar da morte il padre...

Popolo. Oh cielo!...
E fia vero? Salvar dobbiam noi dunque
Questi duo soli...

Bruto. Oimè! che ascolto?... ah! voce
Di cittadin fia questa? Al farvi or voi
Giusti, liberi, forti, e che? per base
Una ingiustizia orribile di sangue
Porreste voi? perchè non pianga io padre,
Pianger tanti altri cittadini padri,
Figli, e fratei, fareste? alla mannaja
Da lor mertata or porgeriano il collo
Tanti e tanti altri; e n'anderiano esenti
Duo soli rei, perchè nol pajon tanto?
S'anco in fatti nol fossero, eran figli
Del consol: scritti eran di proprio pugno
Fra i congiurati: o morir tutti ei denno,
O niuno. Assolver tutti, è un perder Roma;
Salvar due soli, iniquo fia, se il pare..
Più assai che giusto, or Collatin pietoso,
Questi due discolpò, col dir che il padre
Volean salvar: forse era ver; ma gli altri
Salvar, chi il padre, chi 'l fratel, chi i figli,
Volean pur forse; e non perciò men rei
Sono, poichè perder la patria, innanzi
Che i lor congiunti, vollero. — Può il padre
Piangerne in core; ma secura debbe
Far la cittade il vero consol pria:...

Ei poscia può, dal suo immenso dolore
Vinto, cader sovra i suoi figli esangue. —
Fra poche ore il vedrete, a qual periglio
Tratti v'abbian costoro: a farci appieno
L'un l'altro forti, e in libertade immoti,
È necessario un memorando esemplo;
Crudel, ma giusto. — Ite, o littori; e avvinti
Sieno i rei tutti alle colonne; e cada
La mannaja sovr'essi. — Alma di ferro
Non ho...[1] Deh! Collatino, è questo il tempo
Di tua pietà: per me tu il resto adempi.[2]

Popolo. Oh fera vista!... Rimirar non gli osa,
Misero! il padre... Eppur, lor morte è giusta.

Bruto. — Già il supplizio si appresta. — Udito i sensi
Han del console i rei... L'orrido stato
Mirate or voi, del padre... Ma, già in alto
Stan le taglienti scuri... Oh ciel! partirmi
Già sento il cor... Farmi del manto è forza
Agli occhi un velo... Ah! ciò si doni al padre...
Ma voi, fissate in lor lo sguardo: eterna,
Libera sorge or da quel sangue Roma.

Collatino. Oh sovrumana forza!...

Valerio. Il padre, il Dio
Di Roma, è Bruto...

Popolo. È il Dio di Roma...

Bruto. Io sono
L'uom più infelice che sia nato mai.[3]

[1] Bruto cade seduto, e rivolge gli occhi dallo spettacolo.
[2] Collatino fa disporre in ordine e legare i congiurati ai pali.
[3] Cade il sipario, stando i littori in procinto di ferire i congiurati.

MIRRA.

ALLA NOBIL DONNA

LA SIGNORA CONTESSA

LUISA STOLBERG D'ALBANIA.

Vergognando talor che ancor si taccia,
Donna, per me l'almo tuo nome in fronte
Di queste omai già troppe, e a te ben conte
Tragedie, ond'io di folle avrommi taccia;
Or vo' qual d'esse meno a te dispiaccia
Di te fregiar: benchè di tutte il fonte
Tu sola fossi; e il viver mio non conte,
Se non dal dì che al viver tuo si allaccia.
Della figlia di Ciniro infelice
L'orrendo a un tempo ed innocente amore,
Sempre da' tuoi begli occhi il pianto elíce:
Prova emmi questa, che al mio dubbio core
Tacitamente imperïosa dice;
Ch'io di MIRRA *consacri a te il dolore.*

VITTORIO ALFIERI.

PERSONAGGI.

CINIRO.	EURICLÉA.
CECRI.	CORO.
MIRRA.	SACERDOTI.
PERÉO.	POPOLO.

Scena, la Reggia in Cipro.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

CECRI, EURICLEA.

Cecri. Vieni, o fida Euricléa: sorge ora appena
L'alba; e sì tosto a me venir non suole
Il mio consorte. Or, della figlia nostra
Misera tanto, a me narrar puoi tutto.
Già l'afflitto tuo volto, e i mal repressi
Tuoi sospiri, mi annunziano...

Euriclea. Oh regina!...
Mirra infelice, strascina una vita
Peggio assai d'ogni morte. Al re non oso
Pinger suo stato orribile: mal puote
Un padre intender di donzella il pianto;
Tu madre, il puoi. Quindi a te vengo; e prego
Che udir mi vogli.

Cecri. È ver, ch'io da gran tempo
Di sua rara beltà languire il fiore
Veggo: una muta, una ostinata ed alta
Malinconia mortale appanna in lei
Quel sì vivido sguardo: e, piangesse ella!...
Ma, innanzi a me, tacita stassi; e sempre
Pregno ha di pianto, e asciutto sempre ha il ciglio.
E invan l'abbraccio; e le chieggo, e richieggo,
Invano ognor, che il suo dolor mi sveli:
Niega ella il duol; mentre di giorno in giorno
Io dal dolor strugger la veggio.

Euriclea. A voi
Ella è di sangue figlia; a me, d'amore;
Ch'io, ben sai, l'educava: ed io men vivo
In lei soltanto; e il quarto lustro è quasi
A mezzo già, che al seno mio la stringo
Ogni dì fra mie braccia... Ed or, fia vero,
Che a me, cui tutti i suoi pensier solea,
Tutti affidar fin da bambina, or chiusa

A me pure si mostri? E s'io le parlo
Del suo dolore, anco a me il niega, e insiste,
E contra me si adira... Ma pur, meco
Spesso, malgrado suo, prorompe in pianto.

Cecri. Tanta mestizia, in quel cor giovenile,
Io da prima credea, che figlia fosse
Del dubbio, in cui su la vicina scelta
D'uno sposo ella stavasi. I più prodi
D'Asia e di Grecia principi possenti,
A gara tutti concorreano in Cipro,
Di sua bellezza al grido: e appien per noi
Donna di se quanto alla scelta ell'era.
Turbamento non lieve in giovin petto
Dovean recare i varj, e ignoti, e tanti
Affetti. In questo, ella il valor laudava;
I dolci modi, in quello: era di regno
Maggiore l'un; con maestà beltade
Era nell'altro somma: e qual piaceva
Più agli occhi suoi, forse temea che al padre
Piacesse meno. Io, come madre e donna,
So qual battaglia in cor tenero e nuovo
Di donzelletta timida destarsi
Per tal dubbio dovea. Ma, poichè tolta
Ogni contesa ebbe Peréo, di Epíro
L'erede; a cui, per nobiltà, possanza,
Valor, beltade, giovinezza e senno,
Nullo omai si agguagliava; allor che l'alta
Scelta di Mirra a noi pur tanto piacque;
Quando in se stessa compiacersen ella
Lieta dovea; più forte in lei tempesta
Sorger vediamo, e più mortale angoscia
La travaglia ogni dì?... Squarciar mi sento
A brani a brani a una tal vista il core.

Euriclea. Deh, scelto pur non avesse ella mai!
Dal giorno in poi, sempre il suo mal più crebbe:
E questa notte, ch'ultima precede
L'alte sue nozze, (oh cielo!) a lei la estrema
Temei non fosse di sua vita. — Io stava
Tacitamente immobil nel mio letto,
Che dal suo non è lungi; e, intenta sempre
Ai moti suoi, pur di dormir fea vista:
Ma, mesi e mesi son, da ch'io la veggo
In tal martír, che dal mio fianco antico
Fugge ogni posa. Io del benigno Sonno,
Infra me tacitissima, l'aíta

Per la figlia invocava: ei più non stende
Da molte e molte notti l'ali placide
Sovr'essa. — I suoi sospiri eran da prima
Sepolti quasi; eran pochi; eran rotti:
Poi (non udendomi ella) in sì feroce
Piena crescean, che al fin, contro sua voglia,
In pianto dirottissimo, in singhiozzi
Si cangiavano, ed anco in alte strida.
Fra il lagrimar, fuor del suo labro usciva
Una parola sola: « Morte... morte; »
E in tronchi accenti spesso la ripete.
Io balzo in piedi; a lei corro, affannosa:
Ella, appena mi vede, a mezzo taglia
Ogni sospiro, ogni parola e pianto;
E, in sua regal fierezza ricomposta,
Meco adirata quasi, in salda voce
Mi dice: « A che ne vieni? or via, che vuoi?... »
Io non potea risponderle; io piangeva,
E l'abbracciava, e ripiangeva... Al fine
Riebbi pur lena, e parole. Oh! come
Io la pregai, la scongiurai, di dirmi
Il suo martír, che, rattenuto in petto,
Me pur con essa uccideria!... Tu madre,
Con più tenero e vivo amor parlarle
Non potevi, per certo. — Ella il sa bene,
S'io l'amo; ed anche, al mio parlar, di nuovo
Gli occhi al pianto schiudeva, e mi abbracciava,
E con amor mi rispondea. Ma, ferma
Sempre in negar, dicea; ch'ogni donzella,
Per le vicine nozze, alquanto è oppressa
Di passeggera doglia; e a me il comando
Di tacervelo dava. Ma il suo male
Sì radicato è addentro, egli è tant'oltre,
Ch'io tremante a te corro; e te scongiuro
Di far sospender le sue nozze: a morte
Va la donzella, accertati. — Sei madre;
Nulla più dico.

Cecri. ...Ah!... pel gran pianto,... appena...
Parlar poss'io. — Che mai, ch'esser può mai?...
Nella sua etade giovanil, non altro
Martíre ha loco, che d'amor martíre.
Ma, s'ella accesa è di Peréo, da lei
Spontanea scelto, onde il lamento, or ch'ella
Per ottenerlo sta? se in sen racchiude
Altra fiamma, perchè scegliea fra tanti

Ella stessa Peréo?

Euriclea. ...D'amor non nasce
Il disperato dolor suo; tel giuro.
Da me sempr'era custodita; e il core
A passïon nessuna aprir potea,
Ch'io nol vedessi. E a me lo avria pur detto;
A me, cui tiene (è ver) negli anni madre,
Ma in amore, sorella. Il volto, e gli atti,
E i suoi sospiri, e il suo silenzio, ah! tutto
Mel dice assai, ch'ella Peréo non ama.
Tranquilla almen, se non allegra, ella era
Pria d'aver scelto: e il sai quanto indugiasse
A sceglierè. Ma pur, null'uomo al certo
Pria di Peréo le piacque: è ver, che parve
Ella il chiedesse, perchè elegger uno
Era, o il credea, dovere. Ella non l'ama;
A me ciò pare: eppur, qual altro amarne
A paragon del gran Peréo potrebbe?
D'alto cor la conosco; in petto fiamma,
Ch'alta non fosse, entrare a lei non puote.
Ciò ben poss'io giurar: l'uom ch'ella amasse,
Di regio sangue ei fora; altro non fora.
Or qual ve n'ebbe qui, ch'ella a sua posta
Far non potesse di sua man felice?
D'amor non è dunque il suo male. Amore,
Benchè di pianto e di sospir si pasca,
Pur lascia ei sempre un non so che di speme,
Che in fondo al cor traluce; ma di speme
Raggio nessuno a lei si affaccia: è piaga
Insanabil la sua; pur troppo!... Ah! morte,
Ch'ella ognor chiama, a me deh pria venisse!
Almen, così, struggersi a lento fuoco
Non la vedrei!...

Cecri. Tu mi disperi... Ah! queste
Nozze non vo', se a noi pur toglier ponno
L'unica figlia... Or va; presso lei torna;
E non le dir che favellato m'abbi.
Colà verrò, tosto che asciutto il ciglio
Io m'abbia, e in calma ricomposto il volto.

Euriclea. Deh! tosto vieni. Io torno a lei; mi tarda
Di rivederla. Oh ciel! chi sa, se mentre
Io così a lungo teco favellava,
Chi sa, se nel feroce impeto stesso
Di dolor non ricadde? Oh! qual pietade
Mi fai tu pur, misera madre!... Io volo;

Deh! non tardare; or, quanto indugi meno,
Più ben farai...

Cecri. Se l'indugiar mi costi,
Pensar tu il puoi: ma in tanto insolit'ora
Nè appellarla vogl'io, nè a lei venirne,
Nè turbata mostrarmele. Non vuolsi
In essa incuter nè timor, nè doglia:
Tanto è pieghevol, timida, e modesta,
Che nessun mezzo è mai benigno troppo,
Con quella nobil indole. Su, vanne;
E posa in me, come in te sola io poso.

SCENA II.

CECRI.

Ma, che mai fia? già l'anno or volge quasi,
Ch'io con lei mi consumo; e neppur traccia
Della cagion del suo dolor ritrovo! —
Di nostra sorte i Numi invidi forse,
Torre or ci von sì rara figlia, a entrambi
I genitor solo conforto e speme?
Era pur meglio il non darcela, o Numi.
Venere, o tu, sublime Dea di questa
A te devota isola sacra, a sdegno
La sua troppa beltà forse ti muove?
Forse quindi al par d'essa in fero stato
Me pur riduci? Ah! la mia troppa e stolta
Di madre amante baldanzosa gioja,
Tu vuoi ch'io sconti in lagrime di sangue...

SCENA III.

CINIRO, CECRI.

Ciniro. Non pianger, donna. Udito in breve ho il tutto;
Euricléa di svelarmelo costrinsi.
Ah! mille volte pria morir vorrei,
Che all'adorata nostra unica figlia
Far forza io mai. Chi pur creduto avrebbe
Che trarla a tal dovessero le nozze
Chieste da lei? Ma, rompansi. La vita
Nulla mi cal, nulla il mio regno, e nulla
La gloria mia pur anco, ov'io non vegga
Felice appien la nostra unica prole.

Cecri. Eppur, volubil mai Mirra non era.

Vedemmo in lei preceder gli anni il senno;
Saggia ogni brama sua; costante, intensa
Nel prevenir le brame nostre ognora.
Ben ella il sa, se di sua nobil scelta
Noi ci estimiam beati: ella non puote
Quindi, no mai, pentirsene.

Ciniro. Ma pure,
S'ella in cor sen pentisse? — Odila, o donna:
Tutti or di madre i molli affetti adopra
Con lei; fa ch'ella al fine il cor ti schiuda,
Sin che n'è tempo. Io t'apro il mio frattanto;
E dico, e giuro, che il pensier mio primo
È la mia figlia. È ver, che amico farmi
D'Epíro il re mi giova: e il giovinetto
Peréo suo figlio, alla futura spene
D'alto reame, un altro pregio aggiunge,
Agli occhi miei maggiore. Indole umana,
E cuor, non men che nobile, pietoso
Ei mostra. Acceso, in oltre, assai lo veggio
Di Mirra. — A far felice la mia figlia,
Scer non potrei più degno sposo io mai;
Certo egli è di sue nozze; in lui, nel padre,
Giusto saria lo sdegno, ove la data
Fe si rompesse; e a noi terribil anco
Esser può l'ira loro: ecco ragioni
Molte, e possenti, d'ogni prence agli occhi;
Ma nulle ai miei. Padre, mi fea natura;
Il caso, re. Ciò che ragion di stato
Chiaman gli altri miei pari, e a cui son usi
Pospor l'affetto natural, non fia
Nel mio paterno seno mai bastante
Contra un solo sospiro della figlia.
Di sua sola letizia esser poss'io,
Non altrimenti, lieto. Or va; gliel narra;
E dille in un, che a me spiacer non tema,
Nel discoprirmi il vero: altro non tema,
Che di far noi con se stessa infelici.
Frattanto udir vo' da Peréo, con arte,
Se riamato egli s'estima; e il voglio
Ir preparando a ciò che a me non meno
Dorria, che a lui. Ma pur, se il vuole il fato,
Breve omai resta ad arretrarci l'ora.

Cecri. Ben parli: io volo a lei. — Nel dolor nostro,
Gran sollievo mi arreca il veder, ch'uno
Voler concorde, e un amor solo, è in noi.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

CINIRO, PEREO.

Pereo. Eccomi a' cenni tuoi. Lontana molto,
Spero, o re, non è l'ora in cui chiamarti
Padre amato potrò...

Ciniro. Peréo, m'ascolta. —
Se te stesso conosci, assai convinto
Esser tu dei, quanta e qual gioja arrechi
A un padre amante d'unica sua figlia
Genero averti. Infra i rivali illustri,
Che gareggiavan teco, ove uno sposo
Voluto avessi a Mirra io stesso scerre,
Senza pur dubitar, te scelto avria.
Quindi, eletto da lei, se caro io t'abbia
Doppiamente, tu il pensa. Eri tu il primo
Di tutti in tutto, a senno altrui; ma al mio,
Più che pel sangue e pel paterno regno,
Primo eri, e il sei, per le ben altre doti
Tue veramente, onde maggior saresti
D'ogni re sempre, anco privato...

Pereo. Ah! padre...
(Già d'appellarti di un tal nome io godo)
Padre, il più grande, anzi il mio pregio solo,
È di piacerti. I detti tuoi mi attento
Troncar; perdona: ma mie laudi tante,
Pria di mertarle, udir non posso. Al core
Degno sprone sarammi il parlar tuo,
Per farmi io quale or tu mi credi, o brami.
Sposo a Mirra, e tuo genero, d'ogni alto
Senso dovizia aver degg'io: ne accetto
Da te l'augurio.

Ciniro. Ah! qual tu sei, favelli. —
E perchè tal tu sei, quasi a mio figlio
Io parlarti ardirò. — Di vera fiamma
Ardi, il veggo, per Mirra; e oltraggio grave
Ti farei, dubitandone. Ma,... dimmi;...

Se indiscreto il mio chieder non è troppo,...
Sei parimente riamato?

Pereo. ...Io nulla
Celar ti debbo. — Ah! riamarmi, forse
Mirra il vorrebbe, e par nol possa. In petto
Già n'ebbi io speme; e ancor lo spero; o almeno,
Io men lusingo. Inesplicabil cosa,
Certo, è il contegno, in ch'ella a me si mostra.
Ciniro, tu, benchè sii padre, ancora
Vivi ne' tuoi verdi anni, e amor rimembri:
Or sappi, ch'ella a me sempre tremante
Viene, ed a stento a me si accosta; in volto
D'alto pallor si pinge; de' begli occhi
Dono a me mai non fa; dubbj, interrotti,
E pochi accenti in mortal gelo involti
Muove; nel suolo le pupille, sempre
Di pianto pregne, affigge; in doglia orrenda
Sepolta è l'alma; illanguidito il fiore
Di sua beltà divina: — ecco il suo stato.
Pur, di nozze ella parla; ed or diresti
Ch'ella stessa le brama, or che le abborre
Più assai che morte; or ne assegna ella il giorno,
Or lo allontana. S'io ragion le chieggo
Di sua tristezza, il labro suo la niega;
Ma di dolor pieno, e di morte, il viso
Disperata la mostra. Ella mi accerta,
E rinnuova ogni dì, che sposo vuolmi;
Ch'ella m'ami, nol dice; alto, sublime,
Finger non sa il suo core. Udirne il vero
Io bramo e temo a un tempo: io 'l pianto affreno;
Ardo, mi struggo, e dir non l'oso. Or voglio
Di sua mal data fede io stesso sciorla;
Or vo' morir, che perder non la posso;
Nè, senza averne il core, io possederla
Vorrei... Me lasso!... ah! non so ben s'io viva,
O muoja omai. — Così, racchiusi entrambi,
E di dolor, benchè diverso, uguale
Ripieni l'alma, al dì fatal siam giunti,
Che irrevocabil oggi ella pur volle
All'imenéo prefiggere... Deh! fossi
Vittima almen di dolor tanto io solo!

Ciniro. Pietà mi fai, quanto la figlia... Il tuo
Franco e caldo parlare un'alma svela
Umana ed alta: io ti credea ben tale;
Quindi men franco non mi udrai parlarti. —

Per la mia figlia io tremo. Il duol d'amante
Divido io teco; ah! prence, il duol di padre
Meco dividi tu. S'ella infelice
Per mia cagion mai fosse!... È ver, che scelto
Ella t'ha sola; è ver, che niun l'astringe...
Ma, se pur onta, o timor di donzella...
Se Mirra, in somma, a torto or si pentisse?...

Pereo. Non più; t'intendo. Ad amator, qual sono,
Appresentar puoi tu l'amato oggetto
Infelice per lui? ch'io me pur stimi
Cagion, benchè innocente, de' suoi danni,
E ch'io non muoja di dolore? — Ah! Mirra
Di me, del mio destino, omai sentenza
Piena pronunzi: e s'or Peréo le incresce,
Senza temenza il dica: io non pentito
Sarò perciò di amarla. Oh! lieta almeno
Del mio pianger foss'ella!... A me fia dolce
Anco il morir, pur ch'ella sia felice.

Ciniro. Peréo, chi udirti senza pianger puote?...
Cor, nè il più fido, nè in più fiamma acceso
Del tuo, non v'ha. Deh! come a me l'apristi,
Così il dischiudi anco alla figlia: udirti,
E non ti aprire anch'ella il cor, son certo,
Che nol potrà. Non la cred'io pentita;
(Chi il fora, conoscendoti?) ma trarle
Potrai dal petto la cagion tu forse
Del nascosto suo male. — Ecco, ella viene;
Ch'io appellarla già fea. Con lei lasciarti
Voglio; ritegno al favellar d'amanti
Fia sempre un padre. Or, prence, appien le svela
L'alto tuo cor che ad ogni cor fa forza.

SCENA II.

MIRRA, PEREO.

Mirra. Ei con Peréo mi lascia?... Oh rio cimento!
Vieppiù il cor mi si squarcia...

Pereo. È sorto, o Mirra,
Quel giorno al fin, quel che per sempre appieno
Far mi dovria felice, ove tu il fossi.
Di nuzïal corona ornata il crine,
Lieto ammanto pomposo, è ver, ti veggo:
Ma il tuo volto, e i tuoi sguardi, e i passi, e ogni atto,
Mestizia è in te. Chi della propria vita

T'ama più assai, non può mirarti, o Mirra,
A nodo indissolubile venirne
In tale aspetto. È questa l'ora, è questa,
Che a te non lice più ingannar te stessa,
Nè altrui. Del tuo martír (qual ch'ella sia)
O la cagion dei dirmi, o al men dei dirmi,
Che in me non hai fidanza niuna; e ch'io
Mal rispondo a tua scelta, e che pentita
Tu in cor ne sei. Non io di ciò terrommi
Offeso, no; ben di mortal cordoglio
Pieno ne andrò. Ma, che ti cale in somma
Il disperato duol d'uom che niente ami,
E poco estimi? A me rileva or troppo
Il non farti infelice. — Ardita, e franca
Parlami, dunque. — Ma, tu immobil taci?...
Disdegno e morte il tuo silenzio spira...
Chiara è risposta il tuo tacer: mi abborri;
E dir non l'osi... Or, la tua fe riprendi
Dunque: dagli occhi tuoi per sempre a tormi
Tosto mi appresto, poichè oggetto io sono
D'orror per te... Ma, s'io pur dianzi l'era,
Come mertai tua scelta? e s'io il divenni
Dopo, deh! dimmi; in che ti spiacqui?

Mirra. ...Oh prence!..
L'amor tuo troppo il mio dolor ti pinge
Fero più assai, ch'egli non è. L'accesa
Tua fantasia ti spinge oltre ai confini
Del vero. Io taccio al tuo parlar novello;
Qual maraviglia? inaspettate cose
Odo, e non grate; e, dirò più, non vere:
Che risponder poss'io? — Questo alle nozze
È il convenuto giorno; io presta vengo
A compierle; e di me dubita intanto
Il da me scelto sposo? È ver, ch'io forse
Lieta non son, quanto il dovria chi raro
Sposo ottiene, qual sei: ma spesse volte
La mestizia è natura; e mal potrebbe
Darne ragion chi in sè l'acchiude: e spesso
Quell'ostinato interrogar d'altrui,
Senza chiarirne il fonte, in noi l'addoppia.

Perco. T'incresco; il veggo a espressi segni. Amarmi,
Io sapea che nol puoi; lusinga stolta
Nell'infermo mio core entrata m'era,
Che tu almen non mi odiassi: in tempo ancora,
Per la tua pace e per la mia, mi avveggio

Ch'io m'ingannava. — In me non sta (pur troppo!)
Il far che tu non m'odj: ma in me solo
Sta, che tu non mi spregi. Omai disciolta,
Libera sei d'ogni promessa fede.
Contro tua voglia invan l'attieni: astretta,
Non dai parenti, e men da me; da falsa
Vergogna, il sei. Per non incorrer taccia
Di volubil, tu stessa, a te nemica,
Vittima farti del tuo error vorresti:
E ch'io lo soffra, speri? Ah! no. — Ch'io t'amo,
E ch'io forse mertavati, tel debbo
Provare or, ricusandoti...

Mirra. Tu godi
Di vieppiù disperarmi... Ah! come lieta
Poss'io parer, se l'amor tuo non veggo
Mai di me pago, mai? Cagion poss'io
Assegnar di un dolor, che in me supposto
È in gran parte? e che pur, se in parte è vero,
Origin forse altra non ha, che il nuovo
Stato a cui mi avvicino; e il dover tormi
Dai genitori amati; e il dirmi: « Ah! forse
« Non li vedrai mai più;... » l'andarne a ignoto
Regno; il cangiar di cielo;... e mille e mille
Altri pensier, teneri tutti, e mesti;
E tutti al certo, più ch'a ogni altro, noti
All'alto tuo gentile animo umano! —
Io, data a te spontanea mi sono:
Nè men pento; tel giuro. Ove ciò fosse,
A te il direi: te sovra tutti estimo:
Nè asconder cosa a te potrei,... se pria
Non l'ascondessi anco a me stessa. Or prego;
Chi m'ama il più, di questa mia tristezza
Il men mi parli, e svanirà, son certa.
Dispregierei me stessa, ove pur darmi
Volessi a te, non ti apprezzando: e come
Non apprezzarti?... Ah! dir ciò ch'io non penso,
Nol sa il mio labro: e pur tel dice, e giura,
Ch'esser mai d'altri non vogl'io, che tua.
Che ti poss'io più dire?

Pereo. ... Ah! ciò che dirmi
Potresti, e darmi vita, io non l'ardisco
Chiedere a te. Fatal domanda! il peggio
Fia l'averne certezza. — Or, d'esser mia
Non sdegni adunque? e non ten penti? e nullo
Indugio omai?...

Mirra. No; questo è il giorno; ed oggi
Sarò tua sposa. — Ma, doman le vele
Daremo ai venti, e lascerem per sempre
Dietro noi queste rive.

Pereo. Oh! che favelli?
Come or sì tosto da te stessa affatto
Discordi? Il patrio suol, gli almi parenti,
Tanto t'incresce abbandonare; e vuoi
Ratta così, per sempre?...

Mirra. Il vo';... per sempre
Abbandonarli;... e morir... di dolore...

Pereo. Che ascolto? Il duol ti ha pur tradita;... e muovi
Sguardi e parole disperate. Ah! giuro,
Ch'io non sarò del tuo morir stromento;
No, mai; del mio bensì...

Mirra. Dolore immenso
Mi tragge, è ver... Ma no, nol creder. — Ferma
Sto nel proposto mio. — Mentre ho ben l'alma
Al dolor preparata, assai men crudo
Mi fia il partir: sollievo in te...

Pereo. No, Mirra:
Io la cagione, io 'l son (benchè innocente)
Della orribil tempesta, onde agitato,
Lacerato è il tuo core. — Omai vietarti
Sfogo non vo', col mio importuno aspetto. —
Mirra, o tu stessa ai genitori tuoi
Mezzo alcun proporrai, che te sottragga
A sì infausti legami; o udrai da loro
Oggi tu di Peréo l'acerba morte.

SCENA III.

MIRRA.

Deh! non andarne ai genitori... Ah! m'odi...
Ei mi s'invola... — Oh ciel! che dissi? Ah! tosto
Ad Euricléa, si voli: nè un istante
Io rimaner vo' sola con me stessa...

SCENA IV.

EURICLEA, MIRRA.

Euriclea. Ove sì ratti i passi tuoi rivolgi,
O mia dolce figliuola?

Mirra. Ove conforto,
Se non in te, ritrovo?... A te venía...
Euriclea. Io da lungi osservandoti mi stava.
Mai non ti posso abbandonare, il sai:
E mel perdoni; spero. Uscir turbato
Quinci ho visto Peréo; te da più grave
Dolore oppressa io trovo: ah! figlia; almeno
Liberamente il tuo pianto abbia sfogo
Entro il mio seno.
Mirra. Ah! sì; cara Euricléa,
Io posso teco, almeno pianger... Sento
Scoppiarmi il cor dal pianto rattenuto...
Euriclea. E in tale stato, o figlia, ognor venirne
All'imenéo persisti?
Mirra. Il dolor pria
Ucciderammi, spero... Ma no; breve
Fia troppo il tempo;... ucciderammi poscia,
Ed in non molto... Morire, morire,
Null'altro io bramo;... e sol morire, io merto.
Euriclea. — Mirra, altre furie il giovenil tuo petto
Squarciar non ponno in sì barbara guisa,
Fuor che furie d'amor...
Mirra. Ch'osi tu dirmi?
Qual ria menzogna?...
Euriclea. Ah! non crucciarti, prego,
Contro a me, no. Già da gran tempo io 'l penso:
Ma se tanto ti spiace, a te più dirlo
Non mi ardirò. Deh! pur che almen tu meco
La libertà del piangere conservi!
Nè so ben, s'io mel creda; anzi, alla madre
Io fortemente lo negai pur sempre...
Mirra. Che sento? oh ciel! ne sospettava forse
Anch'essa?...
Euriclea. E chi in veder giovin donzella
In tanta doglia, la cagion non stima
Esserne amore? Ah! il tuo dolor pur fosse
D'amor soltanto! alcun rimedio almeno
Vi avrebbe. — In questo crudel dubbio immersa
Già da gran tempo io stando, all'ara un giorno
Io ne venía della sublime nostra
Venere diva; e con lagrime, e incensi,
E caldi preghi, e invaso cor, prostrata
Innanzi al santo simulacro, il nome
Tuo pronunziava...
Mirra. Oimè! Che ardir? che festi?

Venere?... Oh ciel!... contro di me... Lo sdegno
Della implacabil Dea... Che dico?... Ahi lassa!...
Inorridisco,... tremo...

Euriclea. È ver, mal feci:
La Dea sdegnava i voti miei; gl'incensi
Ardeano a stento, e in giù ritorto il fumo
Sovra il canuto mio capo cadeva.
Vuoi più? gli occhi alla immagine tremanti
Alzar mi attento, e da' suoi piè mi parve
Con minacciosi sguardi me cacciasse,
Orribilmente di furore accesa,
La Diva stessa. Con tremuli passi,
Inorridita, esco del tempio... Io sento
Dal terrore arricciarmisi di nuovo,
In ciò narrar, le chiome.

Mirra. E me pur fai
Rabbrividire, inorridir. Che osasti?
Nullo omai de' celesti, e men la Diva
Terribil nostra, è da invocar per Mirra.
Abbandonata io son dai Numi; aperto
È il mio petto all'Erinni; esse v'han sole
Possanza, e seggio. — Ah! se riman pur l'ombra
Di pietà vera in te, fida Euricléa,
Tu sola il puoi, trammi d'angoscia: è lento,
È lento troppo, ancor che immenso, il duolo.

Euriclea. Tremar mi fai... Che mai poss'io?

Mirra. ...Ti chieggo
Di abbrevïar miei mali. A poco a poco
Strugger tu vedi il mio misero corpo;
Il mio languir miei genitori uccide;
Odïosa a me stessa, altrui dannosa,
Scampar non posso: amor, pietà verace,
Fia 'l procacciarmi morte; a te la chieggio...

Euriclea. Oh cielo!... a me?... Mi manca la parola,...
La lena,... i sensi...

Mirra. Ah! no; davver non m'ami.
Di pietade magnanima capace
Il tuo senile petto io mal credea...
Eppur, tu stessa, ne' miei teneri anni,
Tu gli alti avvisi a me insegnavi: io spesso
Udìa da te, come antepor l'uom debba
Alla infamia la morte. Oimè! che dico?... —
Ma tu non m'odi?... Immobil,... muta,... appena
Respiri! oh cielo!... Or, che ti dissi? io cieca
Dal dolore,... nol so: deh! mi perdona;

Deh! madre mia seconda, in te ritorna.

Euriclea. ...Oh figlia! oh figlia!... A me la morte chiedi?
La morte a me?

Mirra. Non reputarmi ingrata;
Nè che il dolor de' mali miei mi tolga
Di que' d'altrui pietade. — Estinta in Cipro
Non vuoi vedermi? in breve udrai tu dunque,
Ch'io nè pur viva pervenni in Epíro.

Euriclea. Alle orribili nozze andarne invano
Presumi adunque. Ai genitori il tutto
Corro a narrar...

Mirra. Nol fare, o appien tu perdi
L'amor mio: deh! nol far; ten prego: in nome
Del tuo amor, ti scongiuro. — A un cor dolente
Sfuggon parole, a cui badar non vuolsi. —
Bastante sfogo (a cui concesso il pari
Non ho giammai) mi è stato il pianger teco;
E il parlar di mia doglia: in me già quindi
Addoppiato è il coraggio. — Omai poch'ore
Mancano al nuzïal rito solenne:
Statti al mio fianco sempre: andiamo: e intanto,
Nel necessario alto proposto mio
Il vieppiù raffermarmi, a te si aspetta.
Tu del tuo amor più che materno, e a un tempo
Giovar mi dei del fido tuo consiglio.
Tu dei far sì, ch'io saldamente afferri
Il partito, che solo orrevol resta.

ATTO TERZO.

SCENA I.

CINIRO, CECRI.

Cecri. Dubbio non v'ha; benchè non sia per anco
Venuto a noi Peréo, scontento appieno
Fu dei sensi di Mirra. Ella non l'ama;
Certezza io n'ebbi; e andando ella a tai nozze,
Corre (pur troppo!) ad infallibil morte.

Ciniro. Or, per ultima prova, udiam noi stessi
Dal di lei labro il vero. In nome tuo
Ingiunger già le ho fatto, che a te venga.

Nessun di noi forza vuol farle, insomma:
Quanto l'amiamo, il sa ben ella, a cui
Non siam men cari noi. Ch'ella omai chiuda
In ciò il suo core a noi, del tutto parmi
Impossibile; a noi, che di noi stessi,
Non che di se, la femmo arbitra e donna.

Cecri. Ecco, ella viene: oh! mi par lieta alquanto;
E più franco il suo passo... Ah! pur tornasse
Qual era! al sol riapparirle in volto
Anco un lampo di gioja, in vita io tosto
Ritornata mi sento.

SCENA II.

MIRRA, CECRI, CINIRO.

Cecri. Amata figlia,
Deh! vieni a noi; deh! vieni.

Mirra. Oh ciel! che veggo?
Anco il padre!...

Ciniro. T'inoltra, unica nostra
Speranza e vita; inoltrati secura;
E non temere il mio paterno aspetto,
Più che non temi della madre. A udirti
Siam presti entrambi. Or, del tuo fero stato
Se disverlarne la cagion ti piace,
Vita ci dai; ma, se il tacerla pure
Più ti giova o ti aggrada, anco tacerla,
Figlia, tu puoi; che il tuo piacer fia il nostro.
Ad eternare il marital tuo nodo
Manca omai sola un'ora; il tien ciascuno
Per certa cosa: ma, se pur tu fossi
Cangiata mai; se t'increscesse al core
La data fe; se la spontanea tua
Libera scelta or ti spiacesse; ardisci,
Non temer cosa al mondo, a noi la svela.
Non sei tenuta a nulla; e noi primieri
Te ne sciogliam, noi stessi; e, di te degno,
Generoso ti scioglie anche Peréo.
Nè di leggiera vorrem noi tacciarti:
Anzi, creder ci giova che maturi
Pensier novelli a ciò ti astringan ora.
Da cagion vile esser non puoi tu mossa:
L'indole nobil tua, gli alti tuoi sensi,
E l'amor tuo per noi, ci è noto il tutto:

Di te, del sangue tuo cosa non degna,
Nè pur pensarla puoi. Tu dunque appieno
Adempi il voler tuo; purchè felice
Tu torni, e ancor di tua letizia lieti
Tuoi genitor tu renda. Or, qual ch'ei sia
Questo presente tuo voler, lo svela,
Come a fratelli, a noi.

Cecri. Deh! sì: tu il vedi;
Nè dal materno labro udisti mai
Più amoroso, più tenero, più mite
Parlar, di questo.

Mirra. ...Havvi tormento al mondo,
Che al mio si agguagli?...

Cecri. Ma che fia? tu parli
Sospirando infra te?

Ciniro. Lascia, deh! lascia,
Che il tuo cor ci favelli: altro linguaggio
Non adopriam noi teco. — Or via; rispondi.

Mirra. ...Signor...

Ciniro. Tu mal cominci: a te non sono
Signor; padre son io: puoi tu chiamarmi
Con altro nome, o figlia?

Mirra. O Mirra, è questo
L'ultimo sforzo. — Alma, coraggio...

Cecri. Oh cielo!
Pallor di morte in volto...

Mirra. A me?...

Ciniro. Ma donde,
Donde il tremar? del padre tuo?...

Mirra. Non tremo...
Parmi;... od almen, non tremerò più omai,
Poichè ad udirmi or sì pietosi state. —
L'unica vostra, e troppo amata figlia
Son io, ben so. Goder d'ogni mia gioja,
E v'attristar d'ogni mio duol vi veggo;
Ciò stesso il duol mi accresce. Oltre i confini
Del natural dolore il mio trascorre;
Invan lo ascondo; e a voi vorrei pur dirlo,...
Ove il sapessi io stessa. Assai già pria,
Ch'io fra 'l nobile stuol de' proci illustri
Peréo scegliessi, in me cogli anni sempre
La fatal mia tristezza orrida era ita
Ogni dì più crescendo. Irato un Nume,
Implacabile, ignoto, entro al mio petto
Si alberga; e quindi, ogni mia forza è vana

Contro alla forza sua... Credilo, o madre;
Forte, assai forte (ancor ch'io giovin sia)
Ebbi l'animo, e l'ho: ma il debil corpo,
Egro ei soggiace;... e a lenti passi in tomba
Andar mi sento... — Ogni mio poco e rado
Cibo, mi è tosco: ognor mi sfugge il sonno;
O con fantasmi di morte tremendi,
Più che il vegliar, mi dan martíro i sogni:
Nè dì, nè notte, io non trovo mai pace,
Nè riposo, nè loco. Eppur sollievo
Nessuno io bramo; e stimo, e aspetto, e chieggo,
Come rimedio unico mio, la morte.
Ma, per più mio supplicio, co' suoi lacci
Viva mi tien natura. Or me compiango,
Or me stessa abborrisco: e pianto, e rabbia,
E pianto ancora... È la vicenda questa,
Incessante, insoffribile, feroce,
In cui miei giorni infelici trapasso. —
Ma che?... voi pur dell'orrendo mio stato
Piangete?... Oh madre amata!... entro il tuo seno
Ch'io, suggendo tue lagrime, conceda
Un breve sfogo anco alle mie!...

Cecri. Diletta
Figlia, chi può non piangere al tuo pianto?...

Ciniro. Squarciare il cor mi sento da' suoi detti...
Ma in somma pur, che far si dee?...

Mirra. Ma in somma,
(Deh! mel credete) in mio pensier non cadde
Mai di attristarvi, nè di trarvi a vana
Pietà di me, coll'accennar mie fere
Non narrabili angosce. — Da che ferma,
Peréo scegliendo, ebbi mia sorte io stessa,
Meno affannosa rimaner mi parve,
Da prima, è ver; ma, quanto poi più il giorno
Del nodo indissolubil si appressava,
Vie più forti le smanie entro al mio cuore
Ridestavansi; a tal, ch'io ben tre volte
Pregarvi osai di allontanarlo. In questi
Indugj io pur mi racquetava alquanto;
Ma, col scemar del tempo, ricrescea
Di mie Furie la rabbia. Oggi son elle,
Con mia somma vergogna e dolor sommo,
Giunte al lor colmo al fin: ma sento anch'oggi,
Che nel mio petto di lor possa han fatto
L'ultima prova. Oggi a Peréo son io

Sposa, o questo esser demmi il giorno estremo.

Cecri. Che sento?... Oh figlia!... E alle ferali nozze
Ostinarti tu vuoi?...

Ciniro. No, mai non fia.
Peréo non ami; e mal tuo grado, indarno,
Vuoi darti a lui...

Mirra. Deh! non mi torre ad esso;
O dammi tosto a morte... È ver, ch'io, forse,
Quanto egli me, non l'amo;... e ciò, neppure
Io ben mel so... Credi, ch'io assai lo estimo;
E che null'uomo avrà mia destra al mondo,
S'egli non l'ha. Caro al mio core, io spero,
Peréo sarà, quanto il debb'esser; seco
Vivendo io fida e indivisibil sempre,
Egli in me pace, io spero, egli in me gioja
Tornar farà: cara, e felice forse,
Un giorno ancor mi fia la vita. Ah! s'io
Finor non l'amo al par ch'ei merta, è colpa
Non di me, del mio stato; in cui me stessa
Prima abborrisco... Io l'ho pur scelto: ed ora,
Io di nuovo lo scelgo: io bramo, io chieggo
Lui solo. Oltre ogni dire, a voi gradita
Era la scelta mia: si compia or dunque,
Come il voleste, e come io 'l voglio, il tutto.
Poichè maggior del mio dolore io sono,
Siatel pur voi. Quanto il potrò più lieta,
Vengo in breve alle nozze: e voi, beati
Ve ne terrete un giorno.

Cecri. Oh rara figlia!
Quanti mai pregj aduni!

Ciniro. Un po' mi acqueta
Il tuo parlar; ma tremo...

Mirra. In me più forte
Tornar mi sento, in favellarvi. Appieno
Tornar, sì, posso di me stessa io donna,
(Ove il voglian gli Dei) pur che soccorso
Voi men prestiate.

Ciniro. E qual soccorso?

Cecri. Ah! parla.
Tutto faremo.

Mirra. Addolorarvi ancora
Io deggio. Udite. — Al travagliato petto,
E alla turbata egra mia mente oppressa,
Alto rimedio or fia, di nuovi oggetti
La vista; e in ciò il più tosto, il miglior fia.

L'abbandonarvi (oh ciel!) quanto a me costi,
Dir nol posso; il diranno le mie lagrime,
Quand'io darovvi il terribile addio:
Se il potrò pur, senza cadere,... o madre,
Infra tue braccia estinta... Ma, s'io pure
Lasciar vi posso, il dì verrà, che a questo
Generoso mio sforzo, e vita, e pace,
E letizia dovrò.

Cecri. Tu di lasciarci
Parli? e il vuoi tosto; e in un lo temi e il brami?
Ma qual fia mai?...

Ciniro. Lasciarci? e a noi che resta,
Senza di te? Ben di Peréo tu poscia
Irne al padre dovrai; ma intanto pria
Lieta con noi qui lungamente ancora...

Mirra. E s'io qui lieta esser per or non posso,
Vorreste voi qui pria morta vedermi,
Che felice sapermi in stranio lido? —
Tosto, più o meno, il mio destin mi chiama
Nella reggia d'Epíro: ivi pur debbo
Con Peréo dimorarmi. A voi ritorno
Faremo un dì, quando il paterno scettro
Peréo terrà. Di molti figli e cari
Me lieta madre rivedrete in Cipro,
Se il concedono i Numi: e, qual più a grado
A voi sarà tra i figli miei, sostegno
Vel lasceremo ai vostri anni canuti.
Così a questo bel regno erede avrete
Del sangue vostro; poichè a voi negato
Prole han finor del miglior sesso i Numi.
Voi primi allor benedirete il giorno,
Che partir mi lasciaste. — Al sol novello,
Deh! concedete che le vele ai venti
Meco Peréo dispieghi. Io sento in cuore
Certo un presagio funesto, che dove
Il partir mi neghiate, (ahi lassa!) io preda
In questa reggia infausta oggi rimango
D'una invincibil sconosciuta possa:
Che a voi per sempre io sto per esser tolta...
Deh! voi pietosi; o al mio presagio fero
Crediate; o, all'egra fantasia dolente
Cedendo, secondar piacciavi il mio
Errore. La mia vita, il mio destino,
Ed anco (oh cielo! io fremo) il destin vostro;
Dal mio partir, tutto, pur troppo! or pende.

Cecri. Oh figlia!...
Ciniro. Oimè!... Tremar ci fan tuoi detti...
Ma pur, quanto a te piace, appien si faccia.
Qual ch'esser possa il mio dolor, pria voglio
Non più vederti, che così vederti. —
E tu, dolce consorte, in pianto muta
Ti stai?... Consenti al suo desio?
Cecri. Morirne
Fossi almen certa, come (ahi trista!) il sono
Di viver sempre in sconsolato pianto!...
Fosse almen vero un dì l'augurio fausto,
Che dei cari nepoti ella ne accenna!...
Ma poich' è tale il suo strano pensiero,
Pur ch'ella viva, seguasi.
Mirra. La vita,
Madre, or mi dai per la seconda volta.
Presta alle nozze io son fra un'ora. Il tempo
Vel proverà, s'io v'ami; ancor che lieta
Io di lasciarvi appaja. — Or mi ritraggo
A mie stanze, per poco: asciutto affatto
Recar vo' il ciglio all'ara; e al degno sposo
Venir gradita con serena fronte.

SCENA III.

CINIRO, CECRI.

Cecri. Miseri noi! misera figlia!...
Ciniro. Eppure,
Di vederla ogni giorno più infelice,
No, non mi basta il core. Invan l'opporci...
Cecri. Oh sposo!... io tremo, che ai nostri occhi appena
Toltasi, il fero suo dolor la uccida.
Ciniro. Ai detti, agli atti, ai guardi, anco ai sospiri,
Par che la invasi orribilmente alcuna
Sovrumana possanza.
Cecri. ...Ah! ben conosco,
Cruda implacabil Venere, le atroci
Tue vendette. Scontare, ecco, a me fai,
In questa guisa, il mio parlar superbo.
Ma, la mia figlia era innocente; io sola,
L'audace io fui; la iniqua, io sola...
Ciniro. Oh cielo!
Che osasti mai contro alla Dea?...
Cecri. Me lassa!...

Odi il mio fallo, o Ciniro. — In vedermi
Moglie adorata del più amabil sposo,
Del più avvenente infra i mortali, e madre
Per lui d'unica figlia (unica al mondo
Per leggiadria, beltà, modestia, e senno)
Ebra, il confesso, di mia sorte, osava
Negar io sola a Venere gl'incensi.
Vuoi più? folle, orgogliosa, a insania tanta
(Ahi sconsigliata!) io giunsi, che dal labro
Io sfuggir mi lasciava; che più gente
Tratta è di Grecia e d'Orïente omai
Dalla famosa alta beltà di Mirra,
Che non mai tratta per l'addietro in Cipro
Dal sacro culto della Dea ne fosse.

Ciniro. Oh! che mi narri?...

Cecri. Ecco, dal giorno in poi,
Mirra più pace non aver; sua vita,
E sua beltà, qual debil cera al fuoco,
Lentamente distruggersi; e niun bene
Non v'esser più per noi. Che non fec'io
Per placar poi la Dea? quanti non porsi
E preghi, e incensi, e pianti? indarno sempre.

Ciniro. Mal festi, o donna; e fu il tacermel, peggio.
Padre innocente appieno, io co' miei voti
Forse acquetar potea l'ira celeste:
E forse ancor (spero) il potrò. — Ma intanto,
Io pur di Mirra or nel pensier concorro:
Ben forza è torre, e senza indugio nullo,
Da quest'isola sacra il suo cospetto.
Chi sa? seguirla in altre parti forse
L'ira non vuol dell'oltraggiato Nume:
E quindi forse la infelice figlia,
Tal sentendo presagio ignoto in petto,
Tanto il partir desia, tanto ne spera. —
Ma, vien Peréo: ben venga: ei sol serbarci
Può la figlia, col torcela.

Cecri. Oh destino!

SCENA IV.

CINIRO, PEREO, CECRI.

Pereo. Tardo, tremante, irresoluto, e pieno
Di mortal duol, voi mi vedete. Un fero
Contrasto è in me: pur, gentilezza, e amore

Vero d'altrui, non di me stesso, han vinto.
Men costerà la vita. Altro non duolmi,
Che il non poter, con util vostro almeno,
Spenderla omai: ma l'adorata Mirra
A morte io trarre, ah! no, non voglio. Il nodo
Fatal si rompa; e de' miei giorni a un tempo
Rompasi il filo.

Ciniro. Oh figlio!... ancor ti appello
Di tal nome; e il sarai tra breve, io spero.
Noi, dopo te, noi pure i sensi udimmo
Di Mirra: io seco, qual verace padre,
Tutto adoprai perch'ella appien seguisse
Il suo libero intento: ma più salda,
Che all'aure scoglio, ella si sta: te solo
E vuole e chiede; e teme, che a lei tolto
Sii tu. Cagion del suo dolore addurne
Ella stessa non sa: l'egra salute,
Che l'effetto pria n'era, omai n'è forse
La cagion sola. Ma il suo duol profondo
Merta, qual ch'egli sia, pietà pur molta;
Nè sdegno alcuno in te destar debb'ella,
Più che ne desti in noi. Sollievo dolce
Tu del suo mal sarai: d'ogni sua speme
L'amor tuo forte, è base. Or qual vuoi prova
Maggior di questa? al nuovo dì lasciarci
(Noi, che l'amiam pur tanto!) ad ogni costo
Vuole ella stessa; e per ragion ne assegna,
L'esser più teco, il divenir più tua.

Pereo. Creder, deh, pure il potess'io! ma appunto
Questo partir sì subito... Oimè! tremo
Che in suo pensier disegni ella stromento
Della sua morte farmi.

Cecri. A te, Peréo,
Noi l'affidiamo: il vuole oggi il destino.
Pur troppo qui, su gli occhi nostri, morta
Cadria, se ostare al suo voler più a lungo
Cel sofferisse il core. In giovin mente
Grande ha possanza il varïar gli oggetti.
Ogni tristo pensier deponi or dunque;
E sol ti adopra in lei vieppiù far lieta.
La tua pristina gioja in volto chiama;
E, col non mai del suo dolor parlarle,
Vedrai che in lei presso a finir fia 'l duolo.

Pereo. Creder dunque poss' io, creder davvero,
Che non mi abborre Mirra?

Ciniro. A me tu il puoi
Creder, deh! sì. Qual ti parlassi io dianzi,
Rimembra; or son dal suo parlar convinto,
Che, lungi d'esser de' suoi lai cagione,
Suo sol rimedio ella tue nozze estima.
Dolcezza assai d'uopo è con essa; e a tutto
Piegherassi ella. Vanne; e a lieta pompa
Disponti in breve; e in un (pur troppo!) il tutto,
Per involarci al nuovo sol la figlia,
Anco disponi. Del gran tempio all'ara,
A Cipro tutta in faccia andar non vuolsi;
Chè il troppo lungo rito al partir ratto
Ostacol fora. In questa reggia, gl'inni
D'Imenéo canteremo.
Pereo. A vita appieno
Tornato m'hai. Volo; a momenti io riedo.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

EURICLEA, MIRRA.

Mirra. Sì; pienamente in calma omai tornata,
Cara Euricléa, mi vedi; e lieta, quasi,
Del mio certo partire.
Euriclea. Oimè! fia vero?...
Sola ne andrai col tuo Peréo?... nè trarti
Al fianco vuoi, non una pur di tante
Tue fide ancelle? E me da lor non scerni,
Che neppur me tu vuoi?... Di me che fia,
Se priva io resto della dolce figlia?
Solo in pensarvi, oimè! morir mi sento...
Mirra. Deh! taci... Un dì ritornerò...
Euriclea. Deh! il voglia,
Il voglia il cielo! Oh figlia amata!... Ah! tale
Durezza in te, no, non credea: sperato
Avea pur sempre di morirti al fianco...
Mirra. S'io meco alcun di questa reggia trarre
Acconsentir poteva, eri tu sola,
Quella ch'io chiesta avrei... Ma in ciò son salda...
Euriclea. E al nuovo dì tu parti?...

Mirra. Al fin certezza
Dai genitor ne ottenni; e scior vedrammi
Da questo lido la nascente aurora.
Euriclea. Deh! ti sia fausto il dì!... Pur ch'io felice
Almen ti sappia!... Ella è ben cruda gioja,
Questa che quasi ora in lasciarci mostri...
Pur se a te giova, io piangerò, ma muta
Con la dolente genitrice...
Mirra. Oh! quale
Muovi tu assalto al mio mal fermo cuore?...
Perchè sforzarmi al pianto?...
Euriclea. E come il pianto
Celar poss'io?... Quest'è l'ultima volta
Ch'io ti vedo e ti abbraccio. D'anni molti
Carca me lasci, e di dolor più assai.
Al tuo tornar, se pur mai riedi, in tomba
Mi troverai: qualche lagrima, spero,...
Alla memoria... della tua Euricléa...
Almen darai...
Mirra. Deh!... per pietà mi lascia;
O taci almeno. — Io tel comando; taci.
Essere omai per tutti dura io deggio;
Ed a me prima io 'l sono. — È giorno questo
Di gioja e nozze. Or, se tu mai mi amasti,
Aspra ed ultima prova oggi ten chieggo;
Frena il tuo pianto,... e il mio. — Ma già lo sposo
Venirne io veggio. Ogni dolor sia muto.

SCENA II.

PEREO, MIRRA, EURICLEA.

Pereo. D'inaspettata gioja hammi ricolmo,
Mirra, il tuo genitore: ei stesso, lieto,
Il mio destin, ch'io tremando aspettava,
Annunziommi felice. Ai cenni tuoi
Preste saranno al nuovo albór mie vele,
Poi che tu il vuoi così. Piacemi almeno,
Che vi acconsentan placidi e contenti
I genitori tuoi: per me non altra
Gioja esser può, che di appagar tue brame.
Mirra. Sì, dolce sposo; ch'io già tal ti appello;
Se cosa io mai ferventemente al mondo
Bramai, di partir teco al nuovo sole
Tutta ardo, e il voglio. Il ritrovarmi io tosto

Sola con te; non più vedermi intorno
Nullo dei tanti oggetti a lungo stati
Testimon del mio pianto, e cagion forse;
Il solcar nuovi mari, e a nuovi regni
Irne approdando; aura novella e pura
Respirare, e tuttor trovarmi al fianco
Pien di gioja e d'amore un tanto sposo;
Tutto, in breve, son certa, appien mi debbe
Quella di pria tornare. Allor sarotti
Meno increscevol, spero. Aver t'è d'uopo
Pietade intanto alcuna del mio stato;
Ma non fia lunga; accertati. Il mio duolo,
Se tu non mai men parli, in breve svelto
Fia da radice. Deh! non la paterna
Lasciata reggia, e non gli orbati e mesti
Miei genitor; nè cosa, in somma, alcuna
Delle già mie, tu mai, nè rimembrarmi
Dei, nè pur mai nomarmela. Fia questo
Rimedio, il sol, che asciugherà per sempre
Il mio finor perenne orribil pianto.

Pereo. Strano, inaudito è il tuo disegno, o Mirra:
Deh! voglia il ciel, ch'ei non t'incresca un giorno! —
Pur, benchè in cor lusinga omai non m'entri
D'esserti caro, in mio pensier son fermo
Di compier ciecamente ogni tua brama.
Ove poi voglia il mio fatal destino,
Ch'io mai non merti l'amor tuo, la vita
Che per te sola io serbo, (questa vita,
Cui tolta io già di propria man mi avrei,
S'oggi perderti affatto erami forza)
Questa mia vita per sempre consacro
Al tuo dolore, poichè a ciò mi hai scelto.
A pianger teco, ove tu il brami; a farti,
Tra giuochi e feste, il tuo cordoglio e il tempo
Ingannar, se a te giova; a porre in opra,
A prevenir tutti i desiri tuoi;
A mostrarmiti ognor, qual più mi vogli,
Sposo, amico, fratello, amante, o servo;
Ecco, a quant'io son presto: e in ciò soltanto
La mia gloria fia posta e l'esser mio.
Se non potrai me poscia amar tu mai,
Parmi esser certo, che odïarmi almeno
Neppur potrai.

Mirra. Che parli tu? Deh! meglio
Mirra e te stesso in un conosci e apprezza.

Alle tante tue doti amor sì immenso
V'aggiungi tu, che di ben altro oggetto,
Ch' io nol son, ti fa degno. Amor sue fiamme
Porrammi in cor, tosto che sgombro ei l'abbia
Dal pianto appieno. Indubitabil prova
Abbine, ed ampia, oggi in veder ch' io scelgo
D'ogni mio mal te sanator pietoso;
Ch' io stimo te, ch' io ad alta voce appello,
Peréo, te sol liberator mio vero.

Pereo. D'alta gioja or m'infiammi: il tuo bel labro
Tanto mai non mi disse: entro al mio core
Stanno in note di fuoco omai scolpiti
Questi tuoi dolci accenti. — Ecco venirne
Già i sacerdoti, e la festosa turba,
E i cari nostri genitori. O sposa,
Deh! questo istante a te davver sia fausto,
Come il più bello è a me del viver mio!

SCENA III.

SACERDOTI, CORO DI FANCIULLI, DONZELLE, E VECCHI; CINIRO, CECRI, POPOLO, MIRRA, PEREO, EURICLEA.

Ciniro. Amati figli, augurio lieto io traggo
Dal vedervi precedere a noi tutti,
Al sacro rito. In sul tuo viso è sculta,
Peréo, la gioja; e della figlia io veggo
Fermo e sereno anco l'aspetto. I Numi
Certo abbiamo propizj. — In copia incensi
Fumino or dunque in su i recati altari;
E, per far vie più miti a noi gli Dei,
Schiudasi il canto; al ciel rimbombin grati
I devoti inni vostri alti-sonanti.

Coro. [1] « O tu, che noi mortali egri conforte,
« Fratel d'Amor, dolce Imenéo, bel Nume;
« Deh! fausto scendi; = e del tuo puro lume
« Fra i lieti sposi accendi
« Fiamma, cui nulla estingua, altro che morte. —

Fanciulli. « Benigno a noi, lieto Imenéo, deh! vola
« Del tuo german su i vanni;

Donzelle. « E co' suoi stessi inganni
« A lui tu l'arco, = e la farétra invola:

[1] Ove il coro non cantasse, precederà ad ogni stanza una breve sinfonia adattata alle parole, che stanno per recitarsi poi.

Vecchi. « Ma scendi scarco
« Di sue lunghe querele e tristi affanni: —
Coro. « De' nodi tuoi, bello Imenéo giocondo,
« Stringi la degna coppia unica al mondo.
Euriclea. Figlia, che fia? tu tremi?... oh cielo!...
Mirra. Taci:
Deh! taci...
Euriclea. Eppur...
Mirra. No, non è ver; non tremo. —
Coro. « O d'Imenéo e d'Amor madre sublime,
« O tra le Dive Diva,
« Alla cui possa nulla possa è viva;
« Venere, deh! fausta agli sposi arridi
« Dalle olimpiche cime,
« Se sacri mai ti fur di Cipro i lidi.
Fanciulli. « Tutta è tuo don questa beltà sovrana,
« Onde Mirra è vestita, e non altera;
Donzelle. « Lasciarci in terra la tua immagin vera
« Piacciati, deh! col farla allegra e sana,
Vecchi. « E madre in breve di sì nobil prole,
« Che il padre, e gli avi, e i regni lor, console. —
Coro. « Alma Dea, per l'azzurre aure del cielo,
« Coi be' nitidi cigni al carro aurato,
« Raggiante scendi; abbi i duo figli a lato;
« E del bel roseo velo
« Gli sposi all'ara tua prostráti ammanta;
« E in due corpi una sola alma traspianta.
Cecri. Figlia, deh! sì; della possente nostra
Diva, tu sempre umíl... Ma che? ti cangi
Tutta d'aspetto?... Oimè! vacilli? e appena
Su i piè tremanti?...
Mirra. Ah! per pietà, coi detti
Non cimentar la mia costanza, o madre:
Del sembiante non so;... ma il cor, la mente,
Salda stommi, immutabile.
Euriclea. Per essa
Morir mi sento.
Pereo. Oimè! vieppiù turbarsi
La veggo in volto?... Oh qual tremor mi assale! —
Coro. « La pura Fe, l'eterna alma Concordia,
« Abbian lor templo degli sposi in petto;
« E indarno sempre la infernale Aletto,
« Con le orribili suore,
« Assalto muova di sue negre tede
« Al forte intatto core

« Dell'alta sposa, = che ogni laude eccede:
« E, invan rabbiosa,
« Se stessa roda la feral Discordia...

Mirra. Che dite voi? già nel mio cor, già tutte
Le Furie ho in me tremende. Eccole; intorno
Col vipereo flagello e l'atre faci
Stan le rabide Erinni: ecco quai merta
Questo imenéo le faci...

Ciniro. Oh ciel! che ascolto?

Cecri. Figlia, oimè! tu vaneggi...

Pereo. Oh infauste nozze!
Non fia, no mai...

Mirra. — Ma che? già taccion gl'inni?...
Chi al sen mi stringe? Ove son io? Che dissi?
Son io già sposa? Oimè!...

Pereo. Sposa non sei,
Mirra; nè mai tu di Peréo, tel giuro,
Sposa sarai. Le agitatrici Erinni,
Minori no, ma dalle tue diverse,
Mi squarcian pure il cuore. Al mondo intero
Favola omai mi festi; ed a me stesso
Più insoffribil, che a te: non io per tanto
Farti voglio infelice. Appien tradita,
Mal tuo grado, ti sei: tutto traluce
L'invincibile tuo lungo ribrezzo,
Che per me nutri. Oh noi felici entrambi,
Chè ti tradisti in tempo! Omai disciolta
Sei dal richiesto ed abborrito giogo.
Salva, e libera, sei. Per sempre io tolgo
Dagli occhi tuoi quest'odïoso aspetto...
Paga e lieta vo' farti... Infra brev'ora,
Qual resti scampo a chi te perde, udrai.

SCENA IV.

CINIRO, MIRRA, CECRI, EURICLEA, SACERDOTI, CORO, POPOLO.

Ciniro. Contaminato è il rito; ogni solenne
Pompa omai cessi, e taccian gl'inni. Altrove
Itene intanto, o sacerdoti. Io voglio
(Misero padre!) almen pianger non visto.

SCENA V.

CINIRO, MIRRA, CECRI, EURICLEA.

Euriclea. Mirra più presso a morte assai, che a vita,
Stassi: il vedete, ch'io a stento la reggo?
Oh figlia!...
Ciniro. Donne, a se medesma in preda
Costei si lasci, e alle sue furie inique.
Duro, crudel, mal grado mio, mi ha fatto
Con gl'inauditi modi suoi: pietade
Più non ne sento. Ella, all'altar venirne,
Contra il voler dei genitori quasi,
Ella stessa il voleva: e sol, per trarci
A tal nostr'onta e sua?... Pietosa troppo,
Delusa madre, lasciala: se pria
Noi severi non fummo, è giunto il giorno
D'esserlo al fine.
Mirra. È ver: Ciniro meco
Inesorabil sia; null'altro io bramo;
Null'altro io voglio. Ei terminar può solo
D'una infelice sua figlia non degna
I martír tutti. — Entro al mio petto vibra
Quella che al fianco cingi ultrice spada:
Tu questa vita misera, abborrita,
Davi a me già; tu me la togli: ed ecco
L'ultimo dono, ond'io ti prego... Ah! pensa,
Che se tu stesso, e di tua propria mano,
Me non uccidi, a morir della mia
Omai mi serbi, ed a null'altro.
Ciniro. Oh figlia!...
Cecri. O parole!... Oh dolor!... Deh! tu sei padre;
Padre tu sei;... perchè innasprirla?... Or forse
Non è abbastanza misera?... Ben vedi,
Mal di se stessa è donna; ad ogni istante
Fuor di se stessa è dal dolore...
Euriclea. O Mirra...
Figlia,... e non m'odi?... Parlar,... pel gran pianto,...
Non posso...
Ciniro Oh stato!... A sì terribil vista
Non reggo... Ah! sì, padre pur troppo io sono;
E di tutti il più misero... Mi sforza
Già, più che l'ira, or la pietà. Mi traggo

A pianger solo altrove. Ah! voi sovr'essa
Vegliate intanto. — In se tornata, in breve,
Ella udrà poscia favellarle il padre.

SCENA VI.

CECRI, MIRRA, EURICLEA.

Euriclea. Ecco, di nuovo ella i sensi ripiglia...
Cecri. Buona Euricléa, con lei lasciami sola;
Parlarle voglio.

SCENA VII.

CECRI, MIRRA.

Mirra. — Uscito è il padre?... Ei dunque,
Ei di uccidermi niega?... Deh! pietosa
Dammi tu, madre, un ferro; ah! sì; se l'ombra
Pur ti riman per me d'amore, un ferro,
Senza indugiar, dammi tu stessa. Io sono
In senno appieno; e ciò ch'io dico, e chieggo,
So quanto importi: al senno mio, deh! credi;
N'è tempo ancor: ti pentirai, ma indarno,
Del non mi aver d'un ferro oggi soccorsa.
Cecri. Diletta figlia,... oh ciel!... tu, pel dolore,
Certo vaneggi. Alla tua madre mai
Non chiederesti un ferro... — Or, più di nozze
Non si favelli: uno inaudito sforzo
Quasi pur troppo a compierle ti trasse;
Ma, più di te potea natura: i Numi
Io ne ringrazio assai. Tu fra le braccia
Della dolce tua madre starai sempre:
E se ad eterno pianto ti condanni,
Pianger io teco eternamente voglio,
Nè mai, nè d'un sol passo, mai lasciarti:
Sarem sol'una; e del dolor tuo stesso,
Poich'ei da te partir non vuolsi, anch'io
Vestirmi vo'. Più suora a te, che madre,
Spero, mi avrai... Ma, oh ciel! che veggio? O figlia,...
Meco adirata sei?... me tu respingi?...
E di abbracciarmi nieghi? e gl'infuocati
Sguardi?... Oimè! figlia,... anco alla madre?...
Mirra. Ah! troppo
Dolor mi accresce anco il vederti: il cuore,

Nell'abbracciarmi tu, vieppiù mi squarci... —
Ma... oimè!... che dico?... Ahi madre!... Ingrata, iniqua,
Figlia indegna son io, che amor non merto.
Al mio destino orribile me lascia;... —
O se di me vera pietà tu senti,
Io tel ridico, uccidimi.

Cecri. Ah! me stessa
Ucciderei, s'io perderti dovessi:
Ahi cruda! e puoi tu dirmi, e replicarmi
Così acerbe parole? — Anzi, vo' sempre
D'ora in poi sul tuo viver vegliar io.

Mirra. Tu vegliare al mio vivere? ch'io deggia,
Ad ogni istante, io rimirarti? innanzi
Agli occhi miei tu sempre? ah! pria sepolti
Voglio in tenebre eterne gli occhi miei:
Con queste man mie stesse, io stessa pria
Me li vo' sverre, io, dalla fronte...

Cecri. Oh cielo!
Che ascolto?... Oh ciel!... Rabbrividir mi fai.
Me dunque abborri?...

Mirra. Tu prima, tu sola,
Tu sempiterna cagione funesta
D'ogni miseria mia...

Cecri. Che parli?... Oh figlia!...
Io la cagion?... Ma già il tuo pianto a rivi...

Mirra. Deh! perdonami; deh!... Non io favello;
Una incognita forza in me favella...
Madre, ah! troppo tu m'ami; ed io...

Cecri. Me nomi
Cagion?...

Mirra. Tu, sì; de' mali miei cagione
Fosti, nel dar vita ad un'empia; e il sei,
S'or di tormela nieghi; or ch'io ferventi
Prieghi ten porgo. Ancor n'è tempo; ancora
Sono innocente, quasi... — Ma,... non regge
A tante furie... il languente... mio... corpo...
Mancano i piè,... mancano... i sensi...

Cecri. Io voglio
Trarti alle stanze tue. D'alcun ristoro
D'uopo hai, son certa; dal digiun tuo lungo
Nasce in te il vaneggiare. Ah! vieni; e al tutto
In me ti affida: io vo' servirti, io sola.

ATTO QUINTO.

SCENA I.

CINIRO.

Oh sventurato, oh misero Peréo!
Troppo verace amante!... Ah! s'io più ratto
Al giunger era, il crudo acciaro forse
Tu non vibravi entro al tuo petto. — Oh cielo!
Che dirà l'orbo padre? ei lo attendeva
Sposo, e felice; ed or di propria mano
Estinto, esangue corpo, innanzi agli occhi
Ei recar sel vedrà. — Ma, sono io padre
Men di lui forse addolorato? è vita
Quella, a cui resta, infra sue furie atroci,
La disperata Mirra? è vita quella,
A cui l'orrido suo stato noi lascia? —
Ma, udirla voglio: e già di ferreo usbergo
Armato ho il core. Ella ben merta (e il vede)
Il mio sdegno; ed in prova, al venir lenta
Mostrasi: eppur, dal terzo messo ella ode
Già il paterno comando. — Orribil certo,
E rilevante arcano havvi nascoso
In questi suoi travagli. O il vero udirne
Dal di lei labro io voglio, o mai non voglio,
Mai più, vederla al mio cospetto innante...
Ma, (oh ciel!) se forza di destino, ed ira
Di offesi Numi a un lagrimar perenne
La condanna innocente, aggiunger deggio
L'ire d'un padre a sue tante sventure?
E abbandonata, e disperata, a lunga
Morte lasciarla?... Ah! mi si spezza il core...
Pure, il mio immenso affetto, in parte almeno,
Ora è mestier, ch'io, per la prova estrema,
Le asconda. In suon di sdegno ella finora
Mai non mi udia parlarle: il cor sì saldo,
No, donzella non ha, che incontro basti
Al non usato minacciar del padre. —
Eccola al fine. — Oimè! come si avanza
A tardi passi, e sforzati! Par ch'ella
Al mio cospetto a morire sen venga.

SCENA II.

CINIRO, MIRRA.

Ciniro. — Mirra, che nulla tu il mio onor curassi,
Creduto io mai, no, non l'avrei; convinto
Me n'hai (pur troppo!) in questo dì fatale
A tutti noi: ma, che ai comandi espressi,
E replicati del tuo padre, or tarda
All'obbedir tu sii, più nuovo ancora
Questo a me giunge.

Mirra. ...Del mio viver sei
Signor, tu solo... Io de' miei gravi,... e tanti
Falli... la pena... a te chiedeva,... io stessa,...
Or dianzi,... qui... — Presente era la madre;...
Deh! perchè allor... non mi uccidevi?...

Ciniro. È tempo,
Tempo ormai, sì, di cangiar modi, o Mirra.
Disperate parole indarno muovi;
E disperati, e in un tremanti, sguardi
Al suolo affissi indarno. Assai ben chiara
In mezzo al dolor tuo traluce l'onta;
Rea ti senti tu stessa. Il tuo più grave
Fallo, è il tacer col padre tuo: lo sdegno
Quindi appien tu ne merti; e che in me cessi
L'immenso amor, che all'unica mia figlia
Io già portai. — Ma che? tu piangi? e tremi?
E inorridisci?... e taci? — A te fia dunque
L'ira del padre insopportabil pena?

Mirra. Ah!... peggior... d'ogni morte...

Ciniro. Odimi. — Al mondo
Favola hai fatto i genitori tuoi,
Quanto te stessa, coll'infausto fine
Che alle da te volute nozze hai posto.
Già l'oltraggio tuo crudo i giorni ha tronchi
Del misero Peréo...

Mirra. Che ascolto? Oh cielo!

Ciniro. Peréo, sì, muore; e tu lo uccidi. Uscito
Del nostro aspetto appena, alle sue stanze
Solo, e sepolto in un muto dolore,
Ei si ritrae: null'uomo osa seguirlo.
Io, (lasso me!) tardo pur troppo io giungo...
Dal proprio acciaro trafitto, ei giacea
Entro un mare di sangue: a me gli sguardi

Pregni di pianto e di morte inalzava;...
E, fra i singulti estremi, dal suo labro
Usciva ancor di Mirra il nome. — Ingrata...

Mirra. Deh! più non dirmi... Io sola, io degna sono,
Di morte... E ancor respiro?

Ciniro. Il duolo orrendo
Dell'infelice padre di Peréo,
Io che son padre ed infelice, io solo
Sentir lo posso: io 'l so, quanto esser debba
Lo sdegno in lui, l'odio, il desìo di farne
Aspra su noi giusta vendetta. — Io quindi,
Non dal terror dell'armi sue, ma mosso
Dalla pietà del giovinetto estinto,
Voglio, qual de' padre ingannato e offeso,
Da te sapere (e ad ogni costo io 'l voglio)
La cagion vera di sì orribil danno. —
Mirra, invan me l'ascondi: ah! ti tradisce
Ogni tuo menom'atto. — Il parlar rotto;
Lo impallidire, e l'arrossire; il muto
Sospirar grave; il consumarsi a lento
Fuoco il tuo corpo; e il sogguardar tremante;
E il confonderti incerta; e il vergognarti,
Che mai da te non si scompagna:... ah! tutto,
Sì tutto in te mel dice, e invan tu il nieghi;...
Son figlie in te le furie tue... d'amore.

Mirra. Io?... d'amor?... Deh! nol credere... T'inganni.

Ciniro. Più il nieghi tu, più ne son io convinto.
E certo in un son io (pur troppo!) omai,
Ch'esser non puote altro che oscura fiamma,
Quella cui tanto ascondi.

Mirra. Oimè!... che pensi?...
Non vuoi col brando uccidermi;... e coi detti...
Mi uccidi intanto...

Ciniro. E dirmi pur non l'osi,
Che amor non senti? E dirmelo, e giurarlo
Anco ardiresti, io ti terria spergiura. —
Ma, chi mai degno è del tuo cor, se averlo
Non potea pur l'incomparabil, vero,
Caldo amator, Peréo? — Ma, il turbamento
Cotanto è in te;... tale il tremor; sì fera
La vergogna; e in terribile vicenda,
Ti si scolpiscon sì forte sul volto,
Che indarno il labro negheria...

Mirra. Vuoi dunque...
Farmi... al tuo aspetto... morir... di vergogna?...

E tu sei padre?

Ciniro. E avvelenar tu i giorni,
Troncarli vuoi, di un genitor che t'ama
Più che se stesso, con l'inutil, crudo,
Ostinato silenzio? — Ancor son padre:
Scaccia il timor; qual ch'ella sia tua fiamma,
(Pur ch'io potessi vederti felice!)
Capace io son d'ogni inaudito sforzo
Per te, se la mi sveli. Ho visto, e veggo
Tuttor, (misera figlia!) il generoso
Contrasto orribil, che ti strazia il core
Infra l'amore, e il dover tuo. Già troppo
Festi, immolando al tuo dover te stessa:
Ma, più di te possente, Amor nol volle.
La passïon puossi escusare; ha forza
Più assai di noi; ma il non svelarla al padre,
Che tel comanda, e ten scongiura, indegna
D'ogni scusa ti rende.

Mirra. — O Morte, Morte,
Cui tanto invoco, al mio dolor tu sorda
Sempre sarai?...

Ciniro. Deh! figlia, acqueta alquanto,
L'animo acqueta: se non vuoi sdegnato
Contra te più vedermi, io già nol sono
Più quasi omai; purchè tu a me favelli.
Parlami deh! come a fratello. Anch'io
Conobbi amor per prova: il nome...

Mirra. Oh cielo!...
Amo, sì; poichè a dirtelo mi sforzi;
Io disperatamente amo, ed indarno.
Ma, qual ne sia l'oggetto, nè tu mai,
Nè persona il saprà: lo ignora ei stesso...
Ed a me quasi io 'l niego.

Ciniro. Ed io saperlo
E deggio, e voglio. Nè a te stessa cruda
Esser tu puoi, che a un tempo assai nol sii
Più ai genitori che ti adoran sola.
Deh! parla; deh! — Già, di crucciato padre,
Vedi ch'io torno e supplice e piangente:
Morir non puoi, senza pur trarci in tomba. —
Qual ch'ei sia colui ch'ami, io 'l vo' far tuo.
Stolto orgoglio di re strappar non puote
Il vero amor di padre dal mio petto.
Il tuo amor, la tua destra, il regno mio,
Cangiar ben ponno ogni persona umíle

In alta e grande: e, ancor che umíl, son certo,
Che indegno al tutto esser non può l'uom ch'ami.
Te ne scongiuro, parla: io ti vo' salva,
Ad ogni costo mio.

Mirra. Salva?... Che pensi?...
Questo stesso tuo dir mia morte affretta...
Lascia, deh! lascia, per pietà, ch'io tosto
Da te... per sempre... il piè... ritragga...

Ciniro. O figlia
Unica amata; oh! che di' tu? Deh! vieni
Fra le paterne braccia. — Oh cielo! in atto
Di forsennata or mi respingi? Il padre
Dunque abborrisci? e di sì vile fiamma
Ardi, che temi...

Mirra. Ah! non è vile;... è iniqua
La mia fiamma; nè mai...

Ciniro. Che parli? Iniqua,
Ove primiero il genitor tuo stesso
Non la condanna, ella non fia: la svela.

Mirra. Raccapricciar d'orror vedresti il padre,
Se la sapesse... Ciniro...

Ciniro. Che ascolto!

Mirra. Che dico?... ahi lassa!... non so quel ch'io dica...
Non provo amor... Non creder, no... Deh! lascia,
Te ne scongiuro per l'ultima volta,
Lasciami il piè ritrarre.

Ciniro. Ingrata: omai
Col disperarmi co' tuoi modi, e farti
Del mio dolore gioco, omai per sempre
Perduto hai tu l'amor del padre.

Mirra. Oh dura,
Fera orribil minaccia!... Or, nel mio estremo
Sospir, che già si appressa,... alle tante altre
Furie mie l'odio crudo aggiungerassi
Del genitor?... Da te morire io lungi?...
Oh madre mia felice!... almen concesso
A lei sarà... di morire... al tuo fianco...

Ciniro. Che vuoi tu dirmi?... Oh! qual terribil lampo,
Da questi accenti!... Empia, tu forse?...

Mirra. Oh cielo!
Che dissi io mai?... Me misera!... Ove sono?
Ove mi ascondo?... Ove morir? — Ma il brando
Tuo mi varrà...[1]

[1] Rapidissimamente avventatasi al brando del padre, se ne trafigge.

Ciniro. Figlia... Oh! che festi? il ferro...
Mirra. Ecco,... or... tel rendo... Almen la destra io ratta
Ebbi al par che la lingua.
Ciniro. ...Io... di spavento,...
E d'orror pieno, e d'ira,... e di pietade,
Immobil resto.
Mirra. Oh Ciniro!... Mi vedi...
Presso al morire... Io vendicarti... seppi,...
E punir me... Tu stesso, a viva forza,
L'orrido arcano... dal cor... mi strappasti...
Ma, poichè sol colla mia vita... egli esce...
Dal labro mio,... men rea... mi moro...
Ciniro. Oh giorno!
Oh delitto!... Oh dolore! — A chi il mio pianto?...
Mirra. Deh! più non pianger;... ch'io nol merto... Ah! sfuggi
Mia vista infame;... e a Cecri... ognor... nascondi...
Ciniro. Padre infelice!... E ad ingojarmi il suolo
Non si spalanca?... Alla morente iniqua
Donna appressarmi io non ardisco;... eppure,
Abbandonar la svenata mia figlia
Non posso...

SCENA III.

CECRI, EURICLEA, CINIRO, MIRRA.

Cecri. Al suon d'un mortal pianto...
Ciniro. Oh cielo! [1]
Non t'inoltrar...
Cecri. Presso alla figlia...
Mirra. Oh voce!
Euriclea. Ahi vista! nel suo sangue a terra giace
Mirra?...
Cecri. La figlia?...
Ciniro. Arretrati...
Cecri. Svenata!...
Come? da chi?... Vederla vo'...
Ciniro. Ti arretra...
Inorridisci... Vieni... Ella... trafitta,
Di propria man, s'è col mio brando...
Cecri. E lasci
Così tua figlia?... Ah! la vogl'io...

[1] Corre incontro a Cecri, e impedendola d'inoltrarsi, le toglie la vista di Mirra morente.

Ciniro. Più figlia
Non c'è costei. D' infame orrendo amore
Ardeva ella per... Ciniro...
Cecri. Che ascolto? —
Oh delitto!...
Ciniro. Deh! vieni: andiam, ten priego,
A morir d'onta e di dolore altrove.
Cecri. Empia... — Oh mia figlia!...
Ciniro. Ah! vieni...
Cecri. Ahi sventurata!...
Nè più abbracciarla io mai?...[1]

SCENA IV.

MIRRA, EURICLEA.

Mirra. Quand' io... tel... chiesi,...
Darmi... allora,... Euricléa, dovevi il ferro...
Io moriva... innocente;... empia... ora... muojo...

[1] Viene strascinata fuori da Ciniro.

BRUTO SECONDO.

AL POPOLO ITALIANO

FUTURO.

Da voi, o generosi e liberi Italiani, spero che mi verrà perdonato l'oltraggio che io stava innocentemente facendo ai vostri avi, o bisavi, nell'attentarmi di presentar loro due Bruti; tragedie, nelle quali, in vece di donne, interlocutore e attore, fra molti altissimi personaggi, era il popolo.

Ben sento anch'io, quanto era grave l'offesa, di attribuire e lingua, e mano, e intelletto, a chi (per essersi interamente scordato d'aver avuto questi tre doni dalla natura) credeva impossibile quasi, che altri fosse per riacquistarli giammai.

> « *Ma, se le mie parole esser den seme,*
> « *Che frutti* onore a chi da morte io desto, »

io mi lusingo che da voi mi sarà forse retribuita giustizia, e non scevra di qualche laude. Così pure ho certezza, che se dai vostri bisavi mi veniva di ciò dato biasimo, non potea egli però essere scevro del tutto di stima: perchè tutti non poteano mai odiare o sprezzare colui, che nessuno individuo odiava; e che manifestamente sforzavasi (per quanto era in lui) di giovare a tutti, od ai più.

Parigi, 17 gennaio, 1789.

VITTORIO ALFIERI.

PERSONAGGI.

CESARE.	CIMBRO.
ANTONIO.	POPOLO.
CICERONE.	SENATORI.
BRUTO.	CONGIURATI.
CASSIO.	LITTORI.

Scena, il Tempio della Concordia, poi la Curia di Pompeo, in Roma.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

CESARE, ANTONIO, CICERONE, BRUTO, CASSIO, CIMBRO, SENATORI. TUTTI SEDUTI.

Cesare. Padri illustri, a consesso oggi vi appella
Il dittator di Roma. È ver, che rade
Volte adunovvi Cesare: ma soli
N'eran cagione i miei nemici, e vostri,
Che depor mai non mi lasciavan l'armi,
Se prima io ratto infaticabilmente
A debellargli appien dal Nilo al Beti
Non trascorrea. Ma al fin, concesso viemmi
Ciò che bramai sovra ogni cosa io sempre,
Giovarmi in Roma del romano senno;
E, ridonata pria Roma a se stessa,
Consultarne con voi. — Dal civil sangue
Respira or ella; e tempo è omai, che al Tebro
Ogni uom riabbia ogni suo dritto, e quindi
Taccia il livor della calunnia atroce.
Non è, non è (qual grido stolto il suona)
Roma in nulla scemata: al sol suo nome,
Infra il Tago, e l'Eufrate; infra l'adusta
Sïene e la divisa ultima ignota
Boreale Albïone; al sol suo nome,
Trema ogni gente: e vie più trema il Parto,
Da ch'ei di Crasso è vincitore; il Parto,
Che sta di sua vittoria inopinata
Stupidamente attonito; e ne aspetta
Il gastigo da voi. Null'altro manca
Alla gloria di Roma; ai Parti e al mondo
Mostrar, che là cadean morti, e non vinti,
Quei romani soldati, a cui fea d'uopo
Romano duce, che non d'auro avesse,
Ma di vittoria, sete. A tor tal onta,
A darvi in Roma il re dei Parti avvinto,

Io mi appresto; o a perir nell'alta impresa.
A trattar di tal guerra, ho scelto io questo
Tempio di fausto nome: augurio lieto
Per noi sen tragga: ah! sì; concordia piena
Infra noi tutti, omai fia sola il certo
Pegno del vincer nostro. Ad essa io dunque
E vi esorto, e vi prego. — Ivi ci appella
L'onor di Roma, ove l'oltraggio immenso
Ebber l'aquile invitte: a ogni altro affetto
Silenzio impon l'onor per ora. In folla
Arde il popol nel foro; udir sue grida
Di qui possiam; che a noi vendetta ei pure
Chiede (e la vuol) dei temerarj Parti.
Risolver dunque oggi dobbiam dell'alta
Vendetta noi, pria d'ogni cosa. Io chieggo
Dal fior di Roma (e, con romana gioja,
Chiesto a un tempo e ottenuto, io già l'ascolto)
Quell'unanime assenso, al cui rimbombo
Sperso fia tosto ogni nemico, o spento.

Cimbro. Di maraviglia tanta il cor m'inonda
L'udir parlar di unanime consenso,
Ch'io qui primo rispondo; ancor che a tanti
Minor, tacer me faccia uso di legge.
Oggi a noi dunque, a noi, già da tanti anni
Muti a forza, il parlare oggi si rende?
Io primier dunque, favellar mi attento:
Io, che il gran Cato infra mie braccia vidi
In Utica spirare. Ah! fosser pari
Mie' sensi a' suoi! Ma in brevità fien pari,
Se in altezza nol sono. — Altri nemici,
Altri obbrobrj, altre offese, e assai più gravi,
Roma punire e vendicar de' pria
Che pur pensare ai Parti. Istoria lunga,
Dai Gracchi in poi, fian le romane stragi.
Il foro, i templi suoi, le non men sacre
Case, inondar vedea di sangue Roma:
N'è tutta Italia, e n'è il suo mar cosperso.
Qual parte omai v'ha del romano impero,
Che non sia pingue di romano sangue?
Sparso è forse dai Parti? — In rei soldati
Conversi tutti i cittadin già buoni;
In crudi brandi, i necessarj aratri;
In mannaje, le leggi; in re feroci
I capitani: altro a patir ne resta?
Altro a temer? — Pria d'ogni cosa, io dunque

Dico, che il tutto nel primier suo stato
Tornar si debba; e pria rifarsi Roma,
Poi vendicarla. Il che ai Romani è lieve.

Antonio. Io, consol, parlo; e spetta a me: non parla
Chi orgogliose stoltezze al vento spande;
Nè alcun lo ascolta. — È mio parere, o padri,
Che quanto il nostro dittatore invitto
Chiede or da noi, (benchè eseguire il possa
Ei per se stesso omai) non pure intende
A tutta render la sua gloria a Roma,
Ma che di Roma l'esser, la possanza,
La securtà ne pende. Invendicato
Cadde in battaglia un roman duce mai?
Di vinta pugna i lor nemici mai
Impuniti ne andar presso ai nostri avi?
Per ogni busto di roman guerriero,
Nemiche teste a mille a mille poscia
Cadean recise dai romani brandi.
Or, ciò che Roma, entro al confin ristretta
D'Italia sola, assentir mai non volle,
Il soffrirebbe or che i confin del mondo
Di Roma il sono? E, sorda fosse anch'ella
A sue glorie; poniam che il Parto andarne
Impunito lasciasse; a lei qual danno
Non si vedria tornar dal tristo esemplo?
Popoli molti, e bellicosi, han sede
Fra il Parto e noi; chi, chi terralli a freno,
Se dell'armi romane il terror tace?
Grecia, Illiria, Macedoni, Germani,
Galli, Britanni, Ispani, Affrica, Egitto,
Guerriera gente, che oltraggiata, e vinta,
D'ogni intorno ne accerchia, a Roma imbelle
Vorrian servir? nè un giorno sol, nè un'ora.
Oltre all'onor dunque, innegabil grave
Necessitade a vol nell'Asia spinge
L'aquile nostre a debellarla. — Il solo
Duce a tanta vendetta a sceglier resta. —
Ma, al cospetto di Cesare, chi duce
Osa nomarsi? — Altro eleggiamne, a patto,
Ch'ei di vittorie, e di finite guerre,
E di conquiste, e di trionfi, avanzi
Cesare; o ch'anco in sol pugnar lo agguagli. —
Vile invidia che val? Cesare, e Roma,
Sono in duo nomi omai sola una cosa;
Poichè a Roma l'impero alto del mondo

Cesare sol rende, e mantiene. Aperto
Nemico è dunque or della patria, iniquo
Traditor n'è, chi a sua privata e bassa
Picciola causa, la comun grandezza
E securtà posporre, invido, ardisce.

Cassio. Io quell'iniquo or dunque, io sì, son quello,
Cui traditore un traditore appella.
Primo il sono, e men vanto; or che in duo nomi
Sola una cosa ell'è Cesare e Roma. —
Breve parla chi dice. Altri qui faccia,
Con servili, artefatti, e vuoti accenti,
Suonar di patria il nome: ove pur resti
Patria per noi, su i casi suoi si aspetta
Il risolvere ai padri; in nome io 'l dico
Di lor; ma ai veri padri; e non, com'ora,
Adunati a capriccio; e non per vana
Forma a scherno richiesti; e non da vili
Sgherri infami accerchiati intorno intorno,
E custoditi; e non in vista, e quasi
Ascoltati da un popolo mal compro
Da chi il pasce e corrompe. È un popol questo?
Questo, che libertade altra non prezza,
Nè conosce, che il farsi al bene inciampo,
E ad ogni male scudo? ei la sua Roma
Nei gladiator del circo infame ha posta,
E nella pingue annona dell'Egitto.
Da una tal gente pria sgombro il senato
Veggasi, e allor ciascun di noi si ascolti. —
Preaccennare il mio parer frattanto
Piacemi, ed è: Che dittator non v'abbia,
Poichè guerra or non v'ha; che eletti sieno
Consoli giusti; che un senato giusto
Facciasi; e un giusto popolo, e tribuni
Veri il foro rivegga. Allor dei Parti
Deliberar può Roma; allor, che a segni
Certi, di nuovo riconoscer Roma
Noi Romani potremo. Infin che un'ombra
Vediam di lei fallace, i veri, e pochi
Suoi cittadini apprestinsi per essa
A far gli ultimi sforzi; or che i suoi tanti
Nemici fan gli ultimi lor contr'essa.

Cicerone. Figlio di Roma, e non ingrato, io l'amo
Più che me stesso: e Roma, il dì che salva
Dall'empia man di Catilina io l'ebbi,
Padre chiamommi. In rimembrarlo, ancora

Di tenerezza e gratitudin sento
Venirne il dolce pianto sul mio ciglio.
Sempre il pubblico ben, la pace vera,
La libertà, fur la mia brama; e il sono.
Morire io solo, e qual per Roma io vissi,
Per lei deh possa! Oh qual mi fia guadagno,
S'io questo avanzo di una trista vita
Per lei consunta, alla sua pace io dono! —
Pel vero io parlo; e al canuto mio crine
Creder ben puossi. Il mio parlar non tende
Nè a più inasprir chi dagli oltraggi molti,
Sofferti a lungo, inacerbita ha l'alma
Già di bastante, ancor che giusto, sdegno;
Nè a più innalzare il già soverchio orgoglio
Di chi signor del tutto omai si tiene.
A conciliar (che ancor possibil fora)
Col ben di ognuno il ben di Roma, io parlo. —
Già vediam da gran tempo i tristi effetti
Del mal fra noi snudato acciaro. I soli
Nomi dei capi infrangitor di leggi
Si andar cangiando, e con più strazio sempre
Della oppressa repubblica. Chi l'ama
Davver fra noi, chi è cittadin di cuore,
E non di labro, ora il mio esempio siegua.
Fra i rancor cupi ascosi, infra gli atroci
Odj palesi, infra i branditi ferri,
(Se pur l'Erinni rabide li fanno
Snudar di nuovo) ognun di noi frapponga
Inerme il petto: o ricomposti in pace
Fian così quei discordi animi feri;
O dalle inique spade trucidati
Cadrem noi soli; ad onta lor, Romani
Soli, e veraci, noi. — Son questi i sensi,
Questi i sospiri, il lagrimare è questo
Di un cittadin di Roma: al par voi tutti,
Deh! lo ascoltate: e chi di gloria troppa
È carco già, deh! non la offuschi, o perda,
Tentando invan di più acquistarne: e quale
All'altrui gloria invidia porta, or pensi
Che invidia no, ma virtuosa eccelsa
Gara in ben far, può sola i proprj pregi
Accrescer molto, e in nobil modo e schietto
Scemar gli altrui. — Ma, poichè omai ne avanza
Tanto in Roma a trattar, dei Parti io stimo,
Per or si taccia. Ah! ricomposta, ed una,

Per noi sia Roma; e ad un suo sguardo tosto,
Parti, e quanti altri abbia nemici estrani,
Spariscon tutti, come nebbia al vento.

Bruto. Cimbro, Cassio e il gran Tullio hanno i loro alti
Romani sensi in sì romana guisa
Esposti omai, che nulla a dir di Roma,
A chi vien dopo, resta. Altro non resta,
Che a favellar di chi in se stesso ha posta
Roma, e neppur dissimularlo or degna. —
Cesare, a te, poichè in te solo è Roma,
Di Roma no, di te parlare io voglio.
Io non t'amo, e tu il sai; tu, che non ami
Roma, cagion del non mio amarti, sola:
Te non invidio, perchè a te minore
Più non mi estimo, da che tu sei fatto
Già minor di te stesso: io te non temo,
Cesare, no; perchè a morir non servo
Son presto io sempre: io te non odio, al fine,
Perchè in nulla ti temo. Or dunque, ascolta
Qui il solo Bruto; e a Bruto sol dà fede;
Non al tuo consol servo, che sì lungi
Da tue virtudi stassi, e sol divide
Teco i tuoi vizj, e gli asseconda, e accresce. —
Tu forse ancor, Cesare, merti (io 'l credo)
D'esser salvo; e il vorrei; perchè tu a Roma
Puoi giovar, ravvedendoti: tu il puoi,
Come potesti nuocerle già tanto.
Questo popol tuo stesso, (al vivo or dianzi
Cassio il ritrasse) il popolo tuo stesso,
Ha pochi dì, del tuo poter ti fea
Meno ebro alquanto. Udito hai tu le grida
Di popolare indegnazione, il giorno,
Che, quasi a giuoco, il regio serto al crine
Leggiadramente cingerti tentava
La maestà del consol nuovo: udito
Hai fremer tutti; e la regal tua rabbia
Impallidir te fea. Ma il serto infame,
Cui pur bramavi ardentemente in cuore,
Fu per tua man respinto: applauso quindi
Ne riscotevi universal; ma punte
Eran mortali al petto tuo le voci
Del tuo popol, che in ver non più romano,
Ma nè quanto il volevi era pur stolto.
Imparasti in quel dì, che Roma un breve
Tiranno aver, ma un re non mai, potea.

Che un cittadin non sei, tu il sai, pur troppo
Per la pace tua interna: esser tiranno
Pur ti pesa, anco il veggio; e a ciò non eri
Nato tu forse: or, s'io ti abborra, il vedi.
Svela su dunque, ove tu il sappi, a noi,
Ed a te stesso in un, ciò ch'esser credi,
Ciò ch'esser speri. — Ove nol sappi, impara,
Tu dittator dal cittadino Bruto,
Ciò ch'esser merti. Cesare, un incarco,
Alto più assai di quel che assumi, avanza.
Speme hai di farti l'oppressor di Roma;
Liberator fartene ardisci, e n'abbi
Certezza intera. — Assai ben scorgi, al modo
Con cui Bruto ti parla, che se pensi
Esser già fatto a noi signor, non io
Suddito a te per anco esser mi estimo.

Antonio. Del temerario tuo parlar la pena,
In breve, io 'l giuro...

Cesare. Or basti. — Io, nell'udirvi
Sì lungamente tacito, non lieve
Prova novella ho di me dato: e, dove
Me signor d'ogni cosa io pur tenessi,
Non indegno il sarei; poich'io l'ardito
Licenzïoso altrui parlare osava,
Non solo udir, ma provocare. A voi
Abbastanza pur libera non pare
Quest'adunanza ancor; benchè d'oltraggi
Carco v'abbiate il dittator, che oltraggi
Può non udir, s'ei vuole. Al sol novello,
Lungi dal foro, e senza armate scorte
Che voi difendan dalla plebe, io dunque
Entro alla curia di Pompeo v'invito
A consesso più franco. Ivi, più a lungo,
Più duri ancora e più insultanti detti
Udrò da voi: ma quivi, esser de' fermo
Il destino dei Parti. Ove ai più giovi,
Non io dissento ch'ivi fermo a un tempo
Sia, ma dai più, di Cesare il destino.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

CICERONE, CIMBRO.

Cicerone. Securo asilo, ove di Roma i casi
Trattar, non resta altro che questo...
Cimbro. Ah! poco
Ne resta a dir; solo ad oprar ne avanza.
In tuo nome invitati ho Cassio e Bruto
A qui venirne; e qui saranno in breve.
Nulla indugiar, fia il meglio; al sol novello
Corre (ahi pur troppo!) il suo periglio estremo
La patria nostra.
Cicerone. È ver, che indugio nullo
Più non ponendo egli al disegno iniquo,
La baldanza di Cesare secura,
Ogni indugio a noi toglie. Altro ei non vuole,
Che un esercito in armi; or, che convinto
Per prova egli è, che della compra plebe
Può men l'amore in suo favor, che il fero
Terror di tutti. Ei degli oltraggi nostri
Ride in suo cor; gridar noi lascia a vuoto:
Pur che l'esercito abbia: e n'ha certezza
Dalle più voci, che in senato ei merca.
Di libertà le nostre ultime grida
Scontar faranne al suo ritorno ei poscia.
I romani guerrieri ai Parti incontro
Guida ei, per dar l'ultimo crollo a Roma,
Come a lei diè, del Reno in riva, i primi.
Tropp'oltre, troppo, è omai trascòrso: or tempo,
Anch'io il confesso, all'indugiar non havvi.
Ma, come il de' buon cittadino, io tremo:
Rabbrividisco, in sol pensar che forse
Da quanto stiam noi per risolver, pende
Il destino di Roma.
Cimbro. Ecco venirne
Cassio ver noi.

SCENA II.

CASSIO, CICERONE, CIMBRO.

Cassio. Tardo venn'io? Ma pure,
Non v'è per anco Bruto.
Cimbro. In breve, ei giunge.
Cassio. Me qui seguir volean molti de' nostri:
Ma i delatori, in queste triste mura,
Tanti son più che i cittadini omai,
Che a tormi appieno ogni sospetto, io volli
Solo affatto venirne. Alla severa
Virtù di Cimbro, e del gran Tullio al senno,
E all'implacabil ira mia, sol basti
Aggiunger ora la sublime altezza
Dello sdegno di Bruto. Altro consiglio
Puossi unir mai, meglio temprato, ed atto
Quindi a meglio adoprarsi a pro di Roma?
Cicerone. Deh, pur così voglian di Roma i Numi!
Io, quant'è in me, presto a giovar di tutto
Sono alla patria mia: duolmi, che solo
Debile un fiato di non verde etate
Mi resti, a dar per essa. Omai, con mano
Poco oprar può la consunta mia forza;
Ma se con lingua mai liberi audaci
Sensi, o nel foro, o nel senato, io porsi;
Più che il mai fossi, intrepid'oggi udrammi
Roma tuonar liberi accenti: Roma,
A cui, se estinta infra suoi ceppi or cade,
Nè sopravviver pur d'un giorno, io giuro.
Cassio. Vero orator di libertà tu sempre
Eri, e sublime il tuo parlar, fea forza
A Roma spesso: ma, chi omai rimane
Degno di udirti? Od atterriti, o compri
Son tutti omai; nè intenderebber pure
I sublimi tuoi sensi...
Cicerone. Il popol nostro,
Benchè non più romano, è popol sempre:
E sia ogni uomo per se, quanto più il puote,
Corrotto e vile, i più si cangian, tosto
Che si adunano i molti: io direi quasi,
Che in comun puossi a lor prestar nel foro
Alma tutt'altra, appien diversa in tutto,
Da quella c'ha fra i lari suoi ciascuno.
Il vero, il falso, ira, pietà, dolore,

Ragion, giustizia, onor, gloria per anco;
Affetti son, che tutti in cor si ponno
Destar d'uomini molti (quai ch'ei sieno)
Dall'uom che in cor, come fra' labri, gli abbia
Tutti davvero. Ove pur vaglian detti
Forti, liberi, ardenti, io non indarno
Oggi salir spero in ringhiera; e voglio
Ivi morir, s'è d'uopo. — Al poter rio
Di quel Cesare stesso, onde or si trema,
Quale origine e base ei stesso dava?
La opinïon dei più. Col brando ei doma,
Le Gallie, è ver; ma con la lingua ei doma,
Coi lusinghieri artificiosi accenti,
Le sue legion da prima, e in parte poscia
Il popol anco: ei sol, nè spegner tutti,
Nè comprar tutti allor potea: far servi
Ben tutti or può quei che ingannati ha pria.
E noi del par con lingua non potremmo
Disingannare, illuminar, far sani,
E gl'intelletti e i cuori? Infra il mio dire,
E il favellar del dittator tiranno,
Sta la forza per lui, per me sta il vero:
Se mi si presta orecchio, ancor pur tanto
Mi affido io, sì, nel mio sublime tema,
Ch'armi non curo. A orecchi e cor, già stati
Romani un dì, giunger può voce ancora,
Che romani per breve almen li torni.
Svelato appien, Cesare vinto è appieno.

Cimbro. Dubbio non v'ha: se ti ascoltasse Roma,
Potria il maschio tuo dir tornarla in vita:
Ma, s'anco tu scegliessi, generoso,
Di ascender solo, e di morir su i rostri,
Ch'or son morte a chi il nome osa portarvi
Di libertà; s'anco tu sol ciò ardissi;
Tolto pur sempre dalle infami grida
Di prezzolata vil genía ti fora,
L'essere udito. Ella omai sola tiene
Del foro il campo, e ogni dritt'uom sbandisce.
Non è più al Tebro Roma: armi, e virtudi,
E cittadini, or ricercar si denno
Nelle estreme provincie. A guerra aperta
Duro assai troppo è il ritornar; ma pace
Pur non è questa. I pravi umor, che tanti
Tra viva e morta opprimon Roma, è forza
(Pur troppo!) ancor col sangue ripurgarli.

Romano al certo era Catone; e il sangue
Dei cittadini spargere abborriva;
Pur, quel giusto de' giusti anco il dicea:
« Dall'armi nata, e omai dall'armi spenta,
« Non può riviver che dall'armi, Roma. »
Ch'altro a far ne rimane? O Roma è vinta,
E con lei tutti i cittadin veraci
Cadono; o vince, e annichiliti spersi
Sono, o cangiati, i rei. Cesare forse
La vittòria allacciò? sconfitto ei venga
Solo una volta; e la sua stessa plebe,
Convinta che invincibile ei non era,
Conoscerallo allora; a un grido allora
Tutti ardiran tiranno empio nomarlo,
E come tal proscriverlo.

Cassio. Proscritto
Perchè non pria da noi? Da un popol vile
Tal sentenza aspettiam, qualor noi darla,
Quando eseguirla il possiam noi primieri?
Fin che ad arbitrio nostro, a Roma in mezzo,
Entro a sue case, infra il senato istesso,
Possiam combatter Cesare, e compiuta
Noi riportarne palma; in campo, a costo
Di tante vite della sua men empie,
A pugna iniqua ei provocar dovrassi,
E forse per non vincerlo? Ove un brando,
Questo mio solo, e la indomabil ira
Che snudar mel farà, bastano, e troppo
Fiano, a troncar quella sprezzabil vita,
Che Roma or tutta indegnamente in pianto
Tiene allacciata e serva; ove non altro
A trucidar qual sia il tiranno vuolsi,
Che solo un brando, ed un Roman che il tratti;
Perchè, perchè, tanti adoprarne? — Ah! segga
Altri a consiglio, e ponderi, e discúta,
E ondeggi, e indugi, infin che manchi il tempo:
Io tra i mezzi il miglior stimo il più breve:
Or più, di tanto, che il più breve a un tratto
Fia 'l più ardito, il più nobile, il più certo.
Degno è di Roma il trucidar quest'uno
Apertamente; e di morir pur merta,
Di man di Cassio, Cesare. All'altrui
Giusto furor lascio il punir l'infame
Servo-console Antonio. — Ecco, vien Bruto:
Udiam, udiam, s'ei dal mio dir dissenta.

SCENA III.

BRUTO, CICERONE, CASSIO, CIMBRO.

Cicerone. Sì tardo giunge a cotant'alto affare
Bruto?...
Bruto. Ah! primiero io vi giungea, se tolto
Finor non m'era...
Cimbro. E da chi mai?
Bruto. Pensarlo
Nullo il potria di voi. Parlarmi a lungo
Volle Antonio finora.
Cicerone. Antonio?
Cassio. E il vile
Satellite di Cesare otteneva
Udïenza da Bruto?
Bruto. Ebbela, e in nome
Del suo Cesare stesso. Egli abboccarsi
Vuol meco, ad ogni patto: a lui venirne
M'offre, s'io il voglio; o ch'egli a me...
Cimbro. Certo, ebbe
Da te ripulsa...
Bruto. No. Cesare amico,
Al cor mio schietto or più terror non reca,
Che Cesare nemico. Udirlo io quindi
Voglio, e fra breve, e in questo tempio stesso.
Cassio. Ma, che mai vuol da te?
Bruto. Comprarmi; forse.
Ma in Bruto ancor, voi vi affidate, io spero.
Cassio. Più che in noi stessi.
Cimbro. Affidan tutti in Bruto;
Anco i più vili.
Bruto. E a risvegliarmi, in fatti,
(Quasi io dormissi) infra' miei passi io trovo
Disseminati incitatori avvisi;
Brevi, forti, romani: a me di laude
E biasmo in un, come se lento io fossi
A ciò che vuol Roma da me. Nol sono;
Ed ogni spron mi è vano.
Cassio. Ma che speri
Dal favellar con Cesare?...
Cicerone. Cangiarlo
Tu speri forse...
Bruto. E piacemi, che il senno

Del magnanimo Tullio, al mio disegno
Si apponga in parte.

Cassio. Oh! che di' tu? Noi tutti
Lungamente aspettandoti, qui esposto
Abbiamo a lungo il parer nostro: un solo
Fummo in Cesare odiar, nell'amar Roma,
E nel voler morir per lei: ma fummo
Tre diversi nel modo. Infra il tornarne
Alla civile guerra; o il popol trarre
D'inganno, e all'armi; o col privato ferro
Svenar Cesare in Roma; or di', qual fora
Il partito di Bruto?

Bruto. Il mio? — Nessuno,
Per or, di questi. Ove fia vano poscia
Il mio, scerrò pur sempre il terzo.

Cassio. Il tuo?
E qual altro ne resta?

Bruto. A voi son noto:
Parlar non soglio invan: piacciavi udirmi. —
Per sanarsi in un giorno, inferma troppo
È Roma ormai. Puossi infiammar la plebe,
Ma per breve, a virtù; che mai coll'oro
Non si tragge al ben far, come coll'oro
Altri a viltà la tragge. Esser può compra
La virtù vera, mai? Fallace base
A libertà novella il popol guasto
Sarebbe adunque. Ma, il senato è forse
Più sano? annoverar si pon gli schietti;
Odian Cesare in core i rei pur anco,
Non perch'ei toglie libertade a tutti,
Ma perchè a lor, tiranno unico, ei toglie
D'esser tiranni. A lui succeder vonno;
Lo abborriscon perciò.

Cicerone. Così non fosse,
Come vero è, pur troppo!

Bruto. Ir cauto il buono
Cittadin debbe, infra bruttura tanta,
Per non far peggio. Cesare è tiranno;
Ma non sempre lo è stato. Il vil desio
D'esser pieno signore, in cor gli sorge
Da non gran tempo: e il vile Antonio, ad arte,
Inspirando gliel va, per trarlo forse
A sua rovina, e innalzar se sovr'esso.
Tali amici ha il tiranno.

Cassio. Innata in petto

La iniqua brama di regnar sempr'ebbe
Cesare...

Bruto. No; non di regnar: mai tanto
Non osava ei bramare. Or tu l'estimi
Più grande, e ardito, che nol fosse ei mai.
Necessità di gloria, animo ardente,
Anco il desir non alto di vendetta
Dei privati nemici, e in fin più ch'altro,
L'occasïon felice, ivi l'han spinto,
Dove giunge ora attonito egli stesso
Del suo salire. Entro il suo cuor può ancora
Desio d'onor, più che desio di regno.
Provar vel deggio? Or, non disegna ei forse
D'ir contra i Parti, e abbandonar pur Roma,
Ove tanti ha nemici?

Cimbro. Ei mercar spera
Con l'alloro dei Parti il regio serto.

Bruto. Dunque a virtù, più assai che a forza, ei vuole
Del regio serto esser tenuto: ei dunque
Ambizïoso è più che reo...

Cassio. Sue laudi
A noi tu intessi?...

Bruto. Udite il fine. — Ondeggia
Cesare ancora infra se stesso; ei brama
La gloria ancor; non è dunqu'egli in core
Perfetto ancor tiranno: ma, ei comincia
A tremar pure, e finor non tremava;
Vero tiranno ei sta per esser dunque.
Timor lo invase, ha pochi dì, nel punto
Che il venduto suo popolo ei vedea
La corona negargli. Ma, qual sia,
Non è sprezzabil Cesare, nè indegno
Ch'altri a lui schiuda al ravvedersi strada.
Io per me deggio, o dispregiar me stesso,
O lui stimar; poichè pur volli a lui
Esser tenuto io della vita, il giorno
Ch'io ne' campi farsalici in sue mani
Vinto cadeva. Io vivo; è assai gran macchia
È il mio vivere a Bruto; ma saprolla
Io scancellar, senza esser vil, nè ingrato.

Cicerone. Dell'armi è tal spesso la sorte: avresti
Tu, se il vincevi, la vittoria seco
Pure usata così. Non ebbe in dono
Cesare stesso anch'ei sua vita, a Roma
Or sì fatale? in don la vita anch'egli,

Per grazia espressa, e vieppiù espresso errore,
Non ricevea da Silla?

Bruto. È vero; eppure
Mai non mi scordo i beneficj altrui:
Ma il mio dover, e la mia patria a un tempo,
In cor ben fitti io porto. A Bruto, in somma,
Cesare è tal, che dittator tiranno,
(Qual è, qual fassi ogni dì più) nol vuole
Bruto lasciare a patto nullo in vita;
E vuol svenarlo, o esser svenato ei stesso...
Ma tale in un Cesare a Bruto appare,
Che libertade, e impero, e nerbo, e vita
Render, per ora, ei solo il puote a Roma,
S'ei cittadin ritorna. È della plebe
L'idolo già; norma divenga ai buoni;
Faccia de' rei terrore esser le leggi.
E, finchè torni al prisco stato il tutto,
Dal disfar leggi al custodirle sia
Il suo poter converso. Ei d'alti sensi
Nacque; ei fu cittadino: ancor di fama
Egli arde: è cieco, sì; ma tal lo han fatto
Sol la prospera sorte, e gli empj amici,
Che fatto gli hanno della gloria vera
L'orme smarrire. O che il mio dire è un nulla;
O ch'io parole sì incalzanti e calde
Trar dal mio petto, e sì veraci e forti
Ragion tremende addur saprogli, e tante,
Ch'io, sì, sforzar Cesare spero; e farlo
Grande davvero, e di virtù sì pura,
Ch'ei sia d'ogni uom, d'ogni Romano, il primo;
Senza esser più che un cittadin di Roma.
Sol che sua gloria a Roma giovi, innanzi
Io la pongo alla mia: ben salda prova
Questo disegno mio, parmi, saranne. —
Ma, se a Cesare or parla indarno Bruto,
Tu il vedi, o Cassio, con me sempre io 'l reco;
Ecco il pugnal, ch'a uccider lui fia ratto,
Più che il tuo brando...

Cicerone. Oh cittadin verace!
Grande sei troppo tu; mal da te stesso
Tu puoi conoscer Cesare tiranno.

Cassio. Sublime Bruto, una impossibil cosa,
Ma di te degna, in mente volgi; e solo
Tentarla puoi. Non io mi oppongo: ah! trarti
D'inganno appien, Cesare solo il puote.

Cimbro. Far d'un tiranno un cittadino? O Bruto,
Questa tua speme generosa, è prova
Ch'esser tu mai tiranno non potresti.
Bruto. Chiaro in breve fia ciò: d'ogni oprar mio
Qui poi darovvi pieno conto io stesso. —
Ov'io vano orator perdente n'esca,
Tanto più acerbo feritor gagliardo
A' cenni tuoi, Cassio, mi avrai; tel giuro.

ATTO TERZO.

SCENA I.

CESARE, ANTONIO.

Antonio. Cesare, sì; fra poco a te vien Bruto
In questo tempio stesso, ove a te piacque
Gli arroganti suoi sensi udir pur dianzi,
E tollerarli. Il rïudrai fra breve
Da solo a sol, poichè tu il vuoi.
Cesare. Ten sono
Tenuto assai: lieve non era impresa
Il piegar Bruto ad abboccarsi or meco;
Nè ad altri mai, fuorchè ad Antonio, darne
Osato avrei lo incarco.
Antonio. Oh! quanto duolmi,
Che a' detti miei tu sordo ognor, ti ostini
In sopportar codesto Bruto! Il primo
De' tuoi voler fia questo, a cui si arrenda
Di mala voglia Antonio. In suon d'amico
Pregar pur volli, e in nome tuo, colui,
Che mortal tuo nemico a certa prova
Esser conosco, e come tale abborro.
Cesare. Odian Cesare molti; eppur, sol uno
Nemico io conto, che di me sia degno:
E Bruto egli è.
Antonio. Quindi or, non Bruto solo,
Ma Bruto prima, e i Cassj, e i Cimbri poscia,
E i Tullj, e tanti uccider densi, e tanti.
Cesare. Quant'alto è più, quanto più acerbo e forte
Il nemico, di tanto a me più sempre

Piacque il vincerlo; e il fea, più che con l'armi,
Spesso assai col perdono. Ai queti detti
Ricorrer, quando adoprar puossi il ferro;
Persüader, convincere, far forza
A un cor pien d'odio, e farsi essere amico
L'uomo a cui torre ogni esser puossi; ah! questa
Contro a degno nemico è la vendetta
La più illustre; e la mia.

Antonio. Cesare apprenda
Sol da se stesso ad esser grande: il fea
Natura a ciò: ma il far securi a un tempo
Roma e se, da chi gli ama ambo del pari
Oggi ei l'apprenda: e sovra ogni uom, quell'uno
Son io. Non cesso di ridirti io mai,
Che se Bruto non spegni, in ciò ti preme
Più assai la vana tua gloria privata,
Che non la vera della patria; e poco
Mostri curar la securtà di entrambi.

Cesare. E atterrir tu con vil sospetto forse
Cesare vuoi?

Antonio. Se non per se, per Roma
Tremar ben può Cesare anch'egli, e il debbe.

Cesare. Morir per Roma, e per la gloria ei debbe;
Non per se mai tremar, nè mai per essa.
Vinti ho di Roma io gl'inimici in campo;
Quei soli eran di Cesare i nemici.
Tra quei che il ferro contro a lei snudaro,
Un d'essi è Bruto; io già coll'armi in mano
Preso l'ebbi, e perire allor nol fea
Col giusto brando della guerra; ed ora
Fra le mura di Roma, inerme (oh cielo!)
Col reo pugnal di fraude, o con la ingiusta
Scure, il farei trucidar io? Non havvi
Ragion, che trarmi a eccesso tal mai possa:
S'anco il volessi,... ah! forse... io nol... potrei. —
Ma in somma, ai tanti mie' trionfi manca
Quello ancora dei Parti, e quel di Bruto:
Questo all'altro fia scala. Amico farmi
Bruto voglio, a ogni costo. Il far vendetta
Del trucidato Crasso, a tutto innanzi
Per ora io pongo; e può giovarmi assai
Bruto all'impresa, in cui riposta a un tempo
Fia la gloria di Cesare e di Roma.

Antonio. Puoi tu accrescerti fama?

Cesare. Ove da farsi

Altro più resta, il da me fatto io stimo
Un nulla: è tal l'animo mio. Mi tragge
Or contra il Parto irresistibil forza.
Vivo me, Roma rimanersi vinta?
Ah! mille volte pria Cesare pera. —
Ma, di discordie e d'atri umor perversi
Piena lasciar pur la città non posso,
Mentre in Asia guerreggio: nè lasciarla
Piena di sangue e di terror vorrei;
Benchè a frenarla sia tal mezzo il certo.
Bruto può sol tutto appianarmi...

Antonio. E un nulla
Reputi Antonio dunque?

Cesare. — Di me parte
Sei tu nelle guerriere imprese mie:
Quindi terror dei Parti anco te voglio
Al fianco mio. Giovarmi in altra guisa
Di Bruto io penso.

Antonio. In ogni guisa io presto
Sono a servirti; e il sai. Ma, cieco troppo
Sei, quanto a Bruto.

Cesare. Assai più cieco è forse
Ei quanto a me. Ma il dì fia questo, io spero,
Che il potrò tor d'inganno: oggi mi è forza
Ciò almen tentare...

Antonio. Eccolo appunto.

Cesare. Or, seco
Lasciami; in breve a te verronne.

Antonio. Appieno,
Deh! tu d'inganno trar te stesso possa;
E in tempo ancor conoscer ben costui!

SCENA II.

BRUTO, CESARE.

Bruto. Cesare, antichi noi nemici siamo:
Ma il vincitor sei tu finora, ed anco
Il più felice sembri. Io, benchè il vinto
Paja, di te men misero pur sono.
Ma, qual che il nostro animo sia, battuta,
Vinta, egra, oppressa, moribonda, è Roma.
Pari desir, cagion diversa molto,
Tratti qui ci hanno ad abboccarci. A dirmi
Gran cose hai tu, se Antonio il ver narrommi;

Ed io pure alte cose a dirti vengo,
Se ascoltarle tu ardisci.

Cesare. Ancor che Bruto
Stato sia sempre a me nemico, a Bruto
Non l'era io mai, nè il son; nè, se il volessi,
Esserlo mai potrei. Venuto io stesso
A favellarti in tua magion saria;
Ma temea, che ad oltraggio tel recassi:
Cesare osarne andar, dove consorte
A Bruto sta del gran Caton la figlia:
Quind'io con preghi a qui venirne invito
Ti fea. — Me sol, senza littori, e senza
Pompa nessuna, vedi; in tutto pari
A Bruto; ove pur tale ei me non sdegni.
Qui non udrai, nè il dittator di Roma,
Nè il vincitor del gran Pompeo...

Bruto. Corteggio
Sol di Cesare degno, è il valor suo:
E vieppiù quando ei si appresenta a Bruto. —
Felice te, se addietro anco tu puoi,
Come le scuri ed i littor, lasciarti
E i rimorsi e il perpetüo terrore
Di un dittator perpetüo!

Cesare. Terrore?
Non che al mio cor, non è parola questa,
Nota pure al mio orecchio.

Bruto. Ignota ell'era
Al gran Cesare in campo invitto duce;
Non l'è a Cesare in Roma, ora per forza
Suo dittatore. È generoso troppo;
Per negarmelo, Cesare: e, senz'onta,
Può confessarlo a Bruto. Osar ciò dirmi,
Di tua stessa grandezza è assai gran parte.
Franchi parliam: degno è d'entrambi. — Ai molti
Incuter mai timor non puote un solo,
Senza ei primo tremare. Odine, in prova,
Qual sia ver me il tuo stato. Uccider Bruto,
Senza contrasto il puoi: sai, ch'io non t'amo;
Sai, che a tua iniqua ambizïone inciampo
Esser poss'io: ma pur, perchè nol fai?
Perchè temi che a te più danno arrechi
L'uccidermi ora. Favellarmi, intanto,
E udirmi vuoi, perchè il timor ti è norma
Unica omai; nè il sai tu stesso forse;
O di saperlo sfuggi.

Cesare. Ingrato!... e il torre
Di Farsaglia nei campi a te la vita,
Forse in mia man non stette?
Bruto. Ebro tu allora
Di gloria, e ancor della battaglia caldo,
Eri grande: e per esserlo sei nato:
Ma qui, te di te stesso fai minore,
Ogni dì più. — Ravvediti; conosci,
Che tu, freddo pacifico tiranno
Mai non nascesti: io te l'affermo...
Cesare. Eppure,
Misto di oltraggi il tuo laudar mi piace.
T'amo; ti estimo: io vorrei solo al mondo
Esser Bruto, s'io Cesare non fossi.
Bruto. Ambo esser puoi; molto aggiungendo a Bruto,
Nulla togliendo a Cesare: ten vengo
A far l'invito io stesso. In te sta solo
L'esser grande davvero: oltre ogni sommo
Prisco Romano, esser tu il puoi: fia il mezzo
Semplice molto; osa adoprarlo: io primo
Te ne scongiuro; e di romano pianto,
In ciò dirti, mi sento umido il ciglio... —
Ma, tu non parli? Ah! tu ben sai qual fora
L'alto mio mezzo: in cor tu 'l senti, il grido
Di verità, che imperïosa tuona.
Ardisci, ardisci; il laccio infame scuoti,
Che ti fa nullo a' tuoi stessi occhi; e avvinto
Ti tiene, e schiavo, più che altrui non tieni.
A esser Cesare impara oggi da Bruto.
S'io di tua gloria invido fossi, udresti
Or me pregarti ad annullar la mia?
Conosco il ver; me non lusingo: in Roma,
A te minor di dignitade, e d'anni,
E di possanza, e di trionfi, io sono,
Come di fama. Se innalzarsi il nome
Di Bruto può col proprio volo, il puote
Soltanto omai su la rovina intera
Del nome tuo. Sommessa odo una voce,
Timida, e quindi non romana affatto,
Bruto appellar liberator di Roma,
Come oppressor ten chiama. A farmi io tale,
Ch'io ti sconfigga, o ch'io ti spenga, è d'uopo.
Lieve il primo non è; più che nol credi
Lieve il secondo: e, se a me sol pensassi,
Tolto il signor già mi sarei: ma penso,

Romano, a Roma; e sol per essa io scelgo
Di te pregar, quando te uccider debbo.
Cesare, ah! sì, tu cittadin tornarne
A forza dei, da me convinto. A Roma
Tu primo puoi, tu sol, tu mille volte
Più il puoi di Bruto, a Roma render tutto;
Pace, e salvezza, e gloria, e libertade:
Quanto le hai tolto, in somma. Ancor per breve
Tu cittadin tua regia possa adopra,
Nel render forza alle abbattute leggi,
Nel tor per sempre a ogni uom l'ardire e i mezzi
D'imitarti tiranno; e hai tolto a un tempo
A ogni uom, per quanto ei sia roman, l'ardire
Di pareggiarti cittadino. — Or, dimmi:
Ti estimi tu minor di Silla? Ei, reo
Più assai di te, più crudo, di più sangue
Bagnato e sazio; ei, cittadin pur anco
Farsi ardiva, e fu grande. Oh! quanto il fora
Cesare più, che di possanza è giunto
Oltre a Silla di tanto! Altra, ben altra
Fia gloria a te, se tu spontaneo rendi
A chi si aspetta, ciò che possa ed arte
Ti dier; se sai meglio apprezzar te stesso;
Se togli, in somma, che in eterno in Roma
Nullo Cesare mai, nè Silla, rieda.

Cesare. — Sublime ardente giovine; il tuo ratto
Forte facondo favellar, pur troppo!
Vero è fors'anche. Ignota forza al core
Mi fan tuoi detti; e allor che a me ti chiami
Minore, io 'l sento, ad onta mia, di quanto
Maggior mi sei. Ma il confessarlo io primo,
E il non n'esser offeso, e il non odiarti,
Sicure prove esser ti denno, e immense,
Che un qualche strano affetto io pur nudrisco
Per te nel seno. — A me sei caro, il credi;
E molto il sei. — Ciò ch'io di compier, tempo
Omai non ho, meglio da te compiuto
Vo' ch'ei sia, dopo me. Lascia ch'io aggiunga
A' miei trionfi i debellati Parti;
Ed io contento muojo. In campo ho tratto
Di mia vita gran parte; il campo tomba
Mi fia sol degna. Ho tolta, è vero, in parte
La libertà, ma in maggior copia ho aggiunto
Gloria a Roma, e possanza: al cessar mio,
Ammenderai di mie vittorie all'ombra

Tu, Bruto, i danni ch'io le fea. Secura
Posare in me più non può Roma: il bene
Ch'io vorrei farle, avvelenato ognora
Fia dal mal che le ho fatto. Io quindi ho scelto,
In mio pensiero, alle sue interne piaghe
Te sanatore: integro sempre, e grande,
Stato sei tu; meglio di me, puoi grandi
Far tu i Romani, ed integri tornarli.
Io qual padre ti parlo;... e, più che figlio,
O Bruto mio, mi sei.

Bruto. ...Non m'è ben chiaro
Questo tuo favellare. A me non puote
In guisa niuna mai toccar la ingiusta
Sterminata tua possa. E che? tu parli
Di Roma già, quasi d'un tuo paterno
Retaggio?...

Cesare. Ah! m'odi. — A te più omai non posso
Nasconder cosa, che a te nota, or debbe
Cangiarti affatto in favor mio.

Bruto. Cangiarmi
Puoi, se ti cangi; e se te stesso vinci;
Trionfo sol, che a te rimanga...

Cesare. Udito
Che avrai l'arcano, altro sarai.

Bruto. Romano
Sarò pur sempre. Ma, favella.

Cesare. ...O Bruto,
Nel mio contegno teco, e ne' miei sguardi,
E ne' miei detti, e nel tacer mio stesso,
Di', non ti par che un smisurato affetto
Per te mi muova e mi trasporti?

Bruto. È vero;
Osservo in te non so qual moto; e parmi
D'uomo più assai, che di tiranno: e finto
Creder nol posso; e schietto, attribuirlo
A che non so.

Cesare. ...Ma tu, per me quai senti
Moti entro al petto?

Bruto. Ah! mille: e invidia tranne,
Tutti per te provo a vicenda i moti.
Dir non li so; ma tutti in due gli stringo:
Se tiranno persisti, ira ed orrore;
S'uom tu ritorni e cittadino, immenso
M'inspiri amor di maraviglia misto.
Qual vuoi dei due da Bruto?

Cesare. Amore io voglio:
E a me tu il dei... Sacro, infrangibil nodo
A me ti allaccia.
Bruto. A te? qual fia?...
Cesare. Tu nasci
Vero mio figlio.
Bruto. Oh ciel! che ascolto?...
Cesare. Ah! vieni,
Figlio, al mio seno...
Bruto. Esser potria?...
Cesare. Se forse
A me nol credi, alla tua madre istessa
Il crederai. Questo è un suo foglio; io l'ebbi
In Farsaglia, poche ore anzi alla pugna.
Mira; a te nota è la sua mano: ah! leggi.
Bruto.[1] « Cesare (oh ciel!) stai per combatter forse,
« Pompeo non pure, e i cittadini tuoi,
« Ma il tuo proprio figliuolo. È Bruto il frutto
« De' nostri amori giovanili. È forza
« Ch'io te lo sveli; a ciò null'altro trarmi
« Mai non potrebbe, che il timor di madre.
« Inorridisci, o Cesare; sospendi,
« Se ancor n'è tempo, il brando: esser tu ucciso
« Puoi dal tuo figlio; o di tua man tu stesso
« Puoi trucidarlo. Io tremo... Il ciel, deh! voglia,
« Che udito in tempo abbiami un padre!... Io tremo...
« Servilia. » — Oh colpo inaspettato e fero!
Io di Cesare figlio?
Cesare. Ah! sì, tu il sei.
Deh! fra mie braccia vieni.
Bruto. Oh padre!... Oh Roma!...
O natura!... Oh dover!... — Pria d'abbracciarti,
Mira, a' tuoi piè prostrato Bruto cade;
Nè sorgerà, se in te di Roma a un tempo
Ei non abbraccia il padre.
Cesare. Ah! sorgi, o figlio. —
Deh! come mai sì gelido e feroce
Rinserri il cor, che alcun privato affetto
Nulla in te possa?
Bruto. E che? credi or tu forse
D'amar tuo figlio? Ami te stesso; e tutto
Serve in tuo core al sol desio di regno.
Mostrati, e padre, e cittadin; che padre

[1] Legge il foglio.

Non è il tiranno mai: deh! tal ti mostra;
E un figlio in me ritroverai. La vita
Dammi due volte: io schiavo, esser nol posso;
Tiranno, esser nol voglio. O Bruto è figlio
Di liber'uom, libero anch'egli, in Roma
Libera: o Bruto, esser non vuole. Io sono
Presto a versar tutto per Roma il sangue;
E in un per te, dove un Roman tu sii,
Vero di Bruto padre... Oh gioja! io veggo
Sul tuo ciglio spuntare un nobil pianto?
Rotto è del cor l'ambizïoso smalto;
Padre or tu sei. Deh! di natura ascolta
Per bocca mia le voci; e Bruto, e Roma,
Per te sien uno.

Cesare. ...Il cor mi squarci... Oh dura
Necessità!... Seguir del core i moti
Soli non posso. — Odimi, amato Bruto. —
Troppo il servir di Roma è omai maturo:
Con più danno per essa, e men virtude,
Altri terralla, ove tenerla nieghi
Bruto di man di Cesare...

Bruto. Oh parole!
Oh di corrotto animo servo infami
Sensi! — A me, no, non fosti, nè sei padre.
Pria che svelarmi il vil tuo core, e il mio
Vil nascimento, era pietà più espressa
Me trucidar, tu, di tua mano...

Cesare. Oh figlio!...

Bruto. Cedi, o Cesare...

Cesare. Ingrato,.... snaturato...
Che far vuoi dunque?

Bruto. O salvar Roma io voglio,
O perir seco.

Cesare. Io ravvederti voglio,
O perir di tua mano. Orrida, atroce
È la tua sconoscenza... Eppure, io spero,
Ch'onta ed orror ne sentirai tu innanzi
Che in senato ci vegga il dì novello. —
Ma, se allor poi nel non volermi padre
Ti ostini, ingrato; e se, qual figlio, sdegni
Meco divider tutto; al dì novello,
Signor mi avrai.

Bruto. — Già pria d'allora, io spero,
L'onta e l'orror d'esser tiranno indarno,
Ti avran cangiato in vero padre. — In petto

Non puommi a un tratto germogliar di figlio
L'amor, se tu forte e sublime prova
Pria non mi dai del tuo paterno amore.
D'ogni altro affetto è quel di padre il primo;
E nel tuo cor de' vincere. Mi avrai
Figlio allora, il più tenero, il più caldo,
Il più sommesso, che mai fosse... Oh padre!
Qual gioja allor, quanta dolcezza, e quanto
Orgoglio avrò d'esserti figlio!...

Cesare. Il sei,
Qual ch'io mi sia: nè mai contro al tuo padre
Volger ti puoi, senza esser empio...

Bruto. Ho nome
Bruto; ed a me, sublime madre è Roma. —
Deh! non sforzarmi a reputar mio vero
Genitor solo quel romano Bruto,
Che a Roma e vita e libertà, col sangue
De' proprj suoi svenati figli, dava.

SCENA III.

CESARE.

Oh me infelice!... E fia pur ver, che il solo
Figliuol mio da me vinto or non si dica,
Mentr'io pur tutto il vinto mondo affreno?

ATTO QUARTO.

SCENA I.

CASSIO, CIMBRO.

Cimbro. Quant'io ti dico, è certo: uscir fu visto
Bruto or dianzi di qui; turbato in volto,
Pregni di pianto gli occhi, ei si avvïava
Ver le sue case. Oh! potrebbe egli mai
Cangiarsi?...

Cassio. Ah! no. Bruto ama Roma; ed ama
La gloria, e il retto. A noi verrà tra breve,
Come il promise. In lui, più che in me stesso,

Credo, e mi affido. Ogni suo detto, ed opra,
D'alto cor nasce; ei della patria sola
L'util pondera, e vede.

Cimbro. Eccolo appunto.

Cassio. Non tel diss'io?

SCENA II.

BRUTO, CASSIO, CIMBRO.

Bruto. Che fia? voi soli trovo?

Cassio. E siam noi pochi, ove tu a noi ti aggiungi?

Bruto. Tullio manca...

Cimbro. Nol sai? precipitoso
Ei con molti altri senatori usciva
Di Roma or dianzi.

Cassio. Il gel degli anni in lui
L'ardir suo prisco, e la virtude agghiaccia...

Bruto. Ma non l'estingue. Ah! niun Romano ardisca
Il gran Tullio spregiar. Per esso io 'l giuro,
Che a miglior uopo, a pro di Roma, ei serba
E libertade e vita.

Cassio. Oh noi felici!
Noi certi almen, siam certi, o di venirne
A onorata laudevole vecchiezza,
Liberi; o certi, di perir con Roma
Nel fior degli anni.

Bruto. Ah! sì; felici voi!...
Nol son io, no; cui riman scelta orrenda,
Fra il morir snaturato, o il viver servo.

Cassio. Che dir vuoi tu?

Cimbro. Dal favellar tuo lungo
Col dittator, che ne traesti?

Bruto. Io?... nulla
Per Roma; orrore e dolor smisurato
Per me; stupor per voi, misto fors'anco
Di un giusto sprezzo.

Cimbro. E per chi mai?

Bruto. Per Bruto.

Cimbro. Spregiarti noi?

Cassio. Tu, che di Roma sei,
E di noi, l'alma?...

Bruto. Io son,... chi 'l crederia?...
Misero me!... Finor tenuto io m'era

Del divin Cato il genero e il nipote;...
E del tiranno Cesare io son figlio.

Cimbro. Che ascolto? Esser potrebbe?...

Cassio. E sia: non toglie,
Che il più fero nemico del tiranno
Non sia Bruto pur sempre: ah! Cassio il giura.

Bruto. Orribil macchia inaspettata io trovo
Nel mio sangue; a lavarla, io tutto il deggio
Versar per Roma.

Cassio. O Bruto, di te stesso
Figlio esser dei.

Cimbro. Ma pur, quai prove addusse
Cesare a te? Come a lui fede?...

Bruto. Ah! prove,
Certe pur troppo, ei mi adducea. Qual padre
Ei da pria mi parlava: a parte pormi
Dell'esecrabil suo poter volea
Per ora, e farmen poscia infame erede.
Dal tirannico ciglio umano pianto
Scendea pur anco; e del suo guasto cuore,
Senza arrossir, le più riposte falde,
Come a figlio, ei mi apriva. A farmi appieno
Convinto in fine, un fatal foglio (oh cielo!)
Legger mi fea. Servilia a lui vergollo
Di proprio pugno. In quel funesto foglio,
Scritto pria che si alzasse il crudel suono
Della tromba farsalica, tremante
Servilia svela, e afferma, ch'io son frutto
Dei loro amori; e in brevi e caldi detti,
Ella scongiura Cesare a non farsi
Trucidator del proprio figlio.

Cimbro. Oh fero,
Funesto arcano! entro all'eterna notte
Che non restasti?...

Cassio. E se qual figlio ei t'ama,
Nel veder tanta in te virtù verace,
Nell'ascoltar gli alti tuoi forti sensi,
Come resister mai di un vero padre
Potea pur l'alma? Indubitabil prova
Ne riportasti omai, che nulla al mondo
Cesare può dal vil suo fango trarre.

Bruto. Talvolta ancora il ver traluce all'ebra
Mente sua, ma traluce in debil raggio.
Uso in campo a regnare or già molti anni,
Fero un error lo invesca; ei gloria somma

Stima il sommo poter; quindi ei s'ostina
A voler regno, o morte.

Cimbro. E morte egli abbia
Tal mostro dunque.

Cassio. Incorreggibil, fermo
Tiranno egli è. Pensa omai dunque, o Bruto,
Che un cittadin di Roma non ha padre...

Cimbro. E che un tiranno non ha figli mai...

Bruto. E che in cor mai non avrà Bruto pace. —
Sì, generosi amici, al nobil vostro
Cospetto io 'l dico: a voi, che in cor sentite
Sublimi e sacri di natura i moti;
A voi, che impulso da natura, e norma,
Pigliate all'alta necessaria impresa,
Ch'or per compiere stiamo; a voi, che solo
Per far securi in grembo al padre i figli,
Meco anelate or di troncar per sempre
La tirannia che parte e rompe e annulla
Ogni vincol più santo; a voi non temo
Tutto mostrare il dolore, e l'orrore,
Che a brani a brani il cuor squarciano a gara
Di me figlio di Cesare e di Roma.
Nemico aspro, implacabil, del tiranno
Io mi mostrava in faccia a lui; nè un detto,
Nè un moto, nè una lagrima appariva
Di debolezza in me: ma, lunge io appena
Dagli occhi suoi, di mille furie in preda
Cadeami l'alma. Ai lari miei men corro:
Ivi, sicuro sfogo, alto consiglio,
Cor più sublime assai del mio, mi è dato
Di ritrovar: fra' lari miei la illustre
Porzia di Cato figlia, a Cato pari,
Moglie alberga di Bruto...

Cassio. E d'ambo degna
È la gran donna.

Cimbro. Ah! così stata il fosse
Anco Servilia!

Bruto. Ella, in sereno e forte
Volto, bench'egra giaccia or da più giorni,
Me turbato raccoglie. Anzi ch'io parli,
Dice ella a me: « Bruto, gran cose in petto
« Da lungo tempo ascondi; ardir non ebbi
« Di domandarten mai, fin che a feroce
« Prova, ma certa, il mio coraggio appieno
« Non ebbi io stessa conosciuto. Or, mira;

« Donna non sono. » E in così dir, cadersi
Lascia del manto il lembo, e a me discuopre
Larga orribile piaga a sommo il fianco.
Quindi soggiunge: « Questa immensa piaga,
« Con questo stil, da questa mano, è fatta,
« Or son più giorni: a te taciuta sempre,
« E imperturbabilmente sopportata
« Dal mio cor, benchè infermo il corpo giaccia;
« Degna al fin, s'io non erro, questa piaga
« Fammi e d'udire, e di tacer, gli arcani
« Di Bruto mio. »

Cimbro. Qual donna!

Cassio. A lei qual puossi
Uom pareggiare?

Bruto. A lei davante io quindi,
Quasi a mio tutelar Genio sublime,
Prostrato caddi, a una tal vista; e muto,
Piangente, immoto, attonito, mi stava. —
Ripresa poscia la favella, io tutte
L'aspre tempeste del mio cor le narro.
Piange al mio pianger ella; ma il suo pianto
Non è di donna, è di Romano. Il solo
Fato avverso ella incolpa: e in darmi forse
Lo abbraccio estremo, osa membrarmi ancora,
Ch'io di Roma son figlio, a Porzia sposo,
E ch'io Bruto mi appello. — Ah! nè un istante
Mai non diedi all'oblio tai nomi, mai:
E a giurarvelo, vengo. — Altro non volli,
Che del mio stato orribile accennarvi
La minor parte; e d'amistà fu sfogo
Quant'io finora dissi. — Or, so; voi primi
Convincer deggio, che da Roma tormi
Nè il può natura stessa... Ma, il dolore,
Il disperato dolor mio torrammi
Poscia, pur troppo! e per sempre, a me stesso.

Cimbro. Romani siamo, è ver; ma siamo a un tempo
Uomini; il non sentirne affetto alcuno,
Ferocia in noi stupida fora... Oh Bruto!...
Il tuo parlar strappa a me pure il pianto.

Cassio. Sentir dobbiam tutti gli umani affetti;
Ma, innanzi a quello della patria oppressa,
Strazïata e morente, taccion tutti:
O, se pur parlan, l'ascoltargli a ogni uomo,
Fuor che a Bruto, si dona.

Bruto. In reputarmi

Più forte e grande ch'io nol son, me grande
E forte fai, più ch'io per me nol fora. —
Cassio, ecco omai rasciutto ho il ciglio appieno. —
Già si appressan le tenebre: il gran giorno
Doman sarà. Tutto di nuovo io giuro,
Quanto è fra noi già risoluto. Io poso
Del tutto in voi; posate in me: null'altro
Chieggo da voi, fuor che aspettiate il cenno
Da me soltanto.

Cassio. Ah! dei Romani il primo
Davver sei tu. — Ma, chi mai vien?...

Cimbro. Che veggio?
Antonio!

Bruto. A me Cesare or certo il manda.
State; e ci udite.

SCENA III.

ANTONIO, CASSIO, BRUTO, CIMBRO.

Antonio. In traccia, o Bruto, io vengo
Di te: parlar teco degg'io.

Bruto. Favella:
Io t'ascolto.

Antonio. Ma, dato emmi l'incarco
Dal dittatore...

Bruto. E sia ciò pure.

Antonio. Io debbo
Favellare a te solo.

Bruto. Io qui son solo.
Cassio, di Giunia a me germana è sposo;
Del gran Caton mio suocero, l'amico
Era Cimbro, e il più fido: amor di Roma,
Sangue, amistà, fan che in tre corpi un'alma
Sola siam noi. Nulla può dire a Bruto
Cesare mai, che nol ridica ei tosto
A Cassio, e a Cimbro.

Antonio. Hai tu comun con essi
Anco il padre?

Bruto. Diviso han meco anch'essi
L'onta e il dolor del tristo nascer mio:
Tutto ei sanno. Favella. — Io son ben certo,
Che in sè tornato Cesare, ei t'invia,
Generoso, per tormi or la vergogna
D'esser io stato d'un tiranno il figlio.

Tutto esponi, su dunque: aver non puoi
Del cangiarsi di Cesare sublime,
Da re ch'egli era in cittadin, più accetti
Testimon mai, di questi. — Or via, ci svela
Il suo novello amore alto per Roma;
Le sue per me vere paterne mire;
Ch'io benedica il dì, che di lui nacqui.

Antonio. — Di parlare a te solo m'imponeva
Il dittatore. Ei, vero padre, e cieco
Quanto infelice, lusingarsi ancora
Pur vuol, che arrender ti potresti al grido
Possente e sacro di natura.

Bruto. E in quale
Guisa arrendermi debbo? a che piegarmi?...

Antonio. A rispettare e amar chi a te diè vita:
Ovver, se amar tuo ferreo cuor non puote,
A non tradire il tuo dover più sacro;
A non mostrarti immemore ed indegno
Dei ricevuti benefizj; in somma,
A mertar quei, ch'egli a te nuovi appresta. —
Troppo esser temi uman, se a ciò ti pieghi?

Bruto. Queste, ch'or vuote ad arte a me tu dai,
Parole son; stringi, e rispondi. È presto
Cesare, al dì novello, in pien senato,
A rinunziar la dittatura? è presto
Senza esercito a starsi? a scior dal rio
Comun terror tutti i Romani? a sciorne
E gli amici, e i nemici, e in un se stesso?
A render vita alle da lui sprezzate
Battute e spente leggi sacrosante?
A sottoporsi ad esse sole ei primo? —
Questi son, questi, i benefizj espressi,
Cui far può a Bruto il genitor suo vero.

Antonio. Sta bene. — Altro hai che dirmi?

Bruto. Altro non dico
A chi udirmi non merta. — Al signor tuo
Riedi tu dunque, e digli; che ancor spero,
Anzi, ch'io credo, e certo son, che al nuovo
Sole in senato utili cose ed alte,
Per la salvezza e libertà di Roma,
Ei proporrà: digli, che Bruto allora,
Di Roma tutta in faccia, a' piedi suoi
Cadrà primier, qual cittadino e figlio;
Dove pur padre e cittadino ei sia.
E digli in fin, ch'ardo in mio core al paro

Di far riviver per noi tutti Roma,
Come di far rivivere per essa
Cesare...

Antonio. Intendo. — A lui dirò quant'io,
(Pur troppo invan!) gran tempo è già, gli dissi.

Bruto. Maligno messo, ed infedel, ti estimo,
Infra Cesare e Bruto: ma, s'ei pure
A ciò te scelse, a te risposta io diedi.

Antonio. Se a me credesse, e all'utile di Roma,
Cesare omai, messo ei non altro a Bruto
Dovria mandar, che coi littor le scuri.

SCENA IV.

BRUTO, CASSIO, CIMBRO.

Cimbro. Udiste?...

Cassio. Oh Bruto!... il Dio tu sei di Roma.

Cimbro. Questo arrogante iniquo schiavo, anch'egli
Punir si debbe...

Bruto. Ei di nostr'ira, parmi,
Degno non fora. — Amici, ultima prova
Domane io fo: se vana ell'è, promisi
Io di dar cenno, e di aspettarlo voi:
V'affiderete in me?

Cassio. Tu a noi sei tutto. —
Usciam di qui: tempo è d'andarne ai pochi
Che noi scegliemmo; e che a morir per Roma
Doman con noi si apprestano.

Bruto. Si vada.

ATTO QUINTO.

La scena è nella curia di Pompeo.

SCENA I.

BRUTO, CASSIO, SENATORI CHE SI VANNO COLLOCANDO AI LOR LUOGHI.

Cassio. Scarsa esser vuol questa adunanza, parmi;
Minor dell'altra assai...

Bruto. Pur che minore

Non sia il cor di chi resta; a noi ciò basta.

Cassio. Odi tu, Bruto, la inquïeta plebe,
Come già di sue grida assorda l'aure?

Bruto. Varian sue grida ad ogni nuovo evento:
Lasciala; anch'essa in questo dì giovarne
Forse potrà.

Cassio. Mai non ti vidi io tanto
Securo, e in calma.

Bruto. Arde il periglio.

Cassio. Oh Bruto!...
Bruto, a te solo io cedo.

Bruto. Il gran Pompeo,
Che marmoreo qui spira, e ai pochi nostri
Par ch'or presieda, omai securo fammi,
Quanto il vicin periglio.

Cassio. Ecco, appressarsi
Del tiranno i littori.

Bruto. E Casca, e Cimbro?...

Cassio. Feri scelto hanno il primo loco, a forza:
Sieguon dappresso Cesare.

Bruto. Pensasti
Ad impedir che l'empio Antonio?...

Cassio. A bada
Fuor del senato il tratterranno a lungo
Fulvio e Macrin; s'anco impedirlo è d'uopo,
Con la forza il faranno.

Bruto. Or, ben sta il tutto.
Pigliam ciascuno il loco nostro. — Addio,
Cassio. Noi qui ci disgiungiam pur schiavi;
Liberi, spero, abbraccieremci in breve,
Ovver morenti. — Udrai da pria gli estremi
Sforzi di un figlio; ma vedrai tu poscia
Di un cittadin gli ultimi sforzi.

Cassio. Oh Bruto!
Ogni acciar pende dal solo tuo cenno.

SCENA II.

SENATORI SEDUTI. BRUTO E CASSIO AI LOR LUOGHI. CESARE, PRECEDUTO DAI LITTORI, CHE POSCIA LO LASCIANO; CASCA, CIMBRO, E MOLTI ALTRI LO SEGUONO. TUTTI SORGONO ALL'ENTRATA DI CESARE, FINCH'EGLI SEDUTO NON SIA.

Cesare. Oh! che mai fu? mezzo il senato appena,
Benchè sia l'assegnata ora trascorsa?...

Ma, tardo io stesso oltre il dover vi giungo. —
Padri Coscritti, assai mi duol di avervi
Indugiati... Ma pur, qual fia cagione,
Che di voi sì gran parte ora mi toglie?

Silenzio universale.

Bruto. Null'uom risponde? — A tutti noi pur nota
È la cagion richiesta. — Or, non te l'apre,
Cesare, appieno il tacer di noi tutti? —
Ma, udirla vuoi? — Quei che adunar qui vedi,
Il terror gli adunò; quei che non vedi,
Gli ha dispersi il terrore.

Cesare. A me novelli
Non son di Bruto i temerarj accenti;
Come a te non è nuova la clemenza
Generosa di Cesare. — Ma invano;
Che ad altercar qui non venn'io...

Bruto. Nè invano
Ad offenderti noi. — Mal si avvisaro,
Certo, quei padri, che in sì lieto giorno
Dal senato spariro: e mal fan quelli,
Che in senato or stan muti. — Io, conscio appieno
Degli alti sensi che a spiegar si appresta
Cesare a noi, mal rattener di gioja
Gl'impeti posso; e disgombrar mi giova
Il falso altrui terrore. — Ah! no, non nutre
Contro alla patria omai niun reo disegno
Cesare in petto; ah! no: la generosa
Clemenza sua, che a Bruto oggi ei rinfaccia,
E che adoprar mai più non dee per Bruto,
Tutta or già l'ha rivolta egli all'afflitta
Roma tremante. Oggi, vel giuro, un nuovo
Maggior trionfo a' suoi trionfi tanti
Cesare aggiunge; ei vincitor ne viene
Qui di se stesso, e della invidia altrui.
Vel giuro io, sì, nobili padri; a questo
Suo trionfo sublime oggi vi aduna
Cesare: ei vuole ai cittadini suoi
Rifarsi pari; e il vuol spontaneo: e quindi,
Infra gli uomini tutti al mondo stati,
Mai non ebbe, nè avrà, Cesare il pari.

Cesare. Troncar potrei, Bruto, il tuo dir...

Bruto. Nè paja
Temeraria arroganza a voi la mia;
Pretore appena, osare io pure i detti

Preoccupar del dittatore. È Bruto
Col gran Cesare omai sola una cosa. —
Veggio inarcar dallo stupor le ciglia:
Oscuro ai padri è il mio parlar; ma tosto,
D'un motto sol, chiaro il farò. — Son figlio
Io di Cesare...

Grido universale di stupore.

Bruto. Sì; di lui son nato;
E assai men pregio; poichè Cesare oggi,
Di dittator perpetuo ch'egli era,
Perpetuo e primo cittadin si è fatto.

Grido universale di gioia.

Cesare. ...Bruto è mio figlio, è ver; l'arcano or dianzi
Gliene svelava io stesso. A me gran forza
Fean l'eloquenza, l'impeto, l'ardire,
E un non so che di sovruman, che spira
Il suo parlar: nobil, bollente spirto,
Vero mio figlio, è Bruto. Io quindi, a farvi,
Romani, il ben che in mio poter per ora
Non sta di farvi, assai di me più degno
Lui, dopo me, trascelgo: a lui la intera
Mia possanza lasciar, disegno; in esso
Fondata io l'ho: Cesare avrete in lui...

Bruto. Securo io stommi: ah! di ciò mai capace,
Non che gli amici, nè i nemici stessi
I più acerbi e implacabili di Bruto,
Nol credon, no. — Cesare a me sua possa
Cede, o Romani: e in ciò vuol dir, che ai preghi
Di me suo figlio, il suo poter non giusto
Cesare annulla, e in libertà per sempre
Roma ei ripone.

Grido universale di gioia.

Cesare. Or basti. Al mio cospetto
Tu, come figlio, e come a me minore,
Tacerti dei. — Cesare, o Padri, or parla. —
Ir contra i Parti, irrevocabilmente
Ho fermo in mio pensiero. All'alba prima,
Colle mie fide legïoni, io muovo
Ver l'Asia: inulta ivi di Crasso l'ombra,
Da gran tempo mi appella, e a forza tragge.
Lascio Antonio alla Italia; abbialo Roma
Quasi un altro me stesso: alle assegnate

Provincie lor tornino e Cassio, e Cimbro,
E Casca: al fianco mio Bruto starassi.
Spenti i nemici avrò di Roma appena,
A darmi in man de' miei nemici io riedo:
E, o dittatore, o cittadino, o nulla,
Qual più vorrà, Roma a sua posta avrammi.

Silenzio universale.

Bruto. — Non di Romano al certo, nè di padre,
Nè di Cesare pur, queste che udimmo,
Eran parole. I rei comandi questi
Fur di assoluto re. — Deh! padre, ancora
M'odi una volta; i pianti ascolta, e i preghi
Di un cittadin, di un figlio. Odimi; tutta
Meco ti parla, or per mia bocca, Roma.
Mira quel Bruto, cui null'uom mai vide
Finor nè pianger, nè pregar; tu il mira
A' piedi tuoi. Di Bruto esser vuoi padre,
E non l'esser di Roma?

Cesare. Omai preghiere,
Che son pubblico oltraggio, udir non voglio.
Sorgi, e taci. — Appellarmi osa tiranno
Costui; ma, nol son io: se il fossi, a farmi
Sì atroce ingiuria in faccia a Roma, io stesso
Riserbato lo avrei? — Quanto in sua mente
Il dittator fermava, esser de' tutto.
L'util così di Roma impera; e ogni uomo,
Che di obbedirmi omai dubita, o niega,
È di Roma nemico; a lei rubello,
Traditor empio egli è.

Bruto. — Come si debbe
Da cittadini veri, omai noi tutti
Obbediam dunque al dittatore [1].

Cimbro. Muori,
Tiranno, muori.

Cassio. E ch'io pur anco il fera.

Cesare. Traditori...

Bruto. E ch'io sol ferir nol possa?...

Alcuni Senatori.

Muoja, muoja, il tiranno.

[1] Bruto snuda, e brandisce in alto il pugnale; i congiurati si avventano a Cesare coi ferri.

Altri Senatori, fuggendosi.

Oh vista! oh giorno!

Cesare. [1] Figlio,... e tu pure?... Io moro...

Bruto. Oh padre!... Oh Roma!...

Cimbro. Ma, dei fuggenti al grido, accorre in folla
Il popol già...

Cassio. Lascia che il popol venga:
Spento è il tiranno. A trucidar si corra
Antonio anch'ei.

SCENA III.

POPOLO, BRUTO, CESARE MORTO.

Popolo. Che fu? quai grida udimmo?
Qual sangue è questo? Oh! col pugnale in alto
Bruto immobile sta?

Bruto. Popol di Marte,
(Se ancora il sei) là, là, rivolgi or gli occhi:
Mira chi appiè del gran Pompeo sen giace...

Popolo. Cesare? oh vista! Ei nel suo sangue immerso?...
Oh rabbia!...

Bruto. Sì; nel proprio sangue immerso
Cesare giace: ed io, benchè non tinto
Di sangue in man voi mi vediate il ferro,
Io pur cogli altri, io pur, Cesare uccisi...

Popolo. Ah traditor! tu pur morrai...

Bruto. Già volta
Sta dell'acciaro al petto mio la punta:
Morire io vo': ma, mi ascoltate pria.

Popolo. Si uccida pria chi Cesare trafisse...

Bruto. Altro uccisore invan cercate: or tutti
Dispersi già fra l'ondeggiante folla,
I feritor spariro: invan cercate
Altro uccisor, che Bruto. Ove feroci
A vendicare il dittator qui tratti
V'abbia il furore, alla vendetta vostra
Basti il capo di Bruto. — Ma, se in mente,
Se in cor pur anco a voi risuona il nome
Di vera e sacra libertade, il petto
A piena gioja aprite: è spento, al fine,
È spento là, di Roma il re.

[1] Carco di ferite, strascinandosi fino alla statua di Pompeo, dove, copertosi il volto col manto, egli spira.

Popolo. Che parli?
Bruto. Di Roma il re, sì, vel confermo, e il giuro:
Era ei ben re: tal qui parlava; e tale
Mostrossi ei già ne' Lupercali a voi,
Quel dì che aver la ria corona a schivo
Fingendo, al crin pur cinger la si fea
Ben tre volte da Antonio. A voi non piacque
La tresca infame; e a certa prova ei chiaro
Vide, che re mai non saria, che a forza.
Quindi a guerra novella, or, mentre esausta
D'uomini, e d'armi, e di tesoro è Roma,
Irne in campo ei volea; certo egli quindi
Di re tornarne a mano armata, e farvi
Caro costare il mal negato serto.
L'oro, i banchetti, le lusinghe, i giuochi,
Per far voi servi, ei profondea: ma indarno
L'empio il tentò; Romani voi, la vostra
Libertà non vendete: e ancor per essa
Presti a morir tutti vi veggio: e il sono
Io, quanto voi. Libera è Roma; in punto
Bruto morrebbe. Or via, svenate dunque
Chi libertà, virtù vi rende, e vita;
Per vendicare il vostro re, svenate
Bruto voi dunque: eccovi ignudo il petto...
Chi non vuol esser libero, me uccida. —
Ma chi uccidermi niega, omai seguirmi
Debbe, ed a forza terminar la impresa.
Popolo. Qual dir fia questo? Un Dio lo inspira...
Bruto. Ah! veggo
A poco a poco ritornar Romani
I già servi di Cesare. Or, se Bruto
Roman sia anch'egli, udite. — Havvi tra voi
Chi pur pensato abbia finora mai
Ciò, ch'ora io sto con giuramento espresso
Per disvelare a voi? — Vero mio padre
Cesare m'era...
Popolo. Oh ciel! che mai ci narri?...
Bruto. Figlio a Cesare nasco: io 'l giuro; ei stesso
Jer l'arcano svelavami; ed in pegno
Di amor paterno, ei mi volea, (vel giuro)
Voleva un dì, quasi tranquillo e pieno
Proprio retaggio suo, Roma lasciarmi.
Popolo. O ria baldanza!....
Bruto. E le sue mire inique
Tutte a me quindi ei discoprire ardiva...

Popolo. Dunque (ah pur troppo!) ei disegnava al fine
Vero tiranno appalesarsi...
Bruto. Io piansi,
Pregai, qual figlio; e in un, qual cittadino,
Lo scongiurai di abbandonar l'infame
Non romano disegno: ah! che non feci,
Per cangiarlo da re?... Chiesta per anco
Gli ho in don la morte; che da lui più cara
Che il non suo regno m'era: indarno il tutto:
Nel tirannico petto ei fermo avea,
O il regnare, o il morire. Il cenno allora
Di trucidarlo io dava; io stesso il dava
A pochi e forti: ma in alto frattanto
Sospeso stava il tremante mio braccio...
Popolo. Oh virtù prisca! oh vero Bruto!
Bruto. È spento
Di Roma il re; grazie agl'Iddii sen renda...
Ma ucciso ha Bruto il proprio padre;... ei merta
Da voi la morte... E viver volli io forse?...
Per brevi istanti, io il deggio ancor; finch'io
Con voi mi adopro a far secura appieno
La rinascente comun patria nostra:
Di cittadin liberatore, il forte
Alto dover, compier si aspetta a Bruto;
Ei vive a ciò: ma lo immolar se stesso,
Di propria man su la paterna tomba,
Si aspetta all'empio parricida figlio
Del gran Cesare poscia...
Popolo. Oh fero evento!...
Stupor, terror, pietade...; oh! quanti a un tempo
Moti proviamo?... Oh vista! in pianto anch'egli,
Tra il suo furor, Bruto si stempra?...
Bruto. — Io piango,
Romani, sì; Cesare estinto io piango.
Sublimi doti, uniche al mondo; un'alma,
Cui non fu mai l'egual, Cesare avea:
Cor vile ha in petto chi nol piange estinto. —
Ma, chi ardisce bramarlo omai pur vivo,
Roman non è.
Popolo. Fiamma è il tuo dire, o Bruto...
Bruto. Fiamma sian l'opre vostre; alta è l'impresa;
Degna è di noi: seguitemi; si renda
Piena ed eterna or libertade a Roma.
Popolo. Per Roma, ah! sì, su l'orme tue siam presti
A tutto, sì...

Bruto. Via dunque, andiam noi ratti
Al Campidoglio; andiamo; il seggio è quello
Di libertade, sacro: in man lasciarlo
Dei traditor vorreste?
Popolo. Andiam: si tolga
La sacra rocca ai traditori.
Bruto. A morte,
A morte andiamo, o a libertade.[1]
Popolo. A morte,
Con Bruto a morte, o a libertà si vada.

[1] Si muove Bruto, brandendo ferocemente la spada; il popolo tutto a furore lo segue.

LICENZA.

Senno m'impon, ch'io qui (se il pur calzai)
Dal piè mi scinga l'italo coturno,
E giuri a me di nol più assumer mai.

ANNO M. DCC. LXXXVII.

SU LE PRESENTI TRAGEDIE.

Sonetto.

Già dell'ali sue calde il franco volo
  Giovinezza da me lunge dispiega;
  Dei MÀ, dei SE, dei FORSE, ecco lo stuolo,
  Con la impiombata forza che l'uom lega.
Dunqu'è omai tempo, ch'io mi sacri al solo
  Freddo lavoro che l'anima sega:
  La lima (io dico) onde pur tanto ha il duolo
  E chi l'adopra e chi adoprarla niega.
Quercia, che altera agli onor primi aspira
  Fra quante altre torreggiano sul monte,
  Allor che giunta in piena età si mira,
Non di rami novelli a ornar sua fronte,
  Ma al vieppiù radicarsi il succo gira,
  Per poi schernir d'Austro e di Borea l'onte.

INDICE

MEROPE . . . . . *Pag.* 1

MARIA STUARDA . . . . . » 45

LA CONGIURA DE' PAZZI . . . . . » 89

DON GARZIA . . . . . » 133

SAUB . . . . . » 173

AGIDE . . . . . » 221

SOFONISBA . . . . . » 265

BRUTO PRIMO . . . . . » 299

MIRRA . . . . . » 341

BRUTO SECONDO . . . . . » 385

Licenza . . . . . » 428

Su le presenti Tragedie — Sonetto . . . . . » 429